

W. MARÇAIS

LE DIALECTE ARABE
DES ŪLĀD BRĀHĪM DE SAĪDA

(DÉPARTEMENT D'ORAN)

(Extrait des *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*,
tomes XIV et XV, p. 97 et suiv.)

Revu et augmenté d'additions et corrections



PARIS

HONORÉ CHAMPION, LIBRAIRE-ÉDITEUR
QUAI MALAQUAIS, 5

MDCCCXVIII

Pa 6763
M3.

927220

LE DIALECTE ARABE DES ŪLĀD BRĀHĪM DE SAÏDA

(DÉPARTEMENT D'ORAN).

La tribu des Ūlād Brāhīm dont le dialecte fait l'objet de la présente étude a ses terrains de parcours entre Saïda et Frenda. La fontaine d'Aioun-el-Beranis, à 50 kilomètres de Saïda et à 20 environ de Tagremaret (*taxmāret*), marque le centre de leur territoire. Je donnerai ailleurs plus de détails sur la tribu; il suffit de dire ici que, petits nomades, agriculteurs et pasteurs à la fois, les Ūlād Brāhīm ne diffèrent guère par leur genre de vie des autres Bédouins du Tell oranais. Leur langage, à quelques faits près que je noterai, se rapproche aussi très fort des autres dialectes ruraux de l'Ouest algérien. A plusieurs de ces dialectes, des études ont déjà été consacrées; je citerai le *Recueil de textes pour l'étude de l'arabe parlé* de Delphin, la *Djāz̄ya* de Bel, le *Texte arabe en dialecte oranais* de Doutté. Il m'a paru intéressant d'esquisser dans leur ensemble la morphologie et la phonétique d'un de ces parlers bédouins; je l'ai tenté dans cette étude; et je demande qu'on la considère comme un essai sur les dialectes des *Tlāh̄ja* (ou *tell̄ja* «Telliens») d'Oranie.

J'ai eu à Tlemcen pour informateurs pendant les années 1903 et 1904, plusieurs de mes élèves originaires de Saïda et des Ūlād Brāhīm. J'en ai eu une foule d'autres pendant le séjour que j'ai fait dans la tribu en septembre-octobre 1904. Ce séjour m'a été rendu facile et agréable, grâce aux bons soins de M. Millière, administrateur à Saïda; qu'il reçoive ici l'expression de ma gratitude. Je dois aussi remercier mes élèves, Safir Baghdad, Safir Chabane, Abd-el-Cader Bellarej, et mon hôte, Si Abd-el-Cader Ben-Chenan, caïd de la fraction d'Aioun-el-Beranis des Ūlād Brāhīm. Enfin, je dois une reconnaissance particulière à mes élèves et amis Mostafa Bel-Khodja, originaire des Hâchem de Mascara, et Bokhari Nacef, d'Ammi-Moussa qui ont mis entièrement à mon service leur rare connaissance des dialectes ruraux oranais.

Créant Inat

BIBLIOGRAPHIE.

- BEAUSSIER. — *Dictionnaire pratique arabe-français*, par M. Beaussier, Alger, 1887.
- DELPHIN. — *Recueil de textes pour l'étude de l'arabe parlé*, par G. Delphin, Paris, 1894.
- SONNECK (C.-M.). — *Chants arabes du Maghreb*, I, texte arabe; II, traduction française; Paris, 1902-1906.
- DOMBAY. — *Grammatica linguae mauro-arabicae*, par F. de Dombay, Vindobonæ, 1800.
- T. G. — *Grammatik des tunisischen Arabisch*, par H. Stumme, Leipzig, 1896.
- T. M. G. — *Tunisische Märchen und Gedichte*, par H. Stumme, Leipzig, 1894.
- M. G. T. — *Märchen und Gedichte aus der Stadt Tripolis*, par H. Stumme, 1898.
- T. B. L. — *Tripolitanisch-tunisische Beduinenlieder*, par H. Stumme, Leipzig, 1894.
- TAZ. — *Handbuch des Schilhischen von Tazerwalt*, par H. Stumme, Leipzig, 1899.
- MALT. — *Maltesische Studien*, par H. Stumme, Leipzig, 1904.
- BEL. — *La Djâzja*, chanson arabe, par A. Bel. Extrait du Journal asiatique, 1903.
- MEDJOUR. — *Choix de fables traduites en arabe parlé*, par Medjoub ben Kalafat, Constantine, 1900.
- DOUÏTÉ. — *Un texte arabe en dialecte oranais*, par E. Douïté, Paris, 1904. (Extrait du t. XII des *Mémoires de la Société de linguistique*.)
- SOCIN (M.). — *Zum arabischen Dialekt von Marokko*, par A. Socin (Abhandlungen d. phil. hist. Klasse der kön. sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften XIV), Leipzig, 1893.
- HOUWĀRA. — *Der Dialekt der Houwāra des Wād Sūs in Marokko*, par A. Socin et H. Stumme (Abhandlungen d. ph. hist. Klasse der kön. sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften XV), Leipzig, 1894.
- FISCHER (M. S.). — *Marokkanische Sprichwörter*, par A. Fischer, tirage à part des *Mitteilungen des Seminars f. orient. Sprachen*, 1899, Berlin, 1899.
- FISCHER (W.). — *Hieb- und Stuchwaffen und Messer im heutigen Marokko*, par A. Fischer, dans les *Mitteilungen des Sem. für or. Sprachen*, 1899, Berlin, 1899.
- FISCHER (Wt.). — *Zum Wortton im Marokkanischen*, par A. Fischer, id., Berlin, 1899.
- LERCHUNDI (Voc.). — *Vocabulario español-arábigo del dialecto de Marruecos*, par Lerchundi, Tanger, 1892.
- SIEVERS. — *Gründzüge der Phonetik*, par E. Sievers, Leipzig, 1901 (5^e édit.).
- MEILLET. — *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, par A. Meillet, Paris, 1903.
- PEDRO DE ALCALA. — *Petri Hispani libri duo*, par Paul de Lagarde, Gottingæ, 1883.

- IBN-GUZMĀN. — *Le Divan d'Ibn-Guzman*, par D. de Gunzburg, Berlin, 1896.
- TLEMCEŊ. — *Le dialecte arabe parlé à Tlemcen*, par W. Marçais, Paris, 1902.
- HARTMANN. — *Lieder der libyschen Wüste*, par M. Hartmann, Leipzig, 1899.
- VOLLERS. — *The modern egyptian dialect*, par K. Vollers (traduction Buirkitt), Cambridge, 1895.
- SPITTA. — *Grammatik des arabischen Vulgärdialektes von Ägypten*, par W. Spitta-Bey, Leipzig, 1880.
- REINHARDT. — *Ein arabischer Dialekt gesprochen in Omān und Zanzibar*, par C. Reinhardt, Stuttgart, 1894.
- LANDBERG. *Prov.* — *Proverbes et dictons du peuple arabe*, par C. de Landberg, Leyde, 1883.
- LANDBERG. *Ar.* — *Arabica*, par C. de Landberg, Leyde, 1886-1898.
- LANDBERG. *Had.* — *Études sur les dialectes de l'Arabie méridionale; I Hadramout*, par C. de Landberg, Leyde, 1901.
- DIWĀN. — *Diwān aus Centralarabien*, par A. Socin, publié par H. Stumme, Leipzig, 1900-1901.
- KAMPFFMEYER. — *Südalgerische Studien*, par G. Kampffmeyer (*Mitteil. des Seminars f. orient. Sprachen*, VIII, 2), Berlin, 1905.
- MEISSNER. *Tanger.* — *Neuarabische Geschichten aus Tanger*, par B. Meissner (*Mitteil. des Seminars f. orient. Sprachen*, VIII, 2), Berlin, 1905.
- MEISSNER. *Gesch.* — *Neuarabische Geschichten aus dem Iraq*, par B. Meissner, Leipzig, 1903.
- MEISSNER. *Sprich.* — *Neuarabische Sprichwörter und Rätsel aus dem Iraq*, par B. Meissner (*Mitteil. des Seminars f. orient. Sprachen*, IV, 2), Berlin, 1901.
- MEISSNER. *Gedich.* — *Neuarabische Gedichte aus dem Iraq*, par B. Meissner (id. V et VI), Berlin, 1902 et 1903.
- LITTMANN. (N. V.) — *Neuarabische Volkspoesie* par E. Littmann, Berlin, 1902.
- LÖHR. — *Der vulgärarabische Dialekt von Jerusalem*, par Löhr, Giessen, 1905.
- OESTRUP. — *Contes de Damas*, par J. Oestrup, Leyde, 1897.
- DALMAN. — *Palästinischer Diwan*, par G. Dalman, Leipzig, 1901.
- SIBAWĀIHĪ. — *Le livre de Sibawāihī*, éd. Derenbourg, Paris, 1881-1889.
- JAHN. — *Sibawāihī's Buch über die Grammatik*, traduit par G. Jahn, Berlin, 1895-1900.
- I. YAŠĪŠ. — *Ibn Jašš Commentar zu Zamachšarī's Mufaššal*, éd. Jahn, Leipzig, 1876-1886.
- L. A. — *Lisān el-sarab*.
- T. A. — *Tāğ el sarūs*.
- DOZY. — *Supplément aux dictionnaires arabes*, par R. Dozy.
- W. Z. K. M. — *Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*.
- Z. D. M. G. — *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*.
- J. A. — *Journal asiatique*.
- R. A. — *Revue africaine*.

SYSTÈME DE TRANSCRIPTION.

Les signes suivants de transcription sont nécessaires pour l'étude du dialecte considéré.

CONSONNES.

' attaque ou détente vocalique forte ʻ.

s	le ع	
h	le ح	
h	le ʰ;	h allemand de <i>Himmel</i> .
k	le ك	k français.
g	le ق	g français.
q		k ² avec occlusion simultanée du larynx.
χ	le خ	ch dur suisse.
γ	le غ	correspondant sonore du précédent.
t	le ت	t français.
t	le ط	t emphatique.
d	le د	d français.
θ	le ث	th anglais sourd.
ð	le ذ	th anglais sonore.
ð	le ظ-ض	th anglais sonore emphatique.
d	le د	d emphatique (apparaît sporadiquement sous certaines influences consonantiques).
s	le س	s français.
ʂ	le ص	s emphatique.
z	le ز	z français.
z		z emphatique.
ʃ	le ش	ch français.
ʒ	le ج	j français.
č	le چ	tch turc affriqué.
b	le ب	b français.
f	le ف	f français.
l	le ل	l français.
l		l emphatique.
r	le ر	r lingual.
r		r emphatique.
n	le ن	n français.
n		n vélaire (allemand <i>Bank</i>).
m	le م	m français.
u	le و	u consonne. \ddot{u}
i	le ي	i consonne. \ddot{i}

réduits.

VOYELLES.

a, a pur;	ō, entre e et o.
ā, a penchant vers le français	ā, entre a et o.
ai.	ā, ī, ū, etc., long et accentué.
ē, è français;	ā, ī, ū, etc., long et non accentué.
e, é français.	á, í, ú, bref et accentué.
e, e muet français;	a, i, u, bref et non accentué.
ē, entre i et è.	ā, ī, ū, phonèmes de transition ne formant pas syllabe.
i, i français.	(b ^u , k ^u) furtif consécutif de certaines labiales et vélares.
ū, entre u et i français.	
u, ou français.	
o, entre ou et o.	
o, o français.	

Le signe ˘ réunissant par-dessous deux voyelles indique qu'elles forment diphtongue, *au*, *ou*, *ei*, etc.; le signe - entre deux mots indique que dans la prononciation, ils forment un complexe.

PHONÉTIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

CONSONNES.

I. — FAUCALES.

a. L'explosive du larynx ʻ (attaque ou détente vocalique forte) se trouve dans des interjections : par ex. dans l'énigmatique 'āhhā'āh qui sert à répondre négativement, dans 'ārriā qui sert à faire avancer l'âne, dans lā' «non» à côté de lā=ʻ. Mais comme représentant du ʻ classique, je ne crois pas que, chez les ruraux oranais, ce son existe dans le langage vraiment populaire. Une forme comme el'ārđ «la terre» est, à mon sens, due à une influence de la langue littéraire⁽¹⁾; elle nous offre la prononciation du Coran (où le mot est si fréquent) pro-

(1) Aussi en oranais cf. Doutré, p. 48; je suis persuadé que les formes verbales à ' initial que j'ai signalées en tlemcénien (*Tlemcen*, p. 74) ont toutes une origine savante, et que les formes populaires sont celles à semi-voyelle initiale (p. 75).

pagée par les *tolbas* campagnards; *lārđ*, beaucoup plus employé au reste, est la véritable forme dialectale; de même *’asēl* « origine » = أصل n'appartient pas à la langue populaire, non plus que les barbarismes littéraires *i’āmen* « il a confiance ⁽¹⁾ » *i’āmōr* « il ordonne »; ce sont *iāmen* et *iāmōr*, bien plus couramment usités, qui offrent les véritables formes dialectales; on ne saurait douter davantage que *kā’ānāhu* « comme si », *ūlād sōu* « gens mal élevés » *qērā’a* « étude » ne soient des formes purement littéraires; c'est le *kēnnāh* du Sud oranais, le *ūlād sōu*, le *qrāia*, généralement employés dans le présent dialecte, qui nous offrent les représentants vraiment vulgaires de *كانت سوء*, *اولاد سوء*, *قراءة*. — Je vais rapidement esquisser la destinée du *ع* classique en saïdien.

1° Initial.

α. Lorsqu'il n'avait pas l'accent, il est tombé avec la voyelle brève qu'il portait : les exemples sont nombreux ⁽²⁾ : en syllabe ouverte : *māra* « cicatrice » *أمازة*, *māna* « dépôt » *أماننة*, *šāia* « bas-fond marécageux » *اضاعة*, *bēll* « chameau » *أبل*, *hādd* « un » *أحد*, *līa* « grosse queue de mouton » *أليمة*, *γēir uān* « venu hors de saison » (fruits) *غدير أوآن*; tous les parfaits de 4^e forme de verbes concaves, *dār* « faire » *أدار*, etc.; — en syllabe fermée : *drīs* (nom propre) *أدريس*, *blīs* « Satan » *إبليس*, *brēq* « aiguillère » *أبريق*, *ārneb* « lièvre » *أرنب* (*ā* est secondaire, prosthétique, mais avec l'article *lārneb*); les parfaits de 4^e forme de verbes réguliers et défectueux, *slēm* « devenir musulman » *أسلم*, *šōyā* « donner » *أعطى*; les représentants des élatifs *أفعل*, des pluriels *أفعل*, *أفعللة*, etc.; citons encore *ēntā* « toi », *brā* « aiguille » (*أبرة* avec l'article *lēbra*), *ērčā* « génisse » (*إرحة*) où l'accentuation est anormale. — Dans quelques mots, l'attaque vocalique forte du *ع* classique a disparu, mais la voyelle s'est maintenue allongée (cf. *infra*, p. 148) avec simple attaque faible : *āmān* « pardon »; *imām* « imam », *āmōr* « ordonner », *āmēn* « avoir confiance »; mais, encore qu'en l'état actuel du dialecte tous ces mots appartiennent à la langue courante, il est probable (et pour quelques-uns d'entre eux, étant donné leur sens, il paraît certain) que nous avons affaire à des emprunts à la langue littéraire. — Le renforcement du *ع* initial en *ح* dans *sāfārem* (*sāfārma*, à côté de *fārma*, turc persan *افرين*)

⁽¹⁾ Comp. *l'āmminet* ap. SOGIN *Mar.*, p. 28, l. 19.

⁽²⁾ Ainsi dans la plupart des dialectes cf. les observations de LANDBERG ap. *Arabica*, III, 35; *Haḍr.*, I, 159.

« bravo », et *afīyān* « opium », s'explique par le caractère incontestablement étranger de ces vocables; j'ai bien entendu dans la bouche d'un demi-lettre *sāmīr* pour *أمير* dont la forme populaire dans le dialecte est *mīr*! De même le renforcement en *h* de *ع* initial dans *hāzzāla* « veuve » *أحالة* usité ici comme dans tout le Maghrib, s'explique à mon sens, par l'origine savante de ce mot tout juridique (proprement « celle qui est soumise au délai de la retraite légale ») ⁽¹⁾.

β. Lorsqu'il avait l'accent : ou bien il a disparu pour faire place à la simple attaque vocalique *ūxt* « sœur » *أخت*, *ūmm* « mère » *أم*, *ūḡra* « autre » *أخرى*, *ūrd* « terre » *أرض*, *āhel* « gens, famille » *أهل*, *āna* « moi » *أنا*; ou fréquemment une semi-voyelle *u*, *i* est apparue à la place du *ع* classique : c'est le cas pour nombre de 2^e et 3^e formes de verbes à 1^{re} radicale *ʾ*, et pour plusieurs substantifs, pronoms, particules : *ūzra* « salaire » *أجرة*, *ūāḡḡā* « prise » *أخذة*; *iesfa* « alène » *أشفي*; *iāmes* « hier » *أمس*; *ūās* « quoi » *أيشي*; *ūēn* « où » *أين*. Tel a été sûrement aussi le cas de *ūden* « oreille » qui nous représente *uidēn* = *أذن* passé à *uidēn* (ségolisation) et *ūden* (sur-saut, cf. *infra*, p. 151, 152 ⁽²⁾); ce passage de *ع* à *u*, *i* a, au reste, des antécédents bien connus dans le domaine de l'arabe classique et des autres langues sémitiques. — Dans le dialecte, je ne puis que considérer comme exactement parallèles les deux traitements du *ع* classique initial (réduction à la simple attaque faible, passage à la semi-voyelle); et je ne vois pas qu'il y ait à l'apparition de chacun d'eux des conditions phonétiques particulières; je signalerai qu'il existe parfois des doublets *bnādem* (*bunādem*) et *ben iādem* « créature humaine » = *بن آدم*; *ūās* « quoi », mais *ās*, pour tous les composés formés de cet interrogatif, et generaliter dans nombre de parlars algériens (p. ex. à Nedromah où, par contre, on a comme en maltais et en tangerois *iāna* « moi »); *iāmes* « hier », mais *lūmnāmes* « avant-hier » (dans le Sud algérois *āmes* « hier », et à Geryville *lūlāmes* « avant-hier ») *ūēn* « où », mais *mnēn* « d'où » *من أين* ⁽³⁾. — Enfin je ferai remarquer que le passage à la demi-voyelle s'opère sporadiquement pour l'alif *wasla* classique par

⁽¹⁾ Comp. pour tout ceci *Tlemcen*, p. 20, 21; pour des exemples de changement en *ح* d'un alif initial dans les mots d'origine étrangère, cf. *Z. D. M. G.*, 1896, p. 615, 619; il faut penser au processus psychologique indiqué ap. Doutré, p. 65.

⁽²⁾ Tripoliteain, *uidēn*, égyptien *uidn*.

⁽³⁾ Ap. KAMPFFMEYER, 230, n. 5, parallèlement *immāla* et *imāla* (algérois, *hāmmāla*, cf. *Tlemcen*, p. 20), par *imma-lā*.

exemple *wāsmāh* «son nom est» (à côté de *āsmāh*) = اسم (1); et pour des voyelles de mots étrangers, que ne précédait assurément pas l'attaque vocalique forte : ainsi *ioṭra* «Billet de banque» de l'espagnol *lettra*; et *uandṛēz* «Londres» de *Londres*, tenus analogiquement pour *الاندريز*, *الاطرة* (2).

2° Terminal.

ء classique a purement et simplement disparu dans tous les cas :

α. précédé d'une voyelle brève : c'est le cas de tous les parfaits de verbes à dernière radicale ʾ, *brā* «guérir» برى, *bid* «tarder» بطأ, *qrā* «lire» قرا, et de quelques substantifs comme *ḫā* «faute» خطأ;

β. précédé d'une voyelle longue ou d'une diptongue : *smā* «ciel» سما, *šāu* «lumière» ضوء, *šē* «chose» شئ, etc., (sur les noms de métiers de la forme فَعَّال, cf. *infra*, le NOM AU SINGULIER).

γ. Je ne connais comme représentant dialectal de mot classique où ʾ terminal suive une consonne sans voyelle que *fgā* «coiffe de nouveau-né» فقع par *fāgāʾ*, *fāgdʾ* (sursaut).

3° Médial.

α. ʾ a disparu lorsqu'il était :

précédé d'une voyelle brève, et non suivi de voyelle : *šib* «chacal» ذئب, *rāš* «tête» رأس, *mūmnīn* «croyants» مؤمنين, *rāi* «avis» رأى, *šāu* «en avant» شاو;

précédé d'une voyelle brève et suivi lui-même d'une voyelle brève : *sāl* «interroger» سأل; *rōš* «têtes» رؤس. — Exceptionnellement, comme dans tout le Maghrib, زار classique a donné *zhār* «rugir»;

précédé d'une consonne non vocalisée et suivi d'une voyelle

(1) Même parallélisme en maltais : *esmu*, *ismu*, et *īsmu* avec semi-voyelle *ī* (cf. *Z. D. M. G.*, 1904, p. 912).

(2) Sur *ioṭra*, cf. FUMEX *Choix de correspondances marocaines*, I, p. 144; la considération d'un groupe initial *vl*, *lv* d'un mot étranger comme l'article arabe, a des précédents célèbres dans l'arabe classique (cf. GOLDZIEHER, *Arabische Beiträge zur Volksetymologie*, p. 71, 72, et *Z. D. M. G.*, 1902, p. 72); citons encore dans le dialecte *ūz* «louis d'or» (luiz); c'est le phénomène inverse de celui de l'agglutination de l'article, dont les exemples dans les dialectes maghribins sont bien connus (cf. aussi LANDBERG, *La langue arabe et ses dialectes*, p. 47).

longue ou brève : *tuām* «jumeau» توأم; *msāla* «question», مسألة, *mlān* «plein» ملآن (1); exceptionnellement, et par visible influence littéraire قرآن «Coran» a donné *qorān* (avec passage de ʾ à ʾ), comme à Alger et à Tlemcen.

On peut remarquer que dans tous ces cas, ʾ classique, en disparaissant, a amené l'allongement de la voyelle brève qui le précédait ou qui le suivait.

β. Il est devenu semi-voyelle lorsqu'il se trouvait précédé d'une voyelle brève, et suivi d'une voyelle longue, ou inversement; dans le premier cas, il est devenu *ī*, lorsque la voyelle brève classique qui le précédait était *i*, *u* lorsque la voyelle était *u*: *biār* «puits» (pl.) بيار; *ffūād* «viscères» فؤاد; dans le second, il est généralement devenu *ī*: *qrāia* «étude» قراءة, *šūāia* «pédérastie passive» عطاءة, *lāim* «rassembler» لآيم (secondairement pour *lāiem*); cependant *θāueb* «bâiller» (θهوب) تنآب avec *u* pour ʾ classique (2).

b. Le *h* représente *ḥ* classique; il est très souvent dans le dialecte tout proche de *h*, surtout lorsqu'il est redoublé (3); une oreille inattentive pourrait les confondre. Il y a au reste passage du *ḥ* classique à *h* dans quelques mots. — J'ai dit plus haut (cf. p. 103, 104) que dans quelques vocables, *h* apparaissait pour ʾ classique. Par contre, *ḥ* classique disparaît purement et simplement dans *mēna* = من هنا, «par ici» qui appartient à la *koivā* algérienne, et dans *fākia* pl. *ffūdkī* «fruits» class. فاكهة (comme dans beaucoup d'autres dialectes); il disparaît en laissant un allongement de voyelle dans *kāf* «hauteur escarpée» = كهف que connaissent d'autres dialectes et dans *šārīz* «bassin» = صهريج qui est aussi marocain. — Très remarquable est *āt*, *āti* «apporte» à côté de *hāt*, *hāti*; mais il s'agit moins peut-être ici d'une chute de *h* initial, que de formes parallèles anciennes (4).

(1) La forme orientale et tunisienne *melhān* (aussi du Sahara algérois) nous offre-t-elle réellement comme on l'a voulu une transformation de ʾ en *ī*; n'est-elle pas (et aussi *defiān* «tiède» = دفآن) apparue par analogie avec des formes comme *šōriān* «nu», *hōfiān* «pieds nus» etc.?

(2) Aussi dans l'Iraq (MEISSNER, *Gesch.*, § 72 f).

(3) LANDBERG, *Haḍr.*, p. 545, et STUMME, *Malt.*, p. 78; dans la prononciation du *h* la glotte vocale est fermée, la glotte respiratoire seule ouverte; il faudrait donc admettre que dans la prononciation du *h* saïdien (et surtout de *hh*), la glotte vocale est considérablement rétrécie (cf. HAUPT, *Die semit. Sprachlaute* ap. *Beiträge z. Assyriologie*, I, p. 254; SIEVERS, § 346).

(4) Sur *fākia*, cf. *Prov. et Dictons*, p. 184; sur *kāf*, *Quelques observations au dictionnaire de Beauquier*, s. voce كان; *sarīz* ap. SOCIN, *Mar.*, p. 32, l. 4, 5; *āt*, *āti* très fréquent dans les textes de DELPHIN.

c. Le *h* représente généralement ح classique; il apparaît pour *s* classique dans *mréffah* « dans l'aisance » (tlemcénien *mréffäh*) مرفه⁽¹⁾; et pour *s* final turco-persan dans *küldh* « bonnet de feutre » = كلاه⁽²⁾. — Enfin il faut signaler que le passage de *s* à *h*, signalé dans plusieurs dialectes, se montre chez les ruraux oranais dans bon nombre de mots : à côté de la prononciation avec *s*, j'ai entendu très couramment la prononciation avec *h* de : *mahfän* « en désordre » = معقون, *maḥṣöm* « impeccable » = معصوم, *höštia* « après-midi », = höšä « dîner » = عشاء, *höšäis* « petites tentes » = عشائيش, *höšeb* « herbes » = عشب, *häsel* « miel » = عسل, *iähfes* « il foule aux pieds » = يعفس, *iähgöl* « il se rappelle » = يعقل, *mahtäh* « qu'il est fort! bravo! » = مااعتاه; et sans doute le passage occasionnel de *s* classique à *h* doit intervenir dans nombre d'autres mots⁽³⁾.

d. Le *s* représente ع classique; j'ai dit que, dans quelques mots, il se montrait pour *s* classique. Il est dans le dialecte très fortement prononcé. J'ajouterai que comme dans tout le domaine de l'arabe, les métathèses dans les racines qui contiennent un *s* paraissent fréquentes *sórf* « branche d'arbre » semble bien فرع; *fás* « donner une entorse » عفس; *zöf* « s'irriter » عزف; *sélgas* « vagabonder » = صعلك; *sabrôq* « voile de mariée » عريف représente, pour moi, برقع et *älülék* = لالعالك; *märlqä* « petite cuillère » = ملعقة est commun à beaucoup de dialectes; enfin *sömdä* « avec » = مع est particulièrement intéressant⁽⁴⁾.

e. Sur la voyelle très brève qui accompagne généralement les

(1) Comp. au reste les classiques $\sqrt{رف}$, $\sqrt{فد}$, $\sqrt{رفد}$.

(2) Non isolé dans les dialectes maghribins (cf. *Quelques observations sur le dictionnaire de Beaussier* sub كلاح, تازاج; aussi à Alger, pour شاء (et dans l'épigraphie ببادشاج), et sbähe, sbähe « spahi » pour سپاهي).

(3) Les rapports de *h* et de *s* ne sont pas encore nettement déterminés (cf. HAUPT, *Semit. Sprachlaute*, p. 254, 255; SIEVERS, § 178 et 354; VOLLERS, *Arabic Sounds*, p. 141 « all are voiceless »; et contra LITTMANN, *N. V.*, p. 5). — Sur le changement de *s* en *h*, HADR., p. 225; SPITTA, p. 24 et 25; marocain دلحة = دلاحة DOMBAY, p. 10; Houwāra, p. 80; aussi SOCIN, *Mar.*, p. 48, n. 117; et STUMME, *Malt.*, p. 80; KAMPFMEYER, *bäheð* = بعض, p. 246, l. 15.

(4) Syrien عقد = قعد; معلة pour ملعقة aussi syrien; Sud oranais *özel* = معقل, cf. aussi mes *Observations sur le dictionnaire de Beaussier*, معقل, معقل « fronde »; je rappelle les classiques لعط et عطط, دعم, قعد et معج; معج et معج; بعض, معنق et معنق, صيعرة et صيعرة; رعادة et رعادة; طبع, معطر et معطر; بعض et بعض, معنق et معنق, معنق et معنق, معنق et معنق (cf. aussi *Mozhir*, I, 33).

fauciales dans le dialecte (phonèmes de transition, *patakh* furtif), cf. *infra*, LES FAUCALES DANS L'ÉCONOMIE SYLLABIQUE, p. 162 et suiv.

f. Des assimilations ou des accommodations interviennent au cas de contiguïté de deux fauciales différentes dans le même mot ou dans deux mots différents :

<i>hh</i>	}	= <i>hh</i>	{	<i>ielkraḥ ḥāmmu</i> « il déteste Hammou » يكره حمم.
<i>hh</i>				<i>zrahha</i> « il l'a blessée » جرحها.
<i>sh</i>				<i>glähha</i> « il l'arracha » قلعها.
<i>sh</i>	}	= <i>ss</i>	{	<i>ḫdöh ḥöbābāh</i> « il trahit ses amis » خدع احبابه.
<i>hs</i>				<i>éndas sūdāh</i> « il poussa son cheval » نددة عوده.
<i>hs</i>	}	= <i>ss</i>	{	<i>ürös sādna</i> « il va chez nous » يروح عندنا.

Ces assimilations ou accommodations se rencontrent dans nombre de dialectes; mais il faut noter qu'ici le *s* s'assimile un *h* ou *h* qui le précède, tandis que dans d'autres dialectes il y a assimilation progressive *hs* = *hh*⁽¹⁾.

Le phénomène noté par Doutré, de la disparition du *h* final du pronom *ah*, *āh* (3^e pers. masc. sing.) quand la syllabe qu'il termine a un *h* initial, est observable dans le présent dialecte, mais n'intervient pas constamment : *sāmha* « il lui pardonna » = ساهم, *mélha* « son sel » = ملح à côté de *sāmhaḥ*, *mélhaḥ*⁽²⁾.

(1) Les assimilations *hh*, *hh* = *hh* semblent les plus répandues (REINHARDT, p. 11, l. 11; SOCIN, *Diwān*, III, § 171 b); peut-être *sh* = *hh* est-il à rapprocher de l'égyptien *bihha* = بيحها, *btahhum* = يتاحهم, etc. (SPITTA, p. 25), et du palestinien *mahho* = ماها *šahho* = شاحها (LITTMANN, p. 5). Les grammairiens arabes connaissent déjà au reste *hh* = *hh*, *hh* = *hh*, *sh* = *hh*, *sh* = *hh* (cf. *Sibaw.*, II, p. 412 l. 7, 12 et suiv.; *سحم* tamimite à rapprocher de *māḥhom* juif tlemcénien, du *mahho* palestinien (LANDBERG, *La langue arabe et ses dialectes*, p. 47; LÖHR, p. 4; aussi *Ibn Yaš*, II, p. 157 l. 5 et suiv.; 19 et suiv.). — Quant à *hs*, *hs*, ils donnent dans le Maghrib oriental *hh* et non comme ici *ss* (*M. G. T.*, § 12 a); à Tlemcen *hs* = *hh*; mais *hs* = *ss* (*Tlemcen*, p. 26); les grammairiens arabes notent déjà l'assimilation progressive *sh* = *hh* et l'accommodation *hs* = *hh* (*Sibaw.*, II, 412 l. 20; 413 l. 9); *Ibn Yaš* signale cependant la lecture d'Abou-Amr *faman zūḫzi san innāri* pour Coran III 182 (II, 157 l. 3) qui offre l'assimilation régressive *hs* = *ss*. SPITTA (§ 6 b) signale aussi en égyptien cette assimilation et c'est à elle qu'il faut vraisemblablement attribuer le *iftarainek* = افتح عينك du maltais (STUMME, *Malt.*, § 13). — Ces accommodations sont très générales dans le Maghrib; elles n'existent cependant pas partout (ainsi DOUTré, p. 14, l. 41 *ntašadeššežra*; SOCIN, *Mar.*, *modašhum*, p. 13, l. 13; *ēržō: ḫūta* p. 18, l. 11, et B. MEISSNER, *Tanger*, passim).

(2) Cf. DOUTré, p. 23, note 54; 27, note 110; à ce cas près le pronom *ah* de la 3^e pers. masc. garde très fidèlement dans le dialecte son *h* final, contrairement à ce qui arrive dans d'autres dialectes (*T. M. G.*, XV; *T. B. L.*, p. 15; SONNECK, *C. M.*, I, 34 a).

II. — GUTTURO-PALATALES.

a. *g*, ayant un point d'articulation, plus reculé, semble-t-il, que le *g* dur français, est, dans le dialecte, le représentant habituel de *ġ* classique. Ceux qui le parlent sont des Arabes de *gālli gūllek*, par opposition aux citadins qui sont des Arabes de *qālli qūllek*⁽¹⁾. Cette prononciation se retrouve, en tripolitain, dans le désert de Libye, dans l'Iraq et dans divers dialectes d'Arabie; peut-être était-elle andalouse⁽²⁾.

b. *q*, explosive arrière-vélaire, prononcée avec occlusion simultanée du larynx, et non sonore, autant qu'il me semble, est aussi, fréquemment, le représentant de *ġ* classique⁽³⁾. Comme il est inadmissible qu'un même phonème classique reçoive, indépendamment de toute influence du voisinage consonantique ou vocalique (et c'est ici absolument le cas), deux traitements phonétiques différents, dans un même parler, il faut conclure, je crois : 1° que la prononciation *g*, est bien celle propre au dialecte; 2° que la prononciation *q*, plus fréquente aujourd'hui, m'ont affirmé des vieillards, qu'il y a cinquante ans, est due à l'influence d'autres langues : parlers citadins (et *ḫawī* algérienne), langue littéraire (école coranique). J'observerai qu'on trouve : 1° des vocables où l'une et l'autre prononciation, avec une même acception, sont également possibles : ainsi *qām* et *gām* « vieux »; *qīl* et *gīl* « peu »; *qīb* et *gīb* « proche »; *qābēl*

⁽¹⁾ C'est de cette façon qu'on distingue en Oranie les ruraux qui prononcent *g*, des citadins qui prononcent *q*. Une des railleries les plus habituelles aux citadins est d'insinuer aux ruraux qu'ils devraient, pour être conséquents, prononcer le *ġ* *g*, dans le Coran : par exemple, *gul*, *ŷalagi*, *mā ḫalaga*, ap. Coran CXIII, *ce que ne fait aucun tāleb campagnard*. D'autre part les ruraux déclarent leur prononciation bonne et ancienne (cf. I. KH., *Proleg.*, III, 338, 341; VOLLERS, *Ar. Sounds*, p. 138; *Daubat-en-nāsir*, Fez, 1309, p. 67, l. 6); cf. encore ZIMMERN, *Vergl. Gramm.*, p. 22; *Z. D. M. G.*, 1901, p. 431 et suiv.; STEVERS, § 365, *in fine*. Le *g* arrière-vélaire et avec pression du larynx que ce dernier auteur indique comme transition possible de *q* à *g*, existe peut-être encore dans le son *occlusif* que certaines tribus sahariennes substituent à *γ* vélaire spirante sonore = *ġ*. On a coutume de le considérer comme *q* pur et simple; peut-être des phonétistes de profession y découvriraient-ils un correspondant sonore de *q* prononcé avec pression du larynx. Cette sonore se retrouverait dans certains dialectes orientaux pour *ġ*; (cf. LITTMANN, p. 6; *Z. D. M. G.*, 1901 : le *g* de *Qahtān*, p. 534); sur le passage inverse de *ġ* à *γ*, cf. LANDBERG, *Hadr.*, 485, 486, 680; HAUPT, *Die semit. Sprachlaute*, note 33.

⁽²⁾ Cf. *Salūt-el-anfās*, Fez, 1316, II, p. 209, l. 21; *Maqqari*, I, 178, l. 23 et suiv., à rapprocher de *Actes du XIV^e congrès*, III, p. 50.

⁽³⁾ Le même mélange est observable dans les dialectes marocains des Houwāra et de Mogador (cf. SOUÏ, *Mar.*, p. 9); aussi dans le Sahara algérien (cf. KAMPFMEYER, *beqqāh*, p. 231, l. 17; *tsēhaqq*, p. 243, l. 11, etc.).

et *gābēl* « avant », *ēlqā* et *ēlgā* « rencontrer », *māqqābra* et *meqqēbra* « cimetièr », etc.⁽¹⁾; 2° des vocables où les prononciations *g* et *q* différencient deux sens : *glēb* « vomir », *qlēb* « renverser »; *bgā* « être exténué de fatigue » (Sud algérois « être maigre ») et *bqā* « rester »; *srāg* « charmer », *srāq* « voler »; *sérreg* « apporter du bois en charges », *sārrāq* « traiter de voleur »; *sāgōl* « entraver (monture) », *sāqāl* « se souvenir de »; *uōrga* « feuille d'arbre », *uōrqā* « feuille de papier »; *fgēr* « éventrer », *fqār* « s'appauvrir »; *gdēr* « devenir fort et gras », *qdōr* « pouvoir »; *fērg* « bande d'oiseaux », *fārḡ* « différence »; *gēdd* « dompter un cheval », *qādd* « être suffisant »; *ūsēg* « saisir comme otage », *usāq* « expédier »; *ngāl* « charger un fardeau sur le dos », *ēnqāl* « copier »; *nūgāb* « voile que se fait l'homme en remontant son *kenbūs* sur le nez », *ēnqāb* « voile de femme », etc.⁽²⁾. Je crois pouvoir remarquer que dans la plupart des cas, lorsqu'il y a doublet, la forme avec *g* donne un sens dialectal, assez éloigné parfois du sens classique, la forme avec *q* un sens voisin de celui de la langue classique, et aussi de la *ḫawī* algérienne. Je noterai encore dans ce domaine que *bēlqāsem* et *bēlqāsem* (أبو القاسم), *iasqōb* et *iasgūb* (يعقوب), sont aujourd'hui chez les ruraux d'Oranie des noms propres différents; que *gēlse* signifie « de la tribu des Guelāya marocains », et *qālse* « originaire de la petite ville de Kalaa » (orthographes officielles); 3° des vocables où la seule prononciation usitée est *q* = *ġ*; *qānīm* « règlement »; *qāid* « caïd » (Sud constantinois *gāid*); *qāde* « cadi », *qorān* « coran », *qlēm* « plume », *qontār* « quintal », etc.; je crois que la plupart de ces termes appartiennent aux vocabulaires scolaire, administratif ou commercial, où naturellement l'influence de la langue littéraire ou des dialectes citadins doit se faire plus particulièrement sentir⁽³⁾.

c. *k*, vélaire dans le voisinage de *u*, *a*, et palatal (*k* et *c*, de Sievers) dans le voisinage de *i*, *e*, représente *ġ* classique⁽⁴⁾. Spo-

⁽¹⁾ Comp. ap. *Houwāra*: *qabru*, p. 34, l. 13, et *gēber*, l. 14; *sibēqāttu*, p. 18, l. 9, et *sibgittu*, p. 42, l. 19; *uūqtīma*, p. 16, l. 9, et *uūgtīma*, p. 18, l. 6; aussi KAMPFMEYER, *fōg*, 229, l. 3, 239, l. 29, et *fōg*, p. 231, l. 5; *gibl*, p. 234, l. 12, et *qībl*, p. 243, l. 37.

⁽²⁾ Comp. DOUTTÉ, p. 18, n. 7; BEL, *Djāzja*, p. 76; *Tlemcen*, p. 17; KAMPFMEYER, p. 228, note 6.

⁽³⁾ Ainsi entièrement ce qui existe dans le dialecte rural de l'Iraq (MEISSNER, *Gesch.* p. 8); exacte contre-partie de ce qui se passe dans les dialectes maghribins citadins : *q* y est le représentant habituel de *ġ*, et *g* y apparaît dans les termes d'agriculture ou relatifs à la vie nomade, empruntés aux dialectes bédouins (comp. *T. M.*, XVII).

⁽⁴⁾ Je ne distingue pas dans la transcription; jamais il n'y a ici l'affrication en *č* bien connu de divers dialectes orientaux, et qui se retrouve en Algérie,

radiquement il représente ق classique; l'exemple le plus frappant est *ktél* « tuer » (قتل, tlemcénien *qtél*, Sud algérois *gtél*) qui est bien connu d'autres dialectes; on entend aussi *šakelyókt* et *šáruok* « maintenant » (الوقت), tlemcénien *déruoq*; *ksíl* « fourrage vert » (قصيل); *sákéf* « recourber » (عقف); *kerrús* « chêne vert » (ailleurs قروش)⁽¹⁾. Enfin fréquemment, au contact d'une sourde, *k* apparaît pour *g*; mais la sonore *g* reparait lorsque la contiguïté cesse: *ksém* « il a partagé », mais *gésmu* « ils ont partagé »; *ktés* « il a coupé », mais *gólso* « ils ont coupé »; *lā-ddennéks* « ne regarde pas », mais *idénneg* « il regarde ».

d. χ spirante vélaire sourde (x^2 de Sievers) représente خ classique, et γ sonore correspondante (ζ^2 de Sievers) représente غ; je ne connais pas dans le dialecte, d'exemple de permutation de ces sons.

e. La labialisation de *k* et de *g* en *k^u* et *g^u* apparaît parfois dans le dialecte; mais je ne crois pas l'avoir entendu ailleurs que devant *a* long et l'on prononce, au reste, au moins aussi souvent sans labialisation: *lúk^uán* « si », *šb^uáya* « sac », *úr^ug^uág* « minces », *šög^uál* « entrave de chameau » (à côté de *lúkán*, *škára*, etc.). Dans le dialecte arabe de certains Berbères (par exemple les *Bnī-Mesódl* de Blidah), la labialisation, surtout celle de *g^u*, est beaucoup plus fréquente et apparaît même lorsque aucune voyelle ne suit la palatale; la labialisation de *q*, χ , γ , connue des dialectes berbères, n'apparaît jamais chez les Ūlād Brāhīm⁽²⁾.

f. Des assimilations interviennent au cas de contiguïté de deux gutturo-palatales dans un même mot, ou dans deux mots consécutifs; ce sont comme en tlemcénien: *gq* = *qq*; *kq* = *qq*; *qg* =

chez les Juifs de Tlemcen, et dans le langage arabe des Berbères de la petite Kabylie.

⁽¹⁾ Cf. SOYUŦI, *Mozhár*, I, 44v; *ktél* continué ap. *Houwāra*; SOGIN, *Mar.*, et ap. BEL, *Djázya*, p. 128; aussi bédouin de Syrie (*Hadr.*, p. 131) et iraqois (où l'on trouve encore *uákít* = وقت, MEISSNER, *Gesch.*, p. 1x); *drúk* aussi marocain (SOGIN, *Mar.* 30, l. 4; DOUTTÉ, p. 25, n. 70) saharien (cf. KAMPFMEYER, *dérk*, p. 243); *ksil* tunisien (*T. G.*, p. 178); sur *kerrús* cf. mes *Observations sur Beaussier*, s. voce قروش. — Je rappelle que *k* pour classique ق est général en juif tlemcénien et aussi chez les Traras et dans la petite Kabylie, tout autant qu'en palestinien bédouin (LITTMANN, *N. V. P.*, p. 6).

⁽²⁾ Cf. *M. G. T.*, § 17; SOGIN, *Mar.*, 16, n. 49; *Houwāra*, p. 11, in fine; FISCHER, *M. S.*, p. 9, in princ.; STUMME, *Tazerwalt*, p. 10; enfin *Z. D. M. G.*, 1901, p. 413.

qq; *qk* = *qq*; *kg* = *gg*; *gk* = *kk*; $\gamma\chi$ = $\chi\chi$; $\chi\gamma$ = $\gamma\gamma$; aussi entre la faucale *h* et les spirantes velaires: χh = $\chi\chi$; γh = $\chi\chi$ ⁽¹⁾.

III. — SIFFLANTES.

a. *s* représente généralement س classique; et *š* emphatique, ص classique. D'autre part, la permutation de ces deux sifflantes, connue d'autres dialectes, déjà signalée dans la langue classique par les lexicographes arabes, se montre fréquemment; c'est le domaine de *š* qui gagne à ces permutations; il apparaît pour س classique, dans de nombreux cas, au voisinage d'autres emphatiques: *uóšt* « milieu », *ytáš* « plonger », *šáttár* « tracer des lignes », *ráš* « tête »; j'expliquerai l'emphatisation de س en *š* dans *máddársa* « médresa » (مدرسة) par le caractère quasi étranger du mot dans le dialecte (l'emphatisation s'étend à toutes les consonnes); je constate sans les expliquer *šág* « jambe » = ساق et *šóg* « marché » = سوق. Par contre, sporadiquement ص donne *s*, au voisinage de *d*: *sdér* « poitrine » = صدر, *sdóg* « être d'un bon usage » = صدق; ou des faucales *h*, *h*: *sáhrí* pl. *shára* « saharien » (class. صحراء), *shén* « petite cabane » (مخيم); *shód* « chaleur brûlante » (صهرج) (de même tlemcénien *sáhrig* « bassin » = صهرج).

b. *z* représente en principe ز classique; il apparaît sporadiquement pour س devant une sonore: *zgd* « irriguer » (mais *ségga* « arroser de bouillon » (سقي)); *ióhhózdu* « ils envient » (mais *ióhsed* « il envie » (حسد)); *fázdín* « corrompus » (فسد)⁽²⁾; *zlég* « échauder une volaille pour la plumer », reporte au classique سلق⁽³⁾ et *zerdáb* « grand trou » à سرداب. Nous trouvons d'autre part, dans le dialecte des Ūlād Brāhīm, à côté de *z*, *z* emphatique déjà signalé dans divers parlars maghribins⁽⁴⁾. Il apparaît surtout dans des mots d'origine berbère ou d'origine douteuse (dont les représentants ne sont pas offerts par l'arabe classique): *záus* « oiseau », *bázz* « enfants », *mázóze* « tardif » (blé), *órzéze* « guêpe »,

⁽¹⁾ *Kq* = *qq* connu des grammairiens classiques; mais *qk* = *qq* inconnu; ils ne parlent ici encore que de l'assimilation régressive *qk* = *kk* (*Sibaw.*, II, 443; I. *Yarís*, II, 1470, 1474); à Tunis et à Tripoli on a $\gamma\chi$ = $\chi\chi$ (*T. G.*, § 12 a; *M. G. T.*, § 12 a).

⁽²⁾ Cf. les observations de *Ibn Yarís* sur le passage de ص et س, non vocalisés, à ز au contact de د subséquent II, 1341 et suiv.; comp. *Sibaw.*, II, 474, 477; aussi *L. A.*, IV, 333; *Mozhár*, I, 4v et *Tlemcen*, p. 16.

⁽³⁾ Cf. sur سلق زلق, فرونكل, *Mehrlaut. Bildung.*, p. 42.

⁽⁴⁾ Cf. *Tlemcen*, p. 15; DOUTTÉ, p. 52, 53; *J. A.*, 1861, 371, l. 9; DELPHIN, 284, n. 3, *Houwāra*, p. 13; aussi berbère BASSER, *Manuel kabyle*, p. 14, in fine; *Taz.*, § 5; *Kitāb el-Ístiqsā*, IV, 108, l. 29: الصاد المشتمة زابيا.

zēifāt «envoyer», *zōruātā* «bâton court»; dans des mots arabes soit pour *z* classique, au voisinage d'autres emphatiques, soit pour *ص*, semble-t-il dans quelques rares cas⁽¹⁾ : *zōltā* «dèche» (*زلط*), *tēz* «anus» (*طين*), *zđām* «attaquer brusquement» (*صدم*), *zārra* «tempête» (*صيرة*), *iahhāzdo* «ils moissonnent» (mais *iahsād* «il moissonne» *حصاد*); enfin, je ne vois guère le moyen de l'expliquer dans quelques vocables où il apparaît pour *z*, même pour *س* classiques, sans qu'aucune raison de voisinage consonantique ne fonde l'emphatisation dialectale : *nāzzōz* «sourdre» (*نز*); *złāg* «glisser» (*زلق*), *zđāk* «brave, solide» (*سدك*); et je ne sais pas davantage pourquoi une prononciation emphatique ou non emphatique de cette sifflante diffère parfois dans le dialecte deux acceptions d'un même mot : *zōuyōr* «visiter» offrant des cadeaux», *zōuyer* «falsifier»; *zārrōg* «bleuir», *zērreg* «jaillir»; *złāg* «glisser», *złēg* «échauder pour plumer»; *mārmōz* «se fouler le pied», *mērmēz* «être près de la maturité» (blé).

c. *š* représente le classique *ش*, accidentellement le classique *ج* (*ž* sonore), lorsque ce dernier se trouve au contact d'une sourde subséquente⁽²⁾ : ainsi très couramment *zōustāk* «sa femme» (*زوجته*); *šust elbōl* «celle qui urine de travers» (surnom populaire de la femme *عوج*). — *ž* spirante pure, représente généralement le *ج* classique; mais le dialecte est ici isolé parmi les parlers ruraux du Tell oranais; car, dans la plupart, on trouve pour *ج* classique, l'affriquée *ğ* que j'ai signalée en tlemcénien; l'affrication, qui dans l'évolution du son, doit être tenue pour antérieure au spirantisme pur⁽³⁾, apparaît encore à Alger, à Constantine; l'assibilation pure, par contre, signalée à Tunis, à Tripoli et dans les parlers marocains, se retrouve en Algérie dans la presque totalité des parlers du Sahara et des hauts-plateaux, et dans le parler citadin de Nedromah, qui par ailleurs a le même système consonantique que le tlemcénien. Il est peut-être intéressant de noter que les dialectes berbères connaissent aussi le pas-

⁽¹⁾ Il est intéressant de rappeler que *ص* arabe est devenu fréquemment *z* en berbère dans les mots empruntés à l'arabe (et en zouaoua *z*, d'après mon expérience personnelle).

⁽²⁾ Comp. *Ibn-Yarīš*, II, 143, *اشمعوا = اجتمعوا*; *šawālīqi, χata'*, p. 145, *تشتر = تجتر*; d'autre part l'accommodation de *šd* en *žd*, générale dans le Maghrib oriental (*T. G.*, § 2 α), ne se montre que sporadiquement en Oranie : à Ammi-moussa *ždég* «bouchée» = *شدق* (cf. VOLLERS, *Ar. Sounds*, p. 144).

⁽³⁾ Il faut remarquer cependant que les grammairiens arabes connaissent déjà la prononciation *ž* comme ancienne (VOLLERS, p. 142, 143).

sage de *ğ* à *ž*⁽¹⁾. — *č* affriqué ne se rencontre que dans quelques rares mots étrangers ou d'origine mal établie : par exemple : *čiko* «jeune garçon», espag. *chico*; *črék*, *čók* «pardi !», etc.

d. Au cas de contiguïté on peut entendre entre sifflantes, dans une prononciation rapide, toute une série d'assimilations :

$$\begin{array}{l} \left. \begin{array}{l} ss \\ zs \end{array} \right\} = ss \quad \left. \begin{array}{l} sš \\ zš \end{array} \right\} = sš \quad \left. \begin{array}{l} sz \\ zš \end{array} \right\} = zz \quad \left. \begin{array}{l} šž = žž \\ žš = šš \end{array} \right\} \\ \left. \begin{array}{l} sš \\ šš \end{array} \right\} = sš \quad \left. \begin{array}{l} sž \\ zž \end{array} \right\} = žž \quad \left. \begin{array}{l} šš \\ žš \end{array} \right\} = ss \quad \left. \begin{array}{l} šš \\ žš \end{array} \right\} = sš \quad \left. \begin{array}{l} šž \\ žž \end{array} \right\} = zz^{(2)}. \end{array}$$

Mais la prononciation sans assimilation est aussi très courante et l'assimilation n'intervient jamais à l'intérieur d'un seul et même mot; il semble qu'il y ait effort (intervenant sous l'influence d'autres formes de la racine où il n'y a pas contiguïté de sifflantes) pour garder au mot une forme pure de toute contraction ou assimilation : ainsi alors qu'on pourra très bien entendre *šādež-žnānāh* «les lentilles de son jardin», à côté de *šādes žnānāh* (= *عديس جنان*), et *ēngāž-žūhēha* «il piqua son ânon», à côté de *ēngāz žūhēha* (*نقر جحش*), on entendra toujours *šžōr* «arbres» (sing. *sēžra*)⁽³⁾; *šžēd* «il s'est prosterné» (*sēždu* «ils se sont prosternés»), *žžēr* «il a rudoyé» (*žžēru* «ils ont rudoyé»), jamais *žžōr*, *žžēd*, *žžēr*; les exceptions sont fort rares; cependant il faut citer *žžēzi* «il suffit»⁽⁴⁾, *žžāja* «récompense» (*جزى*), *ēžžāž* «verre» = *زجاج*, à côté de *žžāž*, et dans d'autres dialectes *ēžžāž*, *žžāž*⁽⁵⁾.

Des assimilations précitées, certaines interviennent pour certains vocables presque régulièrement, ce sont :

šž = *žž* lorsque *š* est le résidu de *ش* à la finale de *uāš*

⁽¹⁾ BASSET, *Manuel kabyle*, p. 69 : Ksourien *iğğēn* = rifain *ižžen*; avec pour parallèle non sonore, p. 11, *neč* = rifain *niš*. D'autre part sur le terrain arabe je trouve très intéressante la communication du D^r ROSEN ap. LITTMANN, *N. V.*, p. 3, n. 1 «que tandis que dans son enfance on ne connaissait à Jérusalem que *ğ* pour *ج*, aujourd'hui le son général est *ž*».

⁽²⁾ Ainsi pour les sifflantes, assimilation régressive générale, telle que la connaissent les grammairiens classiques (JAHN, *Sibaw.*, II, 879); pour les chuintantes, par contre, Sibawaihi n'admet pas l'assimilation de *ش* à *ج* (JAHN, II, 868, 869); le caractère purement spirant de *ج* dans le présent dialecte doit entrer en ligne de compte.

⁽³⁾ Tandis que dans l'idiome berbère de la région de Nedromah (BASSET, *Nedromah et les Traras*, p. 138), je relève *ēžžūr* «arbres» avec assimilation.

⁽⁴⁾ Très répandu dans les dialectes algériens. Cf. *Quelques observations sur Beauissier*, s. voce *جزى*.

⁽⁵⁾ Cf. SOGIN, *Mar.*, 24, l. 18.

rant; peut-être représente-t-il alors l'étape intermédiaire entre le spirantisme que connaissent pour les représentants de *ث, ذ, ظ*, *ض*, un certain nombre de dialectes, et l'occlusion pure que connaissent les autres⁽¹⁾. — Je noterai encore qu'à Saïda la prononciation *f* du *ث*, signalée sporadiquement dans le Maghrib oriental⁽²⁾, ne se rencontre pas; mais je l'ai constatée sur certains points du Tell oranais, à Ammi-Moussa par ex.; la lèvre inférieure se rétracte; et la langue s'insère non plus entre les deux rangées de dents, mais entre le bord de la lèvre inférieure et les dents de la mâchoire supérieure, d'où il résulte un son voisin de *f*: *femma* «là» = *فمما*; parallèlement et par le même mécanisme, la sonore *δ* sonne proche de *v*: *vib* «chacal» = *ذيب*. — Notons enfin que l'assibilation complète des spirantes dentales ne se montre que dans *zârf* «soucoupe» = *ظرف*; *sošmân* = *عثمان* (distinct de *sohmân* qui existe aussi); et nous avons affaire visiblement à des vocables passés par le ture, et revenus par lui dans la *κοινή* maghribine⁽³⁾.

b. *t* représente généralement *ت* classique. Il apparaît aussi pour *د* classique au contact d'une sourde subséquente: *txôl* «il est entré» *دخل*, *tšôr* «villages» *دشور* (mais *dâxlu* «ils sont entrés», *désra* «village»)⁽⁴⁾. Il se montre encore pour *د* dans le mot étranger *teštâr* «registre» = *دفتر*. Sporadiquement, il représente *ث* classique, interdente spirante: *ûtâ* «faire mal» *وتى*, *êlhât* «être essoufflé» *لهت*, *menhât* «depuis que» *من حيث*; *teffâl* «natte du moulin à bras» *تفال*; *keltâm* nom de femme *كلتوم*⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ NOLDEKE maintient le caractère primitif du spirantisme de *ذ, ث, ظ* (*Beiträge z. semit. Sprachwiss.*, p. 10) ce qui me paraît le plus probable, contre VOLLEERS, qui considère le spirantisme comme secondairement sorti d'une occlusion originelle. (*Arabisch und Semitisch*, p. 170.)

⁽²⁾ Cf. DOUÏTÉ, p. 51, citant des exemples tunisiens et tripolitains: aussi andalou, cf. *W. Z. K. M.*, 1892, p. 251; aussi TALCOTT, *Spok. arabic of N. Marokko*, p. 568; d'intéressantes observations de source indigène ap. DELPHIN, p. 199; cf. au reste LANDBERG, *Hadr.*, p. 538; *Arabica*, V, 44; *Z. D. M. G.*, 1887, p. 624; les lexicographes indigènes *sub مغنور فم*; *قوم*; et surtout HAFFNER, *Texte z. ar. Lexic.*, 34-36; aussi *Prov. et Dictons*, 266, note 1; dans tout le Maghrib *فرت* pour *فرت* (cf. *Observations sur Beaussier*, *sub فرت*).

⁽³⁾ Comp. *M. G. T.*, § 10. L'algérois *tsélra* «billet» nous offre *تذكرة* passé par le ture.

⁽⁴⁾ Juif tlemcénien *txân* «tabac» *دخان*; DELPHIN, *tšša* = *دشيشة* (Tlemcen, p. 27, note 1); *txêl sâlik* me semble bien plutôt simplement *دخيل* qu'une altération de *تدخيل* (*T. B. L.*, p. 139).

⁽⁵⁾ *Hât* a rapproché de l'omani *hât* (REINHARDT, p. 10); *teffâl* est de la *κοινή* algérienne (cf. *Quelques observations sur le dictionnaire de Beaussier s. voce*); aussi *keltâm*, à Alger *gelâm*.

c. *d* représente généralement *د* classique. Il se montre pour *ت* classique, au contact d'une sifflante sonore subséquente: *dzid* «tu continueras» = *تزيد*; *dzi* «tu viendras» = *تجي*; il représente aussi *د* classique sans que je puisse expliquer pourquoi dans *fdég* «découdre» *فتق*; *déflu* «ils ont craché» *تفلوا* (*ifêl* «il a craché» par influence de la sourde *f*). — Sporadiquement, il apparaît pour *د* classique spirant dans *genfûd* «hérisson» *قنفذ*, *hâder* «parler» *هذر*, *drâ* «maïs» (à côté de *drâ*) *ذرة*⁽¹⁾; *dâx-xôr* «mettre en réserve» *دخّر*; *médra* «fourche» *مدرة*. — Le classique *دفر*, qui dans tout le Maghrib a eu des fortunes diverses, a donné à Saïda, *tfâr* «croupière». — *د* classique, tombe fréquemment dans les noms propres formés avec *sâbd*, *sabqâder*, *sabmûmen*. (Comp. les classiques *عيسى*, *عيسى*.)

d. *t* représente *ط* classique; il se montre pour *ت* classique devant l'emphatique *ç*: *tsôm* «tu jeûnes» *تصوم*; aussi, chez les ruraux d'Oranie comme dans d'autres dialectes, dans la série des noms de nombre de treize à dix-neuf (cf. *inf.*, NOMS DE NOMBRE); enfin dans quelques huitièmes formes de verbes: *çtâr* «choisir», *stârâg* «se séparer», *hêtârâg* «être brûlé»⁽²⁾. — L'apparition de *t* pour *ط* classique, qui est si fréquente à Tlemcen, à Alger et dans le dialecte arabe des Berbères des Traras, est ici inconnue.

e. *d* représente une emphatisation de *d* au voisinage d'emphatiques (par ex. *drâ* «maïs» à côté de *drâ*) ou dans des mots étrangers (*dôblôn* «doublon»)⁽³⁾.

f. *ç* représente très généralement *ض-ظ* classique; il se montre pour *د* dans *çôryok* «maintenant» *ذا الوقت*, *çxâç* «cuisse» = *أخذ*, *çdâ* «prendre» = *أخذ*⁽⁴⁾.

g. Au cas de contiguïté de deux dentales différentes, occlusives, ou spirantes, ou occlusive et spirante, soit à l'intérieur d'un même mot, soit à l'initiale d'un mot et à la finale du mot précédent, dans une prononciation rapide, on peut dire que l'as-

⁽¹⁾ *Hâdôr*, *drâ* déjà anciens (cf. Dozy, I, 486; II, 752).

⁽²⁾ Aussi oranais, DOUÏTÉ, p. 13, *ahârget*, l. 14, et *mestôrgîn*, l. 22; comp tunisien *çtâr* et *hêtâr* (saïdien *hêtâr*).

⁽³⁾ Comp. LANDBERG, *Dabnah*, I, p. 119, note 6.

⁽⁴⁾ On peut comparer au reste pour les permutations de dentales en marocain la longue liste dressée par FISCHER, *zum Wortton*, p. 277 et suiv.; *çxâç* = tlemcénien *çxât*; *çdâ* à rapprocher de l'omani *çâç*, marocain *çâçd* (*Houwâra*, p. 14, l. 2); *çôryok* chez tous les ruraux d'Oranie (DELPHIN, VI).

similisation régressive est toujours possible⁽¹⁾; j'ai entendu *bāsāθ-θēlθiām* « après trois jours » بعد ثلاث أيام (*dθ = θθ*), *ērbāḏ ḏōbēvītāh* « il attacha son sachet » ربطا صبيته (*tḏ = ḏḏ*); mais aussi la non-assimilation est très courante. Il faut faire exception pour certains concours de dentales, très fréquemment offerts par la morphologie verbale et nominale, à l'intérieur même des mots; l'assimilation y est ou régulière, ou du moins plus habituelle que la non-assimilation; ainsi :

régulière	<i>dt = tt</i>	<i>ērfēt</i>	j'ai soulevé	رفدت
	<i>tt = tt</i>	<i>ērbōtt</i>	j'ai attaché	ربطت
	<i>tt = tt</i>	<i>ēttēṛ</i>	elle vole	تطير
	<i>td = dd</i>	<i>ēddābzu</i>	ils se disputèrent	تدأبزو
	<i>tθ = θθ</i>	<i>neθθūb</i>	je baille	نتناب
	<i>tḏ = ḏḏ</i>	<i>ēḏḏūb</i>	elle fond	تندوب
	<i>tḏ = ḏḏ</i>	<i>iḏḏārbu</i>	ils se battent	يتصاربوا
habituelle	<i>θt = tt</i>	<i>hārōtt</i>	j'ai labouré	حرتت
	<i>ḏt = tt</i>	<i>léttāh</i>	sa saveur	لذتة
	<i>ḏt = tt</i>	<i>gbōttāh</i>	je l'ai saisi	قبضتة

A côté des moins fréquents *hārōtt*, *lēḏḏētāh*, *gbāḏlāh*.

h. Par les exemples donnés plus haut, on a pu voir que le *t* préformatif de la v^e et de la vi^e forme s'assimile constamment à une première radicale dentale *t*, *θ*, *d*, *ḏ*, *d*. Il s'assimile de même dans le dialecte, comme dans d'autres, à une première radicale sifflante *s*, *š*, *z*, *ḏ*, *š*, *ž*,⁽²⁾. — Enfin il faut noter l'assimilation très courante des spirantes interdentes *θ*, *ḏ*, *ḏ* au *s* de négation, dans les verbes : *mā iahṛōšš* « il ne laboure pas » ما يحرت شي; *mā - ntḏōšš* « je ne me laisserai pas surprendre » ما يقبض شي; *mā iegbōšš* « il ne saisit pas » ما يقبض شي⁽³⁾.

⁽¹⁾ On comparera aux assimilations de dentales rapportées et appréciées par les grammairiens classiques (*Sibaw.*, II, ۴۷۸, ۴۷۲ et suiv.; *Ibn Yašš*, II, ۱۳۸۴), il y a entre les assimilations de dentales dans le présent dialecte, et celles qui interviennent dans le Maghrib oriental d'assez sensibles différences (cf. *M. G.* T., § 12 a; *T. G.*, § 2).

⁽²⁾ Ainsi en tlemcénien, tripolitain, égyptien (*Tlemcen*, p. 28, note 3); en oranais *išemma* donné par Doutré (p. 30, note 146) est non un passif, mais bien *išemma* = يتسيمي (cf. aussi BEL, *Djazyu*, p. 87, 88). Les grammairiens classiques connaissent bien ces assimilations (*Sibaw.*, II, p. ۴۷۵; *Ibn Yašš*, II, ۱۳۴۲).

⁽³⁾ Les grammairiens arabes signalent l'assimilation de toutes les dentales au *š* (*Sibaw.*, II, ۴۷۱; *Ibn Yašš*, II, ۱۳۴۲).

i. Il est remarquable que les dentales spirantes *θ*, *ḏ*, *ḏ* peuvent subir certaines transformations au voisinage des sifflantes; c'est une éventualité qui ne se présente pas en tlemcénien parce que ces spirantes y sont remplacées par des occlusives. Le cas le plus fréquent est celui où *ḏ*, au voisinage d'une sifflante précédente, devient nettement occlusif *d* : *smīd* « semoule » سميد; *ḏēb* « se livrer à la danse extatique » جذب; *ḏēd* « tirer » حيد; *ḏām* « éléphantiasis » جذام; *ḏēsa* « pouliche » جذعة; *šādi* « singe » شادي (?); *ḏād* « éparvin » جرد; *šādlija* « café » شادلية; notons aussi *ḏēdma* « cauchemar » جتمة⁽¹⁾. — Par contre, une sifflante subséquente n'influence pas les spirantes dentales.

j. De deux dentales très voisines dans un même mot, l'une disparaît volontiers, soit par élimination pure et simple, soit par assimilation de la 1^{re} à la 2^e (avec disparition de la voyelle brève) : on aura couramment *rāk ēkēllem* « te voilà qui parles » = تتكلم; *mā - ttlōšš* « tu ne demanderas pas » ما تطلب شي; *gāsāt* « elle s'assit » قعدت⁽²⁾.

V. — LABIALES.

b représente ب classique; très sporadiquement, il apparaît pour م classique : *bs-ctḏēṛ* « bonsoir » مساء الخير; *būnātel* pl. de *bimēntel* « chaussure en peau non tannée »⁽³⁾; *šēbbeb* « bâillonner (un agneau) » شيم. — Je n'ai jamais constaté chez les Ūlād Brāhīm la présence du *b* spirant signalé dans les dialectes marocains⁽⁴⁾, et fréquent dans le berbère d'Algérie (notamment dans la plupart des parlers zouaoua). Par contre, la présence après *b* occlusif, surtout après *bb*, d'un *u* furtif (-^u) est bien connue du dialecte : *ḡrōbb^ua* « corbeaux »; *rābb^ui* « mon Dieu », etc. — Je n'ai pas constaté l'apparition de cet ^u furtif après la spirante *f* = ف classique; elle est, en revanche, très fréquente après la nasale

⁽¹⁾ Comp. *T. M. G.*, XXII, et HARĪRĪ, *Durra*, p. 35 in princ.

⁽²⁾ Comp. *M. G. T.*, § 13; *Tlemcen*, p. 34; *ēkēllem* pour *tekkēllem* nous offre un exemple déjà bien connu du Coran et des grammairiens classiques; ces derniers ont très bien entrevu l'explication phonétique du phénomène (*Ibn Yašš*, II, ۱۳۴۲. in fine لثقل اجتماع المثليين). Très remarquable est قسنطينة déjà attesté par Edrisi et répondant au latin *Constantina*, cf. *infra*, p. 124, n. 3); mais peut-être faut-il songer simplement à la réduction *st* à *s*, dont l'arabe, pour des mots empruntés, paraît offrir des exemples (cf. *Z. D. M. G.*, 1896, p. 64, 12).

⁽³⁾ Sans parler des permutations apparues sur le champ des autres langues sémitiques, je rappelle qu'en égyptien *b* pour *m* apparaît fréquemment (VOLLERS, p. 17; SPIRITA, p. 27); aussi *basmār* iraqois, kurde, néo-syriaque pour مسمار. Conf. aussi *J. A.*, décembre 1905.

⁽⁴⁾ Par exemple ap. *Houwāra*; habituel à Tanger : *b*.

labiale *m*, surtout après *mm* : *fūmm^ui* « ma bouche », *ūmm^uōh* « sa mère », *romm^udn* « grenade », etc. ⁽¹⁾.

VI. — LIQUIDES ET NASALES.

Je n'examine ici que leur mode d'articulation, leurs transformations phonétiques, et je recherche dans quelle mesure *l*, *r*, *n*, *m*, du dialecte, représentent ل, ر, ن, م de la langue classique. — A propos de l'étude de la constitution syllabique, j'examinerai si l'on peut leur attribuer dans le dialecte le caractère de *sonantes*.

a. A côté de *l* non emphatique apparaît *l* emphatique que les grammairiens ont connu لام مضممة ⁽²⁾. Des phonétistes de profession pourraient seuls dire si *l* saïdien est exactement, comme on l'a généralement soutenu du *l* emphatique arabe, *l* polonais ⁽³⁾; il m'a paru que son articulation vélaire, s'accompagnait d'une pression du larynx : *l* emphatique apparaît ici comme dans tous les dialectes pour la prononciation du nom de *allāh* (processus psychologique). Il apparaît encore fréquemment au voisinage d'autres emphatiques : *slā* « prière » صلاة; *ḥōlm* « injustice » ظلم; *ilāb* « demander » طلب; indépendamment de tout voisinage d'une autre emphatique, il apparaît dans les mots étrangers ou d'origine inexplicite : *gōllāl* « long tambour »; *ālās!* « hélas non! » il est rare dans d'autres cas : cependant ici *gōlb* « cœur » (ailleurs *gōlb*) et *gōlb* « cœur de palmier nain »; *ḥngāl* « charger sur son dos »; *sāgōl* « entraver (monture) »; *hāngāl* « trotter »; *sālgā* « sangsue » (dans tous ces cas au voisinage de *g* ou de *ng*) ⁽⁴⁾. — Le mouillement de *l* est inconnu au dialecte; le curieux *liā*, *liā* répondant au classique اللى, اللى se retrouve chez les ruraux d'Oranie, comme dans beaucoup d'autres dialectes maghribins et orientaux (cf. *infra*, PARTICULES). Il ne semble pas légitime de considérer cette forme énigmatique comme provenant d'un

⁽¹⁾ Cf. *Tlemcen*, p. 23, note 2; aussi en dehors du Maghrib (SOCIN, *Diwān*, III, § 159; DALMAN, p. 39, l. 26, *urabwi*).

⁽²⁾ Signalé dans les dialectes arabes maghribins (cf. *Tlemcen*, p. 21, note 5; DOUÏTÉ, p. 54); aussi en berbère (*Tazerwalt*, § 5), et chez les Bédouins de Syrie (*Z. D. M. G.*, 1858, p. 632). — MEISSNER (*Sprichwörter*, p. 141) parle de la prononciation *t* de *l* devant la voyelle longue *ē*; mais le même auteur (*Gesch.*, IX, 2) parle dans ce cas d'un mouillement de *l*; une information plus précise serait à souhaiter (cf. au reste *Z. D. M. G.*, 1904, p. 932).

⁽³⁾ Par exemple LEPSIUS, *Über die arab. Sprachlaute*, p. 138.

⁽⁴⁾ A rapprocher du tlemcénien *mānglā* « davier » (turc منكنه). Je puis affirmer d'après de récentes expériences personnelles que *l* emphatique du tlemcénien n'est absolument pas *t* slave.

mouillement de *l* dont on ne peut relever par ailleurs aucun exemple.

b. L'existence de deux *r*, l'un emphatique ر (راء مضممة), l'autre non emphatique (راء مرفقة), a été signalée accessoirement par les phonétistes arabes; et Wallin avait cherché à déterminer leur articulation respective ⁽¹⁾. Mais depuis, je ne vois guère que, dans l'étude des dialectes arabes, on se soit préoccupé de les distinguer. Seul, Douïté a parlé récemment, en oranais, d'un *r* emphatique, et remarqué justement que les Arabes du Maghrib le distinguent fort bien ⁽²⁾. En saïdien, il est très fréquent; il est *lingual* et *roulé* (حرف التكرير), jamais *uolaire* comme le veut Wallin de son راء مضممة. Son point de vibration au palais me semble placé plus en arrière que celui du *r* non emphatique : *r* serait gingival; *r* proprement alvéolaire. La couleur de la voyelle voisine est toujours plus sombre avec lui qu'avec *r* non emphatique; il est rare, mais non introuvable dans le voisinage de *i*, *e*. — Jusqu'à quel point, l'« emphase » de *r* est-elle primitive et déterminant la couleur de la voyelle; jusqu'à quel point au contraire est-elle secondaire et déterminée par la couleur de la voyelle? Jusqu'à quel point est-elle simplement dialectale; jusqu'à quel point, au contraire, représente-t-elle une prononciation déjà ancienne, négligée dans l'étude de l'arabe classique, non exprimée par le système graphique de cette langue? Ce sont autant de questions pour l'instant insolubles. — Fréquemment dans le présent dialecte, la prononciation emphatique *r* ou non emphatique *r* différencie deux sens d'une même racine : *brād*, « il a limé »; *bréd* « il s'est refroidi »; *frāg* « séparation »; *frāg* « bandes d'oiseaux » (pl. de *fērg*); *yāiūr* « changer en mal »; *yēiūr* « inspirer

⁽¹⁾ *Z. D. M. G.*, 1858, p. 620 et suiv.; comp. *Berichte des VII orient. Congress*, p. 97, *in fine*; cette distinction se trouverait dans d'autres langues sémitiques (*Z. D. M. G.*, 1868, p. 163, note 1; comp. LINDBERG, *Semitische Lautlehre*, p. 85).

⁽²⁾ Cf. DOUÏTÉ, p. 54; cette distinction existe aussi en tlemcénien où j'ai eu tort de ne pas la faire précédemment. SERRA (p. 8) parle aussi de deux prononciations de ر et constate que la voyelle *a* est fréquemment prononcée pure, en égyptien dans le voisinage de *r* (p. 36; comp. HARTMANN, *Arab. Sprachführer*, p. 6; MEISSNER, *Gesch.*, X, *in fine*; SOCIN, *Diwān*, III, 175 c). REINHARDT (§ 3, 1) dit également que *a* pur apparaît après ر, mais *a kabīre* à côté de *keḥīra* (p. 337, l. 20; comp. aussi *id.*, § 236, 237); comme DALMAN, 121, l. 30, *a zehre* à côté de *hamra*. NÖLDEKE remarque aussi, pour le tunisien, que *r*, tantôt donne et tantôt ne donne pas le son de *a* à la voyelle voisine (*W. Z. K. M.*, 1894, p. 256); et le dialecte de Jérusalem connaît côte à côte *kbīre*, *zyīre*, (§ 212) et *bīra* (§ 2) *tiḡīra* (§ 142) (ap. LÖHR; cf. aussi TALLOVIST, *Arab. Sprichw.*, 21, 22); enfin il faut songer à ce que disent les grammairiens arabes de l'influence de *r* sur l'imāla (cf. GRÜNERT, *die Imāla*, p. 510 et suiv.).

de la jalousie»; *hârr* «avoir la diarrhée» *hêrr* «grogner» (chien); *kôrr* «attirer à soi»; *kêrr* «traire une deuxième fois»; *sârrök* «déchirer»; *šêrrek* «garnir de cuir filali» (*šêrk*), *šûr* «sortilèges», *shôr* «repas du matin en ramadhan». Cf. aussi *infra*, p. 134 (*imāla*).

c. *n* vélaire apparaît pour *n* classique, par assimilation partielle devant les vélares χ , γ , q , g et k ; il est fréquent aussi devant les emphatiques t , s , δ , ce qui pourrait peut-être fournir quelque éclaircissement relativement à la nature de ces sons⁽¹⁾: *ūindōr* «il regarde»; *iēnsah* «il conseille sincèrement»; *ēntōho* «nous tomberons», comme *iōngol* «il transporte des gerbes»; *iēnsa* «il s'habille». D'autre part, il n'apparaît généralement pas devant k suivi de i , *ei* (c. cf. *supra*, p. 109); *ēnkēiū* «nous mesurons le grain». — *n* (ou *n*) apparaissent sporadiquement pour *m* = μ classique, suivant un processus bien connu d'autres dialectes: 1° devant des dentales dans *ēntāōs* «de» = متاع; *uēnta* «quand» = أى متى ⁽²⁾; 2° au voisinage de palatales et à côté de vélares dans *ēnχād* «baratter» (à côté de *mχād* = مخض), *zāsfor* *elbrānki*, «Dja 'afar le Barmécide» (البرامكي); *χnās* «boiter» = جمع⁽³⁾. D'autre part *fātna* pour *fātma* (nom propre) semble dû à une étymologie populaire (فاطنة = intelligente)⁽⁴⁾; et il n'est pas sûr que *ēnbūla* «vessie», reporte au classique مبولة, et soit un exemple du changement de *m* en *n* devant labiale dont on a sporadiquement constaté des cas dans le domaine de la linguistique sémitique⁽⁵⁾. L'assimilation de *n* à une dentale subséquente n'apparaît pas dans le dialecte, mais est courante dans le Sahara oranais pour quelques mots très employés: *bēt* «fille» = بنت, *ttāōs* ou *tāōs* = نتاع (متاع), *ttā*, *ttl* «toi»⁽⁶⁾ = أنت. — Si

⁽¹⁾ En tripolitain *n* apparaît aussi devant s (*M. G. T.*, § 12 a); les grammairiens arabes connaissent la prononciation «cachée» de *n* devant la plupart des consonnes (les faucales mises à part); et, par contre, devant les vélares χ et γ , ils ne la considèrent que comme dialectale (cf. JAHN, II, p. 874; *Ibn-Yarīš*, II 1783; et comp. VOLLERS, *Arabic Sounds*, p. 151, 152).

⁽²⁾ Comp. pour tout ceci les exemples donnés ap. *Tlemcen*, p. 22, note 2, et 23; on peut ajouter encore le palestinien *sant* = سائط «*acacia nilotica*» (*Z. D. P. V.*, 1899, p. 46), le maltais *γānt*, nedroméen *γōnd* = غند «fourreau».

⁽³⁾ *ēnχād* aussi marocain; sur *χnās*, cf. KREMER, *Beiträge z. arab. Lexicographie* I, 52; tlemcénien *ngīm*, nom propre = مقيم; *ngil* «heure de midi» = مقيل; marocain *nkās* «taxes» = مكاس.

⁽⁴⁾ Cf. *Z. D. M. G.*, 1904, p. 229, *in fine*.

⁽⁵⁾ Cf. *Z. F. Assyriologie*, 1889, p. 374 et suiv.; tlemcénien *nbīta* = مبيتة et *nfīlha* = مفيتحة; sur *ēnbūla*, cf. *Observations sur Beaussier*, p. 85.

⁽⁶⁾ *bitt* pour *bēt* courant dans l'Iraq (MEISSNER, *Gesch.*, p. x, *in fine*); *tā* pour *ntā* est *houwāri*; et *ta* maltais a bien probablement passé par *ttā* et *ntā* (cf. *Z. D. M. G.*, 1904, p. 911); *ant* pour *أنت* est fréquent ap. *Ibn-Guzmán*.

gnalons *nesri* «églantier» pour نسرين, *zmi* «fœtus» pour جنين que divers parlers maghribins connaissent; il y a là des chutes d'*n* finaux dont d'autres dialectes offrent des exemples⁽¹⁾.

d. *m* représente μ classique; d'autre part, à l'inverse de ce qui existe dans la plupart des dialectes, il n'est pas courant du tout, chez les ruraux d'Oranie, qu'il apparaisse pour *n* classique devant les labiales. *sāmqā* «griffon» qui appartient au langage des demi-lettrés, offre une permutation de *n* classique en *m*, pour moi inexplicable (عندًا). Signalons ici comme dans tout le Maghrib *χāmmem* «réfléchir» au lieu du خمن des dialectes orientaux⁽²⁾. Sporadiquement *m* remplace *b*: dans *muqrāz* «cafetière» = بقرآج, d'origine étrangère, *lāqām* «nom patronymique» (rare) = لقب, du langage administratif; *samrānīya* «langue hébraïque» = عبرانية de la langue des demi-lettrés; j'ai dit ailleurs que dans ce dernier mot, la transformation avait son origine dans une étymologie populaire⁽³⁾.

e. Se montrent régulièrement les assimilations *nr* = *rr*, *lr* = *rr*, *ln* = *nn*, *nl* = *ll*: *idāχχer-rōha figōlbi* (يدخل روحه) «il s'introduit dans mes bonnes grâces»; *turgšōnna* (ترقص لنا) «tu vas danser pour nous»; *llēmmēd* (نلמד) «je rassemble». L'assimilation *rl* = *ll* apparaît dans le seul verbe, très employé, *dār, idir* «faire» lorsqu'il est suivi des affixes régimes indirects: *ēndillek* «je te ferai» *dāllāh*; «il lui fit»⁽⁴⁾. Isolées sont les assimilations *lš* = *šš* dans le futur du verbe *akl*: *mā-iākūšš* «il ne mange pas» à côté de *mā iākūš*, et *nš* = *šš* dans *mā-kāšš* «il n'y a pas», *kāšši* «y a-t-il?», du verbe *kān*. Enfin l'*n* final de la préposition *men* «de» et du substantif *ben* «fils» s'assimilent aux sifflantes, dentales et vélares *bāqqād-*

⁽¹⁾ *nesri*, *zmi* ap. DOMBAY, p. 11; cf. aussi sur *zmi*, FLEISCHER, *Über Dozy's Supplement*, p. 24; sur les chutes d'*n* finaux en maltais, STUMME, *Malt.*, p. 85, § 10; comp. les duels andalous ap. P. DE ALCALA, p. 8, 206; *ibid.*, p. 147, l. 24: *çumi* = سمين; *illēi, ay* «donde», p. 209; *Vocabul.*, p. 550, «quo» ق; aussi tangérois *fēi* «où»; *mnēi* «quand».

⁽²⁾ C'est par خمن que me semble s'expliquer en effet *χāmmem* (cf. Dozy, I, 403), bien plutôt que par غمم avec changement du χ sourd en γ sonore comme le propose BEL (*Džazyja*, p. 55, note 1); mais une contamination de $\sqrt{\text{خمن}}$ par $\sqrt{\text{غم}}$ «causer du souci» est possible; et par là s'expliquerait la transformation en *χāmmem*; d'autre part *χāmmem* est aussi iraqois (MEISSNER, *Gesch.*, p. 121).

⁽³⁾ *laqām* = لقب aussi marocain (DOMBAY, p. 10); sur *samrānīya* rattaché à la sourate سورة النور et que connaît déjà ĠAWĀLIQĪ (*χāta'*, p. 145), cf. *Quelques observations sur le dictionnaire de Beaussier*, p. 49.

⁽⁴⁾ Comp. *M. G. T.*, p. 205.

dār = بن قَدور; *baḫḫāld* = بن خالد; *bōttāhar* = بن طاهر; *besslē-mān* = بن سليمان, etc. — Cf. sur la préposition *mén*, *infra*, LES PRÉPOSITIONS.

f. Les permutations des liquides et nasales *l*, *r*, *n*, sont ici fréquentes comme dans tous les dialectes : à côté de *ylém* « mouton » = غنم, *ḫēli* « giroflée » = خبيري, *ḡēil* « seulement » = غير comme en tlemcénien, citons *mārzen* « vase en fer-blanc » = مَرَجَل; *māzen* « bassin d'eau » = مَاجِل; *qāzāl*, « chaudron » = تورة قزان (Sud oranais *qāzār*), etc. (1).

g. Il arrive ici, comme dans d'autres dialectes, que de deux *l*, de deux *n*, très voisins, dans un même mot ou dans un complexe de deux mots, l'un se dissimile, ou s'assimile à une autre consonne, ou soit supprimé (2). Ainsi, 1° *dissimilation* : *zénzla* « tremblement » = زلزلة; *sénsla* « chaîne » = سلسلة; peut-être aussi *fenzāl* « tasse » = فَنجَان; *būméntel* « chaussure en peau non tannée » (Beaussier, *يومنتي*) (3); 2° *suppression* : *ršōllāh* « envoyé de Dieu » رسول الله; *lūmnāmes* « avant-hier » الاول من امس; *āldālek* formule de malédiction لالعالك; *ḡātlāh* « elle lui dit » قالت له (4); 3° *assimilation* à d'autres consonnes *ōkkūll* « le tout » الكُلّ; *ḡātālāh* « je lui ai dit » قلت له, à côté de *ḡātālōh*; *sāddna* « chez nous » عندنا, à côté de *sādna*; tous les cas de suppression ou d'assimilation à d'autres consonnes nous sont offerts par des vocables ou des complexes d'un usage extrêmement courant dans le dialecte; pour ce qui est de *sāddēna*, *sādna*, il est à remarquer que d'autres dialectes connaissent la chute de *n* dans la préposition *عند*, ou son assimilation au *d* avec d'autres suffixes personnels

(1) On trouve déjà de nombreux exemples de permutations de liquides ap. *ḡawālīōi*, *ḫata'* (notamment p. 138).

(2) Cf. Meillet, p. 18.

(3) Tous ces cas sont aussi tlemcénien; peut-être la permutation des liquides dont j'ai parlé au paragraphe précédent suffirait-elle à expliquer *fenzāl* et *būméntel* comme elle explique *mārzen* et *qāzāl*. *قسنطينة* « Constantine » est prononcé à Tlemcen *qsoltēna*, et dans l'Est algérien *qsamtēna* (cf. BROCKELMANN, *Gesch. d. arab. Litteratur*, II, p. 241, n. 1); il y a visiblement eu dissimilation en *m*, *l* du premier des deux *n*.

(4) Voir ap. *Tlemcen*, p. 33 et 34, des exemples de ce phénomène dans divers dialectes; comp. *M. G. T.*, p. 208, 209; *ḡūttelek* = قلت لك est aussi iraqois (MEISSNER, p. x, *in princ.*) et *'išān* « signe » = نیشان dans le même dialecte (*id.*, p. 212) peut aussi être cité ici; *ḫanā*, *āḫna* « nous » très répandu dans les dialectes est peut-être issu par une suppression analogue du très ancien *ḫāna* (cf. *infra*, LES PRONOMS PERSONNELS). Certaines altérations connues de la langue classique ont été expliquées par le même phénomène (cf. *Z. D. M. G.*, 1904, p. 169; 1905, p. 625; peut-être faut-il ajouter *سامراء* = سر من رأى).

que *na* (1); mais à Saïda je n'ai constaté qu'avec ce suffixe la réduction à *sadd*, *sad* (toujours *sāndkum*, *sāndhum*); et l'« homœopobie » des liquides me semble la seule explication de ce fait.

DEUXIÈME PARTIE.

VOYELLES.

I. — SEMI-VOYELLES ET DIPHTONGUES.

LES SEMI-VOYELLES SONT *u*, *i*.

α. *u*, en règle générale, provient dans le dialecte d'un *u* classique; et *i* d'un *i* classique : j'ai dit plus haut que dans quelques cas *u* et *i* dialectaux représentent un *e* classique (cf. *supra*, p. 103, 105).

Il faut signaler quelques permutations entre les deux semi-voyelles :

α. *u* apparaît là où *i* semblerait naturel, en tenant compte de la langue classique, dans trois groupes de vocables :

1° Dans les diminutifs de *فَيْل*, *فَيْلَة*, *c¹u²ēic³*, *c¹u²ēic³a* et non *c¹i²ēic³*, *c¹i²ēic³a* (cf. *infra*, LE NOM; SINGULIER; DIMINUTIFS).

2° Dans les diminutifs de *فَيْعَال*, *فَيْعَال* : *c¹u²ēic³vc⁴*, *c¹u²ēic³ic⁴*, et non *c¹i²ēic³vc⁴*, *c¹i²ēic³ic⁴* (cf. *infra*, *id.*)

3° Dans les pluriels de *فَيْعَال*, *فَيْعَال* : *c¹u²āc³vc⁴*, *c¹u²āc³ic⁴* et non *c¹i²āc³vc⁴*, *c¹i²āc³ic⁴* (cf. *infra*, PLURIELS INTERNES).

Je ne vois pas au reste à ces permutations de cause proprement phonétique. Je dirai plus loin pourquoi je les considère comme d'origine analogique.

β. *i* apparaît là où *u* semblerait naturel dans deux groupes de vocables :

1° Dans les pluriels de *فَيْل* *c¹u²āc³* (*c¹u²āc³*), et non *c¹u²āc³* comme ils sont le plus souvent dans la langue classique (cf. *infra*, PLURIELS INTERNES).

2° Dans des formes verbales *فَعَّل*, *فَعَّل* provenant de racines concaves, à média *u*, dans la langue classique : *ḫēūen* « faciliter »

(1) *sad*, *sadd* = عَد. courant ap. *Houwāra* et avec les affixes consonantiques en iraqois (MEISSNER, *Gesch.*, § 42 e).

($\sqrt{\text{هون}}$); *qöüem* « faire lever » ($\sqrt{\text{قوم}}$); *fëüüq* « éveiller » ($\sqrt{\text{فوق}}$); *tqöüed* « devenir caïd » ($\sqrt{\text{قود}}$); etc.⁽¹⁾ Il s'agit dans la plupart des cas de formes secondaires dialectales, tirées soit d'adjectifs, soit de 1^{res} formes dialectales provenant de 1^{re} formes classiques (par exemple *fäq*, *ifäq* « s'éveiller » = class. أفاق, يغبىق), etc.

γ. En dehors de ces permutations observables dans des groupes de vocables, il en existe, en très petit nombre, d'isolées : citons le pluriel *šöüäd* du dialectal *šöüd* « cheval » (on attendrait *šöüäd* s'il s'agit bien d'un أفعال⁽²⁾); citons aussi de la racine $\sqrt{\text{وسع}}$, la 1^{re} forme *tüéssas* et la 2^e *stüéssas* « se mettre à l'aise » (classique توسع, استوسع); mais je crois à des formations secondaires provenant de *tüsäs* « état d'aisance », réduction dialectale de اتساع⁽³⁾; dans *uóggöđ* « exhorter un mourant » (يقظ)⁽⁴⁾ et *uómnen* « mettre sur le côté droit dans la tombe » (يمين, cf. *Durra*, p. 127), la permutation apparue d'abord au futur a dû s'étendre ensuite au parfait.

b. Le و , le ي classique, le *u*, *i* dialectaux provenant de ء classique, ont dans le dialecte un caractère consonantique, en syllabe fermée : *uáqt* « temps » = وقت; *ióxrež* « il sort » = يخرج; *iámes* = أمس; *uás* = أي شيء. Cependant un *u*, un *i* suivis d'une voyelle brève, en syllabe fermée, peuvent lorsqu'ils sont consécutifs d'une voyelle, surtout longue, laisser s'évanouir la voyelle brève qui les affecte et s'adjoindre sous la forme *u*, *i* à la voyelle antécédente comme deuxième élément d'une diphtongue. Ce phénomène sera étudié plus loin à propos du RÔLE DES SONANTES DANS L'ÉCONOMIE SYLLABIQUE.

c. En syllabe ouverte, là où les semi-voyelles *u*, *i* étaient dans la langue classique, suivies d'une voyelle brève, elles perdent dans le dialecte leur voyelle, se réduisent à *u*, *i* (cf. aussi *infra*,

⁽¹⁾ Ainsi en araméen; fréquent en andalou, en marocain; DALMAN, p. 249. l. 24 *naüem* = نؤم.

⁽²⁾ Aussi Sud-Algérien, cf. *R. A.*, 1904, p. 40; comp. حوش احياش pl. de حوش ap. SONNECK, *C. M.*, II, 2^e fasc., p. 24.

⁽³⁾ Aussi ap. BEAUSSIER, *تيسع*, p. 734; la racine $\sqrt{\text{وسع}}$ connaît au reste d'autres formations secondaires : *täsüš* « de loin » existe ici comme à Tlemcen (comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 304); comp. l'énigmatique *täsüš* de SOGIN, *Mar.*, p. 44, note 104.

⁽⁴⁾ Comp. DELPHIN, p. 45, 46; aussi marocain, cf. SONNECK, *C. M.*, p. 27 g.

p. 146) : initiale, *iml* « il penche » = يميل; *ulima* « festin » = وليمة; médiale, *isëübu* « ils lâchent » = يُسببوا; *tëhütäh* « son marc de café » = تلوتة; finale, *žëdi* « chevreau » = جدى; *žëro* « petit chien » = جرو. Mais lorsqu'un voisinage nouveau remettra en syllabe fermée la semi-voyelle devenue *u*, *i*, elle reprendra sa valeur consonantique : *žëdü* « mon chevreau » (*žëdi* + *i*); *žëruäh* « son petit chien » (*žëro* + *äh*); *hähära* « traqueurs » (*hähä* + *a*).

d. La semi-voyelle *u* consécutive d'une labiale *b*, *f*, *m*, se réduit dans le dialecte; il se trouve ainsi que deux groupes de phonèmes, d'origine classique distincte, aboutissent à un seul groupe dans le dialecte : savoir, 1^o les labiales *b*, *m*, après lesquelles s'est développé un *u* furtif (cf. *supra*, p. 119); 2^o les complexes *buv*, *fuv*, *mu*; et, en fait, quoique pour indiquer précisément leur diversité d'origine, je note dans ma transcription les premiers par *b^u*, *m^u*, et les deuxièmes par *bü*, *fü*, *mü*, il n'y a pas pour mon oreille entre les deux de différence appréciable.

D'autre part, il est très fréquent, qu'outre la réduction de la semi-voyelle, il apparaisse un redoublement de la labiale antécédente; et encore, devant *m* initial surtout, une voyelle prosthétique *ü*, *ö*, *ö*; ainsi :

müältn, *mmüältn*, *ümmüältn* au lieu de *muältn* « maîtres »; *müëis*, *mmüëis*, *ümmüëis* au lieu de *muëis* « petit couteau »; *büäda*, *bbüäda*, *öbbüäda* au lieu de *buäda* « bidons »; *büëita*, *bbüëita*, *öbbüëita* au lieu de *buëita* « petite chambre »; *füägig*, *ffüägig* au lieu de *füägig* « figuigiens »; *füöt*, *ffüöt* au lieu de *füöt* « foutes ».

Je n'ai pas constaté la disparition complète de la semi-voyelle (*mältn* ou *mmältn*, *fägig* ou *ffägig*) qui se montre en tripolitain; mais il est possible qu'elle se montre dans d'autres dialectes algériens; et l'orthographe des textes vulgaires jusqu'ici publiés semble en offrir des exemples⁽¹⁾.

LES DIPHTONGUES DU DIALECTE CONSIDÉRÉ SONT :

1^o Des diphtongues à premier élément long : *ei*, *ie*, *ai* (avec comme variantes *äi*, *ëi*), *au* (avec comme variantes *äu*, *öu*).

2^o Des diphtongues dont les deux éléments sont brefs *ei* (*ai*, *ei*); *au* (*ou*, *öu*).

⁽¹⁾ Cf. l'exposé complet de la question pour le tripolitain ap. *M. G. T.*, § 17; aussi *T. G.*, p. 65; mes *Observations sur le dictionnaire de Beaussier*, sub *فانية*, *فانية*; SONNECK, *C. M.*, I, 39 f; 41 e; 138 e; 154 g; KAMPFMEYER, p. 233, n. 3; p. 236, l. 12, *mmüädäz*; aussi en marocain *ümmältn* pour *muältn*, ap. FISCHER, *M. S.*, 38, *in fine*.

Les diphtongues sont fréquentes; elles apparaissent parfois dans des cas où la langue classique avait une voyelle longue, et sont alors sûrement secondaires. Elles apparaissent d'autre part très généralement là où la langue classique connaissait une diphtongaison ـَـو , ـَـي . Ce fait, s'il s'agissait réellement d'une conservation directe de la diphtongue classique, ferait assigner au saïdien, une place à part parmi les dialectes arabes modernes⁽¹⁾. Mais je dois avouer qu'en envisageant, d'une part la réduction habituelle des diphtongues primitives dans la plupart des dialectes, des autres langues sémitiques⁽²⁾, en constatant de l'autre, la fréquence dans le dialecte de diphtongaisons incontestablement secondaires, je suis tenté, dans bien des cas, de considérer comme secondaire aussi, la diphtongue qui apparaît en saïdien, là où la langue classique en connaissait une; elle serait sortie, par un processus que connaissent d'autres idiomes, d'une voyelle longue, réduction *primaire* de la diphtongue classique.

a. Diphtongue ـَـي :

α. Et tout d'abord ـَـي représente très généralement dans le dialecte le classique ـَـي ; plus exactement, c'est même ـَـي qu'on entend avec un deuxième élément ـَـي très bref: *kübêš* «petit bélier», *kūš*, *bēt* «chambre», *bēt*; *mšēt* «je suis parti» *mšēt*. D'autre part, on entendra plus rarement *kübêš*, *bēt*, *mšēt*; je suis porté à croire que cette dernière forme, peu fréquente dans le dialecte, mais répandue dans les parlers sahariens⁽³⁾ comme en tripolitain est la forme première issue des classiques *kūš*, *bēt*, *mšēt*; et que la forme habituelle *kübêš*, etc., est le produit d'un iotacisme secondaire. Il se pourrait qu'à l'autre bout du domaine de l'arabe, l'iraquois nous offrît le même phénomène⁽⁴⁾.

(1) Il n'y a guère que certains parlers de Syrie et de Palestine qui connaissent régulièrement la non-réduction des diphtongues classiques (cf. OESTRUP, p. 128, rectifiant HARTMANN, *Sprachführer*, p. 6; aussi POURRIÈRE, *Étude sur le langage vulgaire d'Alep*, ap. *Mitt. des Seminars*, IV, p. 210).

(2) Réduction en égyptien, en omāni, dans le désert de Syrie, dans l'Arabie centrale, et pour le Maghrib en tripolitain et en tunisien; comme en hébreu et en araméen dans des conditions déterminées.

(3) Toutefois KAMFFMEYER dans ses textes sud-algérois a fréquemment ـَـي pour ـَـي classique.

(4) Cf. MEISSNER, *Gesch.*, p. XII «im Allgemeiner wird die Diphtonge des ـَـي mit nackklappenden ـَـي gehört» (mais WEISSBACH, *Z. D. M. G.*, 1904, p. 935, donne comme représentant le plus fréquent du classique ـَـي , un dialectal ـَـي); on comparera pour le maltais STUMME, *Malt. Studien*, p. 75 et 101. Cf. au reste pour la réduction de ـَـي à ـَـي , SIEVERS, § 764; et pour la diphtongaison secondaire de ـَـي en ـَـي , *id.*, § 768.

β. Des diphtongaisons secondaires comme celle de *tēn* «argile» (class. *طين*); *tīgān* «sortes de tapis» (class. *طيقان*); *qēma* «valeur» (class. *قيمة*); *sēfa* «aspect» (*صيفة*, class. *صفة*) s'expliquent, à mon sens, par l'influence de la consonne précédente. On verra plus loin (*inf.*, p. 136, 137), qu'après les emphatiques et le *q*, l'sonne ـَـي ou ـَـي ; un iotacisme secondaire encore a tiré de *tēn*, *sēfa*, *qēma* les formes diphtongiques que je viens de citer. On trouve fort peu de diphtongaisons secondaires après d'autres consonnes que les emphatiques; néanmoins je dois citer les curieux *nēf* «nez» (*nif* dans le reste du Maghrib) et *fēl* «éléphant» (class. *فيل*). Pour le premier, on peut songer soit à l'origine *أنيف* proposée par Vollers, soit à une contamination déjà par moi signalée avec le classique *نيف* «ce qui dépasse»⁽¹⁾. Pour le second, je ferai remarquer que le nom de l'éléphant n'est pas, bien entendu, un mot du vocabulaire courant dans le dialecte; il n'est guère conservé que dans des proverbes où l'animal est pris comme type de vigueur et de férocité⁽²⁾. Une emphatisation par diphtongaison, dans ce vocable quasi étranger, éveillant une idée de force redoutable, peut être tenue pour assez vraisemblable: et il s'agirait là, moins de phonétique que de psychologie.

γ. Des diphtongaisons secondaires en ـَـي apparaissent avec le *ressaut* (cf. *inf.*, p. 147, *in fine*): *zeddēti* «ma chevrette», *جدديتي*; *terbētek* «ton éducation», *تربيتك*, etc. On entendra aussi, du reste *zeddēti*, et *zedāti* (comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 37).

b. Diphtongue ـَـي (fréquemment nasalisée).

Cette «faussé diphtongue»⁽³⁾ est naturellement toujours secondaire; elle apparaît dans un seul cas: pour ـَـي classique placé, dans l'intérieur d'une même syllabe, devant une emphatique: *biēš* «blancs» (class. *بيض*); *šrāmēt* «chiffons» (class. *شراميط*); *sbēš* «paire de mauvais souliers» (class. *صبيبيط*); mais l'emphatique n'appartenant plus à la même syllabe, on aura *biēš* «mes blancs»; *šrāmēš* «ses chiffons». On voit que le dernier élément ـَـي n'est pas sans quelque rapport avec le *patakh* furtif qui apparaît entre les voyelles longues et les faucales *h*, *s* (cf. *inf.*, p. 162).

(1) Cf. *Z. D. M. G.*, 1896, p. 334; et mes *Observations sur le dictionnaire de Beaussier*, p. 89.

(2) Par ex. *men isellēkek bēn elfēl yulāmā* «qui pourrait te faire échapper lorsque tu es pris entre l'éléphant et le griffon» (عنقاء), se dit d'un individu pris entre deux alternatives également mauvaises.

(3) Cf. SIEVERS, § 418.

La diphtongue *iġ* nous offre, à tous égards, dans sa constitution, dans les conditions de voisinage consonantique qui la font apparaître, l'exacte contre-partie de la diphtongue *ēi*. La fin de la voyelle longue *i* est influencée par le voisinage de l'emphatique et devient *ġ* (ou *ġ̄*)⁽¹⁾. Parfois, au reste, cette influence se fait sentir pendant toute la durée d'émission de la voyelle, et l'on a ainsi *bġd̄*, *šrāmġt̄*, etc.

c. Diphtongue *āi* (*āi*, *ēi*).

Cette diphtongue qui est fréquente dans le dialecte provient d'un *āi* (أَي) classique⁽²⁾; *āi* se trouve après les consonnes emphatiques, le *q*, les faucales *s*, *h*, souvent après les vélaires *χ* et *γ*; *āi*, *ēi* sont des variantes, habituelles après les autres consonnes et qui nous offrent des assimilations vocaliques, plus ou moins prononcées (cf. *infra*, p. 143) : *qāidāh* « son caïd », *قائد*; *zuāili* « mes bêtes de somme », *زوايلي*; *mā-iḡammēms̄* « il ne se préoccupe pas », *مايغاممشي*; *zēi*, *جاعي*, *mēida* « petite table », *مائدة*. Par ces exemples, on peut voir que ces combinaisons diphtongiques interviennent surtout au cas où le *ī* consécutif de *ā* se trouve en syllabe ouverte, et a par suite perdu dans le dialecte, et la voyelle brève qui l'affectait, et son caractère consonantique. Mais, on verra d'autre part plus loin (cf. LES SONANTES DANS L'ÉCONOMIE SYLLABIQUE, p. 159) qu'il arrive fort bien dans le dialecte à un *i* vocalisé en syllabe fermée, de perdre la voyelle brève qui l'affecte et son caractère consonantique, pour former avec un *ā* antécédent une des combinaisons diphtongiques indiquées plus haut : *qāid* « caïd », *zuāil* « bêtes de somme », sont parfaitement possibles, et aussi *mā-idḡols̄* « il n'entrera pas », *مايدخلشي*.

d. Diphtongue *āu* (*āu*, *ōu*).

Elle est toujours secondaire et provient de *āu* classique, dans des conditions identiques à celles où *āi*, étudié plus haut, provient de *āi*⁽³⁾. *āu* apparaît après les faucales *s*, *h*; *āu*, fré-

⁽¹⁾ *iġ* apparaît sporadiquement sur le champ des dialectes arabes; d'abord en maltais, c'est dans cette diphtongue que se résout l'imāla (*ā*, *ā̄*, *iġ*), cf. STUMME, *Malt. Studien*, § 16; puis dans l'Iraq, suivant WEISSBACH, *ie* est l'habituel représentant de *ai* classique (*Z. D. M. G.*, 1904, p. 934, 935); et aussi chez les *delém* (cf. SOGIN, *Divān*, III, p. 88 e); à Alger, je l'ai entendu pour *ē* français dans la bouche des indigènes : ainsi chez les crieurs de journaux *lənōvġl̄* « les Nouvelles ».

⁽²⁾ Comp. pour le tunisien *T. M. G.*, p. xxvii; aussi ap. FISCHER, *Mar. Sprich.*, passim, *kām*, *mlāika*, etc.

⁽³⁾ Comp. *M. G. T.*, § 15, Remarque I; FISCHER, *Mar. Sprichwörter*, passim, p. ex. *isāunk*, p. 31, l. 6.

quement après les emphatiques et *q*; *ōu* nous offre une assimilation vocalique partielle, courante après les autres consonnes : *ēsāunġk* « je t'aiderai », *نعاونك*; *bqāu* « ils sont restés »; *zrāu* « jeunes chiens » (pl. dialectal de *zéro* = *زرو*); *zrōu* « ils ont couru »; *zōu* « ils sont venus »; et aussi *ēsāun* « j'aiderai » (à côté de *ēsāuön*); *zrō-ustlék* « il courut et échappa » (à côté de *zrd wuslék*).

e. Diphtongues *ai* (*āi*, *ēi*, *ġi*, *ēi*).

α. La diphtongue dialectale *ai* à premier élément bref, représente la diphtongue classique *āi*, après les faucales *s* et *h*; il n'y a jamais alors apparition de la diphtongue *ēi* qui représente d'ordinaire dans le dialecte le classique *āi* : *sāin* « œil »; *sāib* « vice »; *hāit* « depuis que » (class. *حيت*); *hāi* « vivant ».

β. La diphtongue dialectale *ēi*, *ēi* (*āi*, *āi* sont des variantes dues à l'influence de la consonne précédente) représente la diphtongue classique *āi*, dans les cas où elle est immédiatement suivie d'un *i* consonne (class. *آي*) : *γāiōr* « changer en mal », *غآير*; *bēiien* « montrer clairement », *بيين*; *mēiuet* « mort », *مييت*; *lēiien* « flexible », *ليين*; *kūtēiieb* « petit livre », *كتيب*; etc. Je considère alors la diphtongue dialectale comme le représentant direct de la diphtongue classique, en envisageant les nombreuses analogies offertes par d'autres dialectes⁽¹⁾.

γ. On peut parfois entendre *ēi* pour *ēi*, *ai* (*āi*, *ēi*) pour *āi* (*āi*, *ēi*), dans les divers cas, où les diphtongues à premier élément long se montrent dans le dialecte (cf. *supra*, 128-130). Signalons aussi *hāit* « mur », jamais *hāit*, qui reporte au classique *حائط* (ainsi *ai* dialectal pour *أَي* classique)⁽²⁾.

δ. Les diphtongaisons secondaires de *i* classique en *ai* (*āi*, *ēi*) sont extrêmement rares dans le dialecte; on entend ici *sāsa* « Jésus », classique *عيسى*; *sēd* « fête », classique *عيد* et non les formes diphtongiques *sāisa*, *sāid* d'autres dialectes. Mais il faut noter l'apparition d'une diphtongue *ēi*, *ēi* à premier élément très bref, à l'initiale des mots, où la langue classique avait *ī* suivi d'une voyelle brève en syllabe ouverte : *ēibēs* « il s'est desséché » (*يَبَس*), *ēitīm* « orphelin » (*يتيم*). Le processus phonétique de cette

⁽¹⁾ Égyptien (SPITTA, § 17 b); omāni (REINHARDT, § 5), arabe (SOGIN, *Divān*, § 176 b); tripolitain (*M. G. T.*, § 18); palestinien (LÖHR, § 56, 154).

⁽²⁾ Tunisien, *hēt* (*T. M. G.*, p. xxvii); égyptien, *hēt*; à Tlemcen aussi, *hāit* (*Dialecte de Tlemcen*, p. 36).

diphthongaison secondaire sera étudié plus loin à propos du rôle des SONANTES DANS L'ÉCONOMIE SYLLABIQUE DU DIALECTE.

f. Diphtongue *ou* (*ou*, *au*, *âu*).

α. *ou* ou *ou* est l'habituel représentant dans le dialecte du classique و; le premier élément ne m'a jamais semblé long, à l'inverse de celui de *ou* représentant le classique *ou*⁽¹⁾. On verra plus loin que la réduction de و à *o*, fréquente dans les dialectes, est en saïdien fort rare, et je tiens *ou*, *ou* pour le représentant direct de la diphtongue classique; la modification du premier élément, par rapport à celui de la langue classique, (*o*, *ö* pour *a*) est le résultat d'une assimilation vocalique partielle (cf. *infra*, p. 143); *au* apparaît après les faucales *s*, *h*; *âu* fréquemment après les emphatiques et les arrière-vélaires : *loum* « couleur », *nôu* « pluie », *sâura* « borgne » (fém.), *hâula* « louche » (fém.), *sâum* « jeûne ».

β. On peut parfois entendre *au* pour *âu*; *âu*, *ou* pour *âu*, *ou*, dans les divers cas où les diphtongues à premier élément long se rencontrent dans le dialecte (cf. *supra*, p. 130, 131).

γ. Les diphtongaisons secondaires de *u* classique en *ou* (*au*, *ou*) sont rares dans le dialecte. Cependant une diphtongaison de cette nature peut apparaître lorsque *u* est immédiatement suivi d'un *u* consonne (class. *u*) *sôdôuya* « ennemie » (*سودوة*) *m'ouya* « humanité » (*موية*) *houya* « lui » (*هو* cf. *infra*, LES PRONOMS)⁽²⁾. Une diphtongaison dialectale peut aussi apparaître en cas de « ressaut ». Mais seulement, semble-t-il, après une vélaire ou une faucale : *dassûti* « mon affaire », *دعوتي*; *rayyâtûh* « son écume », *رغوتيه*; *qâhhûték* « ton café », *قهوتك*; tandis que *kessûti* « mon vêtement »; *šekkûték* « ta baratte »⁽³⁾.

Enfin il faut noter l'apparition d'une diphtongue *ou*, *ou* à premier élément très bref, à l'initiale des mots, là où la langue classique avait *u* suivi d'une voyelle brève en syllabe ouverte : *oušâl* « il est parvenu », *وصل*; *ouliya* « femme », *وليت*, etc. (cf. *infra*, LES SONANTES DANS L'ÉCONOMIE SYLLABIQUE).

⁽¹⁾ Tandis qu'il est long en iraqois (cf. MEISSNER, *Gesch.*, § 4; et *Z. D. M. G.*, 1904, p. 934); et qu'en maltais le deuxième élément est très bref (cf. *Malt. Studien*, § 19).

⁽²⁾ Dans tous ces cas, le tlemcénien connaît aussi une diphtongue; j'ai également relevé *sadauyi* = *سادة* dans la *Neuarab. Volkspoesie* de LITTMANN.

⁽³⁾ En tlemcénien dans tous ces cas il y a diphtongaison (*Dialecte de Tlemcen*, p. 37).

II. — VOYELLES LONGUES.

a. Voyelle longue *ā*.

ā pur du dialecte représente : à l'intérieur des mots : *ā*, *ā*, *ā* de la langue classique, dans le voisinage immédiat des vélares *χ*, *γ*, après les faucales *s* et *h*, fréquemment dans le voisinage de *r* emphatique : *χāl* « oncle maternel », *γābōt* « désireux de », *šām* « année » *entāhha* « d'elle », *fār* « souris ». A la finale des mots il représente *ā*, *ā*, *ā*, *ā*, classiques, dans tous les cas où ils ne sont pas immédiatement précédés d'une emphatique (sauf *r*) ou de *q*.

ā apparaît au lieu de *ā* pur, comme représentant des mêmes combinaisons classiques, lorsqu'elles se trouvent dans le voisinage immédiat d'une emphatique ou de *q* : *rās* « tête », *χtā* « faute », *šām* « il a jeûné »; *γād* « il a offensé ». Ce processus est habituel dans tous les dialectes et déjà noté par les grammairiens arabes.

ā pour *ā* pur constitue le phénomène bien connu de l'*imāla*; elle est très fréquente et très marquée dans le dialecte; il sonne par là à l'oreille tout autrement que le tlemcénien où cependant je dois reconnaître qu'une légère *imāla* intervient plus fréquemment que je ne l'ai marqué dans mon *Dialecte de Tlemcen*⁽¹⁾. L'*imāla* se montre très diversement sur le champ des dialectes arabes, tantôt habituelle, tantôt très rare, tantôt prononcée, tantôt à peine sensible. Elle apparaît nettement comme une particularité dialectale : aussi bien, comprendra-t-on qu'il ne faille guère, pas plus en saïdien qu'ailleurs, songer à retrouver l'application des règles précises, mais peut-être un peu artificielles, que lui ont assignées les grammairiens arabes (cf. FISCHER, *Z. D. M. G.*, 1905, p. 647 et suiv.). Je crois simplement pouvoir, sur le terrain du saïdien, marquer les quelques points suivants :

1° L'*imāla* apparaît presque généralement dans l'intérieur des mots, lorsque *ā* n'est pas dans le voisinage immédiat d'une emphatique ou de la vélaire *q*; elle n'apparaît pas après la faucale *s*; elle n'apparaît que rarement après *h*, *χ* et *γ*, et comme je le dirai plus loin, sous l'influence d'un *r* subséquent. Elle apparaît fort bien devant *h* et *s*, mais alors s'accompagne d'un *patakh* furtif qui s'intercale entre *ā* et la faucale, aussi longtemps que les deux demeurent dans la même syllabe : *bāš* « il a vendu »;

⁽¹⁾ L'*imāla* apparaît aussi en oranais (DOUTRÉ, *Un texte arabe*, p. 55 et 64), elle est plus marquée dans les dialectes bédouins du Maroc (Houwāra, Mogador), que dans les dialectes citadins (FISCHER, MEISSNER); elle est très prononcée à La Calle et au Souf *mē* = *ماء*, *smī* = *سماء*.

ēntāō « de », *blāō* « couvercle »; *lāāh* « il a jeté »; *fdōh* « il a exhalé »; *riāāh* « vents », etc. (1).

2° Le *ḡ*, suivant qu'il est *r* emphatique ou *r* non emphatique, a une influence marquée sur un *ʾ* qui le précède ou qui le suit : *r* empêche toujours l'*imāla*, *r* la fait apparaître là même où on ne la rencontre pas d'ordinaire, après la faucale *h*, les vélares *q* et *χ* : ainsi *hār*, *ihēr* « il a été stupéfait »; *γār*, *iyēr* « il a été jaloux »; *deχχār* « qui fait des provisions »; *χārχār* « blagueur », etc. Il est intéressant de rappeler que les grammairiens classiques ont déjà attribué une influence au *ḡ* sur l'*imāla* qui, malgré des différences essentielles, n'est pas absolument sans rapport avec celle que nous signalons ici (2). Aussi bien, nous faut-il noter à nouveau (comp. *q* et *g*, *r* et *r*, *z* et *z*) des distinctions de sens, dans des phonèmes, identiques au point de vue de leur représentation graphique en arabe, suivant qu'ils sont prononcés dans le dialecte avec *r* et l'*imāla* ou avec *r* et *ā* pur : *zerrār* « ruminant », *zerrār* « qui entraîne »; *kessār* « mendiant, qui ramasse des bouts de pain »; (*késra*), *kessār* « qui brise tout », *irāī* « il agit hypocritement » *irāī* « il donne des conseils »; et citons surtout les verbes : *rāb*, *irāb* « s'effondrer »; *rāb*, *irāb* « se cailler »; *rāōh*, *irāōh* « avoir mauvaise odeur (viande) » *rāh*, *irāōh* « partir »; *γār*, *iyēr* « être jaloux »; *γār*, *iyōr* « faire une incursion »; *dār*, *idār* « faire » (جاء); *dār*, *idōr* « tourner », etc. (3). On remarquera dans ces derniers exemples que l'*imāla* apparaît là où il y a un futur *ī*; et par là, la question de la prononciation emphatique ou non emphatique du *ḡ* est posée à nouveau : la prononciation non emphatique a-t-elle amené l'*imāla*; est-elle au contraire la conséquence de l'*imāla* qui apparaîtrait ici au parfait sous l'influence de l'*ī* du futur, où ce qui revient au même pour la raison signalée unanimement par les grammairiens arabes : ما كانت ألفه منقلبة عن ياء؟

3° L'*imāla*, fréquente dans le voisinage d'un *ī* est alors parfois si prononcée qu'on doit noter *ē* au lieu de *ā* (4) : *zēi* « venant » *ēddēina* « nous emportant »; *msēil* « questions » (*zēi*, *ēddēina*, *msēil*).

4° L'*imāla* n'apparaît pas dans les *ā* finaux à l'inverse de ce qui existe, en tripolitain, en tunisien, et, comme j'ai pu le constater personnellement, dans les dialectes sahariens algérois et constantinois (5) : *γdā* « déjeuner » non pas *γdā*, *ēnsā* « il a oublié », non pas *ēnsā*, *brā* « il a taillé », non pas *brā*, *lā* « non », non pas

(1) Comp. pour Tripoli *M. G. T.*, § 25.

(2) Cf. GRÜNERT, *die Imāla*, p. 510 et suiv.

(3) Comp. DOUTTÉ, *Un texte arabe*, p. 64.

(4) Comp. *M. G. T.*, § 21.

(5) Je trouve aussi fréquemment *ā* final dans les textes sud-algériens de KAMPEMEYER; au Souf *ā* final passe à *ī*.

lā. Mais lorsque à un *ā* terminal vient s'adjoindre quelque désinence, quelque suffixe, et que l'*ā* cesse par là d'être terminal, l'*imāla* apparaît couramment : *γdāia* « mon déjeuner »; *ēnsāt* « elle a oublié »; *brāh* « il l'a taillé » (1). Et aussi, *ā* terminal, entrant dans un complexe de mots, devient *ā*, surtout lorsque dans ce complexe, il est suivi d'une consonne non vocalisée formant avec lui syllabe : *bdā* « il a commencé »; mais *bdā-srākāh* « son associé a commencé »; *sōsā* « dîner », mais *sōsā-slēimān* « le dîner de Slīmān »; *lā* « non », mais *lā-tχāfs* « ne crains pas ».

b. Voyelles longues *ū*, *ō*, *ō*, *ū*.

ū dialectal représente : 1° *ū* classique, dans la plupart des cas où le voisinage immédiat d'une emphatique, des vélares *q*, *χ*, *γ*, n'ouvre pas *ū* en *ō*, *ō*; il n'apparaît pas après les faucales *h*, *z*, mais il se montre très bien devant elles, avec un *patak* furtif entre lui et la faucale : *mebjūtōs* « vendu »; *lūtōh* « planche », etc.; 2° il représente encore, très exceptionnellement la diphtongue *ū* classique; je ne puis guère citer ici que *lūkān* « si » = لوكان (2) et *mūz* « banane » = موز (cf. AUSSI FUTUR DU VERBE ASSIMILÉ 1^{re} RADICALE *ū*).

ō, *ō* dialectaux représentent : 1° *ō* classique, dans le voisinage des emphatiques, des vélares *q*, *χ*, *γ*, et après les faucales *h*, *z* : *sōf* « laine »; *meqbōd* « saisi », *tōl* « longueur », *zōka* « vigoureux », *mātōb* « demandé », *gōb* « cœurs », *meškōr* « loué », *manqōl* « copié », *χōza* « khodja », *meslōχ* « écorché »; *γōl* « ogre »; *mōsiōy* « bijoux »; *sōd* « bois »; *ihōl* « il change »; 2° *ō* classique dans quelques vocables où cependant il n'est pas en contact syllabique avec une emphatique, une faucale, une vélaire; autant qu'il m'a semblé, dans ces cas sporadiques, *ō* classique est en contact avec l'une des labiales *b*, *m*, *f*, ou avec la palatale *g* (souvenir de *q*?) (3) :

(1) Le même fait est observable, je crois, en syrien : dans les textes publiés par E. LITTMANN, je relève *idā* « ennemis », mais *idāna* « nos ennemis », p. 68, v. 54. *zibnā* « nous avons apporté », mais *zibnāha* « nous l'avons apportée », p. 68, v. 56; *tihnā* « elle réjouit », mais *tihnālak* « elle te réjouira », p. 64, v. 31, ap. N. V.; *rābbā* « il a élevé », mais *rābbāki* « il l'a élevé », J. A., août 1903, p. 114, etc. — Aussi parfois en marocain : *zā*, p. 70, l. 5; mais *zāk*, p. 70, l. 6, ap. *Houwāra*; par contre au Souf *nsī*, mais *nsīni*.

(2) *ū* pour *ū*, aussi tripolitain (*M. G. T.*, § 19 c; comp. *ū*), tandis que, chose curieuse, dans la plupart des dialectes qui réduisent la diphtongue classique *ū*, *lau* est demeuré intact (omani, cf. REINHARDT, § 5; égyptien, SPITTA, p. 46; LANDBERG, *Prov. et dictons*, p. 34, l. 2, *lau*).

(3) Comp. *T. M. G.*, XXVII et XXIX, et *M. G. T.*, § 20.

tbôga « corbeilles », *fôta* « sorte de mouchoir », *gelmôna* « capuchon de burnous », *medmôk* « qui a reçu un coup au jeu de *sébt-sebbût* », *mâtmôra* « silo », *môka* « chouette », *meslôg* « fendu », *slôg* « saumâtre »; *şandôg* « coffre », *mâsfôg* « écorché maladroitement avec des lambeaux de chair adhérent à la peau », etc.; 3° sporadiquement une réduction de la diphtongue classique *سُو* : *fôg* « sur » *فَووق*, *şôm* « jour » *يَوْم*, *şôk* « épine » *شوك*, *şôg* « vif désir » *شوق*, *gôm* « troupe de cavaliers » *قَوْم*; *môfô* « place », *مَوْضِع*, *môla* « maître » *مَوْلَى*; 4° le *o* ou *u* de vocables étrangers *bôştâ* « poste »; *bôlga* « purge » (purga).

û dialectal n'apparaît que dans certaines conditions d'ambiance vocalique, que j'indiquerai plus loin (cf. *infra*, p. 144).

c. Voyelles longues *ē*, *ī*, *ē*.

ī dialectal représente : 1° *يَ* (ـَ) classique dans les cas où le voisinage immédiat des emphatiques, des vélaires *q*, *χ*, *γ*, où le contact précédent de *s*, *h*, *h* n'ouvre pas *يَ* classique en *ē*, *ē*. Il apparaît très bien devant une faucale, mais avec un *patakh* furtif entre lui et *s*, *h* : *ērbtō* « printemps »; *ēmlāh* « bon », etc.; 2° très rarement, il représente *يَ* classique : la réduction de diphtongue classique à *ī*, si courante dans les dialectes citadins du Maghrib est ici fort rare⁽¹⁾; citons cependant *šī* (négation interrogative) = *شيء* (à côté de *šē* dans le sens étymologique de « chose » ou de « rien »); *kīf* « comme » = *كَيْف*; aussi *ūn* « où », *mnīn* « d'où » = *أَيْن*, à côté de *uēn* et de *uēin*; fréquemment *šāh*, *šāhna*, etc. = *عَلَيْهَا*, *عَلَيْهَا* et plus rarement *līh*, *līna* = *أَلَيْهَا*⁽²⁾; enfin il faut noter que dans le duel, qui est fort usité, la diphtongaison du classique *يَ* apparaît, chose curieuse, beaucoup moins régulièrement qu'en tlemcénien; on a fréquemment *īn*.

ē, *ē*, dialectaux représentent : 1° *يَ* classique dans le voisinage immédiat des emphatiques, des vélaires *q*, *χ*, *γ*, et après les faucales : *şēgân* « bas de jambes », *şēsân* « têtes », *şērân* « cavernes », *tbēχ* « action de faire la cuisine », *şēdân* « morceaux de bois », *hēla* « ruse »; *hēia* « elle » (*هِيَ* cf. *infra*, PRONOMS); mais on voit

⁽¹⁾ Il faut donc limiter à cet égard les observations trop générales de WRIGHT, ap. *Comparative grammar*, p. 89.

⁽²⁾ *Kīf*, *mnīn*, *šāh*, si aussi tripolitains (cf. *M. G. T.*, § 19 c); *ī* pour classique *يَ* apparaît au reste sporadiquement dans les dialectes arabiques (cf. Socin, *Diwān*, III, § 177 b; REINHARDT, p. 7).

apparaître aussi, dans le voisinage des emphatiques, des diphtongaisons secondaires (cf. *supra*, p. 129); 2° parfois *يَ* classique; j'ai dit cependant plus haut qu'on pouvait parfois entendre *kūbēs*, *bēt*, *māēt*, etc.; on entendra assez souvent : *uēn* « où » (*أَيْن*), *şēn* « laid » (*سَئِيف* à côté de *şēin*), *zēn* « beau » (*زَيْن* à côté de *zēin*); *ēn* apparaît aussi fréquemment au duel comme réduction de *يَ* classique; je remarque, sans vouloir au reste rien en conclure au point de vue phonétique, qu'il s'agit dans tous ces cas d'une diphtongue classique *يَ*, suivie de la nasale *n*.

d. Allongement des voyelles brèves.

Des allongements de voyelles, brèves originaires soit dans la langue classique, soit dans les idiomes étrangers dont proviennent les mots qui les contiennent, interviennent fréquemment dans le dialecte; on peut assigner à certains de ces allongements des causes parfaitement déterminées : causes phonétiques (accent, cf. *infra*, L'ACCENT); raisons psychologiques (tendance à exagérer, par application à la reproduire, la prononciation des mots étrangers, cf. *infra*, p. 148); mais il faut noter ici quelques allongements apparus sporadiquement, et dont je n'entrevois pas clairement la cause : ainsi *şarşar* « tuya », class. *عَرَعَر*; *meşmās* « abricot », class. *مَشْمَش*; *fersāχa* « grosse pierre », class. *فَرَسَخ*; *senzāq* « drapeau de confrérie », class. *سَنْجَق*; *genşūd* « hérisson », class. *قَنْذَق*; *χanfūs* « scarabée », class. *خَنْفَس*; *bōχnôg* « voile de tête de la femme », class. *بَحْنَق*; *χōrūdā* « ricin », class. *خِرْوَع*; *beruāg* « asphodèle », class. *بِرْوَق*; *kōsbôra* « exostose », class. *كَعْبِرَة*; *sabrôq* « voile de mariée », class. *بِرْوَق*⁽¹⁾; dans tous ces quadrilitères, il y a peut-être réduction analogique de *فَعْلَل* classique à la classe des *فَعْلُول* si nombreux dans le dialecte. Parmi les trilitères je citerai : *şχôn* « chaud », class. *سَخِين*; *χşīn* « grossier », class. *خَشِين* (réduction analogique à *فَعْلُول*); quant à *şūlām* « drapeau » = *عَلَم*; *dhān* « beurre » = *دُهْن*, qui sont déjà anciens dans le Maghrib, je serais assez porté à y voir des pluriels *عَلَام*, *دِهَان*, à ranger à côté des bien connus *şndn* et *riđi* « jardin », *blād* « pays » parmi les pluriels usités dialectalement comme singuliers⁽²⁾.

⁽¹⁾ Comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 38.

⁽²⁾ Cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 308, Dozy, *Supplément*, sub vocs.; et K. RÖMER, *Codex arabicus monacensis Aumer* 238, p. 46, 47.

III. — VOYELLES BRÈVES.

Les voyelles brèves du dialecte ont diverses origines :

- 1° Elles représentent des voyelles brèves classiques;
- 2° Elles sont secondaires, apparues là où la langue classique ne connaît pas de voyelles, par suite de l'un des phénomènes de *ressaut*, de *sursaut*, de *prothèse*, de *séglisation*. Dans ces deux derniers cas, elles sont généralement très brèves.
- 3° Elles représentent des semi-voyelles *i*, *u*, ayant perdu en syllabe ouverte leur caractère consonantique (cf. *sup.*, p. 126-127).
- 4° Elles représentent des voyelles finales longues de la langue classique. Les voyelles finales longues de la langue classique, s'abrègent en saïdien, comme dans la plupart des dialectes, autant qu'elles n'ont plus l'accent : *šárbu* (non *šárbū*), *iéba* (non *iéba*), *téba* (non *téba*); mais lorsque ces voyelles cessent d'être terminales, par l'adjonction de quelque enclitique au mot qu'elles terminent, elles redeviennent longues.
- 5° Elles représentent occasionnellement des voyelles longues classiques qui se trouvent dans le dialecte du fait de son économie syllabique en syllabe fermée : *myárba* « occidentaux » pour et à côté de *myárba*; *šbírti* « mon sac » pour et à côté de *šbírti*; *kórtáh* « sa boule » pour et à côté de *kórtáh* (dialectal *kóra*)⁽¹⁾.

Les trois dernières variétés de voyelles brèves reproduisent d'ordinaire assez fidèlement la couleur des voyelles longues dont elles proviennent. Pour ce qui les concerne, l'étude de la vocalisation brève du dialecte n'offre pas de grande difficulté. Il en va tout autrement pour les deux premières variétés (voyelles brèves représentant des voyelles brèves classiques, voyelles secondaires apparues par *ressaut*, *sursaut*, etc.).

Pour ces deux classes, le système des voyelles brèves est compliqué dans le dialecte; la vocalisation moins abondante quantitativement que celle des dialectes orientaux est singulièrement plus riche qualitativement. Je dois avouer que je considère moi-même ma transcription comme ne donnant qu'une idée imparfaite du vocalisme saïdien. Au delà de la douzaine de sons-voyelles que j'ai tenté de noter, j'entrevois une série de nuances qu'il est parfois extrêmement difficile de saisir, et que personnellement j'ai renoncé à rendre. Déconcertante par sa richesse même, la vocalisation du présent dialecte l'est encore par les caprices de ses manifestations. Ni en l'étudiant dialectalement en elle-même, ni en la comparant à la vocalisation classique qu'elle est censée représenter, je ne vois qu'on puisse la réduire sous un

⁽¹⁾ Comp. *T. M. G.*, XXX, *in princ.*; *M. G. T.*, § 32.

système de règles fixes. Sans doute les influences du voisinage consonantique paraissent en l'espèce prépondérantes; mais elles n'interviennent pas avec une entière régularité; il m'a paru utile dans ce qui suit d'indiquer les manifestations essentielles de ces influences; il me paraît utile aussi de demander qu'on ne prenne pas ces indications pour des normes absolues. Au reste, si périlleux qu'il soit de parler de prononciations individuelles, je crois que réellement il est possible de constater dans le dialecte, d'un sujet à un autre, des divergences sensibles dans la prononciation des voyelles brèves⁽¹⁾.

a. Voyelles brèves *e*, *é*, *ö*.

Ces voyelles peu colorées sont les plus fréquentes dans ce dialecte, comme dans les autres parlers algériens, en général⁽²⁾. Elles apparaissent aussi bien là où la langue classique a *a* que là où elle a *u* ou *i*; *e* est fréquent (à côté de *a* ou *ā*) dans la première syllabe des deuxièmes formes du verbe; *ö* est fréquent dans le voisinage immédiat des faucales *s*, *h*; il y apparaît d'abord, comme dans d'autres dialectes, là où la langue classique connaît *u*, *i*; *ūdhōd* « un », *واحد*; *iqārōs* « il attend », *يقارع*. Mais on le trouve aussi très souvent, là où la langue classique avait *a*, soit comme voyelle pleine (cf. notamment *infra*, LE VERBE À LA PREMIÈRE FORME), soit comme voyelle réduite : *sōbid* « esclaves », *سبيد*; *sōla* « sur », *(على)*; *hōmār* « ânes », *حمير*; etc. C'est enfin l'habituel *segol* des formes nominales à 2^e ou 3^e radicale *s*, *h* : *nēfōs* « utilité », *kōhōl* « noirs », etc. (cf. *infra*, p. 162)⁽³⁾.

b. Voyelles brèves *i*, *e*.

La voyelle *i*, fréquente en tunisien et même en marocain, est ici rare; elle ne se montre que dans les mêmes cas qu'en tlemcénien⁽⁴⁾ et dans le voisinage des faucales, des emphatiques, des arrière-vélaires, s'assombrit en *e*.

c. Voyelles brèves *u*, *o*, *o*.

La voyelle dialectale *u* (généralement *o* ou même *o* avec les

⁽¹⁾ Comp. les justes observations de STUMME sur le tunisien, ap. *T. M. G.*, xxvii, xxviii et *W. Z. K. M.*, 1894, aussi LÖHR, § 2, *in princ.*; et ЯАНУДА, ap. *Orient. Studien Th. Nöldeke*, I, p. 401.

⁽²⁾ Cf. *Z. D. M. G.*, 1904, p. 673, 674.

⁽³⁾ Je crois que cette particularité se retrouve en marocain hédouin; les exemples abondent ap. SOGIN, *Mar.* : *sōbid*, p. 30, l. 12; *rāšōs*, p. 30, l. 10; *zōšema*, p. 30, l. 16; *tōšzil*, p. 32, l. 1; *smōs*, p. 32, l. 10; *kōhōl*, p. 34, l. 5; *nībōs*, p. 34, l. 17; etc.

⁽⁴⁾ Cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 40.

faucales, les vélares *q, γ, χ* et les emphatiques) représente dans le dialecte : 1° un *u* classique; ce n'est pas à dire que les *u* classiques soient généralement conservés; j'ai dit précédemment que beaucoup sont devenus *e, ö* dialectaux; mais cependant dans les dialectes ruraux de l'Oranie on peut constater *u* pour *damma* classique, là où le tlemcénien, le nedroméen⁽¹⁾ ont *e, ö, e*: ainsi *mórr* « amer », tlemcénien, *mérr*; *úútra* « salaire », tlemcénien, *úúgra* (أجرة); *dúniā* « bas-monde », tlemcénien, *dénia*; *lógma* « bouchée », tlemcénien, *lógma*; *búlya* « sorte de pantoufle », tlemcénien, *bélyā*; *múmmo* « pupille », tlemcénien, *mémmo*; etc. — *u* (*o, o*) apparaît encore dans le dialecte là où la langue classique avait *i*, plus rarement là où elle avait *a* dans le voisinage des vélares, de *n* vélaire, des labiales⁽²⁾: *úyda* « il va »; *γurbál* « tamis » غربال; *mongár* « bec » منقار; *mulkrás* « parasite » مكرش; *moqdád* nom propre مقداد; *γróbbyā* « corbeaux », اغربة; *γóss* « tromperie », غش; *γómd* « fourreau », غمد; *mošmár* « clou », مشمار; *χolyál* « bracelet de pied », خخال; *murzán* « corail », مرجان; etc. Enfin comme phonèmes de transition et en prothèse, *ü, ö*, apparaissent : 1° pour *u* classique, *γöráb* « corbeau »; *küléiba* « petite chienne »; *ümbárk*, مبارك; 2° pour *i* classique, rarement pour *a*, avec les influences consonantiques que j'ai signalées : *kúbár* « grands »; *šöyár* « petits »; *γöläđ* « gros »⁽³⁾; *γöřá* (aussi *öřá*) « couvercle »; *χöläš* « fin »; *öřzál* ou *γöřzál* « gazelle »; etc.; citons le curieux *müsákin* « pauvres » à côté de *msákin*, مساكين.

d. Voyelles brèves *a, ä, á*.

a apparaît pour *a* classique, fréquemment dans le voisinage des faucales *z, h*, de l'arrière-vélaire *χ*, de *r* emphatique; *ä* apparaît pour *a* classique dans le voisinage des emphatiques, de *q*, parfois de *γ*; *á* apparaît pour *a* classique dans le voisinage de *h*. Dans les mêmes conditions de voisinage consonantique, *a* dialectal peut apparaître pour *i* classique; mais j'ai dit plus haut qu'il

⁽¹⁾ De tous les dialectes maghrébins actuellement étudiés c'est, je crois, le nedroméen et le parler juif de Tlemcen qui ont le plus altéré la voyelle *u* classique : nedroméen, *köm* كَمْ, *köm* كَمْ; juif de Tlemcen : *éll* كَل, *éll* كَل; etc.

⁽²⁾ L'influence des labiales à cet égard est bien connue de la plupart des dialectes (cf. SPITTA, § 18 a; SOGIN, *Divān*, III, § 179 a; etc).

⁽³⁾ Le passage du pluriel classique *fišál*, à *fišál* (*fišál*) est très généralisé dans les dialectes (cf. notamment SPITTA, § 74, VII). — À Alger on entend nettement *kütáb* « livre », كتاب.

est alors beaucoup plus rare qu'en tlemcénien, et que le domaine de *ö* a gagné ce que *a* a perdu; *ä* est fréquent encore pour *a* classique dans la première syllabe des verbes à la deuxième forme (concurrentement avec *e*); il apparaît aussi dans le préfixe *iy* du futur des verbes, devant *h* d'abord, et même devant *h* et *γ*; je ne décide pas si c'est pour *a* classique.

e. Chutes de voyelles finales.

La chute de *i* final dans des formes provenant de racines déflectueuses apparaît déjà dans la langue ancienne⁽¹⁾. Ici je dois citer à côté de *uād* « rivière », وادي, qui se trouve dans tout le Maghrib, et de *báz* « faucon », بازي qui est déjà classique, *tuāl* « du côté de » qui reporte à توالي; *át, hát* « apporte », et *θemn* état construit de ثمانية « huit » ont des équivalents dans la plupart des dialectes. La réduction de *š* à *s* dans la négation, dans les dérivés divers de *š* à *s* est un fait général dans le champ de l'arabe moderne. Ici on entendra encore *hádes* « ceci », *šákēs* « cela », هذا الشيء, ذاك الشيء⁽²⁾. Notons enfin que le mot *sidi* sonne sans *i* final devant une faucale *sida, mér, sidösl, sidahméd* = سيدى علي, سيدى احمد⁽³⁾. Le mot *sidi*, au vocatif s'abrège au reste, comme il est naturel d'un mot aussi employé, en *sd, zd, st*: *iāzd-ēmhammed*; et sa forme écourtée *si* sonne fréquemment *s* au vocatif *šéttši iās, ya sidi* « as-tu vu, o monsieur ? »⁽⁴⁾.

Comme cas de chute d'*a* final dans le dialecte, il faut citer *mús* « couteau », موسى, *mémn* « par ici », لهننا « ici » = هنا, *mör* « par derrière », من وراء, et *merrául* « de derrière », qui se rattache aussi avec métathèse à وراء : *bessiás* « doucement, tout à l'heure », بالسيساسة; *fisáúš* « tout de suite », في الساعة; le nom du mois de *žumád* جمادى qui est déjà ancien; le *žih* marocain pour

⁽¹⁾ Cf. NÖLDEKE, *Zur Grammatik*, p. 10; à la pause elles sont particulièrement fréquentes (لادي, جوازي, فاحي), cf. *Sibawaihi*, § 500; *Ibn-Yasīn*, p. 1170 et suiv.; dans tous les dialectes elles apparaissent, cf. SPITTA, p. 50, *in fine*; SOGIN, *Divān*, § 142 d; § 87 i, § 187 b; comp. encore *mās* tunisien, ماشي (T. G., p. 142, *in princ.*); *γād*, وادي de la Syrie et de l'Iraq (Z. D. M. G., 1868, p. 127, l. 4; 1904, p. 939, l. 12) qui se retrouve dans la plaine du Chelif avec aussi *thán* فاني; *dāš* داجي de l'Arabie centrale (SOGIN, *Divān*, III, 263) qui se retrouve en marocain (cf. SONNECK, C. M., I, p. 31, note d); les *tolbas* tlemcénien quand ils analysent grammaticalement prononcent toujours *fōslum-mād* فوسل ماضي.

⁽²⁾ Dans le département d'Alger, très courant aussi est *külles*, كل شيء.

⁽³⁾ Cf. par ex. ap. DELPHIN p. 145, deux fois سيد علي et 146, n. 2.

⁽⁴⁾ Comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 50, *zdi*; *iās* pour ياسيدي bien connu comme courant en marocain.

zīha, *zāh* se retrouve dans quelques parlars de l'Oranie, mais pas dans le dialecte des Ūlād Brāhīm⁽¹⁾.

IV. — INFLUENCES CONSONANTIQUES SUR LA VOCALISATION.

L'essentiel sur ces influences qui sont considérables a été dit dans les trois chapitres précédents. Il reste à marquer encore quelques points.

1° Les voyelles brèves *u*, *o*, *ö* sont fréquentes après la semi-voyelle homogène *y*; la voyelle *ā* pour *a* apparaît aussi après *y*; quant à *ā*, il se montre souvent, après *y*, sans imāla, et parfois même il se nuance en *ā̄*.

2° Les voyelles brèves *e*, *é* sont fréquentes après la semi-voyelle homogène *i*; la voyelle *ā* pour *a* apparaît aussi après *i*; quant à *ā* long, il est généralement après *i* affecté d'une imāla *ā̄*, parfois allant jusqu'à *ē*.

3° Les nasales *n*, *ñ* et aussi *m* amènent une très forte nasalisation des voyelles longues ou brèves qu'elles suivent. Ce fait apparaît aussi en tlemcénien, mais d'autres dialectes de l'Oranie semblent l'ignorer⁽²⁾.

V. — INFLUENCES DU VOISINAGE VOCALIQUE SUR LA VOCALISATION.

La contiguïté de deux voyelles amène entre elles des *crases* lorsqu'elles sont semblables; des *combinaisons diphtongiques*, ou des *élisions* lorsqu'elles sont différentes. Le voisinage de deux voyelles en deux syllabes consécutives amène des *assimilations* totales ou partielles lorsqu'elles sont originellement différentes (harmonie vocalique); mais il peut aussi amener entre voyelles longues, voyelles longues et diphtongues, voyelles longues et semi-voyelles, des *dissimilations*.

a. CRASES. — Elles sont extrêmement fréquentes dans la phrase, lorsque deux voyelles semblables viennent à être contiguës, l'une à la finale d'un mot, l'autre à l'initiale du mot suivant; ainsi : *bāyē-mūt* « il va mourir » (*bāyē-imūt*); *elli-kūn* « qui est » (*elli-ikūn*); *ḡārbū-χthum* « ils ont frappé leur sœur » (*ḡārbu-*

⁽¹⁾ *mūs* dans tout le Maghrib, aussi égyptien, syrien, arabe, etc.; *mōy* aussi ap. DELPHIN, p. 45, l. 6; sur *zāh*, courant dans l'épigraphie maghribine cf. Z. D. M. G., 1855, p. 259, 260; *zīh*, *zāh*, *passim* ap. Houwāra; cf. au reste sur les chutes de *a* terminal, signe du féminin, Socin, *Diwān*, III, § 75.

⁽²⁾ Doutré, *Un texte arabe*, p. 55.

ūχthum); *elyōl-būdén* « l'ogre à la grande oreille » (*bū-udén*); *zḡā-rḡah* « il a irrigué sa terre » (*zḡā-ārḡah*)⁽¹⁾.

b. COMBINAISONS DIPHTONGIQUES. — Je n'ai qu'à renvoyer à ce que j'ai dit plus haut (cf. p. 130) en ajoutant que les combinaisons *ai*, *āi*, *au*, *āu* peuvent se produire entre voyelles brèves : *χallāhā-ūtāma* « il la laissa orpheline »; *χallāhā-uzād elḡuddām* « il la laissa et continua plus avant ».

c. ÉLISIONS. — Une élision courante dans le dialecte est celle d'un *a* terminal, long ou bref, accentué ou non, devant l'initiale vocalique de l'article *el*, *el* ou du relatif *elli* : *elkēlb-elhāmra* « la chienne rouge » (*elkēlba-elhāmra*); *ōḡl-ōlḡēdra* « le couvercle de la marmite » (*ōḡlā-ēlḡēdra*); *elsōm-elkōhli* « la goutte sereine » (*elsōmā-elkōhli*); *hōū-ōlmsēil* « la marche des affaires » (*hōūā-ēlmsēil*); *enns-elli zōū* « les femmes qui sont venues » (*ennsā-elli zōū*)⁽²⁾. On verra à cet égard le traitement des prépositions *msā*, *sōlā*, *hātta* avec les noms pourvus de l'article (cf. *infra*, PRÉPOSITIONS). Par contre, l'élision d'un *i* terminal devant l'article est, à l'inverse de ce qui existe en tlemcénien, extrêmement rare; on ne le trouvera couramment que pour le démonstratif féminin *hāḡi*, pour la préposition *fi*, pour les mots très usités *si* et *sidi* (*sīd-elbudāli*, *s-ēlhāz*); et dans des locutions courantes comme *iāχāl-eddār* « ô perd-maison ! »⁽³⁾; *mēnnaūtāl-elhdāl* « dans la suite » *مِنَّا فِي السَّبِيلِ*. On entendra par ailleurs *sēbsi-lḡāid* « la pipe du caïd »; *tāli-lḡōm* « le dernier du goum », et non, comme à Tlemcen, *sēbs-elḡāid*, *tāl-elḡōm*⁽⁴⁾.

d. ASSIMILATIONS (harmonie vocalique).

Il n'est pas douteux que les changements des classiques *au*, *āu* en *ou*, *ōu*, *āu*, *ōu*, des classiques *ai*, *āi* en *āi*, *ēi*, *āi*, *ēi* dont j'ai parlé plus haut à propos des diphtongues dans le dialecte (cf. p. 130-132) ne soient des assimilations vocaliques partielles⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ Comp. T. M. G., xxxii; M. G. T., § 39.

⁽²⁾ Comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 43; Doutré, *Un texte arabe*, p. 13, l. 35 : *begf-esseif*, *بَغْفِ السَّيْفِ*; peut-être l'évanouissement s'est-il réalisé au moyen d'une imāla secondaire, d'après le processus que j'ai indiqué plus haut : *begfā-ssēif* (cf. p. 134-135); puis d'une abréviation *begfā-ssēif*, *begfā-ssēif* (cf. *sup.*, p. 138, 5°).

⁽³⁾ *iā χāl-eddār*, *χlā-dār*, ou, chose curieuse, *χlā-dāri* avec l'imāla, sont continuellement à la bouche des ruraux oranais.

⁽⁴⁾ Faut-il songer à rapprocher de ce que dit WEISSBACH pour l'Iraquois de la quantité respective des *i*, *ū* et *ā* terminaux? (Cf. Z. D. M. G., 1904, p. 935, § 5.)

⁽⁵⁾ Cf. SIEVERS, § 764.

Je veux ici étudier plus spécialement les assimilations apparaissant entre voyelles de syllabes distinctes, voisines, c'est-à-dire les cas d'harmonie vocalique. Les grammairiens arabes classiques ont bien connu ce phénomène (اتباع); ils l'ont signalé dans les formations nominales, dialectalement dans la vocalisation des préfixes du futur; et les règles de l'imāla telles qu'ils les exposent, sont en somme pour la plus large part fondées sur ce processus linguistique. Dans les dialectes, au fur et à mesure qu'ils sont mieux connus, l'harmonie vocalique semble jouer un rôle important⁽¹⁾. Il en est ainsi dans celui des Ūlād Brāhīm comme dans beaucoup d'autres.

Tout d'abord l'harmonie vocalique apparaît plus fréquemment qu'en tlemcénien, mais moins cependant qu'en tripolitain et en saharien d'Alger, dans la vocalisation des préfixes du futur à la première forme (cf. *infra*, LE VERBE). Elle se manifeste encore, comme en tlemcénien dans la couleur du son-voyelle consécutif des prépositions ب, ف, ل. Notons aussi avec la préposition *men* (من), fréquemment des vocalisations comme *mumbūh* «de son père», *mónkum* «de vous», à côté de *membékri* «dès auparavant», *ménni* «de moi»; notons avec la voyelle secondaire des *suffixes médiats*, *vlha*, *vna*, *vlkum*, *vlhum* (cf. *infra*, LES AFFIXES), des formes comme *nurgšólkum* «je danserai pour vous», à côté de *fessērēnna* «explique-nous». Enfin c'est encore à l'harmonie vocalique que j'attribue un fait curieux, très courant dans notre dialecte, mais qui semble étranger à beaucoup d'autres parlers ruraux de l'Oranie (je ne l'ai constaté que dans les régions de Saïda, Mascara, Saint-Denis-du-Sig); je veux parler du changement en *ū* du *ī* radical des verbes concaves à *media ī* au futur pluriel: *ēnbūš*, «je vends», mais pluriel *ēnbōš* «nous vendons»; *džīb* «tu apportes», mais pluriel *džūbu* «vous apportez»; *īdir* «il fait», mais pluriel *īdūru* «ils font». J'attribue cette transformation à l'influence assimilatrice de l'*u* final caractéristique du pluriel⁽²⁾. Il faut noter encore que: 1° fréquemment on n'entend pas *ū* pur, mais un son *ū̄*, tout voisin de *ū* allemand, un véritable *ismām*: *džūbu*, *īdūru*; 2° fréquemment aussi cette harmonie s'étend jusqu'à l'*i* préfixe de la 3^e personne pluriel qui sonne *ū*: *ūdūru*, *ūzūbu*, etc., il en sera souvent de même pour l'*i* préfixe des verbes concaves qui font d'origine futur *ū*: *ūnōšō* «ils se lèvent», *ūdōšō* «ils tournent», etc.;

⁽¹⁾ Cf. *Muzhir*, II, 28; aussi les intéressantes observations d'Ibn-Ya'ūs sur le *اتباع* dans la ségolisisation des formes *فعل* en pause, p. 1373, 1374; *Dialecte de Tlemcen*, p. 44, n. 3.

⁽²⁾ Cf. *infra*, VERBE CONCAVE, et comp. BEL, *Džāzja*, p. 89.

et aussi pour *i* préfixe des verbes sourds à futur *u*: *ūdūggū* «ils pilent», *ūšūddū* «ils attachent», etc.⁽¹⁾.

e. DISSIMILATIONS.

Peut-être faut-il imputer à des dissimilations entre semi-voyelles des pluriels comme *šūdiā* de *šūdiān* «fatigué» (à côté de *šūdiā*); *nuđiā* de *nūiā* «candide» (pour *nūdiā*?). Mais il se peut aussi que nous n'ayons affaire ici qu'à des réductions analogiques.

Une dissimilation entre voyelle longue, et semi-voyelle, existe dans des pluriels comme *numrōiāt*, *čikōiāt* de *numrō*, *čiko*, là où le Maghrib oriental, et la province d'Alger connaissent *numrōiāt*, etc.⁽²⁾; peut-être aussi faut-il expliquer par là *šōšīa* «fouloir à tisser» = *صيصية* (NÖLDEKE, *Delectus*, p. 178).

Enfin, j'explique par une dissimilation entre voyelles longues, ou diphtongue et voyelle longue les participes passifs: *mēilūd*, *mēizūn*, *mēišūm*, etc., au lieu de *moulūd* ou *mūlūd*, *mouzūn* ou *mūzūn*; etc.; et peut-être faut-il rappeler les idées des grammairiens arabes sur les formes *فُولُول* et *فُولُول*⁽³⁾.

TROISIÈME PARTIE.

CONSTITUTION SYLLABIQUE⁽⁴⁾.

I. — DISPARITION DES SYLLABES EXPIRATOIRES OUVERTES. *RESSAUT*.

Le dialecte saïdien comme celui de Tlemcen n'admet pas la syllabe expiratoire ouverte, composée d'une consonne (ou d'un complexe consonantique), suivie d'une voyelle brève: cv. Dans des vocables comme *šābri* «ma patience»; *rēkla* «coup de pied»,

⁽¹⁾ Je relève en marocain, ap. *Houwāra*, p. 16, l. 6, *quūzi*, *وَجِيوزا*; p. 36, l. 19, *quimūd*, *وينوض*.

⁽²⁾ Cf. *infra*, PLURIEL EXTERNE.

⁽³⁾ *L. A.*, IV, p. 340, l. 7 *ولانه ليس في كلام... دخلوا الواويين*; cf. au reste sur les participes *mēic²ūc³*, *infra*, VERBE ASSIMILÉ; c'est par une dissimilation analogue que j'expliquerais *lūū* pour classique *لُولُو* (MEISSNER, § 25 a; *Z. D. M. G.*, 1868, 144, note 1) *طولون* pour *طُولُون* (MOQADDASI, p. 199, l. 6); *فُولُول* pour *فُولُولَة* (*Vocabulista*, p. 77), etc.; comp. aussi une dissimilation moins forte (*ū-ū* à *ō-ū*) ap. *T. M. G.*, XXVII, *in fine*.

⁽⁴⁾ Cf. sur la constitution de la syllabe, MEILLET, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, p. 7 et suiv.; distinction de la syllabe expiratoire et de la syllabe résonante, SIEVERS, chap. 25 à 27.

il ne saurait être question d'un groupement syllabique *šâ-bri*, *rê-klâ*, analogue à celui que connaîtra par exemple le français pour *sa-brons*, *rê-clame*; mais nous aurons toujours un groupement *šâb-ri*, *rêk-la* avec limite expiratoire de la 1^{re} syllabe à l'intérieur du groupe des deux consonnes médianes, non avant lui. Il est bien connu qu'il en est déjà de même en arabe littéral dans ce cas particulier; mais dans d'autres cas où la langue classique connaît la syllabe expiratoire ouverte, le dialecte a fait subir à l'économie des mots, des déformations au cours desquelles cette syllabe a disparu. J'énumère ici sommairement les divers cas qui se présentent :

a. La voyelle brève de la syllabe ouverte a disparu ou s'est réduite à un phonème de transition ⁽¹⁾; la durée de résonance de cette syllabe étant ainsi réduite, la consonne partiellement ou totalement dévocalisée qui subsiste s'adjoint à une syllabe voisine antécédente ou subséquente, et est prononcée dans le même souffle qu'elle. Elle peut au point de vue de la résonance former une syllabe indépendante quoique réduite; mais au point de vue de l'expiration elle n'a plus de valeur syllabique propre. — La disparition complète de la voyelle brève est ici, au reste, moins fréquente qu'en tlemcénien : un résidu vocalique, phonème de transition de couleur variée, est habituel après les faucales comme on le verra plus loin (cf. *inf.* p. 163), fréquent après d'autres consonnes, surtout la vélaire sonore γ : *ššûša* « nids », *hōžtr* « campement isolé », *hāḥādtr* « peaux de moutons »; *γōlā* « couvercle »; *γārib* « étranger », etc. — Un *u*, un *i* en syllabe ouverte perdent, après évanouissement de la voyelle brève qui les suit, leur caractère consonantique, et peuvent sonner *ū*, *ī*, voyelles réduites *ilām* « il blâme »; *ūlāda* « enfantement » (ولادة, يَلوم);

⁽¹⁾ La tendance des voyelles brèves en syllabe ouverte non accentuée à s'évanouir ou du moins à se réduire, apparue de bonne heure dans d'autres langues sémitiques, est un processus général des dialectes arabes. Ce sont les idiomes maghribins qui poussent le plus loin cette tendance (cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 47, note 2). En Orient c'est l'omāni, semble-t-il, si rapproché comme structure syllabique des dialectes maghribins, qui montre le plus généralisé l'évanouissement complet. La voyelle brève se maintient, par contre, assez bien, ou tout au plus ne fait que se réduire dans les dialectes d'Égypte et du Nedjd (cf. *W. Z. K. M.*, 1894, p. 5; SPITTA, p. 41 et suiv.; SOGIN, *Diwān*, III, § 187 d). La disparition des voyelles brèves de syllabe ouverte non accentuées et leur conservation seraient dans certains dialectes soumises à des règles fixes (OESTRUP, p. 130 : « un *u*, *i* bref non accentué disparaît, un *a* ne disparaît pas »); mais dans d'autres, je ne vois guère qu'on puisse établir de principe ferme à cet égard (ainsi dans le désert de Syrie : *qbār* = قبار, *ktlālak* = قتللك; *nohibb* = نحب et *ierām* = يروم ap. *Z. D. M. G.*, 1868, p. 186 et suiv.). Il faut peut-être aussi faire la part du « coefficient personnel » des auditeurs.

mais l'on verra plus loin, que généralement un phénomène secondaire, prothèse, allongement, intervient, pour leur instituer la valeur de syllabe fermée distincte.

Naturellement à l'initiale d'un mot (isolé), la consonne dévocalisée, résidu de syllabe ouverte classique, s'adjoint à la consonne initiale de la syllabe suivante, comme premier élément d'un complexe consonantique : *klām* « langage » = كَلَام; *šūba* « chacals » = شُوبَة; *brānīs* « burnous » = بَرَانِيس, etc. — Mais à l'intérieur des mots, il est fort difficile souvent de distinguer, si le résidu de la syllabe ouverte classique, est uni au point de vue de l'expiration à une syllabe antécédente, ou à une syllabe subséquente ⁽¹⁾; autant que je crois entendre, l'union a lieu avec la syllabe antécédente lorsque cette syllabe a une finale vocalique, liquide ou nasale; *mās-ja* = مَاشِيَة; *šēf-tāh* = صِفْتَة (صفتة), *ienz-lu* = يَنْزِلُوا; d'autre part, au cas où la consonne dévocalisée est identique à la finale de la syllabe précédente (gémination) il me semble que cette consonne s'adjoint à l'initiale de la syllabe qui la suit : *leb-bsūh* « ils lui ont fait revêtir » = لِبْسُوَة; *žér-rbu* « ils ont éprouvé », *řāy-γōbāh* « il lui fit désirer », etc.

b. Il y a *ressaut*, c'est-à-dire passage de $c^1c^2v-c^3v$ à $c^1vc^2-c^3v$, groupement nouveau qui substitue syllabe fermée à syllabe ouverte; il est aussi généralisé dans le présent dialecte qu'en tlemcénien ⁽²⁾.

⁽¹⁾ Cf. SIEVERS, *Phonetik*, p. 224 et suiv.

⁽²⁾ Je renvoie pour le processus du *ressaut* à *Dialecte de Tlemcen*, p. 52; ce phénomène apparaît plus fréquemment dans le Maghrib (et en maltais) que dans les autres dialectes arabes; mais ce n'est pas à dire qu'il est inconnu en dehors du Maghrib : l'omāni le pratique régulièrement (*W. Z. K. M.*, 1898, p. 7); le dialecte de l'Iraq ne l'ignore pas (MEISSNER, *Gesch.*, § 41 h, § 59 a); ceux du Nedjd non plus (SOGIN, *Diwān*, III, § 188 b); les intéressants textes syriens et palestiniens publiés par E. LITTMANN en contiennent de fréquents exemples (par ex. *imzi*, p. 28, v. 8; *tūburdi*, p. 28 v. 23; *māš'ra*, p. 60, v. 3; *ifršu*, p. 64, note 2; *ūharbu*, p. 38, v. 60; *mubuydin*, p. 44, v. 124; *ūdikru*, p. 82, v. 17; *mudilmāt*, p. 82, v. 5, etc. Comp. LÖHR, p. 17, *in princ.*). Il est rare, par contre, dans les *Prov. et Dictons* de Landberg (cependant *ūdifnāh*, p. 213, l. 25 = يَدْفَنُوَة). L'égyptien semble ignorer ce groupement syllabique; l'andalou ne le connaissait pas non plus s'il faut en juger par Pedro de Alcalá (p. 16, p. 74; aussi *maqnēca*, *mabāra*, sub vs *escoba*, *escrivanas*, etc.). — KAMFFMEYER propose d'y voir dans les dialectes du Maghrib un élément sudarabique (*Sāwia in Marokko*, p. 45 et 46) et LANDBERG considère les formes verbales *ressautées*, comme des formes archaïques, analogues à celles de l'assyrien et de l'éthiopien (*La langue arabe et ses dialectes*, p. 57) mais il ne faut pas perdre de vue que dans les dialectes maghribins, le

c. Il y a fermeture *secondaire* de la syllabe ouverte par l'allongement de sa voyelle brève, ou par apparition d'une voyelle secondaire prosthétique, ou par un redoublement de la consonne subséquente.

α. L'allongement apparaît régulièrement pour *ā* initial résidu de l classique en syllabe ouverte : *āmān* « pardon », *āmēr* « il a ordonné »⁽¹⁾; il apparaît fréquemment pour *ū*, *ī* initiaux, résidus de و, ي classiques en syllabe ouverte : *ūlīm* = *يُكَلِّم*, *ūlāda* = *وَلَدَةٌ* (à côté de *ūlīm*, *ūlāda*, cf. *supra*, p. 146)⁽²⁾. — Cet allongement a ici, considéré dans sa cause comme dans son processus, un caractère uniquement phonétique : passage d'une syllabe de résonance à la valeur de pleine syllabe expiratoire indépendante. Mais dans d'autres cas, il faut reconnaître, semble-t-il, au même processus phonétique, un principe psychologique : c'est lorsqu'il s'agit d'allongements de voyelles brèves, dans des vocables empruntés à la langue littéraire ou à des idiomes étrangers : il y a eu alors désir de reproduire exactement la prononciation d'un vocable peu familier, d'où attention, outrance, c'est-à-dire en l'espèce, allongement des voyelles brèves, et transformation en syllabes fermées des syllabes ouvertes du mot ainsi traité⁽³⁾. Nous aurons par exemple, empruntés à la langue littéraire : *mālīk* « roi » = *مَلِك*; *qefār* « déserts » = *قَفَار*; *uāqēla* « peut-être » = *وَقِيل*; *mātāiessāra* « ce qui suffit » = *مَاتَيْسَّر*, etc.; empruntés à des idiomes étrangers : *Kāmār* « sorte de ceinture » (persan *كمر*); *qāzāl* « chaudron » (turc *قازان*); *kulón* « colon » (français *éiko* « jeune garçon » (espagnol *chico*). — Sur l'allongement de la pénultième ouverte de la 3^e personne féminin singulier du parfait, quand on y adjoint les suffixes personnels vocaliques, cf. *infra*, L'ACCENT.

β. L'apparition d'une voyelle prosthétique secondaire devant une consonne initiale ayant perdu la voyelle brève qui la suivait dans la langue classique, est dans le dialecte un fait des plus

ressaut n'est pas particulier au verbe, et qu'il apparaît dans de fréquentes formes nominales. Cf. sur le redoublement corrélatif du *ressaut* dans le dialecte, *infra*, p. 149.

⁽¹⁾ Comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 50, 51.

⁽²⁾ Je renvoie pour les notions préliminaires de syllabe « ouverte » et de syllabe « fermée » à ce que j'ai dit ap. *Dialecte de Tlemcen*, p. 46.

⁽³⁾ Comp. *T. M. G.*, xxx, xxxi; et le processus identique indiqué par Doutré pour l'émphatisation des consonnes dans les vocables empruntés à des langues étrangères (*Un texte arabe*, p. 65).

fréquents⁽¹⁾. Cette apparition a lieu avec la plupart des consonnes; mais elle est presque régulière devant les *sonantes*; parfois la voyelle prosthétique n'est guère autre chose que *Murmelvocal*; mais parfois aussi elle peut prendre assez d'importance, pour que l'accent se fixe sur elle (cf. *infra*, p. 161).

γ. La fermeture d'une syllabe ouverte par redoublement de la consonne qui la suit est un phénomène fréquent dans le dialecte; et peut même être tenue pour un de ses traits caractéristiques. — Elle apparaît surtout comme corrélatrice du phénomène du *ressaut*; lorsque le groupe $c^1c^2v-c^3v$, devenu $c^1vc^2-c^3v$, est précédé d'une syllabe *cv*, cette syllabe, qui sans l'apparition du *ressaut* se trouvait fermée : $cvc^1c^2v-c^3v$, se trouve, du fait du *ressaut*, ouverte : $cv-c^1vc^2-c^3v$. En marocain, la voyelle brève s'évanouit, et elle cesse d'être syllabe expiratoire distincte⁽²⁾. Ici, comme en tlemcénien, en algérois, en oranais⁽³⁾, la syllabe secondairement ouverte se referme par un redoublement de la consonne qui la suit : $cv-c^1vc^2-c^3v$ devient $cvc^1c^1vc^2-c^3v$: *muk-ḥo-la* devenu *mu-koh-la*, *ged-re-ti* devenu *ge-der-ti*, *ieḍ-be-ḥo* devenu *ie-ḍeb-ḥo* passent définitivement à *muk-kohla*, *ged-der-ti*, *ieḍ-ḍebḥo*, etc. Ce redoublement de consonne apparaît régulièrement dans le dialecte à la suite du *ressaut*; toutefois ici comme en tlemcénien il faut faire exception pour les représentants des *masdars* classiques de la 2^e forme, *taf-sila*; ils donnent pour la plupart *tfvsla* avec *ressaut*, mais évanouissement de la voyelle brève de la 1^{re} syllabe. J'ai attribué, ailleurs, à l'influence de l'accent actuel ces curieux redoublements corrélatifs du *ressaut*; mais, dans le présent dialecte, comme je le dirai plus loin, l'accent n'est pas couramment (ou n'est plus) sur la syllabe fermée par le redoublement secondaire (cf. *inf.*, L'ACCENT); et aussi, ce redoublement à la suite du *ressaut*, apparaît dans des formes où l'accent n'a jamais pu être sur cette syllabe : des duels comme *ḫāttārtēn* « deux fois » des pluriels externes comme *mēs-sel-mīn* « musulmans », où la

⁽¹⁾ On a constaté depuis longtemps que le fait trouve son expression dans l'écriture des indigènes algériens, par l'emploi d'un *ḥ* prosthétique devant les mots dont la première consonne a perdu sa voyelle brève dans le langage (cf. BEAUSSIER, *dictionnaire pratique*, p. 3, sub *ḥ alif* et *introduction*, p. 12).

⁽²⁾ Cf. *Trip. Beduinlieder*, p. 18, note 35; et *W. Z. K. M.*, 1895, p. 7, *in fine*.

⁽³⁾ Il est intéressant de remarquer que ce redoublement constant des dialectes du Tell oranais qui n'avait jusqu'à ces dernières années pas été signalé, a été noté en même temps par BEL (*Djāzja*, p. 122, *in princ.*; p. 127, 128), par DOUTrÉ (*Un texte arabe*, p. 60) et par moi (*Dialecte de Tlemcen*, p. 51, 55). Il apparaît aussi dans les parlers ruraux et urbains du Tell algérois; autant que j'ai pu voir, les dialectes du Sahara algérois l'ignorent (je n'en relève pas d'exemples ap. KAMPPFMEYER); et le dialecte de Constantine ne le pratique pas non plus.

voyelle longue de la désinence a l'accent principal. Je dirai donc volontiers ici : ce redoublement est un processus phonétique conservant, dans un vocable où elle existe aux formes non pourvues d'affixes ou de désinences vocaliques, une voyelle brève que l'économie habituelle du dialecte tendrait à expulser lorsqu'une désinence vocalique est ajoutée. — Dans quelques formes *فَعَال*, on peut constater aussi un redoublement de la 2^e radicale (secondaire *فَعَال*), qui conserve la voyelle brève de la première syllabe⁽¹⁾; elles sont peu nombreuses dans le dialecte, et je dirai au reste plus loin, que le processus du redoublement est pour elles moins un fait de phonétique propre, qu'une réduction analogique à la nombreuse classe des *فَعَال* (cf. *infra*, LE NOM AU SINGULIER). — Sur le redoublement des formes dialectales $c^1 c^2 v^1 c^3 c^3 a$, représentant les classiques *أَفْعَلَة* cf. *infra*, L'ACCENT.

II. — SÉGOLISATION ET SURSAUT.

α. Ségolisation. — L'apparition, entre la 2^e et la 3^e radicale des représentants vulgaires des classiques *فَعَل*, d'une voyelle secondaire très brève est constatée dans la plupart des dialectes. Ceux de Syrie, d'Arabie, du Maghrib oriental en offrent des exemples⁽²⁾; dans le dialecte de l'Iraq cette apparition est pour ainsi dire régulière⁽³⁾. En palestinien, les formes verbales présentant le même schème n'en sont pas exemptes⁽⁴⁾. Le phénomène, bien connu déjà de l'arabe classique pour *فَعَل* «à la pause»⁽⁵⁾, bien connu aussi d'autres langues sémitiques, apparaît fréquemment dans notre dialecte : je lui donne pour plus de commodité le nom de *ségolisation*; ces voyelles secondaires s'évanouissent avec l'annexion des affixes personnels vocaliques; elles ne prennent jamais l'accent; elles sont de couleur variable,

⁽¹⁾ Comp. *M. G. T.*, 209, § 14 a, et *Dialecte de Tlemcen*, p. 51.

⁽²⁾ Cf. LANDBERG, *La langue arabe et ses dialectes*, p. 23, l. 5 et suiv.; aussi *Proverbes et Dictons*, *méléh* «sel» p. 141, l. 9; *náfis*, p. 227, l. 20, etc.; LÖNN, p. 9, *in princ.*; SOGIN, *Dīwān*, III, § 86, § 90; *Z. D. M. G.*, 1868, p. 180, note 2; *T. G.*, § 46; *M. G. T.*, § 72; la ségolisation serait fort rare en égyptien citadin (SPITTA, p. 89) et inconnue au dialecte d'Alep. (Cf. POURRIÈRE, ap. *Mitteil. des Seminars*, p. 210, note 1.)

⁽³⁾ Cf. MEISSNER, *Geschichten*, XIII, § 7 b.

⁽⁴⁾ Cf. LITTMANN, XIV, p. 9; comp. au reste *M. G. T.*, § 43; ceci n'apparaît en saïdien que parfois pour les verbes à dernière radicale *sh* et *h*: *ʔóhāt* «je suis allé»; *bóšt* «j'ai vendu»; mais dans les parlers du Sahara algérien le fait m'a paru beaucoup plus généralisé.

⁽⁵⁾ Cf. *Sibawaihi*, II¹, § 495; *Ibn Yaris*, § 641, p. 126 et suiv.

commandée par le voisinage vocalique ou consonantique : *hūkūm* «ordre»; *ségéʔ* «bande supérieure de la tente», *ʔóʔor* «verts», *méláh* «sel», *rákōb* «troupe de visiteurs pieux», etc.

Pas plus que dans les cas examinés plus haut (cf. *sup.*, p. 146) il ne saurait être question ici d'un dissyllabisme expiratoire. Les formes ségolées ne nous offrent qu'une seule syllabe, prononcée en un seul souffle; la consonne médiane apparaît clairement dans leur prononciation comme *divisée* (non *gémisée*) et portant à la fois sur la voyelle accentuée qui la précède et sur la voyelle très brève qui la suit. Ce n'est donc pas *hū-kūm*, *sé-géʔ*, mais *hūkūm*, *ségéʔ* qu'il convient de les noter au point de vue de la structure syllabique : comme l'allemand *Hämmer* (*Hammer*), non comme l'espagnol *cá-za*⁽¹⁾.

Il faut rapprocher des formes ségolées, bien qu'ils aient une tout autre origine, les représentants vulgaires des classiques *فَعَو*, *فَعِي* (*فَعَل*) dérivés de racines défectives. Le *q*, *i* final y a perdu tout caractère consonantique et s'est réduit à *u* (*ü*) *i* (*i*) voyelles⁽²⁾. *Délū* «seau» classique *دَلُو*; *zérō* «chiot» classique *زَرُو*; *mésī* «marche» classique *مَشِي*, *sómī* «aveugles» classique *عَمِي*, etc. Mais on ne saurait distinguer dans tous ces vocables deux syllabes *expiratoires*; il n'y a là, comme dans les formes ségolées qu'une seule syllabe prononcée en un seul et même souffle; et il faut noter au point de vue de la syllabe expiratoire non pas *dé-lū*, *só-mī*, mais *délū*, *sómī*, etc.; une oreille exercée saisit très facilement cette prononciation.

β. Sursaut. — J'appelle ainsi, dans le dialecte considéré comme en tlemcénien le *progrès* dialectal de l'accent, de la syllabe qu'il frappe en arabe classique vers la syllabe subséquente⁽³⁾. On le trouve en saïdien :

1^o Toujours pour les 3^{es} pers. sing. masc. du parfait des

⁽¹⁾ SIEVERS, *Phonetik*, p. 209, 210.

⁽²⁾ LANDBERG a bien rendu compte de ce fait ap. *Prov. et Dictons*, p. 180, note 1; comp. *Z. D. M. G.*, 1868, p. 182; et les observations de *Ibn-Yaris*, p. 1274, *in princ.* «que les mots comme *طَلِي* et *عَزُو*, reçoivent le même traitement à la pause, que les mots de même forme provenant de racines fortes»; c'est au reste le processus de l'hébreu par rapport à l'arabe classique, de l'amharique par rapport à l'éthiopien (cf. BARTH, *Nominalbildung*, p. 32, 38).

⁽³⁾ Je me réfère ici aux règles traditionnelles de l'accentuation classique, telles qu'elles sont exposées dans nos grammaires (par ex. WAIGUR, I, p. 27) mais je ne perds pas de vue ce que l'on a dit du caractère artificiel de cette accentuation (cf. *Z. D. M. G.*, 1875, p. 324; SPITTA, p. 59). — Par ailleurs on pourra trouver peu méthodique, qu'une question d'accent soit ici traitée par anticipation sous la rubrique de la *constitution syllabique*. Je n'ai qu'à

verbes trilitères à la 1^{re} forme : *ktéb* « il a écrit » = classique *kátab*, *uśál* « il est arrivé » = classique *uśal*; *qrá* « il a lu » = classique *qára*.

2° Toujours pour les 3^{es} pers. sing. masc. du parfait des VII^e et VIII^e formes : *nkébb* « il s'est fait inscrire » = *nkátab*; *nkásá* « il s'est habillé » = *nkásá*; *frégg* « il s'est séparé » = *ftáraq*; cf. toutefois pour les *verbes assimilés*, *infra*, LE VERBE.

3° Toujours pour les formes nominales *فعل* : *ylém* « bétail de la race ovine » = *yanam*; *gréb* « outres » = *qirab*; *zédéd* « nouveaux » = *zúdud*, *ásá* « bâton » = *ása*; sur quelques exceptions sporadiques, cf. *infra*, p. 158, 159.

4° Toujours pour les formes nominales *فعل* : *kbér* « plus grand » = *akbar*; *biáđ* « blanc » = *ábiađ*; *shór* « mois (pl.) » = *áshor*; *sbás* « doigt » = *ásbas*.

5° Fréquemment pour l'impératif msc. sing. du verbe trilitère *flób* « demande! » à côté de *qlób*, *ermá* « jette! » à côté de *ermi*.

6° Pour certaines formes *فعل* *gróbba* « corbeaux » = *ayriba*, *šmédá* « perches de la tente » = *ásmida*.

7° Pour certaines formes *فعل* : *gšár* « château » = *qásr*, *hábl* « corde » = *hábl*, *hölá* « doux » = *hily*.

Pour ces dernières formes, il faut naturellement poser sur le chemin du classique *fasl* au dialectal *fsál* une ségolisisation intermédiaire *fásal*; puis la voyelle très brève, secondaire, aurait pris l'accent, comme la voyelle primitive des classiques *fasal* qui ont pris dans le dialecte une accentuation *fasál*.

Stumme considère le *sursaut* généralisé des formes verbales *فعل* comme caractéristique des dialectes maghribins⁽¹⁾; et il a posé à bon droit la question de l'origine de cette particularité⁽²⁾. Existait-elle déjà dans le dialecte arabe de Hilál et de So-laïm? ne s'est-elle développée en lui qu'après qu'il eut été transplanté sur le sol — et j'ajouterai sur le sol *berbère* — du Ma-

répéter ce que j'ai dit ap. *Dialecte de Tlemcen*, p. 45. Les questions d'accentuation et d'économie syllabique se tiennent si étroitement qu'on ne peut guère songer à enfermer l'une des deux dans le cercle d'un exposé entièrement exclusif de l'autre. Je crois même qu'en fait, l'accentuation est dans les idiomes maghribins le facteur capital de la constitution syllabique.

⁽¹⁾ Il exclut le maltais des dialectes maghribins, malgré les affinités qu'il présente avec eux à nombre d'égards, en raison de ce qu'il ne connaît pas l'accentuation *sursautée* de *فعل* (*Malt. Studien*, p. 89, note 1; p. 83; cf. *contra* NÖLDEKE, ap. *Z. D. M. G.*, 1904, p. 906).

⁽²⁾ Cf. *T. M. G.*, xxxvii.

ghrib? A mon sens la linguistique arabe n'est pas apte à fournir, par ses seules ressources, la solution de ce petit problème. Deux séries d'études relevant de tout autres domaines, permettront seules de donner à la question, comme à beaucoup d'autres de dialectologie arabe maghribine, une réponse un peu scientifique : étude comparée de la phonétique et surtout de l'accentuation des idiomes berbères⁽¹⁾; étude historique et ethnographique des groupements sociaux parlant arabe dans l'Afrique du Nord⁽²⁾. Au contrôle de leurs révélations, on soumettra certains faits dès maintenant observés sur le terrain de la linguistique sémitique et de la dialectologie arabe, et dont je vais essayer un très rapide inventaire.

1° L'accentuation de la 2^e syllabe (*sursaut*) dans les formes nominales *فعل*, et verbales *فعل*, a été considérée par certains, comme primitive dans les langues sémitiques⁽³⁾. Elle se retrouve aujourd'hui en dehors du Maghrib, dans les dialectes bédouins du désert de Syrie, partiellement dans ceux de l'Arabie méridionale, de l'Oman, du Nedjd⁽⁴⁾. Certains faits dans le dialecte de l'Iraq peuvent être considérés comme des survivances de cette ancienne prononciation⁽⁵⁾.

2° On trouvera plus loin (LE VERBE) quelques observations sur l'accentuation de la VII^e et la VIII^e forme. D'une façon générale avec leur accentuation *sursautée* de *fsál*, *enfásal*, les idiomes

⁽¹⁾ Je rappelle ici que Rochemonteix a émis l'hypothèse que l'accentuation appelée par moi *sursautée* dans les dialectes arabes maghribins, était due à une influence berbère (cf. *Journ. asiat.*, fév. 1889, p. 206).

⁽²⁾ C'est dans ce sens que KAMPFMEYER a entrepris ses intéressantes recherches sur les tribus et les parlers de l'Afrique centrale et du Maroc (cf. *Studien der arabischen Beduinendialekte Innerafrikas*, et *Sāyia in Marokko*; ap. *Mitteilungen des Seminars für orientalischen Sprachen*, 1899 et 1903).

⁽³⁾ Cf. NÖLDEKE contre PHILIPPI, ap. *Z. D. M. G.*, 1876, p. 324; BARTH, *Nominalbildung*, p. 15, 99 et suiv.; WRIGHT (*Comp. Gramm.*, 172, 173) admet cette accentuation comme primitive dans le nom *فعل*, mais pas dans le verbe trilitère; aussi MAYER-LAMBERT, *de l'accent en arabe*, ap. *Journ. asiat.*, nov. 1897.

⁽⁴⁾ Cf. *Z. D. M. G.*, 1852, p. 194; 1868, p. 182; les observations de LANDBERG, *Hadr.* I, p. 13, 43; *Arabica*, III, p. 77; SOGIN, *Diwān*, III, § 126 et § 90 b; REINHARDT, § 10, II, § 242 et suiv.; remarquable est qu'en omāni cette accentuation dans le verbe existe seulement pour les verbes intransitifs *fríl*, *fríl*, et non pour les verbes transitifs *fásal*, *fésel*; c'est l'exacte contre-partie de ce qu'offre l'éthiopien.

⁽⁵⁾ Par exemple la présence de l'accent sur cette 2^e syllabe dans les représentants des féminins classiques *فعل*, comme dans le désert de Syrie; aussi dans les 3^e personnes fém. et pl. du verbe trilitère, comme dans le Nedjd, *šbíci* = *شبيكة*, = *ktibau* *كتباو*. *amálet* = *عمليت* (MEISSNER, *Gesch.*, § 8 c; § 17; § 57 a).

maghribins apparaissent comme isolés sur ce point parmi les dialectes.

3° L'accentuation *sursautée* des formes أَفْعَل (élatifs, noms de difformités) se retrouve partiellement en omāni; mais dans le Maghrib même, elle n'apparaît pas en tunisien et en tripolitain; le marocain la connaît, par contre, comme les dialectes oranais⁽¹⁾; on verra d'autre part que cette accentuation n'existe pas dans le dialecte pour أَفْعَل pourvu de l'article (lāfʿal; cf. *infra*, L'ARTICLE).

4° Le sursaut dans l'impératif singulier semble bien la vieille accentuation sémitique. Elle se rencontre fréquemment dans les dialectes de l'Arabie centrale, dans celui de l'Oman, en syrien. Dans l'Afrique du Nord, elle semble une particularité des dialectes de l'Ouest (marocain, oranais, aussi sud-algérois) et n'apparaît pas en tripolitain et en tunisien⁽²⁾.

5° L'accentuation *fāla* (afāla) des pluriels أَفْعَالَة أَفْعَالَة apparaît dans la plupart des dialectes⁽³⁾. Elle semble bien être primitive, comme dans les formes apparentées فَجَالَة désignant des singuliers féminins. A cet égard, un rapprochement s'impose entre les γρόββα, ὄμέδδα, etc., de notre dialecte et du tripolitain, représentant des pluriels classiques أَفْعَالَة, et les qšābbe = قَصَبَة, wrāqqa = وَرَقَة du désert de Syrie, représentant des fém. sing. classiques فَجَالَة (cf. sur le redoublement de la 3° radicale, *infra*, L'ACCENT)⁽⁴⁾. Cette accentuation n'apparaît pas en tunisien⁽⁵⁾.

6° Le passage du classique فَعْلٌ à fʿvl se trouve dans divers dialectes orientaux; les idiomes bédouins du Ḥaḍramūt, de l'Oman, de l'Arabie centrale, du désert de Syrie le connaissent⁽⁶⁾.

⁽¹⁾ Cf. REINHARDT, § 98, 6; cette accentuation existe en omāni pour les noms de couleur et de difformités, non pour les élatifs (cf. W. Z. K. M., 1895, p. 6, note 1); au contraire ašmāx = أَشْحَاح « plus élevé » ap. LANDBERG, *Dabīnah*, p. 72, l. 3; cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 92, 93; KAMPFMEYER, p. 244; T. G., § 76; M. G. T., § 117.

⁽²⁾ WRIGHT, *Comparat. Gramm.*, p. 188; SOGIN, *Diwān*, III, § 142 a; LANDBERG, *Ḥadr.*, p. 215, note 1; REINHARDT, § 274; OESTRUP, *Contes de Damas*, p. 131, 142, *in fine*.

⁽³⁾ Cf. SOGIN, *Diwān*, III, § 190; SPITTA, 26 a.

⁽⁴⁾ Z. D. M. G., 1868, p. 190, note 1, p. 191; أَفْعَالَة est forme *compensative* d'une forme à voyelle longue comme le sont dans nombre de cas des féminins singuliers فَجَالَة (cf. BARTH, *Nominalbildung*, p. 93, 144, 466).

⁽⁵⁾ Cf. T. G., § 108.

⁽⁶⁾ Cf. LANDBERG, *Ḥadr.*, p. 13, 42; REINHARDT, § 23 et suiv.; SOGIN, *Diwān*, § 90 c, § 91 b; Z. D. M. G., 1868, p. 182; SOGIN et WETZSTEIN remarquent toutefois que ce passage n'apparaît que dans certaines conditions consonantiques,

En saïdien il est plus fréquent que dans les dialectes de Tunis et de Tripoli, mais beaucoup moins qu'en tlemcénien. Beaucoup d'anciens fʿvl sont restés chez les ruraux d'Oranie à l'étape intermédiaire entre leur forme classique et le *sursaut*, c'est-à-dire à la ségolisiation fʿvʿl, à l'inverse de ce qu'offre le tlemcénien où, en principe, toutes les formes *ségolées* sont passées au sursaut. On a ainsi :

Saïdien, *mélél* « comme », tlemcénien, *mél*; saïdien, *kédéb* « mensonge », tlemc., *kédéb*; *ségéf* « bande supérieure de la tente », tlemc., *sqáf* « plafond »; *gábél* « avant », tlemc., *qbél*; *fézér* « point du jour », tlemc., *fǧér*; *békér*, *Bekr* (nom propre), tlemc., *bkér*; *gémáh* « blé », tlemc. *qmáh*; *méláh* « sel », tlemc., *mláh*, etc.

Et de même pour les formes classiques فَعْو, فَعْوِي qu'il faut rapprocher au point de vue de la constitution syllabique des formes *ségolées*, nous avons :

Saïdien, *zérǧ* « chiot », tlemcénien, *ǧrú* (جرو); saïdien, *délü* « seau », tlemcénien, *dlú* (دلو); saïdien, *mésī* « marche », tlemcénien, *mšī* (مشى); saïdien *zédi* « chevreau », tlemcénien, *zdi* (جدى), etc.

L'accentuation *sursautée* apparaît donc, deçà et delà, sur le champ des langues sémitiques et des dialectes arabes orientaux pour la plupart des formes verbales et nominales qu'elle affecte au Maghrib. De ce fait, faut-il voir dans le *sursaut* maghribin un processus proprement arabe et sémitique? Personnellement je ne l'oserais guère. L'étude comparée des dialectes maghribins permet d'élever contre cette solution, si tentante qu'elle soit, d'assez sérieuses objections. Si, en effet, sur le seul terrain de l'arabe nord-africain, l'on cherche à déterminer des « zones d'intensité » dans l'emploi des formes *sursautées*, il faut constater que :

1° Il semble moins généralisé dans le Maghrib oriental que dans le Maghrib occidental : élatif أَفْعَلٌ donnant fʿvl en Oranie et au Maroc, mais restant *afsal* en Tunisie et en Tripolitaine; impératif أَفْعَلٌ donnant fʿvl en Oranie et au Maroc, mais donnant *vfʿvl* en Tunisie et en Tripolitaine; formes nominales أَفْعَلٌ donnant

2° radicale faucale, ou γ vélaire, 3° radicale semi-voyelle redevenue dans le dialecte voyelle pure. D'autre part, dans les dialectes étudiés par ces auteurs, la forme féminine *fāla* elle-même, passe à *fāla* (*fālla*) quand la radicale est faucale (Cf. Z. D. M. G., 1868 p. 190, 191, et *Diwān*, III, § 91 f); dans le dialecte de l'Iraq, il arrive qu'avec les affixes personnels consonantiques, l'accent porte sur la voyelle de la 2° radicale dans des formes fʿvʿl, là où elle est secondaire (*ségol*), aussi bien que là où elle est primitive (MEISSNER, *Gesch.*, § 8, p. 40).

très généralement *fʿsʿl* en tlemcénien, en marocain, mais restant fréquemment, pour les mêmes mots, *fʿsʿl*, *fʿsʿl* en tunisien et plus encore en tripolitaïn⁽¹⁾. Or il est généralement admis, et à juste raison, semble-t-il, qu'en face du Maghrib El-Aqsa resté profondément berbère⁽²⁾, l'Ifrīqiya contient des éléments arabes plus compacts et plus purs : le sursaut maghribin se trouverait donc ethnographiquement plus berbère qu'arabe.

2° Le sursaut des formes classiques *fʿsʿl* semble beaucoup plus fréquent dans les idiomes citadins que dans les idiomes bédouins : à l'est il est plus fréquent en tunisien qu'en tripolitaïn; à l'ouest il l'est plus en tlemcénien qu'en saïdien; cependant dans le domaine de l'arabe oriental, on considère généralement le passage du classique *fʿsʿl* à *fʿsʿl*, comme une caractéristique des dialectes bédouins⁽³⁾; le sursaut maghribin, au contraire, serait plus citadin que bédouin.

III. — LES SONANTES DANS L'ÉCONOMIE SYLLABIQUE.

Que les liquides *l*, *r*, les nasales *m*, *n*, aient eu dans le sémitique ancien, aient encore dans les dialectes arabes modernes, le caractère particulier qui dans les langues indo-européennes a fait ranger tous ces phonèmes avec *y* et *i* dans une classe particulière, celle des sonantes, c'est ce qu'on a soutenu d'une part, et fermement contesté de l'autre⁽⁴⁾. Pour ce qui concerne les dialectes arabes, il faut à coup sûr faire la part du « coefficient personnel » des auditeurs. Pour moi je n'oserai pas avancer que, dans le présent dialecte, *l*, *r*, *n*, *m* puissent former syllabe⁽⁵⁾. Mais d'autre part, il n'est pas douteux que ces sons reçoivent chez les ruraux d'Oranie un traitement spécial, comme *y* et *i*; que certaines particularités de ce traitement se retrouvent, je crois, dans les

⁽¹⁾ Comp. Doutré, *Un texte arabe*, p. 61, note 2; dans le dialecte marocain des Houwāra, on trouve même sporadiquement des exemples de sursaut dans des *fʿsʿl* provenant de racines concaves (*tūyūr* = *تور*, p. 72, l. 15).

⁽²⁾ Notamment rappelons qu'à Tlemcen, le fondateur de la dynastie nationale aurait encore parlé berbère au XIII^e siècle (cf. *Monuments arabes de Tlemcen*, p. 142, note 4; BASSER, *Dictons de Sidi A. b. Yousof*, p. 9, note 1).

⁽³⁾ C'est ce que constate expressément LANDBERG, *Hadr.*, p. 42.

⁽⁴⁾ Cf. particulièrement HAUPT, ap. *Beiträge zur Assyriologie*, I, p. 293 et suiv., contre PHILIPPI, ap. *Z. G. M. G.*, 1886, p. 646.

⁽⁵⁾ SOGIN, STUMME, FISCHER admettent parfaitement *l*, *r*, *n*, *m* formant syllabe en marocain (*Houwāra*, p. 12, 13; *Mar. Sprichwörter*, p. 9) et aussi des spirantes, des affriquées, même exceptionnellement des occlusives (comp. STUMME, *Taz.*, p. 9); je suis pleinement de leur avis; SOGIN les admet en arabe (cf. *Diwān*, III, § 17 m; § 188 a); et LITTMANN en palestinien (cf. *N. V.*, p. 8, l. 6); contra LANDBERG, *La langue arabe et ses dialectes*, p. 23.

langues indo-européennes où on les explique par le caractère quasi vocalique des *sonantes*.

Je désignerai donc aussi dans le dialecte, sous le nom de *sonantes*, le groupe *l*, *r*, *n*, *m*, *y*, *i*; chose curieuse, et pour moi inexplicable, la sonore explosive bilabiale *b* reçoit aussi partiellement le même traitement, dont je vais tenter d'esquisser les traits principaux.

1° Une *sonante* consécutive d'une voyelle en arabe classique ne se sépare pas d'elle pour jouer en tête d'une syllabe suivante le rôle de *consonne*, là où semblerait l'exiger l'économie générale du saïdien.

a. Dans un groupement classique $vc^1 - c^2v - c^3v$ où c^1 est sonante, le *ressaut* n'intervient pas : il y a évanouissement de la voyelle de c^2 ; il n'y a pas apparition d'un groupement syllabique nouveau $vc^1vc^2 - c^3v$ ($vc^1 - c^1vc^2 - c^3v$, cf. *supra*, p. 149)⁽¹⁾.

Ainsi :

CLASSIQUE.	SAÏDIEN.	
<i>man-zi-la</i> ,	<i>ménz-la</i> « place »,	non <i>me-nez-la</i> (<i>mennezla</i>).
<i>iur-si-lu</i> ,	<i>iérs-lu</i> « ils envoient »,	— <i>ie-res-lu</i> (<i>ierreslu</i>).
<i>ial-ša-qu</i> ,	<i>iélz-gu</i> « ils s'attachent »,	— <i>ie-lez-gu</i> (<i>iellezgu</i>).
<i>yam-za-ti</i> ,	<i>yámz-ti</i> « mon signe d'œil »,	— <i>ya-maz-ti</i> (<i>yammazti</i>).
<i>šau-fa-tak</i> ,	<i>šóuf-tek</i> « ta vue »,	— <i>šo-uef-tek</i> (<i>šouueftek</i>).
<i>iāi-basu</i> ,	<i>iéib-su</i> « ils sèchent »,	— <i>ieiebsu</i> (<i>ieiebsu</i>).

Il peut arriver que dans le groupement $vc^1 - c^2v - c^3v$, c^1 soit *l*, *r*, *n*, *m*, *b* et que c^2 soit *y*, *i*, ou que inversement c^1 soit *y*, *i* et c^2 , *l*, *r*, *n*, *m*, *b* : il n'y a *ressaut* (ni redoublement) dans aucun des deux cas :

CLASSIQUE.	SAÏDIEN.	
<i>dau-la-ti</i> ,	<i>dóul-ti</i> « ma fortune »,	non pas <i>dóuuelti</i> .
<i>yāi-ra-tak</i> ,	<i>yéir-tek</i> « ta jalousie »,	— <i>yéiertek</i> .
<i>χāi-ma-tu</i> ,	<i>χéim-tāh</i> « sa tente »,	— <i>χéiemtāk</i> .
<i>iyyau-bišu</i> ,	<i>iyyāub-šu</i> « ils se renfrognent »,	— <i>iyyauuebsu</i> .
<i>tīl-qa-ti</i> ,	<i>télūti</i> « mon marc de café »,	— <i>tellouti</i> .
<i>gīr-ia-tek</i> ,	<i>zérítek</i> « ta course »,	— <i>zerreitek</i> ⁽²⁾ .

⁽¹⁾ On comparera *Dialecte de Tlemcen*, p. 53; Doutré, *Un texte oranais*, p. 58, noté pour *r*, *l*, et p. 59, *mansba* = *منصب* qui est un exemple pour *n*; aussi *T. G.*, § 12 a; dans l'omāni où le *ressaut* apparaît fréquemment, je ne relève pas d'influence des liquides pour ce qui est des formes verbales, mais je constate *ménzile*, *mándra* à côté de *mdérse*, *mqūbra* (§ 60, § 133).

⁽²⁾ Tlemcénien *yámmezti*, *šéuueftek*, *ieiebsu* (cf. les observations de STUMME, ap. *Z. D. M. G.*, 1904, p. 674).

Il peut arriver que dans le groupement classique $vc^1 - c^2v - c^3v$, c^1 soit m ou b et c^2 l, r, n ; dans ce cas, il y a *ressaut* (et redoublement de c^1); par contre, lorsque c^1 est l, r, n , et c^2 m ou b , il n'y a pas *ressaut*; ainsi :

iëbbërdu « ils ont froid »; *iëmmélku* « ils possèdent »; *iëmmén:ə* « ils échappent » (non *iëbrdu, iëmlku, iëmn:ə*).

Tandis que :

iërbitə « ils attachent »; *iëlbsu* « ils s'habillent »; *iëlmzu* « ils poussent du coude »; *tërmti* « mon postérieur » (non *iërrebto, iëllebsu, iëllemzu, terremti*).

b. Dans un groupement classique $c^1v^1c^2c^3$ (فَعْل), où c^2 est une sonante, ni le *sursaut*, si fréquent dans le dialecte ($c^1c^2v^1c^3$), ni même la *ségolisation* ($c^1v^1c^2vc^3$), n'apparaissent guère, et de fait on aura à Saïda, comme en général aussi dans tout le Maghrib⁽¹⁾ :

kélb, chien; *thélz*, neige; *félk*, tranche; *γálb*, victoire.
bérd, froid; *hórg*, brûlure; *férg*, bande d'oiseaux; *séřz*, selle.
bént, fille; *hánd*, acier; *zénd*, bras; *lénz*, arboise.
nems, furet; *γómd*, fourreau; *hámđ*, louange; *sémš*, soleil.
zebš, plâtre; *kébs*, bélier; *χúbz*, pain; *hábs*, prison.

c. Dans un mot ou un complexe de mots, un groupe classique $c^1vc^2vc^3$ où c^2 est *sonante* se réduit fréquemment à $c^1vc^2c^3$ (ou $c^1vc^2vc^3$); après évanouissement ou réduction de la voyelle brève qui la suit, la sonante c^2 et la consonne c^3 se rattachent à la syllabe précédente. On aurait presque envie de parler ici d'*absorption vocalique* ou de *syncope*⁽²⁾. Distinguons divers cas :

α. Le plus important est celui de divers classiques $c^1vc^2vc^3$ où bien loin qu'il y ait *sursaut*, comme il est arrivé d'ordinaire dans le dialecte, il y a réduction à $c^1vc^2c^3$:

hánk « joue », classique *حَنَك*; *šálf* « nourriture des bêtes de somme », classique *عَلَف*; *γárđ* « but », classique *عَرَض*; *hárm* « enceinte sacrée d'un marabout », classique *حَرَم*; *mélk* « ange » (à côté de *málek*), classique *مَلَك* (مَلَاك); *tárf* « côté, extrémité », classique *طَرَف*; *fárah* « joie », classique *فَرَح*; *qólm* « plume » (à côté de *qólm, qlém*), classique *قَلَم*; *šénb* « queue », classique *كَنْب*. C'est encore à cette série que je rattacherai *fišáduđ* « au lieu

⁽¹⁾ Comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 53; *T. M. G.*, xxxviii; *T. G.*, § 45; LANDBERG, *Hadr.*, p. 42, note 1; et *La langue arabe et les dialectes*, p. 23.

⁽²⁾ Cf. SIBBERS, § 817-821.

de », classique *عَوَض* et *mélf* « drap », tlemcénien *mléř*, pour lequel le classique *مَلَف* me paraît l'étymologie la meilleure. On entend dans certaines tribus du Sahara algérois *fárs* « cheval » = *فَرَس*; mais le mot est ici inusité⁽¹⁾. Enfin il est remarquable, que lorsque pour un même mot à c^2 sonante, il existe dans la langue classique deux formes, l'une *مَحْرَك*, l'autre non *مَحْرَك*, c'est généralement la 2^e qui est employée de préférence dans le dialecte : ainsi *šong* « cou » (classique *عُنُق* et *عُنُق*); *mářđ* « maladie » (classique *مَرَض* et *مَرَض*) *kéřš* « ventre » (*كَرْش* et *كَرْش*), etc.; dans les dialectes sahariens *tónb* « bas de la tente » (classique *طَنْب* et *طَنْب*).

β. Le fait est particulièrement fréquent lorsque la voyelle de c^1v est longue :

gált « elle a dit » (à côté de *gálet*, *قَالَتْ*);
žábt « elle a apporté » (à côté de *žábet*, *جَأَبَتْ*);
tářt « elle a volé » (à côté de *tářet*, *طَأَرَتْ*);
qámt « elle s'est dressée » (à côté de *qámet*, *قَامَتْ*);
bnixáld « les Beni-Kháled » (*بَنِي خَالِد*);
idóum « il fait durer » (*يُدَوِّم*, plus fréquent que *iddúöm*);
iláim « il rassemble » (*يَلْدِّم*, plus fréquent que *iláiem*);
šánd « il rivalise avec » (*يَعَانِد*, à côté de *šáned*)⁽²⁾.

⁽¹⁾ *hánk* aussi tripolitaïn, marocain; *tářf* également et aussi andalou, tunisien, marocain, libyque, commun algérien; peut-être d'un *طَرَف* classique, quoique les lexicographes ne veulent reconnaître que *طَرَف* dans le sens de *تَأْحِيَة*; *qólm* aussi sud-algérois (KAMPPFMEYER, p. 238, l. 18); sur *mélf*, cf. *Quelques observations sur Beaussier*; comparer les marocains *tólb* = *طَلَب*, *fúlk* = *فَلَك*, *hánš* = *حَنْش* (FISCHER, *Wortton*, p. 276, *in fine*; *M. S.*, p. 25, 26, 31) et les formes verbales des *Houwāra*: *šárb* = *صَرَب*, p. 46, l. 7; *šářz* = *شَرَح*, p. 42, l. 6; *hárq* = *حَرَق*, p. 38, l. 19; *yáld* = *وَلَد*, p. 30, l. 9; et *bárk* = *بَرَك* ap. SOCIN, *Mar.*, passim; il est douteux pour moi que le très courant maghribin *yáld* « enfant » (seul employé dans le présent dialecte, à l'exclusion de *uléd*) reporte à *وَلَد* et non au plus fréquent *وَلَد* (cf. STUMME, *T. M. G.*, xxxvii, note 2; et *T. G.*, p. 108); aussi en tripolitaïn sous l'influence du rythme de la phrase *háráb* = *هَرَب*, *hárz* = *حَرَج* (*M. G. T.*, § 36). Enfin le *šéřk* « maintenant » du Sud algérois, me semble sorti de la forme parallèle *šéřuk* (elle-même issue de *šéřuk* = *ذَا الرِّقَّة*) par absorption vocalique (KAMPPFMEYER, p. 243, *in fine*).

⁽²⁾ Comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 54; en marocain ap. *Houwāra*; *šálb* = *طَالِب*, p. 64, l. 20; *šářt* = *عَفَارِيَة* (عَفَارِيَة), p. 64, l. 26; *šyállk* = *أَخْوَالِك*, p. 52, l. 12; *mbářk* = *مِبَارَك*, p. 36, l. 12; *tált* = *تَالَتْ*, *šáms* = *خَامِس*, p. 50, l. 17; *mýálf* = *مَوَالِف*, p. 18, l. 2; *mráud* = *مَرَاوِد*, p. 20, l. 30, etc.; et FISCHER, *M. S.*, p. 11 e.

Dans des complexes avec la négation d'abord ou des particules :

māndīs « je n'emporterai pas » (*mā neddīs*);
mānšbōrš « je ne patienterai pas » (*mā nošbōrš*);
māismōšš « il n'entend pas » (*mā iesmōšš*).

Et il est remarquable que lorsque $c^1v^1c^2$ porte l'accent, l'évanouissement de la voyelle se produit fort bien encore, et l'accent passe sur la syllabe précédente :

sommōrha mōošet « elle n'est jamais arrivée » (*mā uōšet*);
finšsūh « en lui-même », *finšsūh*;
ūrgdet « et elle dort », *urēgdet*;
ūlβset « et elle revêt », *ulēβset*;
būmdien « Bou-Médine (nom propre) », *būmdien*⁽¹⁾.

2° Une sonante développe fréquemment avant elle une voyelle secondaire à laquelle elle vient s'adjoindre en formant une syllabe fermée⁽²⁾.

a. A l'initiale d'un mot, devant un groupe de deux ou plusieurs consonnes consécutives, la prothèse est particulièrement fréquente dans le dialecte lorsque l'initiale du groupe est une sonante. La voyelle ainsi développée est de couleur variable; généralement elle est *ē* : *ēnzēl* « il est descendu »; *ēlβés* « il s'est habillé »; *ērgēg* « mince »; *ānšēb* « part »; *āmlišh* « bon »; *ūmb'ārēk*, nom propre, *مبارك*; *ōrēlā* « il a été satisfait »⁽³⁾.

Les voyelles brèves *ū*, *i*, à l'initiale des mots, représentant des *uv*, *iv* classiques, développent fort bien aussi une voyelle prosthétique avec laquelle elles forment diphtongue : *ēlβés* « il a séché »,

(1) Excessivement fréquent dans les textes des *Houwāra*, par exemple : *kānqta* = *كانقطع*, p. 66 l. 6; *enēzēl* = *ينكحبك*, p. 70, l. 1; et avec des disparitions du redoublement de la consonne qui suit la sonante, ce qui est caractéristique et correspond pleinement au *māndīs* de notre dialecte : *htā-nš* = *حتى نقن* (نظف), p. 68, l. 15; *ūl-rdēt* = *ادارت*, p. 68, l. 5; *būndi* = *بندى* (بندى), p. 56, l. 26; *ūš* = *يرش*, p. 52, l. 21; SOCIN, *Mar.*, p. 28, l. 16; *finšesu* = *في نفسه*, etc.

(2) Le fait est bien connu de la linguistique indo-européenne. Cf. le traitement des *sonantes*, ap. MEILLET, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, p. 60 et suiv.; SIEVERS, § 814; on comparera aux importantes observations de ZIMMERN sur le développement d'une voyelle par les sonantes en sémitique (cf. *Z.F.A.*, 1890, p. 381 et suiv., comp. *Beiträge z. Assyr.*, II, p. 382, note).

(3) On comparera à *erheb*, *entōq*, ap. DOUETTE, p. 61; fréquent en syrien, ap. *Prov. et Dictons*; *ēndif*, p. 52, l. 9; *ēryif*, p. 74, l. 4; *ērfiq*, p. 271, l. 7; *ēmšit*, p. 112, l. 7; *ēmbēian*, p. 97, l. 8, etc.; LÖHR, p. 8, *in fine*, *ūhāf*, *imkātiūb*; aussi SOCIN, *Divān*, III, § 188; le fait est bien connu des langues indo-européennes, cf. SIEVERS, § 816.

à côté de *ibés*, *ibés*; *ēimīna* « à droite », à côté de *imīna*, *imīna*; *gūšāl* « il est arrivé », à côté de *ōšāl*, *ūšāl*⁽¹⁾, etc.

Il peut même arriver que cette tendance au développement d'une voyelle antérieure, se combinant avec la tendance à l'absorption d'une voyelle subséquente, un groupement dialectal $v^1c^1c^2$ remplace en tête d'un mot, dans une prononciation rapide, un groupement classique $c^1v^1c^2$, où c^1 était initiale d'une syllabe fermée accentuée; l'accent est transporté sur la voyelle secondaire développée : *ērgdet* « elle dort » (à côté et pour *rēgdēt*); *ēlβset* « elle revêt » (à côté et pour *lēβset*); *ēnzlet* « elle descendit » (à côté et pour *nēzlet*); *ēimna* « qui est à droite », féminin (à côté et pour *iēmna*)⁽²⁾.

b. Les formes *séglées* ou *sursautées* apparaissent presque invariablement dans le dialecte, là où, dans un groupement classique $c^1v^1c^2c^3$, c^3 est sonante⁽³⁾ :

mēhēl « comme » = *متهل*; *bēkēr* « nom propre » = *بكر*; *hūsēn* « beauté » = *حسین*; *hūkūm* « ordre » = *حكم*; *hābēl* « corde » = *حبل*; *sder* « poitrine » = *صدر*; *tbēn* « paille » = *تبين*; *hātēm* « obligation » = *حتم*, etc.

Au cas où c^3 étant liquide *l*, *r*, c^2 est nasale *m*, *n*, le sursaut ou la ségolisation apparaissent encore : *gmēl* « pou » = *قمل*; *tmēr* « datte » = *تمر*; ils n'apparaissent pas au contraire et le groupe reste $c^1v^1c^2c^3$ (cf. *supra*, p. 158) lorsque c^3 étant *m*, *n*, c^2 est *l*, *r* : *gōrn* « corne » = *قرن*; *dōlm* « injustice » = *ظلم*, etc.

c. Sur le changement sporadique d'un groupement $(v)c^1c^2vc^3$ en $(v)c^1vc^2c^3$ lorsque c^2 est sonante et c^1 faucale, cf. *infra*, p. 164.

De cet ensemble de faits, je conclurai que *la solidité et la fréquence des combinaisons diphtongiques vu, vi, vl, vr, vn, vm, vb sont une des caractéristiques du dialecte : il les maintient là où elles existaient en arabe classique; il les fait fréquemment apparaître là où elles n'existaient pas.*

(1) Comp. WEISSBACH, ap. *Z.D.M.G.*, 1904, p. 936 sur MEISSNER, *Gesch.*, § 5 i : *īgūl* = *ūgūl*.

(2) De nombreux exemples en marocain : *ūfidet* ap. SOCIN, *Mar.*, p. 10, l. 18; *ārdmu* ap. *Houwāra*, p. 46, l. 17; *ārd* = *آرد*, ap. *Houwāra*, p. 72, l. 6; ap. *M. G. T.*, *ārjast*, p. 223; *ār-kēbu*, p. 54, l. 4.

(3) Cf. *Dialecte de Tlem en*, p. 47; *T. G.*, § 46; 47, on remarquera que les grammairiens arabes dans leurs exemples et dans leurs considérations sur la ségolisation de *وَعَل* à la pause, donnent en première ligne des vocables où la 3^e radicale est liquide ou nasale (cf. *Sibawaihi*, § 495; *Ibn Ya'īš*, § 641).

IV. — LES FAUCALES DANS L'ÉCONOMIE SYLLABIQUE.

Le développement d'une voyelle secondaire par les faucales *h*, *ḥ*, *s*, parfois par les spirantes vélares χ et γ est un fait bien connu dans le domaine de la linguistique sémitique. Les divers dialectes arabes en offrent de nombreux exemples. En principe ces voyelles ne sont que des phonèmes de transition ne formant pas syllabe expiratoire distincte; leur détermination précise, tant au point de vue de leur couleur que de la place exacte qu'elles occupent, avant ou après la faucale, est souvent fort difficile⁽¹⁾. Exceptionnellement, elles peuvent devenir le centre d'une syllabe fermée et même prendre l'accent. Je crois pouvoir faire sur leur apparition dans le dialecte des Ūlād Brāhīm les distinctions suivantes :

1° Voyelle apparue devant la faucale;

a. Dans les formes nominales فعل où la 3^e radicale est faucale, *s*, *ḥ*, *h*, une voyelle *ä* (*ö*, *ä*) apparaît entre la 2^e et la 3^e radicale : il y a *ségolisation*⁽²⁾; généralement le saïdien ne pratique pas couramment dans ces noms le passage de l'accent sur cette voyelle secondaire, le *sursaut*, fréquent au contraire dans ce cas en tlemcénien : *mélāh* « sel », *žébāḥ* « ruche », *gémāḥ* « blé », *néfös* « utilité », *tābö* « nature », *yūžāḥ* « visage », etc. (tlemcénien *mlāḥ*, *ğbāḥ*, *qmāḥ*, *nfās*, *ībās*, *ūğāḥ*).

b. Entre une voyelle longue et une faucale consécutive non vocalisée apparaît généralement un *patakh* furtif : *žūös* « faim », *ērbūös* « printemps », *blāös* « couvercle », etc. (cf. *sup.*, p. 133, 134); le *patakh* apparaît aussi après une diphtongue : *nōūös* « espèce », *bēiös* « vente » (généralement *nōūös*, *bēiös*).

c. Les formes فائل , فعايل de l'arabe classique donnent généralement dans le dialecte *fāil* (*fāil*), *fšāil* (*fšāil*); lorsque la dernière radicale est une faucale, une voyelle brève *ö*, *a* apparaît devant elle, et l'*i* vocalique devient *i* consonantique, initiale d'une syllabe fermée : ainsi *šāiös* « perdu » et non « *šāi* », *sfāiaḥ* « fers à chevaux », et non *sfāih*, *žūāiāḥ* « côtés » (du dialectal *žihā*) et non pas *žūāih*, etc.⁽³⁾.

Il faut en rapprocher que l'absorption de voyelle brève par une liquide antécédente, dont j'ai parlé plus haut, ne se produit jamais lorsque cette voyelle est suivie d'une faucale : *ībāiös* « il

⁽¹⁾ Comp. Socin, *Divān*, III, p. 116, *in princ.*; § 182 b.

⁽²⁾ Comp. T. M. G., xxxviii, *in princ.*

⁽³⁾ Comp. ap. T. G., p. 18, *žāia*, *bāia*, *rāiaḥ*; p. 85, *in princ.*, *sfāiaḥ*.

salue », non *ībāis*, *mṛāuöh* « éventails », non *mṛāuh*, *īqārös* « il attend », non *īqār*; *īšālah* « il fait la paix », non *īšālh*. Dans l'annexion d'affixes personnels vocaliques *vk*, *vh* aux 3^e pers. pl. du parfait des verbes défectueux, on entendra fréquemment *ēlgāuk* « ils l'ont rencontré », à côté de *ēlgāuök*; mais toujours *ēlgāuöh* « ils l'ont rencontré », jamais *ēlgāuh*; la faucale *h* maintient encore ici la voyelle brève⁽¹⁾.

2° Voyelle apparue après la faucale.

a. Un *s*, un *ḥ*, initiaux d'un mot, en syllabe ouverte dans la langue classique, ne sont jamais absolument sans voyelles dans le dialecte, en opposition avec la loi générale du maghribin (cf. *supra*, p. 146, 147). Un phonème de transition très bref apparaît après la faucale : *söld* « sur », *söbāia* « sorte de vêtement », *sāneggā* « petites chèvres », *hānā* « ici », *hōrāb* « il a fui ». Il en est ainsi parfois aussi d'un *ḥ* initial, mais non toujours : *höfir* « fosse », *hāméd* « ahmed » (class. أحمد) *höbāra* « outarde », *hömār* « âne » (à côté de *hmār*, etc.).

b. A la fin d'un mot, dans un complexe de deux consonnes dont la première est une faucale, une voyelle très brève peut apparaître après cette faucale.

C'est régulièrement le cas dans les noms classiques $c^1v^1c^2c^3$ où c^2 est *s*, *ḥ* ou *h*; ils deviennent dans le dialecte *ségolés*, ou fréquemment même *sursautés* par le passage de l'accent sur la voyelle secondaire⁽²⁾ *tāsām* « nourriture », *ēlhād* « tombe », *fhās* « grossièreté », *šhād* « miel », *ērād* « tonnerre », *bāsād* ou *bšād* « après », etc.

C'est fréquemment le cas dans les formes verbales qui offrent le même complexe terminal : *smösöt* « j'ai entendu », *röhöt* « je suis parti », *šebbāhāt* « j'ai comparé »; avec l'annexion du *š* enclitique de négation à des formes verbales, à des prépositions : *mā-smösös* « il n'a pas entendu », *lā-tröhös* « ne pars pas », *māsölēhēs* « cela ne fait rien » (ما عليه شيء).

c. D'autres dialectes connaissent dans l'intérieur des mots, l'apparition d'un phonème de transition après une faucale précédée d'une voyelle et suivie d'une consonne vocalisée ($vc^1c^2vc^3$ où c^1 est faucale)⁽³⁾; cette véritable épenthèse n'apparaît, à ma connaissance, chez les ruraux d'Oranie, que dans un cas : c'est lorsque c^1 étant faucale, c^2 est sonante : les actions combinées

⁽¹⁾ Cf. Z. D. M. G., 1904, p. 695, *in princ.*

⁽²⁾ Cf. T. M. G., p. xxxviii, *in princ.*, et comp. Socin, *Divān*, III, § 90 c; § 91 b.

⁽³⁾ Cf. LANDBERG, *La langue arabe et ses dialectes*, p. 57; Socin, *Divān*, III, § 91 c; § 107 c; § 110 a; § 136.

de la *sonante* (absorption d'une voyelle suivante, développement d'une voyelle précédente) et de la *faucale* (développement d'une voyelle de transition subséquente) semblent se combiner ici, sans que j'ose attribuer à l'une d'elles la priorité ou la prépondérance, et le groupement primitif se transforme en $vc^1vc^2c^3$: ainsi : *ihārg* « il brûle » (au lieu et à côté de *ihāreg*) ; *ēnhālf* « je jure » (au lieu et à côté de *nāhlef*) ; *msāntha* « son sens » (au lieu et à côté de *ma,nētha*) et couramment *ēsārf*, *tārf*, *isārf* « je sais, tu sais, il sait », à côté de *nāref*, *tāref*, *isāref* ⁽¹⁾. Il faut en rapprocher encore des formes comme *hārs* « dur au toucher », à côté de *hāres*, class. أَحْرَسَ ; *sāur* « borgne », à côté de *sāūr*, class. أَصْوَرُ que j'ai entendues dans une prononciation rapide ; mais ici il faut songer aussi au processus, d'ailleurs voisin, que j'ai signalé plus haut (sonantes 1°, c, α, p. 158, 159).

QUATRIÈME PARTIE.

L'ACCENT.

a. Le dialecte des Ūlād Brāhīm offre, en général, la même accentuation du mot isolé, que les autres dialectes maghribins ⁽²⁾ : l'accent principal d'intensité frappe la dernière syllabe lorsqu'elle est doublement fermée (*cvc*, *cvcc*) ; il frappe la pénultième lorsque la dernière syllabe étant simplement fermée, cette pénultième est elle-même fermée. Une pénultième fermée qui s'est constituée sur le terrain dialectal, par épenthèse, par *ressaut*, n'échappe pas dans le dialecte considéré, à cette règle d'accentuation générale ; les formes *ressautées* comme toutes les autres connaissent l'accent principal de la pénultième ; il n'en n'est pas ainsi dans le Maghrib oriental ; et il conviendra d'examiner plus loin, si une autre accentuation des formes *ressautées* n'a pas existé plus anciennement dans le dialecte (cf. *infra*, p. 422).

b. L'annexion aux formes verbales et nominales d'enclitiques (suffixes personnels médiats et immédiats, particule de négation, etc.) modifie la constitution syllabique de ces formes ; elle

⁽¹⁾ Comp. *Dialecte de Tlemcen* ; M. G. T., § 86 ; et *Houwāra* ; *nhert*, p. 16, l. 9 ; *tharg*, p. 24, l. 6 ; aussi *sārf*, p. 54, l. 2, réduit à Tanger à *sāft* J. A., nov. -déc. 1905, p. 470, à comparer aux formes maltaises ; *hartha* = هَرْتَا ap. KAMPEFFMEYER, p. 238, *in fine*.

⁽²⁾ Cf. *Tlemcen*, p. 54, 55 ; T. M. G., xxxiv ; FISCHER, *Mar. Sprich.*, 9, 10 ; et *Zum Wortton im Marokk.* ; M. G. T., § 33.

en modifie aussi l'accentuation ; les plus importantes de ces modifications seront étudiées aux chapitres consacrés à « l'annexion au mot des suffixes personnels » et à « la négation ». Toutefois, il convient d'indiquer dès maintenant, que, fréquemment, l'accent principal se maintient dans les formes pourvues d'enclitiques, sur la syllabe qu'il frappait dans les formes non pourvues d'enclitiques ; et il en est surtout ainsi, lorsque cet accent frappait une syllabe à voyelle longue ; le tripolitaïn connaît aussi ce phénomène ; et s'oppose par là, au tunisien qui l'ignore ⁽¹⁾.

c. L'accent du mot isolé est fréquemment altéré dans la phrase pour des raisons d'emphase, d'effet oratoire ; aussi semble-t-il, pour l'établissement d'un rythme binaire de la phrase $\times \times \times \times \times$ ou $\times \times \times \times$ ⁽²⁾.

L'accent, dans le mot, produit parfois des allongements de syllabes brèves ; une syllabe ouverte frappée par l'accent se ferme par allongement de voyelle, par redoublement de consonne. Le parallélisme de ces deux effets d'une accentuation actuelle ou ancienne a été signalé, sur d'autres points du domaine sémitique ⁽³⁾ ; l'étude comparée des dialectes arabes permet, je crois, de vérifier l'exactitude de cette théorie ; et les parlars des ruraux oranais fournissent à cette vérification quelques faits importants.

I. — ALLONGEMENT DE VOYELLE.

1° Nous le trouvons, comme dans tout le domaine de l'arabe vulgaire, dans les impératifs de verbes concaves (ou à première radicale *hamza*) : *zād* « continue » ; *gūl* « dis » ; *kūl* « mange » ; — dans les représentants dialectaux de dissyllabes classiques à première radicale *hamza*, devenus monosyllabes, par la chute de ce *hamza* : *nēf* « nez » نَفْ ; *bāt* « aisselle » بَاتْ ; *rāuz* « riz » رَزْ ; *zāl* (zōlā-zāl « parce que » أَجَلْ ; *bīl* (à côté de *bēll*) « chameaux » اِبِلْ ; — dans des féminins *فاعة* provenant de racines assimilées ou défectueuses : *zāha* « côté » زَهَّة , *dūa* « prix du sang » دُوَا , *rūa* « poumon » رُوَا , *lōya* « langue » لُوَا (syrien, *lōyya*) ; *kōra* « boule » كُوَا ⁽⁴⁾ ; des

⁽¹⁾ M. G. T., § 160.

⁽²⁾ *Tlemcen*, p. 59 ; M. G. T., § 34-36.

⁽³⁾ Cf. BARTH, *Nominalbildung*, § 8 ; PRÆTORIUS, ap. L. B. L., *für orientalische Philol.*, I., 200 ; DELITZSCH, *Assyr. gramm.*, § 52, *in fine* ; 53 d.

⁽⁴⁾ Cf. *Tlemcen*, p. 58 ; *Prov. et Dictons*, p. 269 ; Z. D. M. G., 1868, p. 192, note 1 ; sur *nēf*, *zāl*, mes *Observations sur Beaussier*, p. 5, 89 ; sur *bāt*, LANDBERG, *loc. cit.*, contre DOZY, I, 49 ; il faut noter que déjà GAWALĪQĪ, connaît la forme ségolée طَا (χατα', p. 142) ; il signale aussi كُوَا et كُوَا (id., p. 151,

pluriels secondaires comme *niáf*, *bián*, *zuáih*, *kuári* mettent bien en lumière le sentiment morphologique qu'a pris le dialecte de cet allongement de voyelle, primitivement brève; — *hiža* (*höruf el-hiža*) «alphabet» = *هـ* appartient à la langue des tolbas et est d'origine littéraire.

2° Assez nombreux sont les exemples de classiques $c^1vc^2c^3$, qui passés dans le dialecte, par *ségolisation* à $c^1vc^2vc^3$, n'évitent le *sur-saut* (cf. *supra*, p. 155) et ne gardent l'accent sur la première syllabe qu'au prix d'un allongement de sa voyelle brève: ainsi: *âsem* (*uâsem*) «nom» اسم; *iâmes* (*âmes*) «hier» أمس; *hâsi* «puits» حسي; *âšör* «ašr» عصر; *mâšör* «Égypte» مصر; *âdel* «assesseur du cadí» عدل; *âhâl* «gens» أهل; *âhöd* «engagement» عهد; peut-être aussi *iâser* «beaucoup» يسر⁽¹⁾; *hêzeb* «section du Coran» حزب; comme à Tlemcen, à Alger et à Fez, doit, je pense, sa forme dialectale à l'influence de la langue littéraire. Sont encore d'origine littéraire: *mâlek* «ange» (la forme vraiment populaire est *mêlk*, cf. *supra*, p. 158); *fâqöt* «seulement» فقط⁽²⁾. — A Laghouat, le saint local سيدى انس est *sidi iâmes*.

3° Les représentants dialectaux des classiques فنج ont généralement la forme $c^1âc^2i$: *uâli* «saint» ولي; *âli* «haut» على; *šâbi* «jeune enfant» صبى (mais *šbîa* «jeune fille»); *bâli* «usé» بلى; *γâli* «cher» غلى; *qâui* «fort» قوى; *nâbi* «prophète» نبى (à côté de *nbî*); *bâri* «guéri» برى⁽³⁾. Déjà, dans la langue classique à la pause, ces mots ont une accentuation c^1vc^2i ; et cette accentuation se retrouve fréquemment dans le domaine de l'arabe vulgaire⁽⁴⁾. C'est à elle que j'attribue, dans le dialecte considéré, l'allongement de la première syllabe.

4° C'est encore à l'influence de l'accent que j'attribue les curieux allongements de voyelle de la syllabe *tv* dans certaines VIII^e formes: *iättâfgu* = يتفقوا «ils s'accordent» cf. *infra*, p. 449.

152); *léyya* pour لغى ap. J. A., juillet 1905, p. 181; *krâ* pour كرى ap. *Mohit el-Mohit*, II, 111 aussi en *šelha* ap. *Taz*, p. 202.

⁽¹⁾ Cf. *T. G.*, p. 183; *M. G. T.*, p. 317; andalou سهم = ساهم (Dozy, I, 697).

⁽²⁾ *Fâqöt* aussi tlemcenien; sur l'ancienneté de *mâlek* pour ملك (ملك), cf. l'intéressante information de *Mozhir*, II, 438, 439.

⁽³⁾ Comp. *Tlemcen*, p. 58 et 317.

⁽⁴⁾ Cf. WRIGHT, *Ar. Gram.*, I, p. 27, in *princ.*; Socin, *Divân*, III, § 100; SPITTA, p. 96, in *fine*; J. A., sept. 1906, p. 241.

5° L'accentuation de la pénultième dans les représentants des classiques *فَعْلَانُ* apparaît un peu partout dans le domaine de l'arabe vulgaire. Pour un certain nombre d'entre eux, cette accentuation se montre aussi à Saïda, et détermine à mon sens, un allongement de la voyelle brève: *rūfāga* = رُفَعَاءُ.

6° Nous trouvons enfin chez les Ūlād Brāhīm et chez tous les Telliens oranais, comme à Tlemcen, l'allongement de la voyelle de la syllabe c^3vt de la 3^e pers. fém. sing. du parfait devant les affixes personnels *vocaliques*, *āh*, *ek* ($c^3vt + āh$ devient $c^3ātāh$: ainsi *قَتَلَتْ* «elle a tué» est *kéttet*; mais *قَتَلَتْكَ* «elle l'a tué» est *kettlātāh*. — Cette accentuation de c^3vt dans les représentants des formes classiques *فَعْلَانُكَ*, *فَعْلَانُكَ* est très générale dans les dialectes arabes. La meilleure explication me paraît celle de Socin contre Vollers⁽¹⁾. — D'autre part, sur aucun autre point de la dialectologie arabe n'apparaît avec plus de clarté le parallélisme des deux procédés phonétiques: redoublement de consonne, allongement de voyelle, sous l'influence de l'accent. A cet égard, le traitement dans les dialectes de *فَعْلَانُكَ*, *فَعْلَانُكَ* a la même valeur que le traitement de *ma* enclitique en assyrien⁽²⁾. Il n'est pas inutile d'esquisser ici un tableau d'ensemble:

α. On trouve l'allongement de c^3vtv en $c^3āt v$ à Tlemcen, Alger, Nédromah, Biskra, la Calle, au Souf, dans la plupart des parlers algérois, dans tous les parlers du Tell oranais; et, en dehors de l'Algérie, en marocain citadin et en tripolitaïn; à Tolga (Sud constantinois), l'allongement se fait en *i* (*geṭṭu* «elle l'a tué») comme peut-être sporadiquement en iraqois⁽³⁾.

β. On trouve le redoublement de consonne (c^3vtv devient c^3vttv) à Constantine et dans le Tell constantinois comme à Tunis (*qāt-léttu* et non *qātlātu*), en Houwāri, en Omāni, dans le désert de Syrie, sporadiquement, semble-t-il, dans les dialectes du Liban et en maltais⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Cf. *Divân*, III, § 100; comp. STUMME, *T. M. G.*, xxxvi; SPITTA, p. 96, in *fine*.

⁽²⁾ Cf. DELITZSCH, *Assyr. Grammatik*, p. 134, 135 § 66^a.

⁽³⁾ Cf. *Tlemcen*, p. 58: 128 in *princ.*; *M. G. T.*, § 29; *Z. D. M. G.*, 1904, p. 676 in *fine*; MEISSNER, *Tanger*, p. 47, l. 42, *azbātu*; p. 62, l. 26, *azfātu*, etc.; MEISSNER, *Neuar. Gesch.*, § 80 c; mais contra *Z. D. M. G.*, 1904, p. 943. — Il est remarquable que, probablement par contagion analogique, le même allongement se montre parfois devant les enclitiques personnels *consonantiques* en tripolitaïn (*M. G. T.*, p. 271). — A Tanger il apparaît aussi avec des substantifs féminins *hadrti* «mon langage» *grbāto* «son outre», etc.

⁽⁴⁾ Cf. *T. G.*, § 139; *Houwāra*, p. 54, l. 9, *kabbarāto*; p. 54, l. 11, *habbetto*; p. 66, l. 30, *radetto*; etc.; aussi avec des substantifs féminins *maktātek*,

γ. L'accentuation $c^3\acute{v}t$ n'apparaît pas, devant les affixes vocaliques, à la première forme des verbes, dans le Sud algérois, ni chez les Ūlād saïiād de Teniet-el-hadd (Tell algérois), ni dans le dialecte juif de Tlemcen; l'accent se maintient dans ces dialectes sur l'initiale $c^1\acute{v}c^2$ de فَعَلْتَك, فَعَلْتَك; une forme *ressautée* apparaît parfois: ainsi Laghouat: *gétlet* et *gétlettu* «elle l'a tué»; Teniet-el-hadd: *kétlet* et *kétlettu* (avec redoublement de c^2 par l'accent)⁽¹⁾. A mon sens, ces formes sud-algéroises nous offrent l'adjonction *dialectale* des affixes *dialectaux* *u*, *ek*, au parfait fém. sing. *dialectal* *gétlet*; le complexe *gétlettu* est né sur le sol dialectal, et ainsi s'explique qu'y persiste l'accentuation de la forme non pourvue d'affixes *gétlet*. Au contraire, les *ketlâtâh*, *qôylâtu*, *qâfléttu*, etc. du reste de l'Algérie, de Tripoli, de Tunis, doivent être tenus pour les représentants directs du complexe ancien فَعَلْتَك, venu en un bloc, sous sa forme de complexe, jusqu'aux dialectes. — Dans les formes dérivées du verbe, l'accentuation de $c^3\acute{v}t$ et son allongement en $c^3\acute{a}t$ se montre, dans le Sud algérois et à Teniet-el-hadd comme partout ailleurs: *sârrbet* «elle a fait boire», *sârrbâtu* «elle l'a fait boire» = شَرَبْتِهَا; une autre accentuation aurait amené un concours de consonnes sans voyelles, impossible dans ces dialectes (*sârrbtu*?).

δ. Non plus qu'à Tlemcen, à Alger, et en marocain citadin, ne se montre, chez les Ūlād Brāhīm, et les autres ruraux oranais, l'accentuation $c^3\acute{v}t$ devant les affixes personnels vocaliques, pour les 3^{es} pers. fém. sing. de verbes concaves: *lâmet* «elle a blâmé» = لَامَتْ et *lâmtek* «elle t'a blâmé» = لَامَتْكَ; *bâsôt* «elle a vendu» = بَاعَتْ et *bâstâh* «elle l'a vendu» = بَاعَتْهَا⁽²⁾. J'ai dit plus haut qu'un accent portant, dans une forme verbale ou nominale non pourvue d'affixes sur une voyelle longue, persiste fréquemment sur cette voyelle longue, lorsque l'annexion d'affixes enclitiques modifie l'économie syllabique du mot: *bâstâh* (non *bâsâtâh* par *bâsôtâh*), *lâmtek* (non *lâmâtek* par *lâmétek*) sont des exemples caractéristiques de cette persistance. Il est à noter, au reste, que le dialecte de Biskra connaît précisément *bâsâtu* et *lâmâtek*, le parler de la Calle *bâsâtâh* et *lâmâtek*, comme le tripolitain, le parler de Tolga *bâsêtu* et *lâmîtek*, et le constantinois *bâsâttu*, *lâmétték* comme le tunisien.

p. 78, l. 10; *sahêbetto*, p. 62, l. 25; — LITTMANN, *N. V.*, *Qallaâttu*, p. 79, note 7; WETZSTEIN, ap. *Z. D. M. G.*, 1868, p. 184, note 1; REINHART, p. 12, in *princ.*, *ketbitto*; STUMME, *Malt.*, § 14, p. 92.

⁽¹⁾ KAMPFMEYER a fort bien noté *simâtu* et non *simâtu* pour le parler d'Ain-Madhi (p. 233, dernière ligne).

⁽²⁾ Cf. *Tlemcen*, p. 128; STUMME, ap. *Z. D. M. G.*, 1904, p. 677 in *princ.* MEISSNER, *Tanger*, *sâbtu*, p. 42, l. 5; *sâftu*, p. 62, l. 26, etc.

ε. Le participe féminin singulier construit avec un complément affixe personnel vocalique connaît à Saïda le même allongement de $c^3\acute{v}t$ en $c^3\acute{a}t$: *gâsât emgâblâtek* «elle s'est assise en face de toi»; *râhôt râfildâtâh* «elle partit en l'emportant» (*mgâblet* + *ek*, *râfildet* + *âh*)⁽¹⁾. Il en est sur ce point, non seulement en tlemcenien, en algérois, dans le Tell algérois et oranais, à Biskra, mais aussi dans le Sud algérois et à Teniet-el-hadd; à Tolga l'on a *mgâblîtek* entièrement comparable au *fâsilîtek* du désert de Syrie⁽²⁾. — A Constantine, comme à Tunis, nous trouvons encore ici le redoublement de consonne au lieu de l'allongement de voyelle: *mgâblétték*, *râfildéttu*; enfin à Tanger il y a allongement de *a* terminal, sans apparition du *t*, comme en égyptien⁽³⁾: *mgâblâk*, *râfildâh*.

II. — REDOUBLEMENT DE CONSONNE.

1° C'est assurément à l'influence de l'accent qu'il faut attribuer le redoublement de la dernière consonne dans le petit groupe des pluriels *fâvlla*, représentant des classiques أَفْعَالَةٌ, أَفْعَالَةٌ (cf. *infra*, *pluriel brisé*). Il est remarquable que des schèmes syllabiques analogues apparaissent, aussi sous l'influence de l'accent, dans les dialectes du désert de Syrie (*qšâbbe* = قَصَبَةٌ) et de l'Iraq (*qalîmmi* = قَلَمِي), cf. *supra*, p. 54.

2° J'ai dit plus haut (p. 149) que dans le phénomène dialectal du *ressaut*, l'apparition de la voyelle secondaire s'accompagnait généralement d'une gémination de la consonne qui la précédait: *meggebra* «cimetière» = مَغْبِرَةٌ; *îöððârbu* = يَضْرِبُوا; *îgâttârnu* = يَقْطُرُونَ; *bâyyôltâh* = بَعَلْتَهُ; etc.; que pour ces formes *ressautées*, dans le dialecte, l'accentuation courante était la suivante: accent principal de la pénultième, accent secondaire de l'antépénultième: *mèggébra*, *îöððârbu*, *îgâttârnu*, *bâyyôltâh*, etc.

Cette accentuation et ce groupement syllabique se retrouvent dans le dialecte d'Alger, dans la plupart des parlers du Tell oranais et algérois; c'est aussi l'accentuation tlemcenienne plus que je ne l'ai marqué dans mon étude sur le dialecte de Tlemcen. — D'autre part, une accentuation différente du même

⁽¹⁾ Cf. *Tlemcen*, p. 128 in *princ.*; DELPUIN enregistre la prononciation du participe féminin avec les affixes vocaliques en marquant la voyelle *fatha* (مغسبتة, مثقلته, p. 153, note 4); *quâsâtu* ap. KAMPFMEYER, p. 230, l. 10 est واجعت.

⁽²⁾ Cf. *Z. D. M. G.*, 1868, p. 191, note 2.

⁽³⁾ Cf. SPITTA, p. 241 c.

groupement syllabique, à savoir accent principal de l'antépénultième, accent secondaire de la pénultième (*méggèbra*, *ioḡḡārbu*, etc.) se rencontre aussi dans le dialecte considéré, comme en tlemcenien⁽¹⁾. Bien qu'elle apparaisse en somme à Saïda beaucoup moins généralement que la première, je la crois antérieure dans l'évolution du dialecte⁽²⁾. C'était, suivant l'opinion admise, l'accentuation ancienne des représentants classiques des formes verbales et nominales considérées⁽³⁾; c'est encore celle de leurs représentants, à forme *ressautée* et non *ressautée*, dans les dialectes de la Syrie, de la Tunisie, de la Tripolitaine, de l'Est algérien. Enfin, dans les formes verbales et nominales d'un schème classique analogue à celui des formes *ressautées*, mais où la présence d'une *sonante* a empêché le *ressaut* dialectal (cf. *supra*, p. 157), c'est invariablement sur la syllabe correspondant dans la langue classique à l'antépénultième des formes *ressautées* que porte l'accent, dans le dialecte considéré; ainsi : *mélhōfa* «haïk de femme» مَلْحَفَة (même schème classique que مَعْبُرَة); *iēnsāru* «ils prennent fait et cause» يَنْعَرُوا (même schème classique que يَضْرِبُوا); *ihōlhōlu* «ils traînent à terre» يَحْلُوا (même schème classique que يَقْطِرُونَ); *žerhōtāh* «sa blessure» جَرْحَتَهُ (même schème classique que بَعْلَتَهُ)⁽⁴⁾. — De ces faits, je conclus :

Que, dans les formes *ressautées*, un accent principal frappant l'antépénultième est l'accentuation ancienne; que cette accentuation a produit le redoublement de consonne fermant l'antépénultième; que, dans la suite, sous l'influence de l'accentuation générale du dialecte, qui comporte dans toutes les autres formes un accent principal frappant la *pénultième*, l'accent a progressé dans les formes *ressautées*; et que l'accent principal, frappant désormais leur pénultième, un accent secondaire a subsisté sur l'antépénultième; cet accent secondaire a suffi, à l'encontre de ce qui existe en marocain citadin, à maintenir la gémination de consonne qui fermant l'antépénultième conserve sa voyelle brève.

Un tableau d'ensemble de l'accentuation des formes *ressautées* dans les dialectes jusqu'ici étudiés de l'Afrique du Nord, permettra de marquer les relations, à cet égard, du saïdien avec les autres parlars maghribins.

Tunis, Tripoli, Libye⁽⁵⁾, Constantine : accent principal de l'antépénultième, sans redoublement de consonne : *īffvslu*.

(1) Je rappelle toutefois qu'en tlemcenien les représentants de مَعْبُرَة classique sont constamment devenus *mfvsla* (Tlemcen, p. 56).

(2) Comp. NÖLDEKE, ap. Z. D. M. G., 1904, p. 906, *in fine*.

(3) Cf. WRIGHT, *Ar. Gram.*, § 28-31.

(4) De même pour les formes مَعْبُرَة en omani (cf. *supra*, p. 157, note 1).

(5) Cf. HARTMANN, *Libys. Wüste*, p. 184, n° 128, 3 : *īhīshbe*.

Ūlād saīiād de Teniet-el-hadd : accent principal de l'antépénultième, avec redoublement de consonne : *īffvslu*⁽¹⁾.

Tlemcen, Nedromah : accent principal tantôt sur l'antépénultième, avec redoublement : *īffvslu*; tantôt sur la pénultième, avec redoublement : *īffvslu*; rarement sur la pénultième, sans redoublement de la consonne, et avec évanouissement de la voyelle brève de l'antépénultième : *īfvslu*.

Ūlād Brāhīm de Saïda, Tell oranais, majorité du Tell algérois : l'accent principal de la pénultième, avec redoublement de consonne est l'accentuation nettement prépondérante *īffvslu*; plus rarement l'accent principal porte sur l'antépénultième : *īffvslu*; plus rarement encore on a : accent de l'antépénultième, sans redoublement de consonne et avec évanouissement de la voyelle brève de l'antépénultième : *īfvslu*.

Sud algérois : de grandes variations apparaissent dans l'accentuation des formes *ressautées*. En général, les mêmes distinctions ne semblent valoir que pour le Tell algérois, à ceci près que le redoublement de consonne est remplacé par un allongement de voyelle : *īffvslu*, *īffvslu*, *īfvslu*⁽²⁾.

Marocain, maltais : l'accentuation presque constante est : accent principal de la pénultième, sans redoublement de consonne, et avec fréquemment, surtout en marocain, évanouissement de la voyelle brève de l'antépénultième : *īfvslu*⁽³⁾.

Il est possible de retrouver à travers les dialectes orientaux qui connaissent le *ressaut*, la même évolution de l'accentuation des formes *ressautées*;

Syrie : accentuation constante de l'antépénultième⁽⁴⁾;

Arabie centrale : accentuation prépondérante de l'antépénultième⁽⁵⁾;

Iraq : accentuation prépondérante de la pénultième⁽⁶⁾;

Oman : accentuation constante de la pénultième⁽⁷⁾. — Mais le redoublement de consonne corrélatif du *ressaut*, dans la majorité des dialectes algériens, ne se montre à ma connaissance nulle part en Orient.

(1) Je n'ai eu qu'un seul informateur pour cet intéressant dialecte.

(2) Cf. KAMPFMEYER, p. 242 *in princ.*; et *īūtalgūt*, p. 231, l. 12, à côté de *īūtalgik*, *īūtalgik* et *īūtalgik*, p. 233, l. 1, 6, 10. — A Tolga, je crois pouvoir affirmer, d'après mes observations personnelles que l'accentuation dominante est *īffvslu*; ainsi très nettement *īḡḡorbu* «ils frappent».

(3) Cf. STUMME, *T. B. L.*, p. 18, n. 35; FISCHER, *Mar. Sprichwörter*, p. 10, n. 1.

(4) Cf. les exemples cités plus haut, p. 147, note 2.

(5) Cf. SOGIN, *Divān*, III, p. 229 *in princ.*

(6) Cf. MEISSNER, *Geschichte*, § 59; mais en regard de *mehēbsi* = class. مَحْبُوسِي (§ 41 h), il faut considérer le *mkīnsi* de Bagdad = مَكْنَسِي ap. YAHUDA, *Orient. Studien Th. Nöldeke*, I, p. 405, n° 10.

(7) Cf. REINHARDT, p. 15, 16; *W. Z. K. M.*, 1895, p. 7.

MORPHOLOGIE.

PREMIÈRE PARTIE.

LE VERBE.

I. — LE VERBE RÉGULIER À LA 1^{re} FORME.

gsém (*ksém*, cf. *supra*, p. 110) قسم « il a partagé ».

	SINGULIER.	PLURIEL	
Parfait. 3 ^e m.	<i>gsém</i> .	} <i>gésmu</i> .	
3 ^e f.	<i>gésmet</i> .		
2 ^e m.	<i>gsémt</i> .		} <i>gsémtu</i> .
2 ^e f.	<i>gsémti</i> .		
1 ^{re}	<i>gsémt</i> .	<i>gsémna</i> .	
Futur. 3 ^e m.	<i>iegsem</i> .	} <i>ieggésmu</i> .	
3 ^e f.	<i>tégsem</i> .		
2 ^e m.	<i>tégsem</i> .		} <i>téggésmu</i> .
2 ^e f.	<i>téggésmi</i> .		
1 ^{re}	<i>négsem</i> .	<i>néggésmu</i> .	
Impératif. m.	<i>égsem</i> (<i>gsém</i>).	} <i>éggésmu</i> (<i>gésmi</i>).	
f.	<i>éggésmi</i> (<i>gésmi</i>).		
Partic. actif.	<i>gâsem</i> .	<i>gâsmîn</i> .	
Partic. passif.	<i>megsûm</i> .	<i>megsûmîn</i> .	

a. Le saïdien fait à la 2^e pers. du sing. une distinction de genre, comme la langue classique, le syrien, l'égyptien, le tripolitain, l'omāni, l'iracois, l'algérois, et tous les dialectes ruraux de l'Oranie : une finale *i* caractérise le féminin de la 2^e pers. sing. au futur, à l'impératif, au parfait⁽¹⁾; le tlemcenien et le tunisien ont perdu cette distinction de genres⁽²⁾. Au pluriel, par

(1) La finale *in* au futur, plus proche du classique *ين*, se rencontre dans les dialectes bédouins de l'Arabie, du désert de Syrie, de l'Iraq (Socin, *Divân*, III, § 141 a; MEISSNER, *Gesch.*, § 58).

(2) Le maltais ignore aussi cette distinction; et l'andalou ne semble pas l'avoir connue couramment (PEDRO DE ALCALA, p. 59, l. 13 et suiv.; dans *l'Age Muria*, p. 31, *afrahî* = *أفري*, à côté de *argab* = *أرغاب*). D'autre part, il est remarquable que le constantinois, comme le marocain citadin (cf. Doutré, p. 24,

contre, la distinction des genres, fréquente dans tous les dialectes bédouins d'Orient⁽¹⁾ aux 2^e et 3^e pers. est inconnue à Saïda. Je ne la connais au Maghrib que dans le dialecte du Souf.

b. La 3^e pers. sing. masc. du parfait, ici toujours *sursautée*, ne se prête pas dans sa vocalisation aux classifications régulières que connaissent certains dialectes orientaux (égyptien, omāni). Il ne me semble possible, ni de distinguer nettement des classes de verbes d'après la voyelle de la 2^e radicale, ni de marquer des rapports réguliers entre la vocalisation classique et la vocalisation dialectale. La voyelle la plus fréquente est *e*, *i* (cf. *supra*, p. 139) représentant aussi bien un *a*, qu'un *i*, ou un *u* classique : *rkéb* « monter à cheval » = *رَكَبَ*; *bréd* « se refroidir » =

بَرَدَ; *nzél* « descendre » = *نَزَلَ*. — Le voisinage consonantique a naturellement sur la vocalisation une influence prédominante; on trouve *â* avec les emphatiques, *â* ou *ô* avec les vélares *q* ou *γ*; *a* avec *χ*; *ā* avec la faucale *h*. — Les faucales *h* et *s* font apparaître *a* ou *ô*, assez capricieusement, tantôt l'une, tantôt l'autre de ces voyelles, sans que *a* représente nécessairement un *a* classique et *ô* un *u* ou un *i* : à côté de *smôz* « entendre » = *سَمِعَ*; *rbôh* « gagner » = *رَجَحَ*, on a *rôdâz* « teter » = *رَضِعَ*, *lsâb* « jouer » = *لَعِبَ*, *lhâs* « lécher » = *لَحَسَ* et *frâh* « se réjouir » = *فَرِحَ*; d'autre part, à côté de *gsâd* « s'asseoir » = *قَعَدَ*, *zrâh* « blesser » = *جَرَحَ*, on a *nsôs* « somnoler » = *نَعَسَ*, *fsôl* « faire » = *فَعَلَ*; *dbôh* « égorger » = *ذَبَحَ*, *rsôš* « trembler » (aussi *rsâš*) *رَجَشَ*, etc. — Le phonème de transition qui se fait entendre après une faucale première radicale est *ô* ou *â* pour *h*, *â* ou *ô* pour *s* et *h* : *hâdém* « faire crouler »; *hözém* « émouvoir »; *hözém* « poser des ventouses »; *ôzén* « pétrir »; *hâfâr* « creuser »; *sâréf* « connaître ».

c. Le groupement syllabique de la 3^e pers. fém. et de la 3^e pers. pl. du parfait est *c¹v¹c²c³v* (*gésmet*, *gésmu*) comme dans tout le Maghrib. Il est bien connu des langues sémitiques septentrionales (avec une autre accentuation parfois). Il nous reporte à des

note 64) a le suffixe *î* à la 2^e pers. du parfait, au masc. comme au fém. Je ne puis guère expliquer ce fait que comme une survivance, dans l'âge mûr, du langage enfantin, qui ne connaît guère que des interlocutrices, les femmes de la maison, et peu d'interlocuteurs (comp. NÖLDEKE, ap. *Lit. Zentralblatt*, 1904, n° 8, p. 268).

(1) Dialectes d'Arabie, du désert de Syrie, de l'Iraq, des ruraux palestiniens (LITTMANN, p. 10, 11).

qásamat, *qásamu* où la syllabe médiane ouverte a perdu sa voyelle non accentuée. Cette perte en égyptien ne s'est réalisée que dans la conjugaison des verbes *fusul*, *fúsil*, non pas dans celle des verbes *fásal*⁽¹⁾. Considérées par rapport à la 3^e pers. masc. sing., ces formes nous offrent un changement d'accentuation qu'on retrouve dans les dialectes de l'Arabie du Sud⁽²⁾; il est l'exacte contre-partie de celui qu'on peut observer dans le dialecte de l'Iraq où un masc. sing. *kíteb* correspond à un fém. *ketíbet*, et un plur. *ketíbau*. Le dialecte du désert de Syrie est ici plus conséquent; à un masc. sing. *fásal* correspond un fém. *fáslet* et un pl. *fáslau*⁽³⁾. — La vocalisation de la 1^{re} syllabe dans ces formes est déterminée par le voisinage consonantique; la tendance à une vocalisation *i* ou *u* de cette syllabe qui apparaît dans le Maghrib oriental n'est pas ici sensible⁽⁴⁾. Dans les verbes à 1^{re} radicale faucale, la voyelle de la 1^{re} syllabe au parf. 3^e pers. fém. et pl. reproduit la couleur du phonème de transition qui suit la faucale au masc. sing. : *sóžnet*, *sárfu*, *háfröt*, *hóžmu*, *hádmu*, etc. — Dans les verbes à 2^e radicale faucale, cette voyelle reproduit la couleur de celle de la 2^e radicale au masc. sing. : *fóžlet*, *láhset*, etc.

d. La voyelle de la 2^e radicale au futur sing. est fréquemment la même que celle du parfait. Y a-t-il eu précisément, comme le pense Stumme pour le tripolitain, influence de la vocalisation du futur sur celle du parfait? C'est ce qu'ici je n'oserais guère proposer; je crois simplement que cette identité s'explique par l'influence d'un même voisinage consonantique⁽⁵⁾. En tout cas du point de vue de la vocalisation classique, si l'on admettait que *ierham* = class. *يرحم* et *iórda* = class. *يرضع* expliquent les parfaits *rhám* (class. *رحم*) et *rás* (class. *رضع*), il resterait énigmatique que class. *يرحم*, *يرضع* donnent dans le dialecte *iesmös*,

⁽¹⁾ Cf. SPITTA, § 94; les observations de WRIGHT, *Ar. Gram.*, I. p. 97, et *Comp. Gram.*, p. 166, 167, et de BARTH, *Diwān al-Qutāmī*, p. xxix, l. 5; SOGIN, *Diwān*, III, p. 157, *in princ.*; LANDBERG, *Arab.*, III, p. 77, note 2.

⁽²⁾ En omāni, *fásal*, fém. *fáslet*; *fásil*, fém. *fáslit* (REINHARDT, § 242); dans le Hadramout, *qásal*, *daqál* et *mánu*, *qáslu* (HADR., I, p. 142); *gálet* (*Arabic*, III, p. 77).

⁽³⁾ Cf. Z. D. M. G., 1868, p. 184; SOGIN (*Diwān*, § 130 b) a tort de croire que WERTZSTEIN signale *fáslet* dans le dialecte bédouin du désert de Syrie. Ce dernier auteur caractérise expressément cette forme comme particulière au dialecte des citadins (Z. D. M. G., 1868, p. 190, 191).

⁽⁴⁾ Cf. M. G. T., § 23 et 45; rappelons qu'en araméen *i* (*e*) apparaît aussi dans la 1^{re} syllabe à la 3^e personne féminin du parfait.

⁽⁵⁾ Cf. M. G. T., p. 230 et Z. D. M. G., 1894, p. 3 l'influence du voisinage consonantique sur la vocalisation du futur est souveraine dans certains dialectes (REINHARDT, § 261 et suiv.), prépondérante dans d'autres (SPITTA, § 95).

ierböh avec la même vocalisation que les parfaits *smös* = عس, *rböh* = ع) ⁽¹⁾. — D'autre part, il existe ici une classe assez nombreuse de verbes où le futur connaît une vocalisation différente de celle du parfait; c'est celle des verbes à futur *u* (*o*, *o*) dont la liste est beaucoup plus considérable dans le dialecte qu'en tlemcenien (cf. *supra*, p. 140); elle comprend des verbes à futur *u* classique comme *iürgud* «il dort», *iüntur* «il arrache», *iörgoş* «il danse», *ióflöb* «il demande», *iúdχol* «il entre»; *ióhgun* «il transvase» (mais *ióhgen* «il est extravasé», ou «elle croupit» en parlant de l'eau), *iúnfođ* «il secoue», *iúgšod* «il s'assied», etc.; elle comprend aussi de nombreux verbes à futur *i* comme *ióhrob* «il fuit», *ióđrob* «il frappe», *iúdrok* «il atteint», etc.; et même quelques verbes à futur classique *a* comme *iúšrob* «il boit», *iúnkur* «il nie», *iótroh* «il étend», etc.

e. Les préfixes sont fréquemment vocalisés en *e*, *é*; devant les emphatiques et les vélares en *á*, *ö*; devant la faucale *h* en *ä*; devant *h*, *s* et la vélaire *γ* en *a* ou *ö*, suivant, semble-t-il, que le phonème de transition consécutif de la faucale au parfait sing. est *a* ou *ö*: *saréf*, *násref*; *háléf*, *táhlef*; *sóžen*, *nóžen*; *höžém*, *tóhžem*. Le préfixe *i* de la 3^e pers. incline fréquemment la voyelle *e* qui le suit vers *é*, *e*, la voyelle *a* vers *ä*: *iékteb* à côté de *nékteb*; *iáhlef* à côté de *náhlef*. — D'autre part, l'harmonie apparaît souvent ici entre la voyelle de la 2^e radicale et celle des préfixes dans les verbes à futur *u*; la première est *u*, *o*, *o*, parfois *ü* (cf. *supra*, p. 144) [surtout avec le préfixe *i* de la 3^e pers. masc.]. — Mais outre que le fait n'est pas constant dans tous les verbes de cette catégorie, on peut relever sur ce point de fréquentes variations des prononciations individuelles. Les cas d'harmonie vocalique sont fréquents dans les verbes à futur *u* donnés au paragraphe précédent à titre d'exemples; ajoutons-en quelques autres : *ngés* «fouiller la terre» *iónguš*; *éngál* «charger sur son dos» *ióngol* (*nqál* «copier», *ióngol*); *gšád* «se diriger» *iúgšod*; *sáğól* «entraîner (une monture)» *iósgol* (tandis que *sáqál*, *iásqól* «se rappeler»); *sásár* «presser» *iósšor*; *sásám* «préservé» *iósšom*; *šrát* «stupuler» *iúšrot*, etc. — Signalons les curieux *iúktel* «il tuera»; *ióχrež* «il sortira»⁽²⁾ qui ont leurs équivalents en tlemcenien; aussi *ióχzen* «il cachera» à côté de *iáχzen*.

f. Le *ressaut* est constant dans le dialecte au futur pluriel (sous la réserve du cas où la 1^{re} radicale est *sonante*, cf. *supra*

⁽¹⁾ Influence réciproque? cf. W. Z. K. M., VIII, p. 258.

⁽²⁾ Cf. *Tlemcen*, p. 63; dans les verbes défectueux on trouve dans le présent dialecte *ióγda* «il va», *iúχfa* «il est caché».

p. 157). La voyelle apparue par *ressaut* entre la 1^{re} et la 2^e radicale est fréquemment de la même couleur que celle de la 2^e radicale au singulier; parfois aussi elle est modifiée par l'influence du voisinage consonantique; les curieux *ik̄tel*, *iōxrez*, *iōxzen* font au pl. *iek̄kūtu*, *iāx̄x̄ūzu*, *iāx̄x̄ōznu*. — Je rappelle qu'on entendra aussi: avec une accentuation différente, *iēgḡesmu*; et avec une économie syllabique altérée *iēḡesmu* (cf. *supra*, p. 423).

g. A l'impératif, la forme masc. sing. *ḡsem* est plus fréquente que la forme *eḡsem*; dans cette dernière, pour les verbes à futur *u*, la voyelle initiale est aussi soumise à l'harmonie vocalique. Par contre, les formes *egḡesmi*, *egḡesmu* (sporadiquement *egḡesmi*, *egḡesmu*) sont peut-être plus fréquentes pour le féminin et le pluriel que les formes *ḡesmi*, *ḡesmu*. Ces dernières offrent un groupement syllabique connu pour elles d'une partie du sémitique septentrional (avec une autre accentuation); dans le Maghrib elles apparaissent aussi en marocain⁽¹⁾.

II. — LE VERBE SOURD À LA 1^{re} FORME.

m̄ess, *مَسَّ* «il a touché».

	SINGULIER.	PLURIEL.
Parfait.	3 ^e m. <i>m̄ess</i> .	} <i>m̄essu</i> .
	3 ^e f. <i>m̄esset</i> .	
	2 ^e m. <i>m̄essēt̄</i> .	} <i>m̄essēt̄tu</i> .
	2 ^e f. <i>m̄essēt̄ti</i> .	
1 ^{re}	<i>m̄essēt̄ti</i> .	<i>m̄essēt̄na</i> .
Futur.	3 ^e m. <i>im̄ess</i> .	} <i>im̄essu</i> .
	3 ^e f. <i>im̄ess</i> .	
	2 ^e m. <i>im̄ess</i> .	} <i>im̄essu</i> .
	2 ^e f. <i>im̄essi</i> .	
1 ^{re}	<i>im̄ess</i> .	<i>im̄essu</i> .
Impératif.	m. <i>m̄ess</i> .	} <i>m̄essu</i> .
	f. <i>m̄essi</i> .	
Partic. actif.	<i>m̄ās</i> .	<i>m̄āssin</i> .
Partic. passif.	<i>m̄em̄s̄s̄</i> .	<i>m̄em̄s̄s̄in</i> .

a. La vocalisation du radical au parfait est généralement *e*; *ā* apparaît dans le voisinage des emphatiques, du *q* et du *γ*; *a*

⁽¹⁾ Par exemple *sibgi*, ap. *Houwāra*, p. 62, l. 26; comp. *Tlemcen*, p. 61, KAMPFMEYER, p. 242, *ik̄tēbi*, *ik̄tēbu*.

apparaît dans le voisinage de *χ* et des faucales *h* et *z*. — La voyelle longue qui apparaît dans tous les dialectes⁽¹⁾, au parfait devant les suffixes de la 1^{re} et de la 2^e personne n'est pas *i* comme dans les dialectes citadins de l'Afrique du Nord, mais *ē* comme en tripolitein; et plus souvent encore on entend *ēi*⁽²⁾.

b. La vocalisation de la syllabe radicale est fréquemment la même au futur qu'au parfait: *šemm* «sentir» *išemm*; *ḡerr* «avouer» *iḡerr*; *šādd* «mordre» *išādd*, etc. Dans quelques verbes où le parfait est vocalisé en *a* le futur est vocalisé en *e*, *ō*: *χāff* «être léger» *iχēff*; *χārr* «dire des sottises» *iχērr*; *hābb* «aimer» *ihōbb*; *hāll* «ouvrir» *ihōll*; *sāzz* «être cher» *isōzz*; *sādd* «compter» *isōdd*. — Extrêmement fréquent est dans ces verbes le futur *u* (*o*) que la langue classique connaît déjà pour beaucoup d'entre eux: *šegg* «fendre» *išūgg*; *degg* «piler» *idūgg*; *rāgg* «être mince» *irōgg* (classique *رَوَّغ*); *šārr* «faire du mal» *išōrr*; *bārr* «faire du bien» *ibōrr*; *rādd* «rendre» *irōdd*; *γāss* «tromper» *iyōss*; *hārr* «avoir la diarrhée» *ihōrr*; *sāgg* «vomir un os qui étrangle (chien)» *isōgg*; *hākk* «frotter» *ihōkk*; *kāhh* «tousser» *ikōhh*, etc.

c. Le participe actif n'a jamais dans ces verbes la forme dédoublée que lui connaissent certains dialectes orientaux⁽³⁾: *mās* et non pas *māses* (comp. inf. 3^e forme).

III. — LE VERBE ASSIMILÉ ET À 1^{re} RADICALE HAMZA À LA 1^{re} FORME.

ūšēm, *وَسَمَّ* «il a tatoué».

	SINGULIER.	PLURIEL.
Parfait.	3 ^e ms. <i>ūšēm</i> .	} <i>uōšmu</i> .
	3 ^e fém. <i>uōšmet</i> .	
	2 ^e ms. <i>ūšēmt</i> .	} <i>ūšēmtu</i> .
	2 ^e fém. <i>ūšēmti</i> .	
1 ^{re}	<i>ūšēmt</i> .	<i>ūšēmna</i> .

⁽¹⁾ S'il faut en croire PEDRO DE ALCALA, l'andalou n'aurait pas connu régulièrement cette formation: *habēbt* s. v. *querer*, p. 362; *danānt* s. v. *pensar*, p. 335; *zemēmt* s. v. *sufrir*, p. 389 etc.; sur le processus de cette voyelle longue cf. les observations de SPITTA p. 216, et de VOLLERS, *W. Z. K. M.*, 1892, p. 171.

⁽²⁾ Il faut donc limiter en ce sens la remarque de WRIGHT, *Ar. gram.*, I, p. 69, *in fine*.

⁽³⁾ Cf. les observations de SPITTA, p. 217, 218; SOGIN, *Divān*, III, § 97 b; aussi palestinien: LITTMANN, *N. V.*, p. 19, v. 52, *fāhik*; p. 32, l. 1, *hātīt*; comp. le tlemcenien *sādet* et *sādel* (*Tlemcen*, p. 162) ici inconnu: *sātīt* est seul usité.

		SINGULIER.	PLURIEL.
Futur.	3 ^e ms.	<i>išem.</i>	} <i>išmu.</i>
	3 ^e fém.	<i>išem.</i>	
	2 ^e ms.	<i>tšem.</i>	} <i>tšmu.</i>
	2 ^e fém.	<i>tšmi.</i>	
	1 ^{re}	<i>nšem.</i>	<i>nšmu.</i>
Impératif.	ms.	<i>šém (ušem).</i>	} <i>ušmu.</i>
	fém.	<i>ušmi (ušmi).</i>	
Participle. actif.		<i>ušem.</i>	<i>ušmîn.</i>
	passif.	<i>mššm.</i>	<i>mššmîn.</i>

a. On entend aussi *ušém*, et *ušém* (cf. *supra*, p. 161) au parfait.

b. Au futur la diphtongaison *eu*, *ou* qui apparaît en tlemcenien est ici généralement absente. On n'y voit pas apparaître *ô* qui dans le dialecte, est la réduction habituelle de *o*, dans les rares cas où cette diphtongue est réduite : on a *û* (sauf dans certains cas de voisinage consonantique) qui semble reporter à *o* (1) : *ûhól* « être embarrassé » *ûhól*, *ûhlu*; *ûzen* « peser » *ûzen*, *ûznu*; *ûred* « aller boire (troupeaux) » *ûred*, *ûrdu*; *ûšâl* « parvenir » *ûšâl*, *ûšlo*; *ûzed* « se trouver » *ûzed*, *ûzdu*.

c. Les formes *ušem* d'une part, *ušmi*, *ušmu* de l'autre, sont moins fréquentes à l'impératif que *ušém*, *ušmi*, *ušmu*.

d. La forme la plus fréquente du participle passif connaît ici une diphtongue *š* de la 1^{re} syllabe : *mššm* « pesé »; *mššm* « passionné pour »; *mššm* « hérité »; *mššm* « sorte de corbeille » (class. *مودونة*), etc.; une forme avec diphtongue *ou* existe aussi dans le dialecte, mais est moins employée; ainsi, par ex. : *moušud* « qui se trouve » à côté de *mššud*. Ces formes apparaissent dans la plupart des dialectes bédouins du Maghrib (2). — La morpho-

(1) De même en tripolitaïn (*M. G. T.*, § 50), en omâni (REINHARDT, p. 95); en palestinien (LITTMANN, *N. V.*, p. 21, l. 1 *išalu*) sporadiquement dans les dialectes d'Arabie (*širid* ap. SOGIN, *Dirwân*, § 135 b); cf. aussi WRIGHT, *Comp. Grammar*, p. 287, l. 3. D'autre part, la disparition de *o* initial devant les préfixes, habituelle à la langue classique, et qui apparaît sporadiquement dans l'Iraq, en Égypte, en Palestine (MEISSNER, *Gesch.*, § 75; LITTMANN, *N. V.*, *ti'a* = *تيا* p. 22, v. 72) est dans le Maghrib entièrement inconnue jusqu'ici; l'andalou la pratiquait (*niezen*, sub voce *pesar*; *nirêð*, sub voce *eredar*; *naqif*, sub voce *enpinarse* ap. PEDRO DE ALCALA; et IBN GUZMÂN, *passim*).

(2) Avec *mî* et non *mš*, cf. *M. G. T.*, § 50; *Tlemcen*, p. 67; DOUTTÉ, p. 64; *مودونة* en libyque (HARTMANN, n° 4, v. 7), en tripolitaïn (*T. B. L.*, p. 153) en

logie des verbes à 1^{re} radicale *u* ignore partout ailleurs qu'au participle passif de la 1^{re} forme ce changement du classique *o* en *š*. Aussi ne peut-on guère songer, j'imagine, à un rapprochement avec le changement de *o* en *š* au futur que connaissent certains dialectes de l'Arabie ancienne, et que l'égyptien présente encore sporadiquement (1). J'ai dit plus haut qu'il fallait peut-être y voir un cas de dissimilation vocalique (cf. *supra*, p. 145).

e. Le verbe assimilé 1^{re} radicale *i* a une conjugaison normale *ibés* (*šibés* et *ibés*) « il a séché »; fém. *šibset*; fut. *šibes* et *šibsu*; part. actif *šibes*.

f. La classe des verbes à première radicale *hamza* n'est représentée ici que par *āmén* « croire », *āmōr* « ordonner »; dont la conjugaison est semblable à celle que connaît le tlemcenien (cf. *Tlemcen*, p. 65). Mais au futur à côté de *iāmen*, *iānu*, *iāmōr*, *iāmro*, on entend aussi *iāmen*, *iāmōr*, avec un hamza parfaitement sensible. Ce sont, je crois, des barbarismes littéraires dus à l'influence des demi-lettrés, dans le parler desquels elles apparaissent régulièrement (cf. *supra*, p. 102). Le participle passif offre fréquemment le changement de *ā* en *š* : *mššm* « digne de foi »; *mššm* « adipeux » (*ادم* non employé par ailleurs dans le dialecte); *mššm* « mangé » (mais *mākūl* « nourriture »); *mššm* « pris » (de *أكل*, *أخذ* sur la conjugaison dialectale desquels cf. *infra*, p. 435). Vraisemblablement, il y a eu influence analogique des participes passifs de verbes à 1^{re} radicale *o*, dont j'ai parlé plus haut (2).

oranais (COHEN-SOLAL, p. 127), en marocain d'Oujda (DELPHIN, p. 314, l. 7); *mššm* = *موجوع* ap. KAMPFMEYER, *Arab. Beduinendial.*, p. 200.

(1) Cf. WRIGHT, *Ar. gram.*, I, p. 79; SPITTA, p. 223; le changement en *ā* connu de certains dialectes anciens et aujourd'hui de ceux d'Arabie, de l'Iraq, du désert de Syrie n'apparaît à ma connaissance dans le Maghrib, du moins à la 1^{re} forme, qu'en libyque (HARTMANN, p. 95, *in fine iāga*, p. 121 *in fine tāga*). À la 1^o, il se montre en tripolitaïn (*M. G. T.*, § 64); le *iāš* du tlemcenien, aussi saïdien demeure pour moi énigmatique (cf. *Tlemcen*, p. 304; comp. SOGIN, *Mar.*, p. 44, note 104). D'autre part, STUMME voit dans le malltais *nāsal*, *tāsal* un allongement par l'accent de la 1^{re} syllabe de *نصل* *نصل* et non pas *نصل* = *نصل* (*Malt. Studien*, p. 103).

(2) Comp. DELPHIN, *passim* *ميشو*; SONNECK, *C. M.*, II, xxv; à rapprocher du tripolitaïn *mššm*, du tripoli-tunisien *mššm* (cf. *M. G. T.*, § 53); d'autre part les *mššm*, *mššm* palestiniens sont non des réductions de diphtongue *ai*, mais des imāla très prononcées (cf. LITTMANN, *N. V.*, p. 2); notons aussi que la réduction analogique des participes passifs des verbes hamzés, non plus à une forme *mei*... *mī*..., mais à une forme *mā*... *mū*... se rencontre aussi dans le Maghrib (*mššm* ap. *M. G. T.*, § 53 a; aussi ap. SONNECK, *C. M.*); rappelons que dans le désert de Syrie et en Palestine les formes *išud*, *iškul*, etc. apparaissent à la conjugaison du futur (cf. *J. A.*, sept. 1906, p. 235, 236; *Z. D. M. G.*, 1868, 172 sur 77, 11, et 78, 18).

IV. — LE VERBE CONCAVE À LA 1^{re} FORME.

lâm لَم « il a blâmé »; *mâl* مَل « il a penché »;
bân بَن « il a paru ».

	SINGULIER.		PLURIEL.					
Parfait	3 ^e ms.	<i>lâm</i>	<i>mâl</i> .	} <i>lâmu</i> <i>mâlu</i> .				
	3 ^e fém.	<i>lâmet</i>	<i>mâlet</i> .					
	2 ^e ms.	<i>lémt</i>	<i>mélt</i> .	} <i>lémtu</i> <i>méltu</i> .				
	2 ^e fém.	<i>lémti</i>	<i>mélti</i> .					
1 ^{re}	<i>lémt</i>	<i>mélt</i> .	<i>lémma</i> <i>ménna</i> .					
Futur	3 ^e ms.	<i>ilâm</i>	<i>imâl</i> .	} <i>ilâmu</i> <i>imâlu</i> .				
	3 ^e fém.	<i>tlâm</i>	<i>tmâl</i> .					
	2 ^e ms.	<i>tlâm</i>	<i>tmâl</i> .	} <i>tlâmu</i> <i>tmâlu</i> .				
	2 ^e fém.	<i>tlâmi</i>	<i>tmâli</i> .					
	1 ^{re}	<i>llâm</i>	<i>ênâm</i> .	<i>llâmu</i> <i>nmâlu</i> .				
Impératif	ms.	<i>lâm</i>	<i>mâl</i> .	} <i>lâmu</i> <i>mâlu</i> .				
	fém.	<i>lâmi</i>	<i>mâli</i> .					
Participe actif.	<i>lâim</i>	<i>mâil</i>	<i>lâimîn</i>	<i>mâilîn</i> .				
Parfait.	<i>bân</i>	<i>bânet</i>	<i>bént</i>	<i>bénti</i>	<i>bént</i>	<i>bânu</i>	<i>béntu</i>	<i>bénna</i> .
Futur.	<i>ibân</i>	<i>tbân</i>	<i>tbân</i>	<i>tbâni</i>	<i>ênbân</i>	<i>ibânu</i>	<i>tbânu</i>	<i>ênbânu</i> .
Impératif.	<i>bân</i>	<i>bâni</i>	<i>bânu</i> .					
Participe.	<i>bâin</i>	<i>bâinîn</i>	<i>(bêinîn)</i> .					

a. On distinguera ici comme ailleurs des verbes concaves à futur *î*, à futur *û*, et à futur *â*, ces derniers beaucoup moins nombreux que les autres. — Sur les formes *imâlu*, *tmâlu*, *nmâlu* au pluriel des verbes à futur *î* cf. *supra*, p. 144; *imîlu*, etc. sera au reste aussi entendu dans le dialecte.

b. La voyelle brève des 2^e et 3^e pers. au parfait n'est jamais *i*; elle est souvent *e*, quelle que soit la couleur de la voyelle longue du parfait; elle est parfois *ô* dans le voisinage des faucales *s* et *h* et des vélaires *q* et *γ*: *bôst* « j'ai vendu »; *sôft* « j'ai été dégoûté »; *hôt* « j'ai été stupéfait »; *qôst* « j'ai jeté ». Fréquemment enfin, elle est *u* (*o*, *o*) non seulement avec des verbes à futur *û* (*šâg* « goûter » *îšôg*, *šôgt*; *kân* « être » *îkân*, *kûnt*; *gâl* « dire » *îgâl*, *gûlt*), mais dans de nombreux verbes à futur *î*; ici ce phénomène déjà apparu dans d'autres dialectes, se montre avec une fréquence particulière; et il est, semble-t-il, encore bien plus généralisé dans les parlers

du Sud oranais : *šâb* *îšêb* « trouver » *šôbt*; *tâh* *îtêh* « tomber » *tôht*; *χâb* *îχêb* « être frustré » *χôbt*; *γâb*, *îγêb* « être absent » *γôbt*; *tâs* *îtôs* « obéir » *tôst*; *tâg*, *îtêg* « pouvoir » *tôgt*; *fâq*, *îfêq* « s'éveiller » *fôqt*; *zâôh*, *îzîôh* « mal réussir » *zôht*, etc. (1). — Très fréquent est à la 3^e personne féminin, lorsque la 3^e radicale est une sonante, l'évanouissement de la voyelle brève de la 2^e syllabe : *mâlt*, *lâmt*, *bânt*, *šârt*, *zâbt*, etc. (cf. *supra*, p. 159).

c. Le participe passif de ces verbes, lorsqu'il est usité a uniformément une forme *mvc¹î²uc³* : *mêbiûs*, « vendu »; *mâsiôg* « conduit au marché ».

d. Le verbe *χuôn* « voler » a ici comme dans d'autres dialectes algériens une conjugaison forte : fut. *îôχuen* (2).

V. LE VERBE DÉFECTUEUX À LA 1^{re} FORME.

glâ قَلَى « il a grillé »; *ênsâ* نَسِيَ « il a oublié ».

	SINGULIER.		PLURIEL.		
Parfait.	3 ^e ms.	<i>glâ</i>	<i>ênsâ</i> .	} <i>glôu</i> <i>ênsôu</i> .	
	3 ^e fém.	<i>glât</i>	<i>ênsât</i> .		
	2 ^e ms.	<i>glêit</i>	<i>ênsêit</i> .	} <i>glêitu</i> <i>ênsêitu</i> .	
	2 ^e fém.	<i>glêiti</i>	<i>ênsêiti</i> .		
1 ^{re}	<i>glêit</i>	<i>ênsêit</i> .	<i>glêina</i> <i>ênsêina</i> .		
Futur.	3 ^e ms.	<i>îégli</i>	<i>îénsa</i> .	} <i>îéglu</i> <i>îénsu</i> .	
	3 ^e fém.	<i>tégli</i>	<i>ténsa</i> .		
	2 ^e ms.	<i>tégli</i>	<i>ténsa</i> .	} <i>téglu</i> <i>ténsu</i> .	
	2 ^e fém.	<i>tégli</i>	<i>ténsi</i> .		
	1 ^{re}	<i>négli</i>	<i>nénsa</i> .	<i>néglu</i> <i>nénsu</i> .	
Impératif.	ms.	<i>égli</i> (<i>gli</i>)	<i>énsa</i> (<i>nsâ</i>).	} <i>églu</i> (<i>glû</i>) <i>énsu</i> (<i>nsû</i>).	
	fém.	<i>égli</i> (<i>gli</i>)	<i>énsi</i> (<i>nsî</i>).		
Participe	actif.	<i>gâlî</i>	<i>nâsi</i> .	<i>gâlîîn</i> .	<i>nâsiîn</i> .
	passif.	<i>mégli</i>	<i>ménsi</i> .	<i>mégliîn</i>	<i>ménsiîn</i> .

(1) Comp. *Tlemcen*, p. 68; *T. G.*, p. 18, *in princ.*; c'est le contraire de ce qu'offrent plusieurs dialectes orientaux, syrien, arabe, palestinien, etc. où l'*u* des verbes concaves, media *s*, au parfait, est fréquemment remplacé par *i* (cf. *Socin*, *Diwân*, III, § 130 b); il faut au reste remarquer ici que beaucoup des verbes concaves cités, représentent des 4^e formes (cf. *infra*, p. 443), mais appartiennent à des racines, originaires à media *u* : *šâb* (صوب), *tâs* (طوح), *fâq* (فوق), *tâg* (طوق), *tâh* dans la langue classique a futur *يطوح* et *يطوح* (cf. *Lisân*, III, 148).

(2) Cf. sur tout ceci *Tlemcen*, p. 68, *in fine*.

a. Au parfait la distinction de *فَعَل*, *فَعِل* conservée dans d'autres dialectes⁽¹⁾ a complètement disparu de ce dialecte; même la légère distinction que fait sur ce terrain le tripolitain à la 1^{re} et à la 2^e personne est ici entièrement inconnue; la diphtongue *éi* apparaît seule, jamais pour les classiques *فَعِل* la voyelle longue *i*⁽²⁾; le tlemcenien connaît, rappelons-le, la seule voyelle longue *i* réduction d'une diphtongue.

b. La 3^e pers. fém. sing. a ici comme en tunisien, en tlemcenien, en marocain des villes (comparer l'araméen) mais non en tripolitain ni en soufi, un *â* long (*â* sauf après les emphatiques, les faucales *z*, *h*, et les vélares, cf. *supra*, p. 134, 135). Je persiste à voir dans ce *فَعَات*, non une forme primitive, mais une formation analogique, secondaire, tirée du masculin⁽³⁾; le tripolitain *šrét* peut représenter le classique *شَرَات*; le saïdien *šrât* représente, à mon sens, non un primitif *شَرَات*, mais un dialectal *šrâ + t*. L'accentuation a eu peut-être aussi quelque influence; car les formes dérivées révèlent que là où l'accent porte sur la dernière syllabe du thème classique la voyelle longue *â* subsiste au féminin; que là, par contre, où l'accentuation porte sur la 1^{re} syllabe du thème classique, l'*â* long y disparaît (cf. *infra*, 2^e, 3^e, 7^e et 8^e formes). — Il en va de même au pluriel 3^e personne; le saïdien *šrâu* (*šrôu*) « ils ont acheté » est le dialectal *šrâ + u* (avec accommodation de *â* en *ô*, cf. *supra*, p. 143, *in fine*); le tripolitain *šrû* répond au classique *شَرُوا*⁽⁴⁾.

c. Le futur singulier est ici en *i* ou en *a*; dans les verbes à futur *a*, la 2^e pers. fém. sing. a une terminaison *i* par laquelle elle se distingue du masculin : *ténsa* « tu oublies » (masc.); *ténsi* « tu oublies » (fém.)⁽⁵⁾. — La catégorie des verbes à futur clas-

⁽¹⁾ Cf. SPITTA, § 46; REINHARDT, § 356, 357; SOGIN, *Dirwân*, § 128 d; ainsi le dialecte considéré offrirait la particularité notée par les auteurs classiques dans le parler de la tribu de Tâi.

⁽²⁾ Cf. M. G. T., § 52; aussi au Souf.

⁽³⁾ NÖLDEKE, qui avait d'abord eu cette opinion (*W. Z. K. M.*, 1894, p. 260, 261), semble maintenant considérer *فَعَات* comme un archaïsme (*Z. D. M. G.*, 1904, p. 905, note 4). Il est remarquable, d'autre part, que des formes avec *â* long conservé se présentent aussi dans les dialectes arabiques (SOGIN, *Dirwân*, § 130 a).

⁽⁴⁾ Avec réduction de *ó* (*و*) à *ú* vraisemblablement par analogie avec tous les autres verbes.

⁽⁵⁾ A Alger *ténsâi* qui est d'origine secondaire : *ténsâ + i*; tandis que *ténsi* saïdien serait le classique *تَنَسَى* avec *âi*, ramené à *i*, par analogie avec tous les autres verbes.

sique *u* a ici comme dans les autres dialectes, à peu près complètement disparu : cependant à *hbâ iâhbu* « ramper à quatre pattes », *dbâ iêdbu* « trotter », qui se rencontrent dans d'autres parlers maghrébins, il faut ajouter ici *ksâ iâksâ* « marcher avec peine » et *šfâ iôšfu* « pardonner » (pour ce dernier verbe vraisemblablement influence de la langue littéraire)⁽¹⁾. Le pluriel est pour ces quatre verbes semblable au singulier; la 2^e pers. sing. est *têdbi*, etc. Pour les verbes à futur *i*, le pluriel analogique en *îu* des dialectes citadins de l'Afrique du Nord est ici inconnu. Par contre le pluriel *ôu* des verbes à futur *a*, apparaît, assez rarement du reste, *iénsôu* (*iénsâu*) à côté de *iénsu*⁽²⁾.

d. Les verbes à dernière radicale hamza ont été ici comme partout ramenés à la classe des verbes défectueux : *êlbâ iêlba* « boire le colostrum » = *لبأ*; *blâ iôbta* = *بَطَو*; *brâ iêbra* = *بَرَى*.

e. *Klâ* et *χdâ* apparaissent ici pour les classiques *أكل*, *أخذ* comme en tlemcenien, tunisien, tripolitain; ils ont au futur une conjugaison classique *iâkul*, *iâχoç*; des participes actifs analogiques *kâli*, *χâçê*, et des participes passifs que j'ai étudiés plus haut (p. 431) : cf. au reste *Tlemcen*, p. 71. Il faut rapprocher d'eux le secondaire *gdâ* « allumer » visiblement de *وَقَدَّ*; il a des équivalents dans divers dialectes, et est largement répandu dans le Maghrib⁽³⁾. Il se conjugue entièrement comme un verbe défectueux. — Citons encore *šrâ* « advenir » à côté de *šâr* = *صار*, *ksâ* « marcher avec peine », tlemcenien *kuâs*, class. *كَاع*; en poésie *šfâ* pour *šâf* = *شَات*; aussi *šûâ* « briller » fut. *iôšûi*, part. act. *šûi* qui représente le classique *ضَاء*; il apparaît dans d'autres dialectes

⁽¹⁾ *hbâ* dans tout le Maghrib; *dbâ iêdbu* dans plusieurs dialectes oranais (*Tlemcen*, p. 69; DELPHIN 35, 5); dans l'Iraq *âšâfu* « je pardonnerai » à côté de *âšâfi* (MEISSNER, *Gesch.*, p. 58, l. 11 et 15); SPITTA (231, note 1) signale aussi dans le langage des lettrés d'Égypte : *argu* = *أرجو*; *âšku* = *أشكو*; à Saïda *nérza* et *néški*.

⁽²⁾ Cf. *Tlemcen*, p. 7; il n'apparaît pas non plus que le verbe défectueux dernière radicale *é* ait jamais ici été traité analogiquement comme un verbe fort, comme il est courant en omâni (*W. Z. K. M.*, 1895, p. 9, *in princ.* — Comp. le parfait *أَجِبُوا* ap. NÖLDEKE, *Z. Gramm.*, p. 12, l. 10 à rapprocher des formes égyptiennes, SPITTA, p. 232; *J. A.*, janv. 1885, p. 12); le tunisien *nîmsîu* (*T. M. G.*, p. 32, l. 7) offre pour le Maghrib oriental un exemple de ce phénomène.

⁽³⁾ Cf. *W. Z. K. M.*, 1894, p. 291, 292; le marocain a pour *أكل*, *أخذ* d'autres formes que *klâ*, *χdâ* (cf. *Tlemcen*, p. 71, note 1); il connaît *gdâ*, duquel il faut rapprocher le syro-égyptien *قَاد* = *قَاد* (cf. LANDBERG, *Prov.*, 290, 291); le Soufi a *klî* *χdê* mais des passifs *ikél* *iχdê*; comp. *darâ* de *وَدَع* ap. SOGIN, *Dirwân*, III, § 125 a; on comparera aussi les observations des lexicographes indigènes sur *وَدَع*, *خَاد*, *خَدَى* (LISÂN, XVIII, 244).

maghribins⁽¹⁾. Notons enfin que *šāda* «se fatiguer» عَمِيَ fut. *šāda* part. act. *šādi*, n'est jamais *šāda*; ce dernier verbe (2^e forme) signifie ici «fatiguer» fut. *šāda*⁽²⁾.

f. *šā* «venir»; fém. *šāt*; pl. *šāu*, part. act. *šāi* (*šāi*) et non *māzi* comme à Tlemcen (class. عَمِيَ). Dans le reste de la conjugaison du parfait se trouve une diphtongaison que d'autres dialectes connaissent : *šāit*, *šāiti*, *šāina*, *šāitu*⁽³⁾; au futur *šāi* (parfois *šāi*), *dāi*, *nāi*; *šāi* (ou *šāi*, cf. *supra*, p. 144) *dāi*, *nāi*. L'impératif est inusité on emploie *arūdh* ou *tāla* (cf. *infra*, p. 445 et 453). — *Rā* «voir» n'est usité qu'au parfait⁽⁴⁾, et moins que *šāf*: *rāt*, *rāit*, *rāiti*, *rāu*, *rāina*, *rāitu*.

VI. — LE VERBE À LA 2^e FORME.

Kéddēb كَدَّب «il a traité de menteur».

	SINGULIER.	PLURIEL.
Parfait.	3 ^e ms. <i>kéddēb.</i>	} <i>kéddēbu.</i>
	3 ^e fém. <i>kéddēbt.</i>	
	2 ^e ms. <i>kéddēbt.</i>	
	2 ^e fém. <i>kéddēbti.</i>	
	1 ^{re} <i>kéddēbt.</i>	
Futur.	3 ^e ms. <i>ikéddēb.</i>	} <i>ikéddēbu.</i>
	3 ^e fém. <i>ikéddēbt.</i>	
	2 ^e ms. <i>ikéddēbt.</i>	
	2 ^e fém. <i>ikéddēbti.</i>	
	1 ^{re} <i>nkéddēb.</i>	
Impératif.	ms. <i>kéddēb.</i>	} <i>kéddēbu.</i>
	fém. <i>kéddēbt.</i>	
Participle.	<i>mkéddēb.</i>	<i>mkéddēbin.</i>

⁽¹⁾ Sur *grā* cf. DOUTTÉ, p. 35, note 192; sur *šfā* BEL, la *Djāz̄ya*, p. 106, v. 35, note 3; et LANDBERG, *Hadr.*, I, p. 504, note 1; *šāda* ap. BEAUSSIER, p. 387, comp. arabe عَمِيَ = عَمِيَ Socin, *Divān*, § 125 b.

⁽²⁾ C'est par erreur que DEMOMBYNES pour Tlemcen, et DELPHIN pour un dialecte rural donnent عَمِيَ (*J. A.*, juill. 1904, p. 63, l. 1; textes, *passim*); on prononce partout en Oranie *šāda* comme à Tunis (*T. G.*, § 21), pas *šāda* comme en Arabie (Socin, *Divān*, III, § 129 d).

⁽³⁾ En tunisien et en tripolitain, il n'y a pas trace de diphtongaison (*T. G.*, § 22, *M. G. T.*, § 54); chez les *Houwāra* le dialecte paraît vacillant, comme sur bien d'autres points (*šāit*, p. 18, l. 7; *šāit*, p. 36, l. 15); ce sont les dialectes orientaux, arabe, iraqois, égyptien qui connaissent la diphtongaison dans ce verbe (ou la réduction à *é*), cf. les observations de SPITTA, p. 236; personnellement, je crois, au moins pour Saïda, à une réduction analogique de *šā* = عَمِيَ aux verbes défectueux.

⁽⁴⁾ Usité dans toute sa conjugaison à Tunis et à Tripoli (*T. G.*, § 22 *T. M. G.*, § 55).

a. A l'inverse de ce qui existe dans le dialecte de Tripoli, il est fréquent ici que les deux syllabes radicales aient une vocalisation différente; généralement c'est la première syllabe, accentuée d'ordinaire dans la conjugaison du verbe, qui a la vocalisation la plus colorée *a*, *ā*, très fréquemment *é*. La 2^e syllabe a généralement *e*. Cette particularité frappe vivement une oreille habituée à la résonance du dialecte tlemcenien qui connaît d'ordinaire ici une vocalisation *e*, pour les deux syllabes. Au reste la vocalisation est naturellement soumise à l'influence des consonnes voisines. Elle est la même au parfait et au futur :

Kémmel «achever» *ikémmel*; *šārrēz* «faire sortir» *šārrēz*; *šāllās* «payer» *šāllās*; *Kāssār* «briser» *ikāssār*; *šēllēb* «se cabrer» *šēllēb*; *šāllēg* «suspendre» *šāllēg*; *šārrōb* «éprouver» *šārrōb*; *šāzzēb* «pâturer au loin» *šāzzēb*; *tēbbōs* «suivre» *tēbbōs*; *kābbār* «honorer» *ikābbār*; *šāmmāḍ* «fermer les yeux» *šāmmāḍ*; *šērrēz* «seller» *šērrēz*; *šārrōb* «saillir (taureau)» *šārrōb*; *tārrōg* «saillir» (bélial) *tārrōg*; *fārrōy* «vider» *fārrōy*;
On entend fréquemment au fém. sing. et au pluriel *kéddēbu*, *ikéddēbi*, *ikéddēbu*, *mkéddēbin*, etc.⁽¹⁾.

Le participe actif et le participe passif ne se distinguent nullement l'un de l'autre. Comme l'a remarqué DOUTTÉ quand l'un est usité, l'autre ne l'est généralement pas; et c'est le plus souvent le participe passif qui est employé⁽²⁾. Le participe actif ne s'est conservé que dans quelques rares formes employées comme véritables substantifs : *mdārrōs* «professeur» مَدْرَسِي; *msāllēm* «patron» مَسَالِمِي; *muēdden* «muezzin», même, est peu employé ici; on dit plutôt *uodḍān*.

b. Pour le verbe *sourd* et le verbe *concave* je n'ai qu'à renvoyer ici à ce qui a été dit ap. *Dialecte de Tlemcen*, p. 73.

mōuūōl «élever des troupeaux» *mōuūōl*, *mōuūōlu*.
gēūēl «se mettre à l'ombre» *igēūēl*, *igēūēlu*.

⁽¹⁾ Cf. *Tlemcen*, p. 73.

⁽²⁾ Cf. DOUTTÉ, p. 22, note 39; HODAS, p. 149; rappelons d'autre part qu'en syrien d'après l'intéressante observation de LANDBERG, مَعْلَم est fréquemment employé pour مَعْلَم (cf. *Prov.*, p. 84, 85). On comparera d'autres exemples de confusion entre participes actifs et passifs de la 2^e et de la 3^e forme ap. Socin, *Divān*, III, § 111.

χάμμεν «réfléchir à» *ιχάμμεν ιχάμμου*.
κάρρῶρ «répéter» *ικάρρῶρ, ικάρρο*.

c. Le verbe assimilé se conjugue ici fort régulièrement.

υάσσῶλ «porter la nourriture aux travailleurs» *ιυάσσῶλ, ιυάσσῶλο*.
υάσσῶδ «exhorter» *ιυάσσῶδ, ιυάσσῶδο*.
ιέββες «faire sécher» *ιιέββες, ιιέββου*.

D'autre part, le verbe à première radicale hamza a été généralement ramené à une forme assimilée.

υόδδεν «appeler à la prière» *ιυόδδεν, ιυόδδου*.
υόκκελ «faire manger» *ιυόκκελ, ιυόκκελου*.
υάχχῶρ «reculer» *ιυάχχῶρ, ιυάχχῶρο*.

La conservation du hamza notée en tlemcenien (cf. *supra*, p. 101, n. 1) n'apparaît guère ici : citons cependant des participes, empruntés, à mon sens, à la langue littéraire : *μ'άθθαρ* «remarquable», *μ'άυης* «désespéré», *μ'άδδεβ* «bien élevé»; curieux est *meddīb* «bien dressé», en parlant d'un cheval, qui montre la forme *معدول* appliquée à *أدب* ⁽¹⁾.

d. Très remarquable est que le verbe défectueux se présente au parfait pour les 3^e pers. fém. et plur. avec une double série de formes. L'une a l'accent sur la 1^{re} syllabe et des terminaisons *et, u*; elle peut être tenue pour le représentant des formes classiques. L'autre a la même accentuation que la première forme pour ces personnes et des terminaisons *ât, âu, (ôu)*; elle est dialectale et analogique.

sârra «dépouiller», *sârret* et *sarrât*; *sârrou* et *sarrôu*.
zërra «faire courir», *zërret* et *zerrât*; *zërrou* et *zerrôu*.
hälla «adoucir», *hället* et *hallât*; *hällu* et *hallôu*.
sâua «fatiguer», *sâuet* et *sâuat*; *sâuiu* et *sâiôu*.

Des deux séries c'est la première qui est de beaucoup la plus employée dans le dialecte, tandis que les idiomes citadins ne connaissent que la seconde⁽²⁾. — Au futur on a naturellement

⁽¹⁾ Je n'expliquerai guère *meddīb* par une assimilation régressive de *ء* à *د* (cf. LITTMANN, *N.V.*, p. 2); c'est par une assimilation analogue qu'on a voulu expliquer l'énigmatique *sténna* «attendre» = *استعانى* cf. *infra*, p. 456; je crois bien plutôt que la racine *ادب* étant surtout employée à la 2^e et à la 5^e forme que le *d* est redoublé, on l'a analogiquement redoublé dans *meddīb*.

⁽²⁾ A Tripoli, bien entendu, on trouve des formations analogues à la première série saïdienne. — Dans la plupart des dialectes ruraux de l'Orie, il semble bien exister comme ici une double série de formes : Doutré, p. 15,

isârri; *tsârri* pour la 2^e pers. sing. masc. et fém.; plur. *isârrou*, etc. — Le participe passif sonne ici *msârri*; fém. *msârria*; plur. *msârriîn* ⁽¹⁾.

e. Très remarquable est la conjugaison de *ddâ* «emporter» *أدى* *ddêt*, *ddêt*, *ddêu* (jamais *ddê* et *ddû*); fut. *iddi*, plur. *iddu* (*iiddu*); avec un extraordinaire participe analogique *ddî* plur. *ddâîn* ⁽²⁾.

f. La deuxième forme est la plus employée des formes dérivées du verbe; elle a comme dans la langue classique des sens intensif, déclaratif, fréquentatif. Elle est parfois même «extensive quant au nombre»; ainsi, «il a égorgé un bélier» *dbôh uâhdêlkebâs*; «il a égorgé trois béliers» *debôh ôêlê kbâs*; «il a blessé mon frère» *zrah çôia*; «il les a tous blessés» *zerrâhôm êkkâll*; «il saisit le voleur» *gbâd elçân*; «il a saisi les voleurs» *gâbbôd elçân*; «il a commis un assassinat» *kter-rûôh*; «il a commis plusieurs assassinats» *ketter-rûôh* ⁽³⁾. Très souvent surtout elle est factitive et, dans ce rôle, remplace très généralement la 4^e forme, disparue du dialecte. Elle la remplace encore dans les cas où cette forme exprimait dans la langue classique l'idée de mouvement vers un lieu : *çârrob* «aller vers l'ouest» *أغرب*; *çerreg* «aller vers l'est» *أشرق*; *gêbbel* «aller vers le sud» *أقبل*, etc. ⁽⁴⁾. Parfois elle existe à côté de la 1^{re} forme, ou la remplace, pour des verbes concaves et des verbes exprimant une idée de mouvement ⁽⁵⁾: *hâuôs* «se promener»; *hâiôd* «s'écarter»; *hâuôd* «descendre»; *rouiôh* «partir (à côté de *râh*), *sêiier* «marcher au pas»; *çâuôr* «galoper» (aussi *denna*); *çouôt* «passer» (à côté de *fât*); *sôuôl* «interroger» (à côté de *sâl* *سأل*); *néggez* «sauter» (aussi *nâttôt*); *tébbôs* «suivre»; *zêlleb* «se cabrer». Parfois elle remplace la 5^e forme :

l. 8, *sémmu* et p. 15, l. 21, *môddâu*; p. 13, l. 30, *seqset*. BEL, *Djâzya*, passim *ولوا*, et *خلات*, p. 68, v. 46 à côté de *تعرت* (de *تعري*), p. 65, v. 19 (5^e forme qui suit la 2^e sur ce point, cf. *infra*, p. 445).

⁽¹⁾ De même dans tout le Maghrib *mçâbbi* aussi bien «caché» que «cachant»; *mçâbbi* aussi bien «bien élevé» que «éducateur». Remarque qu'ici, contrairement à ce qui arrive à Tunis, il n'y a pas d'allongement au féminin en *mçâbbiia*, *mçâbbiia*, (cf. *T.M.G.*, XXXVI; et les observations de FISCHER, *M.S.*, p. 10, note 1).

⁽²⁾ Comp. *Tlemcen*, p. 74; aussi la conjugaison tunisienne de *أدى*, ap. *T.G.*, p. 26, part. *middi*; aussi Socin, *Divân*, § 111 a); le participe *ddâi*, ap. DELPHIN, p. 44, l. 2 du texte *دايبي* (pluriel).

⁽³⁾ On comparera les intéressants exemples d'emploi de la 2^e forme *للتكتبير* donnés par FLEISCHER, *Beiträge z. arab. Sprachkunde*, I, 161.

⁽⁴⁾ *Ibid.*; aussi palestinien *qabbal*, *šammal*, *šarrig* (DALMAN, 27, 34).

⁽⁵⁾ Comp. Doutré, p. 25, notes 77 et 80; HOUDAS, p. 144; aussi SPITTA, p. 195, et Socin, *Divân*, III, § 129.

gérreb «s'approcher» *تقرب*; *móuyōz* «faire les cent pas»; *تموج*; *rēbbōz* = *ترجع* «passer le printemps»; *zémōz* «s'asseoir avec» *تجمع* (1).

g. Son aptitude à être dénomminative, déjà sensible dans la langue classique, s'est fort développée ici, ainsi :

déies «couvrir de *dis*»;
déier «mettre le poitrail à un cheval» *déir*;
bédéd «mettre sous la selle le tapis appelé *bdād*»;
bāhhōr «cultiver un jardin» *bhāira*;
sérer «faire des crosses de fusils» *srir*;
uōgged «ramasser de la fiente de bœuf» *ūgīd* «fumier de bœufs»;
tāmmōr «être gardien de silos» *tāmmār*;
gōllāl «jouer du *gōllāl*»;
gōssāb «jouer de la *gōsba*»;
tābbel «jouer du *tābbel*», etc. (2).

h. Très nombreuses sont enfin, pour cette forme, les formations secondaires dialectales :

móuyōn «confier un dépôt», de *māna* = *أمانة*;
móuyōr «marquer d'une cicatrice», de *māra* = *أمارة*;
móuyōs «aiguiser un couteau», de *mūs* = *موسى*;
uēiēd «irriguer un jardin», de *uād* = *وادي* «canal d'irrigation»;
zēiēd «mettre au monde», du persan-ture *زاد*;
šōuyōr «retourner vers», de *šūāq* «vers»;
θāqqā «accorder confiance», de *θīqā* = *ثقة*;
šāiēb «faire trouver», de *šāb*, *īšēb* = *أصاب*;
tāiēg «donner le moyen de», de *tāg*, *ūlēg* = *أطاق*;
fēiōq «éveiller», de *fāq*, *īfēq* = *أفاق*;
lēsēs «creuser les fondations», de *lās* = *الأساس*;
mšāiēl «de bonne race», de *šēl* = *أصيل*;
mmēššeg «crevassé aux mains», de *mšēg* = *مشق* (3).

(1) Cf. Z. D. M. G., VI, p. 209; L. A., XIII, 152, l. 9; I. Yasīš, p. 10, l. 7; LANDBERG, *La langue arabe*, p. 48; et VOLLERS, *Volkssprache*, p. 116.

(2) Comp. DOUÏTÉ, p. 21, notes 31 et 32.

(3) *شور* aussi ap. BEAUSSIER, p. 652; sur *zād* cf. M. G. T., p. 301; sur *شور* comp. DELPHIN, p. 102, 103; BEAUSSIER, p. 352; *θāqqā*, tlemcenien *tēiōq* avec le même sens; — *لَسَس* «blanchir à la chaux», ap. BEAUSSIER, p. 164 (SONNECK, C. A., p. 54, donne *لسسة* comme contraction de *الاسسة*); en omāni

Naturellement *yārra* √ *رأى* «montrer» comme dans la plupart des dialectes; *séggem* «rendre droit» (*استقام*), *sénnes* «consoler» (*استأنس*), *ségged* «mettre en ordre» comme dans tout le Maghrib, *réiēs* «faire signe», *qāiēn* «assurer son tir» (*يقين*), *séttēf* «disposer en ordre», *sāhhōm* «baigner» (tlemcenien *zāh-ḥam*) (1). — Caractéristique est *mānnēk* du français «manquer» et avec le même sens!

VII. — LE VERBE À LA 3^e FORME.

fāreg *فارق* «il a quitté».

	SINGULIER.	PLURIEL.
Parfait.	3 ^e m. <i>fāreg</i> .	} <i>fārgu</i> .
	3 ^e f. <i>fārgēt</i> .	
	2 ^e m. <i>fāregt</i> .	} <i>fāregtu</i> .
	2 ^e f. <i>fāregti</i> .	
	1 ^{re} . <i>fāregt</i> .	<i>fāregna</i> .
Futur.	3 ^e m. <i>ifāreg</i> .	} <i>ifārgu</i> .
	3 ^e f. <i>tfāreg</i> .	
	2 ^e m. <i>tfāreg</i> .	} <i>tfārgu</i> .
	2 ^e f. <i>tfārgi</i> .	
	1 ^{re} . <i>nfāreg</i> .	<i>nfārgu</i> .
Impératif	m. <i>fāreg</i> .	} <i>fārgu</i> .
	f. <i>fārgi</i> .	
Participe.	<i>mfāreg</i> .	<i>mfārgūn</i> .

a. Les verbes sourds ne connaissent pas ici couramment la forme non contractée, qui leur est habituelle en tlemcenien et que la langue classique n'ignore pas (2) : on entendra *yānn* «il a ergoté» (*yān*), 2^e pers. *yānnēt*, fut. *iyānn*; *hāss* «il a partagé avec» (*hās*), 2^e pers. *hāssēt*, fut. *ihāss*, etc., plus que *yānen*, *yānēt*, *hāsoš*, *hāsošt*; participe *myānn*, *mhāss*, pl. *myānnūn*, *mhāssūn*.

b. Je n'ai qu'à renvoyer pour la 3^e forme des verbes assimilés et à première radicale hamza, à ce que j'ai dit ap. *Dialecte de*

seīēs «fonder» (*اساس = ساس*); y a-t-il quelque rapport avec l'énigmatique *لَيْس* de DOZY, II, 561? (Comp. FLEISCHER, *Studien über Dozy*, p. 169) *مصبل* ap. BEAUSSIER, p. 652; comp. l'arabique *مَصْبَر* (5^e forme) de *مصبر* ap. *Hadr*, I, 43; *qāiād* «nommer cadi» (*qādi*) ap. TALLOVIST *arab. Sprichw.*, n^o 195.

(1) Sur *sāhhōm* cf. *Quelques observations sur Beaussier*, s. voce.

(2) Cf. Tlemcen, p. 75; WRIGHT, A. G. I, p. 71, § 124.

Tlemcen, p. 76; les verbes à première hamza sont toujours ramenés à des verbes assimilés : *uāta* « convenir » √ *أتى*; *uālef* « s'habituer à » √ *ألف* (*uālf*).

c. Dans les verbes concaves, la semi-voyelle *u*, *i*, de la dernière syllabe perd fréquemment sa voyelle, quand elle n'a pas l'accent, et forme diphtongue avec la voyelle longue qui précède : *rāud* « demander avec insistance », *sōum* « marchander », *lām* « rassembler », *qāis* « frapper avec des pierres ». Même la combinaison diphtongue peut subsister là où, d'après l'économie générale du dialecte, la dernière syllabe devrait prendre l'accent, et l'empêche de le prendre : *rāutt* « j'ai demandé avec insistance », à côté de *rāuēt*; *qāisna* « nous avons frappé de pierres », à côté de *qāiēsna*, etc. (Cf. *supra*, p. 159.)

d. Les 3^e pers. fém. et pl. du *parfait*, comme à la 2^e forme, ont une double série de formes, l'une avec des terminaisons *āt* et *āu* (*āu*, *ōu*), l'autre avec des terminaisons *et* et *u*; c'est la deuxième qui est la plus employée :

nāda « appeler », fém. *nādet* (*nātt*, cf. *supra*, p. 119 j), pl. *nādu*; *sāma* « être à côté de », fém. *sāmet* (*sāmt*, cf. *supra*, p. 159), pl. *sāmu*; *χāla* « entretenir en particulier », fém. *χālet* (*χātt*, cf. *supra*, p. 159), pl. *χālu*; *sāsa* « mendier », fém. *sāset*, pl. *sāsu*; plus que *nādāt*, *nādōu*, *sāmāt*, *sāmōu*, etc., fut. *inādi*, pl. *inādu*, participe *mnādi*, pl. *mnādīn*.

Il faut signaler ici l'intéressante formation *izāhi* « il emploie l'intercession de » (parfait inusité) dénomiatif de *جاء* et qui fait songer à *كأني* « se préoccuper », ingénieusement rapporté par Nöldeke à *بال* ⁽¹⁾.

e. Notons que le sens factitif de la 3^e forme, signalé par Nöldeke dans la langue classique avec de nombreux exemples, apparaît sporadiquement dans le dialecte : *uāsa* « faire » (proprement, « égaliser » métathèse de *ساوى*); *lāga* « faire rencontrer », *gābel* « mettre en présence de »; *gāreb* « rapprocher de »; *lām* « rassembler » (*لأم*), etc. ⁽²⁾.

VIII. — LE VERBE À LA 4^e FORME.

a. On peut considérer la 4^e forme, en principe, comme disparue du dialecte. Quelques participes seuls en ont été conser-

⁽¹⁾ *Zur Gram.*, p. 27; *L. A.*, XIII, p. 91, l. 12; comp. *J. A.*, 1904, p. 109.

⁽²⁾ *Id.*, p. 26, 27.

vés ⁽¹⁾. Ce n'est pas à dire qu'un certain nombre de verbes ne puissent être considérés comme les dérivés vulgaires de 4^{es} formes classiques : *ērsel* « envoyer » *أرسل*; *sbāh* « se trouver au matin » *أصبح*; *šōlēm* « informer » (*أعلم*); *slēm* « embrasser l'islam » *أسلم*; *gērr* « avouer » (*أقر*); mais leur conjugaison est de tout point semblable à celles de 1^{res} formes. — Remarquables à cet égard, sont d'assez nombreux verbes concaves; *gām*, *igīm* « séjourner » (*أقام*), tandis que *qām*, *iqōm* « se lever » = *قام*; *dār*, *idār* « faire » (*أدار*) tandis que *dār*, *idōr* « tourner » = *دار*; *šād*, *isēd* « raconter » (*أعاد*) tandis que *šād*, *isōd* « devenir » = *عاد*; *fāq*, *ifēq* « s'éveiller » (*أفاق*) tandis que *fāq* *ifūq*, « uriner (cheval) »; *hān*, *ihīn* « avilir » (*أهان*); *rād*, *irād* « vouloir » (*أراد*); *tāg*, *itēg* « pouvoir » (*أطاق*); *šāb*, *isēb* « trouver » (*أصاب*); *tās*, *itēs* « obéir » (*أطاع*). On comparera aux observations de Landberg pour des formes syriennes analogues ⁽²⁾. Citons aussi parmi les verbes defectueux, *šōtās*, *isōte* « donner » (*أعطى*); *ifā*, *itōfi* « éteindre » (*أطفا*) tandis que *ifā*, *itōfa* « s'éteindre » = *طفي*; *γuā*, *itōγuī* « séduire » (*أغوى*) tandis que *γuā*, *itōγua* « être corrompu » (*أغوى*); *brā*, *iebrī* « donner décharge » (*أبرى*) tandis que *brā*, *iebra* « se guérir » (*برى*); *χfā* *itōχfi* « cacher » (*أخفى*) tandis que *χfā*, *itōχfa* « être caché » (*أخفى*); *elqā*, *ielqe* « jeter » (*ألقى*) tandis que *lqā*, *ielga* « rencontrer » (*ألقي*) ⁽³⁾.

b. Enfin, à Saïda comme dans tout le Maghrib, s'est maintenu un représentant dialectal de la forme admirative classique, *ما فعل*; je donne ici sa conjugaison avec les pronoms affixes; mais elle s'emploie fort bien sans eux : *mēkbēr* « combien est grand »;

⁽¹⁾ Comp. *Tlemcen*, p. 77, *W. Z. K. M.*, 1894, p. 259; en andalou, elle semble s'être parfois conservée (PEDRO DE ALCALA : *audiat* = *أودعت* s. voce *comendar á guardas*); mais aujourd'hui, dans le Maghrib, je ne crois guère qu'elle apparaisse; DOUTTÉ (p. 22, note 45; p. 33, note 72) a tort de considérer *ērsel*, *ēsbah* comme de véritables 4^{es} formes; le *e* initial n'est qu'une voyelle prosthétique, nullement le représentant du *f* classique.

⁽²⁾ Cf. *Prov.*, p. 11, 422; comp. *Z. D. M. G.*, 1852, p. 195; 1868, p. 171; mais contre l'hypothèse adoptée par LANDBERG d'une origine analogue des verbes hébreux *עץ*, cf. NÖLDEKE, *Beiträge*, p. 34 et suiv.; dans le présent dialecte, les verbes énumérés sont au reste devenus à tel point des 1^{res} formes, qu'ils ont des participes actifs : *rād*, *dār*, *tēōr*, etc.

⁽³⁾ Comp. *Tlemcen*, p. 70; *ifā*, *ielfa*, *zād*, *iezza*, cités dans cet ouvrage, sont inconnus au présent dialecte, mais *ap. Socin Mar.*, je relève p. 24, l. 15 *ikfāha*, et l. 19 *iezzaħa*; et IBN GUZMAN, fol. 18^a, l. 8 *تكفاهم*.

1^{re} sing. *mèkkébrni*, 2^e sing. *mèkkébrék*; 3^e masc. sing. *mèkkébräh*; 3^e fém. sing. *mèkkébrha*; 1^{re} pl. *mèkkébrna*; 2^e pl. *mèkkébrkum*; 3^e pl. *mèkkébrhum*. — La voyelle longue du classique *la* a disparu ici comme en tlemcenien⁽¹⁾. Avec les affixes vocaliques, il y a *ressaut* et *redoublement* par l'accent. Bien entendu, lorsque la 1^{re} radicale du thème verbal est *sonante*, il n'y a ni *ressaut* ni *redoublement*: *mélbgék* «que tu es poli»; *ménfzah* «qu'il est utile»; *móusah* «qu'il est large» (موساه).

La conjugaison de la forme admirative des verbes défectueux et concaves, marche entièrement d'accord avec celle de ces verbes en tlemcenien (cf. *Tlemcen*, p. 77); mais celle des verbes sourds est fort remarquable: *máχfef* «combien est léger»; *máχféfni*, *máχχáffek*, *máχχáffäh*, *máχféfha*, *máχféfna*, *máχféfhum*, *máχféfhum*. — Le dédoublement des deux dernières radicales avec les affixes consonantiques, doit être rapproché de celui qu'on constatera plus loin dans les élatifs provenant de racines sourdes (cf. *infra*, p. 459). Il semble que le dialecte ait gardé le sentiment de la parenté des élatifs et des «verbes d'admiration». La théorie aujourd'hui dominante de l'origine nominale de ces derniers⁽²⁾ reçoit ici, je crois, sur le terrain de la dialectologie, une nouvelle et curieuse confirmation. D'autre part, de l'existence avec les affixes consonantiques de ces formes *dédoublées*, on peut conclure, je crois, que les formes *contractées* avec les affixes vocaliques, ont leur origine dans un *ressaut*: *máχχáffah* provient de *máχfef-äh* (*má-χaf-fäh*, *máχ-χáf-fäh*) et non du classique *مأخفأه*⁽³⁾.

IX. — LE VERBE À LA 5^e FORME.

tkéllem تكلم «il a parlé».

SINGULIER.	PLURIEL.
Parfait. 3 ^e m. <i>tkéllem</i> .	} <i>tkéllmu</i> .
3 ^e f. <i>tkéllmet</i> .	
2 ^e m. <i>tkéllémt</i> .	} <i>tkéllémtu</i> .
2 ^e f. <i>tkéllémti</i> .	
1 ^{re} <i>tkéllémt</i> .	<i>tkéllénna</i> .

⁽¹⁾ Très courant dans le dialecte, cf. *infra*, adverbos de négation.

⁽²⁾ Cf. NÖLDEKE, *Zur Gram.*, p. 92, note 3; Z. D. M. G. 1901, p. 697; 1905, p. 416, 417; LANDBERG, *La langue arabe et ses dialectes*, p. 56.

⁽³⁾ Au contraire, les formes tunisiennes (*T. G.*, p. 35) et la double série tlemcenienne (*Tlemcen*, p. 77) proviendraient directement des formes classiques.

	SINGULIER.	PLURIEL.
Futur.	3 ^e m. <i>ietkéllem</i> .	} <i>ietkéllmu</i> .
	3 ^e f. <i>tetkéllem</i> .	
	2 ^e m. <i>tetkéllem</i> .	} <i>tetkéllmu</i> .
	2 ^e f. <i>tetkéllemi</i> .	
1 ^{re}	<i>netkéllem</i> .	<i>netkéllmu</i> .
Impératif.	m. <i>tkéllem</i> .	} <i>tkéllmu</i> .
	f. <i>tkéllmi</i> .	
Participe.	<i>metkéllem</i> .	<i>metkellmîn</i> .

a. On entend fréquemment *tkéllémet*, *tkéllému*, etc.

b. Je n'ai qu'à renvoyer pour ce qui concerne les verbes assimilés, concaves et sourds, à ce que j'ai dit ap. *Dialecte de Tlemcen*, p. 78 et 79.

c. Au parfait, le verbe défectueux offre aux 3^{es} pers. fém. et pl., une double série de formes: *tsássât* «elle a diné», moins que *tsásset*; *tsássôu* moins que *tsássu*. — Au futur, *ietzássa*, pl. *ietzássu*; 2^e pers. fém. sing. *tetsássi*.

X. — LE VERBE À LA 6^e FORME.

Je n'ai qu'à renvoyer ici à ce que j'ai dit ap. *Dialecte de Tlemcen*, p. 79; le verbe sourd n'offre généralement pas de dédoublement: *tyännéina* «nous nous sommes obstinés», *tyänmu*, etc.; — Le verbe défectueux a au parfait: *tlâget* et *tlâgu* plus que *tlâgât* et *tlâgôu*; au futur pl. *ietlâgu*, de *tlâga* «se rencontrer avec».

L'impératif bien connu *tâla*, fém. *tâli*, pl. *tâlu*, est très employé dans le dialecte, dans le sens de «viens ici».

XI. — LE VERBE À LA 7^e FORME.

ërybén ارفعني «il a été affligé».

SINGULIER.	PLURIEL.	
Parfait. 3 ^e m. <i>ërybén</i> .	} <i>ëryábmü</i> .	
3 ^e f. <i>ëryábnet</i> .		
2 ^e m. <i>ërybént</i> .	} <i>ërybéntu</i> .	
2 ^e f. <i>ërybénti</i> .		
1 ^{re}	<i>ërybént</i> .	<i>ërybénnä</i> .

SINGULIER.		PLURIEL.
Futur. 3 ^e m.	<i>ïönyben.</i>	} <i>ïönyábnu.</i>
3 ^e f.	<i>tönyben.</i>	
2 ^e m.	<i>tönyben.</i>	} <i>tönyábnu.</i>
2 ^e f.	<i>tönyábni.</i>	
1 ^{re}	<i>nönyben.</i>	<i>nönyábnu.</i>
Impératif. m.	<i>önyben (önybén).</i>	} <i>önyábnu (önyábnu).</i>
f.	<i>önyábni (önyábni).</i>	

a. Nombre de dialectes connaissent, dans toute la conjugaison de la 7^e forme, l'accentuation principale de la syllabe *fá* du groupe classique *nfásal*⁽¹⁾. Chez les Ūlād Brāhīm, cette syllabe n'est frappée par l'accent que dans les formes pourvues de désinences vocaliques (3^e fém. sing. du parfait, 3^e pl. parf., 2^e fém. sing. futur; pl. futur). Dans le reste de la conjugaison, je n'ai constaté l'accentuation de cette syllabe que pour le seul *ïenbáye* = *يَنْبَغِي* «il convient», qui a tous les caractères d'un emprunt à la langue littéraire⁽²⁾. — L'accentuation de la 7^e forme, à travers toute sa conjugaison, est exactement celle de la 1^{re} : au parfait, *önybén*, avec *sursaut*, comme *gsém*; et *önyábnet* comme *gsémet*; au futur, *ïönyben* comme *ïéggsem* et *ïönyábnu* comme *ïéggésmu*. Je crois, au reste, que *ïönyábnu* est, non pas le représentant direct de *يَنْبَغِي*, mais une forme *ressautée*, tout comme *ïéggésmu*⁽³⁾, et il est remarquable qu'une autre accentuation *ïönyabnu* se fait parfois entendre comme en tlemcenien; c'est à mon sens l'accentuation primitive; et *ïönyábnu* n'a dû apparaître que secondairement, sous l'influence de l'accentuation générale de la pénultième dans le dialecte. — Je ne crois pas avoir entendu au fut. sing. une accentuation *ïenfásal* comme celle du tripolitain, et qui reporte, j'imagine, au *ïenfásal* des dialectes orientaux, frappé du *sursaut*⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Cf. SPITTA, § 26 c), p. 63; SOGIN, *Divān*, III, § 129 t; POURRIÈRE, ap. *Mitteil. des Semin.*, IV³ p. 214, *nházam*; MEISSNER, *Gesch.* XIV d; REINHARDT, p. 173, *nkiser*; STUMME, *Malt.*, § 21.

⁽²⁾ Comp. *Tlemcen*, p. 318, *in princ.*; je n'ai d'autre part, jamais rien entendu de comparable au *يَنْبَغِي* de DELPHIN, p. 256, note 2, isolé dans tout le recueil de textes de cet auteur, et qui me paraît offrir une prononciation momentanée de demi-lettré.

⁽³⁾ Absolument comme en omāni, *ïnkisör*, pl. *ïenkisro* (REINHARDT, p. 173).

⁽⁴⁾ Cf. *M. G. T.*, § 62; en égyptien *ïenfásal* (SPITTA, 63); en palestinien *ïimbistu* (LUTTMANN, p. 16, l. 20); l'accent serait vacillant en iraqois suivant MEISSNER (*ïenfásal* et *ïenfásal.*, cf. *Gesch.*, XIV e; contra *Z. D. M. G.*, p. 936).

b. Le verbe sourd se conjugue normalement : *ëndégg* «il a été pilé»; *ëndéggget*, *ëndéggēt*; fut. *ïéndégg*, *ïéndéggū*.

c. Le verbe assimilé, contrairement à ce qu'offre la langue classique⁽¹⁾, peut prendre la 7^e forme; il y a quelques exemples : *nūzén* «être pesé»; *nūznet*, *nūznu*; fut. *ïénūzen* (et *inūzen*), pl. *ïénūznu*.

d. Le verbe concave fait futur *á* comme en arabe classique; au parfait, il intercale une diphtongue *ēi* (tlemcenien *i*), entre la dernière syllabe et les affixes consonantiques; *ēnbāōs* «il a été trahi» (*انْبَاع*) *ēnbāōsēt*; fut. *ïōnbāōs*, *ïōnbāōsū*⁽²⁾.

e. Le verbe défectueux offre la conjugaison suivante : PARFAIT, *ēnzlá* «il a été chassé»; *ēnzlát*, *ēnzlēt*, *ēnzlētū*, *ēnzlōu*, *ēnzlētū*, *ēnzlēna*. — FUTUR, *ïēnzla*, *tēnzla*, fém. *tēnzli*, *ïēnzlu*, *tēnzlu*, *nēnzlu*. — IMPÉRATIF, *ēnzla*, *ēnzli*, *ēnzlu*. — Au parfait, il ne connaît que les formes avec *á* pour la 3^e pers. fém. sing. et la 3^e pers. pl. (*át*, *óu*), comme à la 1^{re} forme dont la 7^e reproduit l'exacte accentuation. — Au futur, il fait *a* comme en tlemcenien, en tripolitain et en marocain⁽³⁾. À côté de *ïēnzlu*, on a parfois au pl. *ïēnzlōu*.

f. La 7^e forme est extrêmement employée dans le dialecte, elle répond entièrement au *nifsal* hébreu; il en va de même en tripolitain et en tlemcenien. Par contre, comme dans ces dialectes, la forme en *t*, si courante en tunisien, n'apparaît pas, mais dans certains parlers du Tell oranais (Mazouna, Mostaganem, banlieue de Tlemcen) elle se montre; et elle est extrêmement fréquente dans les dialectes du Sud oranais : *ttáχlōs* «être stupéfait», *ïettáχlōs* au futur⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Voir FLEISCHER *Beiträge*, II, p. 305.

⁽²⁾ Comp. pour tout ceci, *Tlemcen*, p. 80-81.

⁽³⁾ Cf. *Tlemcen*, p. 81; *M. G. T.*, p. 243; dans les dialectes orientaux cette particularité n'apparaît guère; cf. cependant SOGIN, *Divān*, § 140 b; aussi *ïéndēra*, ap. MEISSNER, *Gesch.*, p. 90, l. 13.

⁽⁴⁾ Ainsi avec le redoublement signalé par DOUÏTÉ (p. 32, note 163) par CHERBONNEAU (*J. A.*, 1852, p. 379; 1861, p. 9); on verra aussi *ïttarχa*, ap. SOGIN, *Mar.*, p. 22, l. 18; SONNECK (*C. M.*, p. 123) s'étonne que cette forme n'ait pas été étudiée davantage dans les dialectes algériens; mais SPITTA et LANDBERG l'ont rapprochée avec précision, pour les dialectes orientaux, de *'ebpēsel* araméen (SPITTA, p. 198; *Prov.*, p. 122). C'est bien un équivalent de *استعمل* classique avec *préfixation* et non *infixation* du *t* formatif. On songera à ce propos qu'on constate une *préfixation* analogue pour *infixation* classique dans l'équivalent marocain de la 10^e forme classique *tséfal* = *استعمل* (FISCHER, *M. S.*, p. 48); et ceci se retrouve couramment dans le Sud oranais : *tsáχber* «s'informer» = *استخبر* etc. (Comp. KAMPFMEYER, p. 242.)

XII. — LE VERBE À LA 8^e FORME.

štrök اشترك «il a été associé».

	SINGULIER.	PLURIEL.	
Parfait.	3 ^e m. <i>štrök</i> .	} <i>štröku</i> .	
	3 ^e f. <i>štröket</i> .		
	2 ^e m. <i>štrökt</i> .		} <i>štröktu</i> .
	2 ^e f. <i>štröktü</i> .		
1 ^{re}	<i>štrökt</i> .	<i>štrökna</i> .	
Futur.	3 ^e m. <i>ištrök</i> .	} <i>ištröku</i> .	
	3 ^e f. <i>ištrök</i> .		
	2 ^e m. <i>tštrök</i> .		} <i>tštröku</i> .
	2 ^e f. <i>tštröki</i> .		
	1 ^{re}		<i>nštrök</i> .
Impératif.	m. <i>štrök</i> (<i>štrök</i>).	} <i>štröku</i> (<i>štröku</i>).	
	f. <i>štröki</i> .		

a. L'accentuation de la 8^e forme est, en saïdien, ainsi que dans tous les dialectes arabes, entièrement parallèle à celle de la 7^e forme; ces deux formes offrent le même schème syllabique. Je n'ai donc, d'une façon générale, qu'à renvoyer aux observations relatives à la 7^e forme. La 3^e pers. masc. sing. du parfait a dans les verbes réguliers, toujours une forme *sursautée* : *štrök* (comme *štrök*); par contre, comme on verra plus loin, les verbes assimilés et à première radicale hamzée offrent ici fréquemment l'accentuation *štrök* des dialectes orientaux⁽¹⁾ (cf. *infra*, p. 449). Au futur sing. (exception faite de la 2^e pers. fém. sing.), l'accent frappe, dans le verbe régulier, les préfixes : *ištrök*; l'accentuation *sursautée* du tripolitain est, je crois, inconnue (*štrök*)⁽²⁾. Au futur pl., l'accentuation habituelle est : accent principal de la pénultième, vraisemblablement *ressautée*, et accent secondaire des préfixes : *ištrök*⁽³⁾; une autre accentuation plus rare, mais je

⁽¹⁾ Cf. SPITTA, p. 63; SOGIN, *Divân*, III, § 1291; MEISSNER, *Gesch.* XIV, d; POURRIÈRE, p. 214, *štrök* = اشترك; REINHARDT, p. 175, *štrök*; sur une accentuation primitive *štrök* cf. VOLLERS, *Voll- und Schriftsprache*, § 11 d; § 23.

⁽²⁾ *M. G. T.*, § 63; cf. sur l'accentuation vacillante de l'iraquois *ištrök* à côté de *ištrök*, MEISSNER, *Gesch.*, XIV e; contra WEISSBACH, *Z. D. M. G.*, 1904, p. 936.

⁽³⁾ NÖLDEKE interprète aussi en omāni le pl. *ištrök* à côté du sing. *ištrök*, non comme un représentant direct du classique اشترك, mais comme une formation secondaire *ressautée* (*W. Z. K. M.*, 1895, p. 7, *in fine*).

crois plus ancienne, comporte l'accent principal des préfixes *ištrök*.

b. Les verbes sourds se conjugent fort normalement : *štrök* «se réunir»; *štrök*, *štrök*, *štrök*, *štrök*.

c. Signalons pour les verbes assimilés, à côté de formes comme *štrök*, *štrök*; fut. *ištrök*, *ištrök*, qui répond à un classique «s'accorder» (√*štrök*), dans quelques verbes, des formes sans assimilation du ت au و initial : *štrök* «être pesé»; *štrök* «être tatoué»; pl. *štrök*, *štrök*; fut. *ištrök*, *ištrök*; pl. *ištrök*, *ištrök*⁽¹⁾. — Mais particulièrement curieuses dans un certain nombre de verbes assimilés et à première radicale hamza, sont des formes où après *š* initial, apparaît un *š* long et accentué : ainsi *štrök* «s'accorder» √*štrök* (à côté de *štrök*), fut. *ištrök*; *štrök* «être à l'aise» √*štrök*, fut. *ištrök*; *štrök* «être lié à» √*štrök*; fut. *ištrök*; *štrök* «être digne de foi» √*štrök*, fut. *ištrök*; *štrök* «s'entre-mordre (chevaux)» √*štrök*; fut. *ištrök*; — j'interprète ce curieux allongement comme dû au maintien sur la syllabe *š*, d'un accent antérieur que connaissent pour toutes les 8^{es} formes, les dialectes orientaux (cf. *supra*, p. 448); et je crois qu'il convient de rapprocher ces formes des formes syriennes analogues auxquelles Landberg a consacré d'intéressantes observations⁽²⁾. J'en rapprocherai aussi les formes tlemcenienne et tunisienne *štrök* = اشترك, *štrök* = اشترك dans lesquelles n'apparaît plus l'allongement, mais le phénomène parallèle du redoublement de consonne par l'accent; ainsi :

štrök normal *štrök* «s'appuyer» = saïdien *štrök*, = tun. *štrök*;
štrök normal *štrök* «craindre» = saïdien *štrök*, = tun. *štrök*⁽³⁾.

d. Les verbes concaves intercalent au parfait une diphtongue *š* entre la dernière radicale et les suffixes personnels consonantiques : *štrök* «avoir besoin», *štrök*, *štrök*; *štrök* «choisir»

⁽¹⁾ Bien connu des grammairiens arabes; cf. aussi FLEISCHER, *Beiträge* II, 318, 319.

⁽²⁾ Cf. *Prov.*, 121, 122, *J. A. sept.* 1906, p. 237; *štrök* et *štrök* (اشترك) égyptiens (cf. VOLLERS, p. 92, 93) et tunisiens (cf. *T. G.*, § 35); *štrök*, très usité à Tlemcen (cf. *Tlemcen*, p. 317, 318); *štrök*, ap. DOUTRÉ, p. 14, l. 33.

⁽³⁾ Cf. *T. M. G.*, XXXVII, note; *Tlemcen*, p. 85; un cas curieux de redoublement par l'accent à la 8^e forme me semble être le *štrök* (اصطبر) «attends» du dialecte alepin (POURRIÈRE, p. 219). On songera aussi que dans la langue classique, le secondaire اشترك garde au futur la voyelle de sa 1^{re} radicale اشترك (JAHN, II^e p. 549).

χτάρειτ, *χτάρεινα*; fut. *iōhlāz*, *iōχtār* (aussi à Tlemcen). — Signalons le curieux *stūr* «se concerter» = *سُوِّرَ* déjà connu des auteurs classiques⁽¹⁾, fém. *stūrōt*; futur. *iēstūr*, *iēstūru*; on entend aussi *stūr*, *stūret*, *iēstūr*, *iēstūru* qui nous offre un allongement de la syllabe *ta* (*tō*), par maintien de l'accent.

e. La forme habituelle des verbes défectueux à la 8^e forme, est : *btā* «être bâti», fém. *btāt*, pl. *btāu*; futur *iēbtā*, *iēbtū*; *btā* «être éprouvé par le malheur»; fém. *btāt*, pl. *btāu*; 1^{re} pers. sing. *btēit*; futur *iēbtā*, 2^e pers. fém. sing. *tēbiti*; pl. *iēbitu*. L'accent occupant la même place qu'à la première forme, on retrouve ici des fém. *āt* et des pl. *ū* (cf. *supra*, p. 434). Mais j'ai entendu dans la bouche des *tolba*, pour quelques verbes, les curieuses formes suivantes : *stāha* «désirer», fém. *stāhet*, pl. *stāhu*; futur *iēstāha*, *rtāxa* «s'amollir», fém. *rtāxōt*, pl. *rtāxo*; et dans la langue la plus courante *mestāri* «acheteur», fém. *mestāria* «clientèle», de l'insulte *استري*⁽²⁾; ici encore, j'attribue l'allongement de voyelle qu'on peut observer, au maintien de l'accent à sa place originelle : *mestāri* puis *mestāri*. — Les exemples qui précèdent montrent qu'à cette forme, le saïdien connaît pour les verbes défectueux comme le tlemcenien, le tripolitain et le marocain un futur *a*, et non un futur *i* comme la langue classique; cependant on entend toujours *iēstki* de *stkā* «se plaindre», et *iēsthi* à côté de *iēstha* de *sthā* «désirer» (*iēstāhi*).

XIII. — LE VERBE À LA 10^e FORME.

stāχbōr *استخبر* «il s'est informé».

SINGULIER.		PLURIEL.
Parfait	3 ^e m. <i>stāχbōr</i>	} <i>stāχχābro</i> .
	3 ^e f. <i>stāχχābrōt</i> .	
	2 ^e m. <i>stāχbōrt</i> .	} <i>stāχbōrtu</i> .
	2 ^e f. <i>stāχbōrti</i> .	
	1 ^{re} <i>stāχbōrt</i> .	<i>stāχbōrna</i> .

⁽¹⁾ Cité ap. *Ibn-saqil* sur *l'Alfīa* (BOULAC, 1312), II, p. 104, l. 4, comme exemple de 8^e forme de verbe concave, conjuguée comme celle d'un verbe fort «parce qu'elle a le sens réfléchi de la 6^e forme» (comp. *SIBAWAIHI*, II, p. 104 l. 11, p. 100 l. 17, p. 101 l. 3).

⁽²⁾ *Mestāri* aussi tlemcenien (*Tlemcen*, p. 318, *in princ.*); on comparera *mā-tettāya* = *متتوي* dans un proverbe «fortement littéraire» ap. *Mar. Sprich.*, p. 39; aussi à Tanger *ddā'a* «prétendre» = *ددا*; et *mustāyīye*, ap. *HARTMANN*, *Laby. Wüste*, p. 52, *in fine*.

SINGULIER.		PLURIEL.
Futur	3 ^e m. <i>iēstāχbōr</i> .	} <i>iēstāχχābro</i> .
	3 ^e f. <i>testāχbōr</i> .	
	2 ^e m. <i>testāχbōr</i> .	} <i>testāχχābro</i> .
	2 ^e f. <i>testāχχābrē</i> .	
	1 ^{re} <i>nestāχbōr</i> .	<i>nestāχχābro</i> .
Impératif	m. <i>stāχbōr</i> .	} <i>stāχχābro</i> .
	f. <i>stāχχābrē</i> .	
Participe	<i>mestāχbōr</i> .	<i>mestāχχābrēn</i> .

a. Le ressaut et le redoublement de la première radicale pour les formes où le radical verbal est pourvu de désinences vocales (*i*, *u*, *et*) est courant à la 10^e forme dans le dialecte; l'accent principal frappe généralement la pénultième, provenant du ressaut; un accent secondaire frappe alors l'antépénultième : *iēstāχχābro*; une autre accentuation est possible : elle comporte l'accent principal de l'antépénultième et l'accent secondaire de la pénultième *iēstāχχābro*. Aussi fréquente que la précédente, elle est, à mon sens, primitive; *iēstāχχābro* nous offre conservée, avec un schème syllabique nouveau, l'accentuation classique *iastāχbiru*; *iēstāχχābro* est apparu postérieurement sous l'influence de l'accentuation générale du dialecte, qui comporte l'accent principal de la pénultième.

b. La conjugaison du verbe sourd est normale : *stlēdd* «jouir de», *stlēddēt*, *iēstlēdd*, *iēstlēddu*; *stbēm* «trouver à son goût», *stbēnēt*, etc.; *stādd* «s'équiper», *stāddēt*, etc. Il faut signaler *stōglel* «trouver peu» qui, isolément, a une forme dédoublée, peut-être par influence de *glīl* «peu», dont il est dénommatif : parf. 1^{re} pers. *stōglēlt*; fut. *iēstōglel*, pl. *iēstōglū*.

c. Le verbe assimilé se conjugue régulièrement : *stōutān* «choisir pour pays», fém. *stōutnet*; futur *iēstōutān*, *iēstōutnu*; *stēmēn* «se diriger vers la droite», fém. *stēmēmet*; fut. *iēstēmēn*, *iēstēmēnu*; sur *stēisōs* «se mettre à l'aise», très courant dans le dialecte, cf. *supra*, p. 126. On remarquera que dans les verbes à 1^{re} radicale *ū*, la diphtongue est bien conservée à la 10^e forme, comme en tunisien⁽¹⁾. D'autre part, le curieux *stāzēb* «demander une grâce à Dieu» reporte peut-être à *استوجب*, et nous offre alors un cas isolé de la réduction du classique *au* de la 10^e forme à *ā* dialectal,

⁽¹⁾ Cf. *T. G.*, p. 132.

fréquente dans le champ de l'arabe vulgaire⁽¹⁾; mais peut-être aussi faut-il expliquer *stāzeb* comme une métathèse de استجاب à côté d'un énigmatique *stāfed* «tirer parti de» qui reporte peut-être à استغفاد⁽²⁾. Citons comme verbe à première radicale hamza : *stāhel* «mériter»; fut. *iēstāhel*, *iēstāhlu*.

d. Très remarquable est que, dans la grande majorité des verbes concaves, apparaît la conjugaison forte, que la langue classique connaît déjà pour ces verbes à la 1^o forme⁽³⁾ : *stāsuōl* «prendre des provisions»; *stāxuōf* «s'effrayer de»; *stāsuōb* «se bien conduire»; *stāsuōn* «maintenir en bon état (cheval)»; *stāyuōl* «faire l'ogre»; *stāhuōn* «mépriser»; *stāsiēr* «mettre à l'épreuve»; *stātiēb* «trouver bon»; *stēriāh* «sentir mauvais (viande)», à côté de *stōruōh* «s'enrhumer» et de *strāh* (à conjugaison «forte») «se reposer» (la langue classique connaît استروح). La conjugaison de ces verbes est semblable à celle des verbes réguliers : *stāx-χāufu*; *iēstāxūōf*, pl. *iēstāxχāufu*, etc. — D'autre part, on trouve pour quelques verbes concaves à la 1^o forme, la conjugaison «faible» avec les particularités que j'ai indiquées pour le tlemcenien : *stāsn* «chercher secours», 1^{re} pers. parf. *stāsnēt*, fut. *iēstāsn*⁽⁴⁾.

e. Le parfait des verbes défectueux a, comme à la 1^{re} forme, parallèlement pour les 3^e pers. fém. et plur. *et*, *u*, et *āt*, *āu* : *stēbtā* «trouver long» (استبط), fém. *stēbtōt* et *stēbtāt*, pl. *stēbtō* et *stēbtāu*; le futur est en *a* : *iēstēbtā* et 2^e pers. fém. *testēbtē*, pl. *iēstēbtō*. — *sthā* «avoir honte», fut. *iēsthē*, répond au classique استحي; et l'on entend rarement *sthā*, fut. *iēsthā* répondant au classique استحي⁽⁵⁾.

f. La 1^o forme est assez employée. Elle marque, comme dans le langage classique, les idées de recherche, de demande, d'effort vers un but; parfois elle est estimative, fréquemment aussi,

⁽¹⁾ Cf. *M. T. G.*, § 64; *Z. D. M. G.*, 1568, p. 172; *Hadr.*, p. 9; *MEISSNER, Geschich.*, § 75 g. استوكف à Tanger *ssākef* «dégoutter de sueur».

⁽²⁾ Par contre *stāna* «être protégé par», que *BEAUSSIER*, p. 458, donne comme métathèse de استعان est bien un dénominatif de *ānā* «protection».

⁽³⁾ Cf. *WRIGHT, Ar. gram.*, I, § 163; *Sabbān* sur *el-Asmūm* sur *Alfīa* (Bou-lac 1280), III p. 358, *in princ.* : وحكى الجوهري عن العرب تصحیح أفعال واستعمل. : مطردا الخ, comp. les exemples donnés *ap. SIBAWAIHI*, II, f. ., l. 14; il en est de même en omāni (cf. *REINHARDT*, § 327, 355) et sporadiquement en tlemcenien; aussi *iēstāhūn*, *ap. TALLQVIST, arab. Sprichw.*, n° 24.

⁽⁴⁾ Comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 84.

⁽⁵⁾ De même en égyptien *SPITTA* 238; ailleurs la forme *sthā* existe seule (*M. G. T.*, § 64); et à Tanger surtout *sthā*.

réfléchie et voisine comme sens de la 5^e avec laquelle elle est concurremment employée⁽¹⁾; parfois, enfin, elle est dénominative; *stōmrāḍ* «être un peu malade»; *stāsdel* «se mettre en équilibre»; *stēiser* «gagner le côté gauche»; *stēlbeḡ* «agir avec précaution»; *stēlha* «avoir de la barbe»; *stāhsen* «approuver»; *stēdrāf* «agir avec politesse»; *stāryfār* «demander pardon»; *stēkbār* «s'enorgueillir» (à côté de *tkēbbār*); *stāzēb* «s'étonner» (à côté de *tāzēb*); *stōufa* «mourir» (à côté de *tuōffa*) *stātḷōb* «avoir des prétentions à la qualité de tāleb» (à côté de *ḷḷōb*); *stānsār* «tourner au chrétien»; *stēhād* «tourner au juif» (classiques تصمّر تهود), etc.

XIV. — LE VERBE À LA 11^e FORME.

a. Sa conjugaison, son emploi, sont analogues dans le dialecte à ce qu'ils sont en tlemcenien. Je me contenterai donc de renvoyer à *Dialecte de Tlemcen*, p. 84, 85, en remarquant simplement qu'au parfait on trouve devant les désinences consonantiques, non une voyelle longue *i*, mais une diphongue *ēi* : *sfūrēit* «j'ai pâli»; *ūsārēit* «tu t'es montré difficile»; *ḷālēitu* «vous avez allongé», etc.

b. C'est à la 11^e forme qu'il faut rattacher, seulement, je pense, pour l'économie syllabique, l'impératif *ruāh aruāh* «viens ici», fém. *aruāhe* pl. *aruāho*; il remplace, avec *tāla*, *tāli*, *tālu* (cf. *supra*, p. 445), l'impératif inusité du verbe *zā* «venir». — Tout autre temps est inusité; naturellement, on songera à rattacher cette forme bizarre et obscure à la racine *روح راح*⁽²⁾.

⁽¹⁾ On pourra voir, en consultant *BEAUSSIER*, que la plupart des 10^{es} formes données par cet auteur ont le même sens que les 5^{es} formes des mêmes racines; au reste, le caractère de *réfléchies* des deux formes, l'une de *فعل*, l'autre de *أفعل*, explique naturellement cet accord.

⁽²⁾ Écrit sans *d* long par *BEAUSSIER*, p. 257, qui le donne sous la 4^e forme; par *DOUTré*, p. 27, n. 95; par *STUMME, T. B. L.*, p. 141; en fait, il est parfois au masc. sing. prononcé *aruāh*, bref, lorsqu'il forme syllabe avec la faucale *h* (cf. *Tlemcen*, p. 59, *in princ.*); mais fréquemment aussi il est prononcé long *aruāh* et toujours long au féminin et au pluriel *aruāhe*, *aruāho* (comp. *BEL, Djāzaya*, p. 75, *in princ.*; et les formes berbérisées de *Taz.*, § 103^o); il est extrêmement intéressant que *LANDBERG* donne aussi *aruāh*, *ruāh* «allons» dans le cri de guerre hadramouïtien (*Hadr.*, p. 184) et *DALMAN, aruah* (avec suffixe personnel *aruahak*) «geh doch» en palestinien (p. 6); au Souf *aruāh* «viens»; faut-il songer aux «infinitifs absolus» de valeur impérative que connaît la langue classique *نزال*, *حذار*, etc.? *BEAUSSIER* signale حذار «aux armes! alerte!» qui se rattacherait sûrement à cette antique série mais que, personnellement, je ne connais pas.

XV. — VERBE QUADRILITÈRE.

gâṭran فَطَرْنَ « il a goudronné ».

	SINGULIER.	PLURIEL.
Parfait.	3° m. <i>gâṭran.</i>	} <i>gâṭṭârnu.</i>
	3° f. <i>gâṭṭârnet.</i>	
	2° m. <i>gâṭrânt.</i>	} <i>gâṭrântu.</i>
	2° f. <i>gâṭrânti.</i>	
	1 ^{re} <i>gâṭrânt.</i>	
Futur	3° m. <i>igâṭran.</i>	} <i>igâṭṭârnu.</i>
	3° f. <i>igâṭran.</i>	
	2° m. <i>igâṭran.</i>	} <i>igâṭṭârnu.</i>
	2° f. <i>igâṭṭârni.</i>	
	1 ^{re} <i>ngâṭran.</i>	
Impératif	m. <i>gâṭran.</i>	} <i>gâṭṭârnu.</i>
	f. <i>gâṭṭârmi.</i>	
Participe.	<i>mgâṭran.</i>	<i>mgâṭṭârni.</i>
	à la 2° forme <i>igâṭran</i> fut. <i>igâṭran</i>	pl. <i>igâṭṭârnu.</i> pl. <i>igâṭṭârnu.</i>

a. Le *ressaut* et le *redoublement* de la 2° radicale se produit à la conjugaison du verbe quadrilitère dans les formes pourvues de désinences vocaliques. Il ne se produit pas lorsque, ce qui est au reste souvent le cas, la 2° radicale est une *sonante*: ainsi *tférsen* « devenir bon cavalier »; pl. *parf.* *tférsnu*; pl. *fut.* *ieṭférsnu*⁽¹⁾.

b. Très nombreux sont dans le dialecte les verbes quadrilitères; Cherbonneau en a donné une classification dans les dialectes voisins⁽²⁾. Signalons particulièrement les trois variétés *fâusal*, *fêisal* et *fâsla*:

1° *fâusal*, 2° forme *tfâusal* est extrêmement fréquent. *Fâusal* a généralement une signification factitive qui permettrait de le considérer dans le dialecte comme une formation parallèle de *فعل*; et comme *فعل* également, il est très souvent dénominatif, tiré alors de substantifs à 1^{re} syllabe longue *فاعول*, *فاعل*, etc.;

⁽¹⁾ Tiré du pluriel *férsân*, comme *tarben* « devenir arabe », des dialectes arabiques, est tiré de *رهبان* et *ترهين* (cf. Dozy, I, 562); on entend aussi *férsna* « équitation ».

⁽²⁾ Cf. *J. A.*, 1855, p. 544; 1861, p. 375, 389; *R. A.*, janvier 1868; conf. au reste *Hadr.*, 76, 77, note 4.

— *tfâusal* est la forme réfléchie de *fâusal*; il n'apparaît pas ici avec la fonction de passif populaire que lui assigne Sonneck dans un autre dialecte maghribin⁽¹⁾: ainsi *gôutâr* « mettre en file des bêtes de somme » (class. *قَطَرَ*); *qâurât* « donner chichement à manger » (class. *قَطَرَ*); *qâusâs* « raconter des histoires » (*قَصَصَ* ap. BEAUSSIER, 546); *tgôutâr* « se mettre en file »; *tfôuhög* « s'éclaircir (en parlant du temps) »; *thâumel* « se soulever lourdement »⁽²⁾; et comme dénominatifs⁽³⁾: *tâubeg* « couper la viande en quartiers » (*tâbeg* = quartier de viande); *nêuder* « mettre la paille en meules » (*nâder* = meule); *hâufer* « marcher sur les talons de » (*hâfer* = sabot de bête de somme); *γâurôb* « égarrotter un cheval » (*γârôb* = garrot); *bôurôk* « complimenter » (dire *bârak allâho fik*); *dušer* « être en vacances » (*sôuâsir* = vacances); *gêurêr* « aller au *gûrâra* »; *mâužeb* « qui a de gros sourcils » (*hâzeb* « sourcil »), etc.

2° *fêisal*, *tfêisal* sont parfois dénominatifs⁽⁴⁾: *sêṭân* « être calomniateur »; *gêṭân* « séjourner, établir sa tente » (*gêṭôn*); *nêšen* « tirer à la cible » (*nâšan*); *mêšôd* « se réunir en cercle » (*mâšâd* « réunion d'hommes » *مِيعَاد*); *mχêides* « habillé d'un burnous », *χêidûs*; peut-être *tsêšâh* « se débaucher » (*sâših* [*sic*] = *سَمِيح* « débauché »). — D'autre part j'interprète l'insertion d'un *i* comme un simple renforcement de la racine trilitère dans *bêiter* « couper en déchiquetant » (*بَتَّرَ*?); *âdêd* « faire l'éloge funèbre » (*عَدَّد*); *hâizez* « entailler » (*حَزَزَ*); *kêizez* « être chiche de » (*كَزَزَ*). — Enfin *tfêisal* s'applique à une foule de racines, pour leur donner un sens péjoratif ou ironique. Si bizarre que soit le fait, ces formes sont, semble-t-il, à considérer comme des « formations verbales diminutives »⁽⁵⁾; et plus bizarre encore est qu'on entend fréquemment *tfêisal* avec redoublement du *s*, ce qui conduirait à caractériser ces formes barbares comme « diminutives de la 5° forme trilitère! »: ainsi *tqêṭbbôh* « devenir un peu méchant »; *uêṭlôb* « être un médiocre taleb »; *tfêṭqqôh* « avoir une faible teinture de droit »; *ššêṭtâr* « faire l'entendu »; *žžêṭbed*, « élargir un peu ses

⁽¹⁾ SONNECK, *C. M.*, I, 3^a, b et d.

⁽²⁾ Sur *goutâr* cf. DELPHIN, p. 341, n. v; SACHAU, *Volkslieder* p. 85; *Arabica*, III, p. 76, *Hadr.*, p. 374; HARTMANN, *Libys. Wüste*, p. 141, *gôtar* « s'éloigner »; l'adjectif *خَوَمَل* ap. SIBAWAIHI, II, 308, l. 4 auquel il faut comparer le sens de *hâmel* en Oranie « coups d'eau coulant à pleins bords ».

⁽³⁾ Comp. SOGIN, *Dirwân*, III, § 129 d; iraqois *sôlef* « raconter » de *sâlîfe* « histoire »; *môsel* « fumer » de *mâsûla* « pipe » (MEISSNER, *Gesch.*, 127, 142); aussi peut-être parfois dénominatif dans la langue classique (JAHN, II, 441, rem. 2).

⁽⁴⁾ Il en est bien ainsi dans la langue classique *شيطاني* de *شيطان* *بيطار*, etc., cf. JAHN, II, p. 441, remarques 3 et 6.

⁽⁵⁾ On comparera à REINHARDT, p. 247, § 389 et § 390, n. 1, et JOLY, *R. A.*, 1900, p. 304; cf. CHERBONNEAU, *J. A.*, 1862 : *تَكْبِهِي*, *تَعْبِيز*, *تَحْبِيز*.

connaissances»; *ibēiles* «faire le diable»; *tmēilōh* «faire le bon apôtre», etc.

3° *fāzla*, *tfāzla* apparaît essentiellement ici comme dénominatif d'éthniques à terminaison *i*: *hādva* «mettre en garde» (*hādri* = méfiant); *sōsua* «offrir une collation» (*sōsui* = collation); *sētua* «mettre bas en hiver» (*sētui* = agneau né en hiver); *tkēlja* «être indiscret» (*klāfi* = indiscret); *tfāzla* «être indiscret» (*fāzli* = indiscret); *tsārba* «devenir arabe» (*tsārbi*); *thāila* «combinaison d'une ruse» (*hāili*); *thādra* «devenir citadin» (*hādre*), etc.⁽¹⁾. — Il est remarquable que l'insertion d'un *i* après la première radicale donne une forme *tfāzla* avec le sens «diminutif» particulier à *tfāzla*; on aura ainsi: *tsārba* «s'arabiser un peu»; *thēyima* «prendre quelque ruse» (*hāyami* = rusé), etc. — Le féminin du parfait sera *hādrēt* plutôt que *hādrāt*⁽²⁾, et le pluriel *hādrū* plutôt que *hādrāu*; futur de la 1^{re} forme *ihādri*, *ihādru*; de la 2^e forme *iēthādra*, *iēthādrū*.

XVI.— COMBINAISON DE FORMES DIFFÉRENTES.

a. La combinaison de la 7^e et de la 8^e forme, fréquente en tlemcenien comme en maltais et en omāni, ne donne guère ici, à ma connaissance, que *nikél*, fut. *iēntkel* «être comestible» $\sqrt{\text{أكل}}$. — Une combinaison de la 5^e et de la 7^e *ēnthālla*, fut. *iēnthālla* «avoir des égards pour» provient, je crois, d'une corruption de $\sqrt{\text{أهد}}$ (au Souf *stēhālla*)⁽³⁾.

b. Les combinaisons de la 2^e et de la 3^e forme avec la 10^e, apparues déjà ailleurs dans le domaine sémitique, sont fréquentes dans les dialectes arabes. Signalons chez les Ulād Brāhīm le bien connu *stēna* «attendre», moins fréquent que *tēna*, fut. *iētēna* $\sqrt{\text{أنت}}$ ⁽⁴⁾; *stbārra* «se décharger d'une responsabilité» $\sqrt{\text{أبى}}$;

⁽¹⁾ Comp. JOLY ap. *R. A.*, 1901, p. 211; CHERBONNEAU, ap. *J. A.*, 1862, p. 365; BEL, *Djāzira*, p. 110, n. 1 $\sqrt{\text{أعزى}}$; *Houwāra*, p. 60 ex., $\sqrt{\text{أشوى}}$ de شامية; à Alger très fréquent *iqāhūa* «prendre son café» aussi arabe (Hadr., p. 697); dans la langue classique $\sqrt{\text{أشوى}}$ est déjà dénommatif de قانسوة (JAN, II, 441); dans d'autres dialectes les formations $\sqrt{\text{أفعل}}$ ne paraissent pas dénominatives (*Prov.*, p. 59 et 186).

⁽²⁾ Cf. Doutré, p. 30, l. 13, *seqsethum*.

⁽³⁾ Comp. *Mes Observations sur Beaussier*, p. 12, $\sqrt{\text{أهد}}$.

⁽⁴⁾ Aussi ap. DELPHIN, p. 99, l. 10; *stēna* demeure encore assez obscur; (cf. les récentes observations de VOLLERS, *Volksprache und Schriftsprache*, p. 93); *tēna* peut s'expliquer par une 8^e forme $\sqrt{\text{أنت}}$ où l'accent aurait amené le redoublement de *n* (cf. *supra*, p. 449); plus difficilement par $\sqrt{\text{أنت}}$; d'autre part, JOLY, *R. A.*, 1901, p. 230, donne $\sqrt{\text{أنت}}$ comme courant dans le sens de «attendre» dans le Sud algérois.

stxātta «enjamber» $\sqrt{\text{أخط}}$; *stbārōk* «rechercher la bénédiction»; *stxālāt* «rechercher la fréquentation»; *stmōut* «chercher à se faire passer pour mort»; *stxāōōd* «se mettre en colère»; *stxāil* «s'imaginer»⁽¹⁾. Il y a sans doute encore d'autres formations semblables; la plupart se retrouvent en tlemcenien où j'ai omis de les signaler. — Enfin il arrive que des quadrilitères reçoivent la 10^e forme: *stkēiber* «chercher maladroitement à donner haute opinion de soi»; *stxārba* «chercher à s'arabiser»; et très courant *stbōurek* «se congratuler»⁽²⁾.

c. Signalons enfin des formations analogues aux *iqāsni*, *tahsābni*, tlemceniens; on entendra à Saïda *tēhāibni*, *tōhsāibni*, *tesxāimni*, *tesāidni*, *tōhsāidni*, *tesxāidni*, *tesxāibni*, *tesāidni*, *tōhsābni*, *tesxādni*, avec le sens de «je pensais»; et aussi conjuguées *nōhsāibāh* «je te croyais», *nessāidek* «je te croyais», etc. Je crois y démêler les racines $\sqrt{\text{أحسب}}$, $\sqrt{\text{أخال}}$, $\sqrt{\text{أعد}}$; mais outre que je saurais déterminer à quelle formation de ces racines nous avons affaire, il me semble que dans ces formes bizarres, il y a influence réciproque, et copénétration des trois racines précitées. Des formations analogues existent, avec de nombreuses variantes, dans tous les dialectes ruraux d'Oranie⁽³⁾. Très employé à Ammi-Moussa est *tsāddenni* «je croyais», *tsāddenek* «tu croyais», *tsāddemmāh* «il croyait», etc.⁽⁴⁾.

DEUXIÈME PARTIE.

LE NOM.

I. — SINGULIER.

Je ne donnerai pas un tableau complet des formes nominales dans le dialecte; il suffit de renvoyer, pour la plupart d'entre elles, aux études sur les dialectes de Tunis et de Tripoli; je signalerai simplement le traitement particulier que quelques formes reçoivent à Saïda.

⁽¹⁾ Comp. *T. G.*, § 36; LANDBERG, *Prov.*, p. 26.

⁽²⁾ Comp. $\sqrt{\text{أستخبر}}$ «il prend le café», ap. DESPARMET, *Enseignement de l'arabe dialectal*, II, p. 72, l. 2.

⁽³⁾ Comp. KAMPFMEYER, p. 242; et les observations de STUMME, ap. *Z. D. M. G.*, 1904, p. 675.

⁽⁴⁾ Cf. *Mes Observations sur Beaussier*, p. 50.

1. FORMES $c^1 \acute{v} c^2 c^2$, $c^1 \acute{v} c^2 c^2 a$ (RACINES SOURDES).

C'est à cette forme qu'ont été ramenés, comme dans la plupart des dialectes, les vieux bilitères دَم , شَفَّة : دَم ⁽¹⁾; le redoublement de la 2^e radicale, produit une trilitarité secondaire : *dém* «sang» (pl. *dmâm* et *dmâmât*); *šéffa* «lèvre»; *fūmm* «bouche» (mais anormalement plur. *šūdm* non pas *fūm^{dm}* comme à Tlemcen). — Mentionnons aussi, redevenus trilitères par redoublement de consonne, après chute d'une de leurs radicales : *hādd* «dimanche» (أحد) avec le pl. *hōdūd* que lui connaissait déjà l'andalou⁽²⁾; *béll* «chameaux» (ابل) ailleurs *ibéll*, *ibīl*, *bīl*⁽³⁾ (mais toujours dans le présent dialecte *iebbi* «mes chameaux»); *nōss* «moitié» (نصف) pl. *enšš* (mais *nōssš* «métayer agricole»). — Par contre, يد a donné *id* «main» et non *iedd*⁽⁴⁾; رز a donné *rāuz* «riz» non pas *rōzz*, comme à Tlemcen et مز «aigre-doux» a donné comme ailleurs en Algérie, *mūz* «légèrement sucré» (en parlant du café); peut-être *bāz* dans *bāzlek* «bravo pour toi!» est-il باز classique.

La substitution dans les représentants vulgaires de طاز , طاز , طاز , d'un redoublement de consonne à l'allongement de voyelle (*tōrr*, *tōzz*, *mēss*) n'apparaît pas dans le saïdien : on a *fār* «tambourin», *fēz* «anus», *mūs* «couteau»⁽⁵⁾, mais le classique داح «bracelet», a donné, comme dans le reste de l'Algérie, *dāhh*. — Le berbère *amūss* donne à Saïda *mēss* «chat», ailleurs *mūs*.

2. FORME $c^1 c^2 \acute{v} c^3$ (SURSAUT).

J'ai dit plus haut que cette forme était moins fréquente qu'en tlemcenien et en marocain, parmi les représentants dialectaux

⁽¹⁾ Comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 90, n. 3.

⁽²⁾ Par ex. : PEDRO DE ALCALA, p. 43, l. 7.

⁽³⁾ En tripolitain, en iraqois, en arabe, aussi *bill*, *bīll* (cf. *M. G. T.*, § 70; MEISSNER, *Neuarab. Gesch.*, p. 114; *Haqr.*, p. 519); à Tunis *bīl* (*Tun. Gram.* § 49); en Algérie *béll*, *bīl*, etc., appartiennent aux dialectes bédouins; les citadins disent *ēmdl*.

⁽⁴⁾ *idd* à Tripoli; *id* à Tunis; *id* en Égypte, en Syrie, dans l'Iraq; *iedd* en Arabie (cf. au reste LANDBERG, *Haqr.*, 317; et *Proverbes et dictons*, p. 456).

⁽⁵⁾ Tlemcenien *tōrr*, *mēss*, déjà connus de l'andalou (cf. DOZY, *Supplément*, II, 29, 186); *tōzz* ap. DELPHIN, *Recueil de textes*, p. 257, n. 2; on comparera encore le marocain *ruff* «crotin» = class. روث (ap. FISCHER, *Zum. Wortton*, p. 277); les curieux diminutifs *im^mimāt* «quelques jours» (tlemcenien) de يوم et سوق «petit marché» (andalou) de سوق (DOZY, *Supplément*, I, p. 706); cf. au reste les observations de LANDBERG, *Arabica*, III, p. 37.

des classiques فعل ; et que le domaine des formes *ségolées* ($c^1 \acute{v} c^2 \check{v} c^3$) gagnait pour ces noms, ce que perdait celui des formes *sursautées* ($c^1 c^2 \acute{v} c^2$). — D'autre part il faut noter : 1^o la réduction à $c^1 c^2 \acute{v} c^3$ de formes مفع provenant de racines sourdes : ce phénomène dû à une analogie d'accentuation est bien connu d'autres dialectes⁽¹⁾. *ēmdāl* «grand chapeau» (مظال); *msén* «pierre à aiguiser» (مسن); *mdék* «baguette de fusil» (مدك); *emgās* «ciseaux» (مقص); (*mšég* «crevasses aux mains» reporte peut-être plutôt à مشقة qu'à مشق); l'annexion aux affixes personnels met bien le phénomène en lumière : *māšli* «mon chapeau», *mésnek* «ta pierre à aiguiser», *médkāh* «sa baguette de fusil», etc. — 2^o La réduction à $c^1 c^2 \acute{v} c^3$ des formes أفعل élatifs, adjectifs de couleurs et de difformités : *biāš* «blanc», *khāl* «noir», *šōmā* «aveugle», *kbér* «plus grand», etc.⁽²⁾; à signaler à ce propos les curieuses formations analogiques des élatifs provenant de racines sourdes : ils apparaissent fréquemment *dédoublés*, non contractés comme dans la langue classique (comp. *supra*, 4^e forme du verbe) : *χšéf* «plus léger» de خفيف ; *ērgég* «plus mince» de ergég ⁽³⁾; *mrār* «plus amer» de مَرَر ; parfois même *glél* «moindre» de قل (à côté de *qāll* généralement usité = أقل).

3. FORME $c^1 \acute{v} c^2 c^3 a$.

Les dialectes orientaux connaissent $c^1 \acute{v} c^2 \acute{v} c^3 a$ (égyptien, syrien) ou $c^1 \acute{v} c^2 \acute{v} c^3 a$ (iraqois, arabe du Nord) comme représentant des classiques فعل . Les dialectes maghribins réduisent uniformément ces formes à $c^1 \acute{v} c^2 c^3 a$; il en est en saïdien comme en tunisien, tripolitain, marocain; et l'on a *kélma* «parole» (كلمة), *šébkā* «filet» (شبكة), tout comme *bāyla* «mule» (بغلة) et *kélba* «chienne» (كلبة)⁽⁴⁾.

4. FORMES $c^1 \acute{v} c^2 c^2 \acute{v} c^3$.

La forme du «nom d'intensité» فعل , s'est fort développée dans le dialecte, comme dans tous les idiomes arabes modernes⁽⁵⁾;

⁽¹⁾ Cf. LANDBERG, *Haqr.*, p. 41, 42; *Tunis. Gramm.*, § 49; ailleurs des phénomènes analogues reposeraient sur un recul de l'accent (*Zeit. Assyr.*, XII, 132); VOLLERS, *Volkssprache*, p. 133.

⁽²⁾ Comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 92.

⁽³⁾ DELPHIN, p. 161, n. 26, écrit aussi أشقى .

⁽⁴⁾ Cf. *supra*, p. 425-426.

⁽⁵⁾ Cf. BARTH, *Nominalbild*, p. 49.

elle sert à désigner aussi bien des individus que des objets matériels⁽¹⁾ : *zezzâr* « boucher », *uukkâl* « gros mangeur », etc., à côté de *terrâb* « meule de paille recouverte de terre », *uogqâf* « perche de la tente », etc. Une différence apparaît au pluriel; les premiers ont généralement un pluriel externe en *a* (*zezzâra*), les seconds un pluriel interne brisé (*trârib*). — On a signalé souvent déjà que, dans l'Afrique du Nord comme en Arabie, les « noms de métier » provenant de racines défectueuses ont pour *c*³, *i* et non *e* comme en arabe classique⁽²⁾ : ainsi dans le présent dialecte *bennâi* « maçon », *bekki* « pleureur », *rezzâi* « écornifleur », *ressâi* « qui prend l'eau », *saffâia* « prostituée », *semmâia* « sobriquet », *γallâia* « bouilloire », *saunâia* « coqueluche ». Plusieurs tentatives d'explications sont possibles : ou il y a eu transformation dialectale de *e* en *i* (cf. *supra*, p. 104); ou ces *فتعاى* nous offrent de vieilles formes, antérieures à *فتعا*⁽³⁾; ou il y a eu simplement application dialectale analogique de *فتعا* à des racines défectueuses, la 3^e radicale étant traitée comme toutes les autres consonnes, dans les formes semblables; c'est vers cette troisième explication que j'incline⁽⁴⁾. — Quelques classiques *فتعا* ont été ramenés à la forme *فتعا* dans le dialecte considéré : *teffâl* « natte du moulin à bras », class. *فتعا*; *sažžâž* « violent tourbillon » class. *فتعا*; *marrâra* « fiel » class. *فتعا*; *assâba* « bandeau du front » class. *فتعا*; *χollâla* « peigne du métier à tisser » class. *فتعا*?; de même le tlemcenien *seqqâia* « fontaine » répond au classique et à l'arabique *فتعا*. Ces vocables, comme on peut le voir, marquent une idée d'intensité ou sont des sortes de « noms d'instruments »; aussi bien expliquerai-je leur passage à *فتعا* par l'analogie sémantique plutôt que par le processus phonétique du redoublement générateur de syllabe fermée et conservateur d'une

⁽¹⁾ Cf. J. A., juillet, 1904, p. 88; ailleurs c'est la forme féminine surtout qui est « nom d'instrument » (cf. SPITTA, p. 101).

⁽²⁾ Cf. SOCIN, *Divân*, III, § 102 b; LANDBERG, *Hadr*, I, 398; REINHARDT, § 51; dans le dialecte de l'Iraq : *maffâi* « ànier », *gerrâi* « lecteur » à côté de *bannâ* « maçon » (MEISSNER, *Geschich.*, 138, 115); ces formes sont inconnues aux dialectes de Syrie et d'Égypte; PEDRO DE ALCALA, I, 94 a, pour l'andalou *çaca* « aguadero » = *فتعا* et le *Vocabulista* *فتعا*, p. 289 (*cenia*).

⁽³⁾ Cf. JAHN, *die Mehri-Sprache*, p. 51; contra, LANDBERG, *die Mehri-Sprache v. A. Jahn*, p. 17; dans les langues sémitiques septentrionales le même fait est observable; comp. aussi SOCIN, *Divân*, III, 98 g.

⁽⁴⁾ Peut-être faut-il songer aussi à l'influence des formes féminin et pluriel où dans tous les dialectes, *i* apparaît au lieu de *e* classique : égyptien, syrien, *bennâ* « maçon », mais pluriel *bennâie*; déjà dans la langue classique, cf. WRIGHT, *Ar. Gram.*, I, § 294.

voyelle brève; *doχχân* « fumée » pour *دخان* existe ici, comme presque partout, dans le domaine de l'arabe dialectal⁽¹⁾.

La forme *فتعا* existe dans le dialecte pour des mots ayant déjà cette forme dans la langue classique : *sekkîn* « sabre », *bottêχ* « melon »; et pour des vocables étrangers : *bârrêtâ* « chapeau », *qârrêtâ* « charrette »; mais *gellîl* « pauvre », *qâddîd* « tranche de viande salée », *geddîm* « alfa sec », *nessîs* « suintement d'eau »⁽²⁾, semblent reporter à des formes classiques sans redoublement de la 2^e radicale : *فتعا*, *فتعا*, *فتعا*, *فتعا*; *zerrîsa* « semence » est déjà ancien pour *فتعا*⁽³⁾; le dialecte connaît *hauuêtâ* « murette de pierres d'un marabout », ailleurs *hâuêtâ*⁽⁴⁾.

La forme *فتعا* est fréquente; d'abord dans de nombreux vocables d'origine étrangère; puis dans des « caritatifs » de noms propres (*zellûl* de *zîllîl*, *qâddîr* de *abqâder*, *χaddîza* de *χdîza*, etc.)⁽⁵⁾; enfin dans des péjoratifs, adjectifs qui marquent des défauts physiques, des goûts désagréables d'aliments, etc. : *aggûn* « bègue », *bekkiâs* « sourd-muet », *keffûs* « à la main tordue »⁽⁶⁾, *semmâm* « raisin aigre » (berbère), *hammâm* « blé avarié »; *messûs* « fade » semble le classique *فتعا* ramené à cette forme, analogiquement, sous l'influence de la signification péjorative; *settût* « vieille mégère », est, j'imagine, un péjoratif de *فتعا*⁽⁷⁾, plutôt que de *فتعا* (vieille de soixante ans).

La forme *فتعا* a avec *u* (*o*, *o*, *o*) de la 1^{re} radicale et diphtongue *ai*, *ei*, très nette, est fréquente : pour quelques mots,

⁽¹⁾ Cf. sur *دخان* déjà *Adab el-Kâtib* au chap. *العامة تشده* ; mais chez les juifs de Tlemcen on entend *تخان*. — Le passage de *فتعا* à *فتعا* dans les dialectes existe pour de nombreux mots : cf. DOMBAY, p. 9; SONNECK, *C. A.*, II, XVI-XVII; *M. G. T.*, § 14^o; l'égyptien connaît *ruχχâm* pour *رخام*; le libyque connaît *sažžâž* (cf. HARTMANN, *Lied. Lib. Wüste*, 141, *in medio*). — *GA-WĀLQĪ* (*χata*), p. 151-152) donne un certain nombre d'exemples déjà anciens; le *فتعا* cité par cet auteur est comparable au *muγγâra* tripolitain = *فتعا*.

⁽²⁾ *gellîl*, *qâddîd*, aussi tunisiens.

⁽³⁾ LISÂN, X, p. 3, l. 13; TORREY, ap. *Nöldeke orient. Studien*, I, 218, l. 16.

⁽⁴⁾ BASSET, *Nedromah et les Traras*, p. 36, n. 1.

⁽⁵⁾ Cf. SOCIN, ap. *Z. D. M. G.*, 1899, p. 482 et suiv.; LANDBERG, *Prov. et dictons*, p. 128; *Z. D. M. G.*, 1903, p. 774; 1904, p. 875; et comp. LIDZBANSKI, *Ephemeris*, II, p. 20.

⁽⁶⁾ *târrôš* « très sourd », ap. T. G., p. 56, *in princ.*; *فتعا* « brèche-dents », ap. BEAUSSIER, 503.

⁽⁷⁾ Sans terminaison féminine, peut-être parce que *فتعا* lui-même n'en a pas; au reste le caritatif de *فتعا* sonne parfois *فتعا* (cf. *Z. D. M. G.*, 1899, p. 484).

elle semble reporter au classique فَعْبَلِي : *hommi^hḥiḍā* «oseille», *sollēga* «ronce», *ḥobbēza* «mauve», *ḥorrēga* «ortie»; d'autres semblent des déformations dialectales de فَعَالَة, *ḥottāifa* «hirondelle», *goḍḍāima* «baie de lentisque», *gummēla* «maladie pédiculaire» (فَعْمَلَة?); *zummēḥa* «cœur de palmier nain» (sic avec *ḥ*)⁽¹⁾ reporte peut-être à فَعَالَة, et *ḥorrēfa* «histoire» à فَعَالَة; citons encore : *boṣṣēla* «oignon sauvage», *dorrēza* «roue», *buṣṣēra* «hirondelle», *ḥorrēra* «jouet d'enfants»⁽²⁾; je ne vois pas dans ces mots des diminutifs, malgré la vocalisation, mais bien des formes parallèles de فَعَالَة⁽³⁾.

5. FORMES c¹ v c² c³ v c⁴.

فَعْلَال, فَعْلِيل, فَعْلُول, sont fréquents dans le dialecte; j'ai dit plus haut (cf. *supra*, p. 137) que dans plusieurs cas l'allongement de la voyelle de la 2^e syllabe était secondaire.

Il faut signaler la fréquence de l'intensif فَعْلَال⁽⁴⁾, employé pour former de véritables «noms de métiers» de vocables quadrilitères : *karmāš* «marchand de figues» (*karmōš*), *boukār* «mangeur de figues de printemps» (ironique de *bākār*), *ḥōrhāz* «qui vend cauteusement»; *ḥādrāz* «qui parle à tort et à travers»; *nahnāh* «qui hennit» (surnom du cheval), *ḥāihāi* «traqueur», *mānāi* «qui parle par allusions» (de *māna* = معنى), *ḥaubāi* «fabricant de goudron» (*ḥābia* «fosse à goudron») (5).

La forme c¹ u c² c³ v c⁴ a se rencontre pour quelques mots : *dohrāza* «balançoire», *horhāra* «tourbillon dans le courant d'un oued».

(1) Je ne connais pas ici فَعْبَلِي comme sorte de nom d'action de فَعَّل, qui apparaît en tunisien (*T. G.*, § 67). et peut répondre au classique فَعْبَلِي, فَعْبِلَاء (cf. WRIGHT, *Ar. Gram.*, I, p. 115).

(2) A Alger *ḥōrāfa* (Tripoli *ḥurrāfa*, *M. G. T.*, § 14 a); بِشَارَة «Papillon», ap. DOZY, s. voce.

(3) BARTH (*Nom. Bildung*, p. 315) considère فَعْبَلِي, non comme diminutif, mais comme forme parallèle de فَعَال; par contre, FRÄNKEL semble attribuer à ces formes la valeur de diminutifs (*Aram. Fremdwörter*, p. 140, sub. فَعْبَلِي); les grammairiens arabes se refusent généralement à considérer فَعْبَلِي comme un diminutif (cf. I. Doraid sur فَعْبَلِي ap. MOZHIR, II, 134, et LISĀN, VII, p. 272, in fine).

(4) Cf. BARTH, *Nominalbild.*, p. 205, 206; *J. A.*, 1862, oct. nov., p. 360.

(5) Dans la banlieue de Tlemcen *ḥouḥāt* «chef de douar» (celui qui possède et tient les registres = *ḥāḥta* «carte»); à Tanger *qōzdar* «ferblantier»; à Laghouat *ḥaunāt* «boutiquier», etc.

6. Nisbas : en i, āni, āni, zi.

Les nisbas en *āni*, *āni*, sont relativement peu fréquentes. Les nisbas en *i* sont tirées de substantifs, de particules : *rābā* «né au printemps», *békri* «né en automne», *bégri* «bétail de race bovine», *ḡōlmi* «de race ovine», *sānzi* «de race caprine», *ḥāuli* «agneau d'un an», *nēfḥi* «très orgueilleux», *sāḍmi* «grenade à gros pépins», *séfri* «grenade sans pépins», *dāni* «mauvais», *fōgi* «supérieur», *iésri* «du côté gauche», *iēmni* «du côté droit», *nēmri* «clarté de la lune», *hōmri* «terre de couleur rouge», *kōhli* (*el-sām-el-kōhli* «la goutte sereine»), *fōḥli* «indiscret», *nār fārsiā* «mégère» («érésipèle» ap. DOZY, II, 735). — Dans les nisbas tirées de quadrilitères, le ressaut et le redoublement consécutif peuvent apparaître : *sāssekri* «soldat», *māḡyārbi* «marocain», *mōḡḡāzni* «cavalier de commune mixte».

Des ethniques de la forme فَعَالِي apparaissent à Saïda comme dans d'autres dialectes maghribins; ils sont rares au masculin : *sūāsi* «politique», *ḡūāfi* «physionomiste», *ṣāḥḥāni* «sorte de danse»⁽¹⁾; par contre, sous la forme féminine فَعَالِيَّة, ces ethniques sont extrêmement nombreux; si quelques-uns peuvent à la rigueur être considérés comme de véritables ethniques de فَعَال, la plupart, semble-t-il, échappent à une semblable interprétation, et doivent être tenus pour des formes parallèles de فَعَالَة; citons : *kessārīa* «bande d'étoffe étroite dans la tente», *sar-rāḡīa* «calotte qu'on met sur la chéchia», *derrāḡīa* «ceillière», *šāf-fāḡīa* «sandale en alfa», *ferrāšīa* «couverture de lit», *šerrābīa* «ouverture de la sābāa», *yabbārīa* «tapis de selle», *nōḍḍārīa* «besicles», *kettāfīa* «blessure à l'épaule», *nōttāḥīa* «épi de poil au front du cheval», *neddābīa* «idem à la joue», *zerrādīa* «idem sous le cou», *šābbāšīa* «bout de roseau que les moissonneurs se mettent aux doigts», etc. Une comparaison s'impose naturellement avec les formes semblables de l'éthiopien⁽²⁾.

(1) BEAUSSIER a كَدَائِي, لَقَائِي, فَرَادِي, قَلَادِي, كَشَادِي, حَشَادِي, PEDRO DE ALCALA, *lahhāni* «grammatico»; à Tlemcen *šeyyāsi* «fabricant de chéchias» (MOZHIR, I, 147, شَوَائِي néologisme), à Tunis *zayyāli* (turc زوالو); à Tanger *sōḡāq* «de qualité commune», *līāfi* «fumeur de kif»; *sūāsi* reporte à سِيَالِي (sans redoublement); le redoublement dans ces cas s'explique, j'imagine, par la présence de la semi-voyelle médiane; on songera à ce que j'ai dit plus haut de la fréquence d'emploi de la «*o*» forme dans les racines «concaves» (p. 439) et à ce que dit BARTH (*Nominalbild.*, § 132).

(2) Comp. *T. G.*, § 66, *sazzābi*, ap. *Prov. et dict.*, p. 150; VOLLERS, p. 135; *ḥāšāmīyeh* ap. EUTING, *Nöldeke Or. Studien*, I, 396; noter que pour certains des vocables ici cités, des formes فَعَالَة semblent exister dans d'autres dialectes

On trouve aussi quelques ethniques de la forme فعولى : *messûlki* « terrain laissé en jachère », *γarrôsi* « profondément enraciné », *nebbûti* « roche volante », *neggûri* « susceptible », *meoggûzi* « encore allaité » (berbère⁽¹⁾); en revanche *sekkûti*, connu de certains dialectes algériens⁽²⁾, est ici inconnu; on dit *sûkûti* « silencieux », comme *fâlûte* « frivole et vain » et *mâzôze* « tardif » (berbère?).

Les ethniques à signification intensive (généralement « noms de métier ») formés par l'adjonction d'un *i* à des pluriels brisés apparaissent à Saïda comme dans beaucoup de dialectes. Ils sont assez rarement tirés de pluriels فعول ou فعول : citons cependant : *tlûli* « habitant du Tell », *γrûri* « paroles sans fondement », *nsâûlija* « chaussure de femme », *rââlija* « chaussure d'homme⁽²⁾ ». D'autre part les mots *klûfi* « importun », *qlûqe* « impatient (cheval) », qu'on retrouve dans la plupart des dialectes algériens n'ont pas, je crois, cette origine⁽³⁾. — C'est surtout, comme on l'a remarqué pour

d'autres dialectes, des pluriels quadrilitères فعائل, etc., que se forment avec prédilection les ethniques de cette catégorie⁽⁴⁾; à cet égard, il est remarquable que, comme en tripoliteain, quoique les représentants des pluriels classiques فعائل aient fort bien gardé dans le dialecte l'*i* long de la dernière syllabe, cet *i* long n'apparaît jamais dans la formation des présents ethniques; ainsi *gtârni* « fabricant de goudron », *sbâbte* « cordonnier » (et non *gtârni*, *sbâbte*) tout comme *χdûse* « trompeur » (خدبة), *brâdse* « fabricant de bâts », *mχâzni* « cavalier de commune mixte » (à côté de *mòχχâzni* tiré du singulier *mâχzen*). Je ne serais pas éloigné d'y voir un phénomène analogue aux dissimilations dont parle Barth (*Nominalbildung*, p. 364, 365⁽⁵⁾).

C'est à l'influence analogique de ces formes, qu'il faut attribuer, je pense, la curieuse apparition dans le dialecte d'ethniques d'un schème فعاعلى, tirés d'adjectifs d'intensité فععال comme si la nisba *i* avait été appliquée à leurs pluriels théoriques فعاعلى : ainsi *zfâfni* « musicien » à côté de *zeffân*; *ksâsbi* « joueur de *gâsba* » à côté de *gôssâb*, *erhâhbi* « lutteur à la *râhba* », à côté de *rahhâb*,

(cf. عرافة, نظارة, ap. Dozy); فرتبة ap. Dozy, II, 253; عرقبة (idem, II, 121; Löhr, 149) est cité comme néologisme par le *Tâg-el-arabi*.

⁽¹⁾ Cf. *J. A.*, 1855, p. 553; SONNECK, *C. A.*, XVII, *sabbûhi*; nombreux à Tanger.

⁽²⁾ Comp. DELPHIN, p. 250, 251; LÖHR, § 150.

⁽³⁾ De même *sdâsi*, *χâmâsi*, *blâbi* « flûte à six, cinq, trois trous » reporté, je crois, aux classiques سداسى, خماسى, etc., et non aux pluriels *sdâs*, *χmâs*, etc. (DELPHIN, p. 243, n. 4 *soudassi*, *tsulatsi*); comp. SOCIN, *Divân*, III, § 113 e).

⁽⁴⁾ Cf. *J. A.*, oct. nov. 1862, p. 360; 1855, p. 551, 552.

⁽⁵⁾ Comp. *Z. D. M. G.*, 1902, p. 573 et suiv., 1905, p. 631; le tripoliteain a des équivalents (*M. G. T.*, § 115); aussi l'égyptien (*sanadqi*, *daxaxni*, *brâsmi*, et *γarâbli*, *tarâbîsi*, ap. SPITTA, p. 117, 118, VOLLERS, p. 132).

zbbâr, « courageux » à côté de *zbbâr*, *glâûle* « joueur de *gôllâl*⁽¹⁾ »; et il faut en rapprocher encore, comme tiré d'adjectif intensif de racine quadrilitère (cf. *supra*, p. 462), *smâsre* « courtier » à côté de *sômâsâr*.

Enfin il n'y a pas jusqu'aux rares noms de métiers formés avec l'ethnique turc *zi* qui ne semblent ici avoir été analogiquement influencés par le groupement syllabique de *brâdse*, *zfâfni*. Les vocables arabes auxquels s'adjoint cet ethnique sont d'abord ramenés à un schème c¹c²âc³, si bien que le groupement total est un c¹c²âc³z⁴i analogue au c¹c²âc³c⁴i dont nous venons de parler : ainsi *qhâûzi* « cafetier », *hmâmzi* « patron de bain », *sûkârzi* « ivrogne », *qmârzi* « joueur », *blâyzi* « babouchier »; on entend aussi parfois *qahûdâzi* comme à Tlemcen; signalons aussi *χâbârzi* « cancanier »⁽²⁾.

7. DIMINUTIFS.

Le diminutif est fort employé dans le dialecte⁽³⁾. Il marque dans le langage des hommes, fréquemment une nuance de mépris, dans le langage des femmes, une nuance de tendresse. — En général il suffit de renvoyer pour ces noms aux chapitres qui les concernent dans les ouvrages consacrés aux dialectes maghribins. Néanmoins, il convient de marquer quelques différences assez sensibles qui séparent le dialecte bédouin de Saïda, des idiomes citadins du Maroc, de Tlemcen, d'Alger, de Tunis, de Constantine. S'il s'éloigne d'eux, il se rapproche par contre du tripoliteain, des dialectes orientaux et de l'arabe classique.

1° Il existe ici un représentant vulgaire du classique فُعَيْل : il sonne *fêl*, *fêûl*, ou avec conservation d'un *û* de la première syllabe *fûsêl*, *fûsêûl*. Il s'applique *generaliter* aux formes c¹ŷc²c³, c¹ŷc²ŷc³, c¹c²ŷc³; le diminutif *fêûiel*, des dialectes citadins (tunisien,

⁽¹⁾ Comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 95; DELPHIN, *Recueil de textes*, p. 237, 240, 241, 244; SOCIN, ap. *Z. D. M. G.*, 1899, p. 490, 491; on comparera aussi l'égyptien *stâtri* (SPITTA, p. 118, *in fine*) et *nsâsqi* (SPINO, *An arabic-english vocabulary*, p. 601), le marocain *srârfi* (LEUCHUNDI, *Voc. s. voce cambiator*), etc.

⁽²⁾ On comparera déjà *blâygi* à Tlemcen (*Dialecte de Tlemcen*, p. 95), à côté duquel il faut citer *hâlânqi* « musicien » (à côté de *hâli*) *sâânqi* « horloger » (à côté de *sâânqi*)! dans ces deux derniers mots le schème c¹c²âc³ŷi aurait été obtenu par l'adjonction d'un *n*. — D'autre part on ne trouve pas à ma connaissance dans le présent dialecte de curieuses tautologies comme les tlemceniens *hassâfqi*, *sellâqzi*, le tunisien *sayûârzi* (*Dialecte de Tlemcen*, p. 96, *in princ.*), dont il faut rapprocher les iraqois *mesâfêrqi* « voyageur », *mâtâjârqi* « oiseleur » (MEISSNER, *Gesch.*, p. 293); j'ai entendu à Tlemcen aussi *dâmâlqi* « riche » (دومال + qi).

⁽³⁾ De même que dans le dialecte bédouin de Syrie (*Z. D. M. G.*, VI, p. 212) et en Arabie (PALGRAVE, I, p. 52); au contraire en Égypte, le diminutif est devenu fort rare (SPITTA, p. 98).

tlemcenien, algérois, marocain, et déjà andalou⁽¹⁾ ne se montre guère que, pour quelques vocables provenant de racines concaves⁽²⁾ : ainsi on entend *kuéïies* « petit verre » de *kās*, et *ūmmūéïies* « petit couteau » de *mās* à côté de *ūmmūéïis*. — Le féminin sonne *fšēla*, *fšēila*, *fšēila*. On a ainsi :

α. De racines fortes, assimilées et sourdes :

<i>kūlēib</i> « petit chien » de <i>kēlb</i> .	<i>byēl</i> « petit mulet » de <i>byōl</i> .
<i>gūlēib</i> « petit cœur » de <i>gōlb</i> .	<i>kūbēis</i> « petit bélier » de <i>kēbs</i> .
<i>zbēib</i> « petit pénis » de <i>zēbb</i> .	<i>šōšēis</i> « petit nid » de <i>šōš</i> .
<i>mšēis</i> « petit chat » de <i>mēšš</i> .	<i>ūlēid</i> « petit enfant » de <i>uuld</i> .
<i>kūlēiba</i> « petite chienne » de <i>kēlba</i> .	<i>gūšēifa</i> « petit panier » de <i>gūšfa</i> .
<i>ōrēda</i> « petite rose » de <i>uārda</i> .	<i>smēiša</i> « coup de soleil » de <i>sēmš</i> .

β. De racines concaves :

<i>ruēis</i> « petite tête » de <i>rās</i> .	<i>šūēina</i> « petit œil » de <i>šāin</i> .
<i>yuēil</i> « petit ogre » de <i>yōl</i> .	<i>χūēima</i> « petite tente » de <i>χēima</i> .
<i>bbūēita</i> « petite chambre » de <i>bēit</i> .	<i>mūēiga</i> « petite chamelle » de <i>nāga</i> .
<i>duēib</i> « petit chacal » de <i>šib</i> .	<i>χūēīza</i> « petit khodja » de <i>χōza</i> .
	(simplement forme féminine).

Il faut noter que la tendance à remplacer pour les racines à *media i*, cet *i* par *u*, dans la formation du diminutif, qui apparaît déjà pour quelques mots dans la langue classique⁽³⁾, s'est ici généralisée : *fuēil* est l'unique forme, jamais *fiēil* ; il en est de même dans la plupart des dialectes.

Citons encore des formations secondaires dialectales assez curieuses : *nuēif* de *nēif* « nez » ; *ūmmūéïis* de *mās* « couteau » ; *ūlēid* de *uād* « fleuve » ; *ūmmūēīda* de *mēīda* « table », *kuēība* de *hēba* « don » (*هبة, مايدة, وادي, موسى, أنف*).

γ. De racines défectueuses :

<i>žrēū</i> de <i>žerō</i> « petit chien ».	<i>qhēua</i> de <i>qāhūa</i> « café ».
<i>dlēū</i> de <i>dēlu</i> « seau ».	<i>ksēua</i> de <i>kēsua</i> « vêtement ».
<i>ždēi</i> de <i>žēdi</i> « chevreau ».	<i>lhēīa</i> de <i>lōhīa</i> « barbe ».
<i>γōdēi</i> de <i>γdā</i> « déjeuner ».	<i>šōšēīa</i> de <i>šāšā</i> « bâton ».
<i>šōšēi</i> de <i>šōšā</i> « dîner ».	<i>ērēīa</i> de <i>ērēā</i> « moulin ».

⁽¹⁾ Cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 98; *T. G.*, § 84; il y a dans les dialectes citadins réduction analogique de *فُعَيْل* à la classe plus nombreuse des *فُعَيْل*; au contraire, un représentant du classique *فُعَيْل*, *fiēl*, se rencontre en tripolitain (*M. G. T.*, § 116) comme dans les dialectes orientaux.

⁽²⁾ BEL (*Džazya*, p. 122) donne, pour un dialecte rural, des formes de diminutifs *فُعَيْل* pour des mots provenant de racines concaves.

⁽³⁾ Cf. WRIGHT, *Arab. gram.*, I, 172 A.

Remarquer que *γdā* et *šōšā* proviennent de *فُعَال* classiques, tandis que *šāšā*, *ērēā* proviennent de *فُعَل*.

Le diminutif de *bēn* « fils » est *bnēi*, classique *بُنَيْ*; de *χō* « frère » est *χēi*, classique *أَخِي*; de *bū* « père », *bēi*, *bbēi*, classique *أَبِي*; de *ūmm* « mère », *ūmmēma* *أميمة*; de *bēnt*, *bnēīa* *بنية*, pas *bnīta* comme à Tlemcen; le diminutif *χēit* de *ūxt* « sœur », employé seulement avec les affixes personnels *χēiti*, *χēitek*, etc., ne représente peut-être pas un dialectal *أَخِيْت*, mais le classique *أَخِيَّة* avec une crase; *šī* « chose » donne également une forme masculine *šūēi* (comme en marocain) et *šūēīa*⁽¹⁾ (comme dans la *κοινη* algérienne) « un peu ». Un diminutif de *iōm* « jour », employé seulement au pluriel est *wēimāt* (*أَوْجَات*), tandis qu'en tlemcenien, il a la curieuse forme *mēimāt* (*ūmmēimāt*); *īd* « main » fait *īdēīa* *يديّة*⁽²⁾.

2° Il existe un représentant vulgaire du classique *فُعَيْعِيل*, *فُعَيْلِيل*, *فُوعَيْعِيل*, s'appliquant aux quadrilitères qui ont dans leur dernière syllabe une voyelle longue; l'*i* long de la dernière syllabe que connaît la langue classique et que le tunisien, le tlemcenien et l'andalou n'ont pas, apparaît toujours dans le présent dialecte, comme en tripolitain :

<i>brēinēis</i> de <i>bōrnōs</i> « burnous ».
<i>tlēīs</i> de <i>tellis</i> « sorte de sac ».
<i>ēmferītiōh</i> de <i>mestāh</i> « clef ».
<i>šūēīēn</i> de <i>šēitān</i> « diable ».
<i>quēītēn</i> de <i>gēitōn</i> « petite tente ».
<i>kuēīdēr</i> de <i>kēīdār</i> « mauvais cheval ».
<i>šūēībīta</i> de <i>šēībōta</i> « petite outre ».

Il faut noter, comme le montrent les quatre derniers exemples, qu'un *i* deuxième consonne d'un quadrilitère se transforme en *u* au diminutif⁽³⁾.

3° Le diminutif des noms de couleurs et de difformités physiques a une forme *فَيْعِل* qui doit bien représenter le classique *فَيْعِل* avec une chute de l'*i* initial⁽⁴⁾ : *kēīhōl* « noirâtre » ; *bēīūōd*

⁽¹⁾ *ždēi*, *bnēi*, *χēi* etc. devraient être *ždēū*, *bnēū* etc.; mais le dernier *i* ne se fait pas entendre. LANDBERG a rendu compte de ce fait pour le dialecte de Syrie (*Prov. et Dictons*, p. 265); l'*i* réapparaît au féminin (*bnēīa*, *šūēīa*) et devant les affixes personnels vocaliques *bnēīi*, *χēītek*, etc.

⁽²⁾ Sur *ūmmēimāt* cf. J. A. juillet-août 1904, p. 104; *īdēīa* aussi tripolitain, tlemcenien *īdīda* secondaire de *īēdd*, tunisien *īda* *اويضة*.

⁽³⁾ Comp. sur tout ceci, *infra*. Pluriels brisés.

⁽⁴⁾ Comp. arabeque *isēyūd* de *asuyād* « noir » (SOGIN, *Diwān*, § 114 b); et *hēmed*

« blanchâtre », *χέλιος* « verdâtre », *ζεῦρος* « bleuâtre », *σέιγερ* « blondasse », *ἡλιός* « louchon »; des formes *فَعِيل* (*khêl*, *zêig*, etc.), se rencontrent aussi, mais sont moins employées; elles peuvent être secondaires, des dialectaux *khâl*, *zrôg*, etc., ou représenter les fort classiques *كَيْل*, *زَيْق*, etc. — Au féminin, on a seulement *khêla*, *zrêiga*; des formes *فَعِيلا* qui seraient secondaires analogiques n'apparaissent pas à ma connaissance.

Je dois signaler encore un péjoratif *فَعُول* appliqué à quelques noms de couleurs et de difformités : *hēmôr* « rouge », *zêrôg* « de nuance sombre », *hêuûl* « vilain louchon », *bêitûr* « chien à queue coupée » le tout pris en mauvaise part, il faut peut-être songer aux péjoratifs *فَعُول* signalés plus haut; et aussi à la forme *فَعُول* dont parle Spitta pour les dialectes orientaux⁽¹⁾.

8. FORME *mvc¹c²vc³*.

Appliqué à certains substantifs, surtout à des noms d'animaux, ce paradigme donne dans le dialecte ou bien de véritables collectifs, ou des noms de sens individuels, mais marquant une nuance intensive péjorative; ainsi :

mâsied « foule de chevaux » (*sâud*).

mêbgôr « foule de bœufs » (*bgôr*).

mâhuôr « foule de bêtes de somme » (*hâuûr*).

mêrsan dans l'expression *klâm elmêrsan* « propos grossiers de bergers » (du pluriel *êrsâien*).

mêyser « réunion d'enfants » (*îsir*).

mêihôd « sale juif » (*ihûdi*).

mêfrôx « engance de bâtards » (*fôrç*).

mémiek « sale pédéraste » (*menîtle*).

mêssâçra } « ânesse » (*ççâr*, *dûyâr* « âne »).

La vocalisation uniforme du dialecte ne permet pas de voir dans ces formes des *مَفْعَل*, plutôt que des *مَفْعَل* ou des *مَفْعَل*. Leur sens fait songer à la fois aux collectifs de la langue classique

de *احد* (LANDBERG, *Hadr.*, p. 208); ces formes sont extrêmement fréquentes dans l'onomastique algérienne; *elbêuûd* est le nom de Géryville; *zêirôg*, *khêhâl* sont les noms de nombreuses localités; cf. aussi KAMPFMEYER, p. 225 *laimis*; p. 238, l. 2 *réiget*; et ap. *Vocabulaire destiné à fixer la transcription des noms indigènes* *كَيْل*, *خَيْضَر*, etc.

⁽¹⁾ SPITTA, p. 106, *in fine* (remarque à ce propos que *'ambûr* « buckelig » cité par cet auteur est le turc *قنبور* avec la prononciation du *ق*, propre à l'égyptien); cette forme *afûl* est-elle à rapprocher du classique *فَعُول* (cf. *Nominalbildung*, p. 219; le *Mozhir* dénonce *أطروش* comme néologisme, I, 147, *in princ.*)? Conf. au reste *حيمورة* ap. *Z. D. M. G.*, 1899, p. 489, § 28.

comme *مَفْعَل*, *مَشِيخة*, *مَاسِدَة*, *مَضْبَة*, etc., et aux intensifs comme *مَفْعَل* « tranchant » de *فَاصِل*. Mais peut-être convient-il surtout d'y constater l'activité persistante du vieux préfixe sémitique *mv*, formatif de noms abstraits, de noms concrets, dont la différence d'emploi d'après des nuances de vocalisation, n'est au reste qu'un phénomène apparu secondairement sur les terrains respectifs des différents idiomes⁽¹⁾.

9. FORME *mvc¹c²âc³*.

L'emploi de cette forme comme adjectif d'intensité, qui apparaît déjà en arabe classique⁽²⁾ s'est extrêmement développée ici, comme dans d'autres dialectes⁽³⁾. On a ainsi :

mêshâh « avare ».

mukrâs « glouton parasite ».

môjîâr « de mauvais augure ».

mešrâr « funeste ».

mâhrâr « qui a la diarrhée ».

mahrâz « gardien vigilant ».

môziân « qui a le mauvais œil ».

mâzâlâ « sans argent ».

moyšâs « trompeur ».

mêškâk « soupçonneux ».

mediân « couvert de dettes ».

môzâz « paresseux », etc.

10. QUELQUES MAŞDARS.

تَفَعَّل, encore qu'il ne faille point le considérer originairement comme un véritable nom d'action de la 2^e forme, en joue fréquemment le rôle dans le dialecte; citons ici notamment la nombreuse série des exclamations de douleur formées de *maşdars* *تَفَعَّل* avec le pronom affixe de la 1^{re} personne : *iâ tebrâdi*, *iâ teštâni*, *iâ tahûâzi*, *iâ tedkâsi*, *iâ touhâdi*, *iâ tâhuûdi*, etc. « Ô malheur à moi dans ma honte, mon tracas, ma détresse, mon souci, ma solitude, mes alarmes! », etc.⁽⁴⁾. — Le *maşdar* *تَفَعَّل* est

⁽¹⁾ Cf. *Nominalbildung*, p. 235 et 237; au reste si, en arabe classique, *مَفْعَل* désigne rarement des personnes, il en désigne assez couramment dans d'autres langues sémitiques (hébreu, éthiopien).

⁽²⁾ Cf. *Nominalbildung*, p. 250, 251; des exemples donnés pour le présent dialecte sont déjà classiques; *مَجَار*, *مَجَار*; rappelons *مَجَار* si fréquent dans l'épigraphie officielle et qui existe dans le dialecte moderne d'Égypte « architecte »: *مَجَار*, « incurseur », pl. *المَجَارِي* (cf. *J. A.*, Juillet 1902, p. 168), une bonne série d'exemples ap. I. SIKKÎR, *Tahdîb*, p. 347, l. 5.

⁽³⁾ Cf. particulièrement SOCIN, *Divân*, III, § 109 c.

⁽⁴⁾ Comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 92; JOLY ap. *R. A.*, 1900, p. 285. *يَا تَهْوَانِي* est la bonne leçon ap. *Djâz'ya*, vers 76, non pas *يَا تَهْوَانِي*; des formes comme *tifâg* « accord », *tîzâl* « délai » ne reportent pas d'autre part à *تَفَعَّل* mais sont des formations secondaires de *اتَّفَاع*, *اتَّفَاع* (comp. SOCIN, *Divân*, III, § 106 c).

aussi employé et apparaît fréquemment avec un *a* (š) final, pour désigner des objets matériels, ou une action faite une fois : *tah-mîma* « un bain », *tahûsa* « une promenade », *tâsurâ* « un dessin », *teskîra* « un objet donné en souvenir », *tuçrîfa* « histoire pour les enfants », etc. La forme *أَعْلَمَ* est la seule usitée pour les verbes de racines défectueuses; elle sonne *tc¹vc²i³a* : *tségria* « action d'arroser le coussous »; *tsémia* « action de nommer » *tsédia* « action de monter le métier à tisser » et *tv¹c²i³a* lorsque la 1^{re} radicale est une sonante : *terbia* « éducation », *ténmia* « accroissement », *tousia* « recommandation », jamais *tv¹c²i³a* ou *tv¹c²â³a*⁽¹⁾.

Le maşdar *مَاعَاة* de la 3^e forme, fort employé, a ceci de remarquable dans les verbes défectueux que le *i*, 3^e radicale, y est analogiquement traité comme une consonne forte : et l'on a *مَاعَاة* au lieu du classique *مَاعَاة* : *mçâliâ* « action d'entretenir à voix basse », *msâmia* « contiguïté », *msâsia* « mendicité », *mdâuia* « traitement médical », *mlâgia* « rencontre », etc.

11. FORME EN T...T.

Cette forme d'origine berbère existe dans le dialecte comme dans tous les idiomes algériens; cependant elle paraît d'un usage moins fréquent qu'en tlemcenien. À côté des différentes variétés que j'en ai signalées pour ce dernier dialecte, il faut noter à Saïda un schème *ti...vot*; les quelques substantifs auxquels il s'applique ont un sens concret et offrent, je crois, cette particularité de ne jamais prendre l'article⁽²⁾; je citerai : *tîmerhâlt* « chevalet des bâts dans la tente »; *tînesnést* « pellicules des cheveux »; *tîşkért* « place de terre blanche »; *tîgentâst* « pyréthre »; *tîka.bâst* « variété de dattes apportée du Sahara », *tîsôdést* « maladie éruptive »⁽³⁾.

⁽¹⁾ De même à Tunis, Tlemcen, et dans le désert de Syrie (*Tlemcen*, p. 92, 93; *Z.D.M.G.*, 1868, 173, 174); au contraire en algérois on trouve l'accentuation *tes-mîa*, *terbîa*, etc., des dialectes orientaux (égyptien, iraqois; cf. SPITTA, p. 112) et marocains (*terbîa*, ap. Socin, *Mar.*, p. 22, note 9; en andalou *terbîa* s. voce *mocedad*, *tangîa* s. voce *mondaduras*, ap. PEDRO DE ALCALA, p. 312, 314); en Syrie *ترباية*, *ترباية*, ap. *Prov. et Dictons*, p. 118; en Libye *tîdnâje*, *tîtrâje*, ap. HARTMANN, *Lib. Wüste*, p. 119, 141. — Très curieuses sont les formes algéroises *terbânîa* « éducation » (très fréquent), *tesmânîa* « nomination », *taslânîa* « jonglerie », *taçbânîa* « cachotterie », aussi *tsôqsânîa* « interrogation »; je crois à une influence analogique des ethniques en *âni ânîa*.

⁽²⁾ C'est aussi le cas en arabe marocain des mots à préfixe *a* empruntés au berbère (conf. FUMEY, *Choix de correspondances marocaines*, I, p. 147, note 1).

⁽³⁾ Naturellement *tîmerhâlt* reporte à l'arabe *مُرْحَل* « lieu où l'on dépose les bâts et les selles » qui apparaît dans un dialecte voisin sous la forme *مرحلة* (DELPHIN, *Textes*, p. 162, 163, note 31); et *tîsôdést* reporte à *كساسة*.

II. — DUEL.

Il est employé dans le dialecte non seulement pour les noms de mesure (temps, longueur, poids, etc.), et de parties doubles du corps, mais pour beaucoup de vocables, auxquels il ne s'applique pas du tout en tlemcenien, notamment pour des noms d'animaux : *bâggörtên* « deux vaches », *nâgtên* « deux chèvres », *ferdên* « deux bœufs », *çauttên* « deux juments », *qâhhautên* « deux cafés », *zârbûtên* « deux tapis », *çâffên* « deux rangs » *çâlâmtên* « deux signes », courants dans le présent dialecte, seraient non seulement inusités à Tlemcen, mais peut-être même à peine compris par le peuple. Les dialectes ruraux d'Oranie diffèrent parfois sur ce point les uns des autres; certains duels usités dans une tribu, ne le sont pas dans une autre; d'une façon générale, l'usage du duel y est beaucoup mieux conservé que dans les dialectes citadins (Tlemcen, Alger, Constantine, Tunis, etc.)⁽¹⁾; mais il est moins généralisé, d'autre part, que dans les dialectes sahariens⁽²⁾. Ainsi se trouve vérifiée dans le domaine de l'arabe maghrébin, l'observation de A. Meillet que « le duel a tendu partout à disparaître lors du développement de la civilisation »⁽³⁾.

Le duel se forme par l'adjonction au singulier d'une terminaison *ên*; parfois la diptongaison *ên* apparaît; parfois, il m'a bien semblé n'entendre que *în* ou *ên*, et ceci dans le même mot : *qâhhautên* à côté de *qâhhautên*, de *qâhhautîn* ou *qâhhautên*. D'autre part la distinction que l'on peut faire en tlemcenien et en marocain citadin, entre les duels de noms de partie du corps (*în*) et les autres (*ên*)⁽⁴⁾ n'existe pas ici; j'ai entendu *uudnên* « deux oreilles », *rezlên* « deux pieds », à côté de *uudnîn*, *rezlîn*, comme *qâhhautên* à côté de *qâhhautîn*. Cependant, je crois bien pouvoir affirmer que je n'ai entendu que *çainîn* « deux yeux », jamais *çainên*.

Les duels des noms de parties doubles du corps sont ici, comme dans les autres dialectes maghrébains, devenus des sortes de pluriels; il faut noter à cet égard que le duel de *çâdd* « joue » est inusité; on ne dit jamais *çâddên*; mais on emploie toujours le pluriel *çâdd* : *çâddâh* « ses joues ».

L'adjonction de la terminaison du duel produit, dans l'économie syllabique des mots, les mêmes modifications qu'en tlemcenien; et je n'ai qu'à renvoyer ici à ce que j'ai dit ap. *Dialecte de Tlemcen*, p. 101.

⁽¹⁾ Comp. BEL, *Djazyza*, p. 97 et suiv.; *M. G. T.*, § 125.

⁽²⁾ Comp. KAMPFMEYER, p. 231, note 3.

⁽³⁾ *Bulletin Soc. ling.*, n° 53, p. xcvi; comp. CUNY, *Le Nombre duel en grec.*, p. 2, 3, 4.

⁽⁴⁾ Cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 101, 102.

III. — PLURIEL EXTERNE.

On trouve ici des pluriels en *in*, en *a* et en *ât* (féminins).

a. Pluriel en *in*, il s'applique :

1° Aux participes actifs et passifs, ayant conservé leur valeur verbale; lorsque le participe a pris la valeur d'un substantif, ou même d'un adjectif, il reçoit avec prédilection un pluriel brisé; ainsi *ḥokkām* « administrateurs » et non *ḥākmīn* de *ḥākem*, *sōbbōg* « rapides à la course » plutôt que *sābgīn* de *sābeg*, *ḥōbbi* « à bout de forces », plutôt que *ḥābiin* de *ḥābi*. Même aux participes passifs de la 1^{re} forme, on applique toujours de préférence le pluriel brisé, quoique le pluriel externe en *in* soit possible pour eux; *myābbna* ou *myābīn* plutôt que *māybūnīn* de *māybūn* « déçu, chagriné ». — Par contre, l'application d'un autre pluriel que le pluriel externe aux participes des formes dérivées même lorsqu'ils ont une valeur nominale, est extrêmement rare; je n'en connais que deux ou trois exemples (cf. *infra*, *Pluriel brisé*).

2° Aux ethniques, sauf à ceux de la forme *c¹c²âc³c⁴i* qui reçoivent le pluriel en *a*. D'autre part lorsque, pour un ethnique, le pluriel brisé est usité, on l'emploie toujours de préférence au pluriel externe: *srāga* et non *sergīin* de *sergi* occidental: *ḥūāgīg*, *ḥūābīn*, *gūārīr*, de *ḥūāgī* « de Figuig », *ḥūābīn* « vieux », *gūārīn* « du Gourara », plutôt que *ḥūāgīīn*, *ḥūābīīn*, *gūārīīn*, etc.

3° Aux noms de métiers *فَعَال*, mais l'emploi du pluriel en *a* est beaucoup plus général.

4° Aux adjectifs *فَعَالِي*; mais les pluriels brisés *فَعَالِي*, *فَعَالِي*, sont usités avec prédilection.

5° Aux diminutifs *c¹c²ēūec³* d'adjectifs.

6° A des adjectifs (surtout *فَعِيل*) dérivés de racines concaves, défectueuses, sourdes: *tāieb* « bon » *tāībīn*; *lēīen* « flexible » *lēīnīn*; *dēīen* « religieux » *dēīnīn*; *ḥāīen* « facile » *ḥāīnīn*; *zēīed* « distingué » *zēīdīn* (à côté de *zēūd*); *ḥāīōg* « étroit » *ḥāīōgīn*; *mēīet* « mort » *mēītīn* (à côté de *mōūta*); *ēngē* « propre » *ēngēīn*; *trī* « frais », *trīīn*; *ḥāī* « vivant » *ḥāīīn*; *ḥāīmm* « bavard intarissable » *ḥāīmmīn*; *ḥōrr* « libre » *ḥōrrīn* (à côté de *ḥōrār*); aussi comme dans tout le Maghrib *ḥōllū* « doux » *ḥōllūīn*, et encore *zēīn* « beau » *zēīnīn*; *ḥēīn* « laid » *ḥēīnīn*; même dans la bouche de demi-lettrés, j'ai entendu *ḥābīīn* « haïssables », *sāfīhīn* « débauchés » de *ḥābīh*, *sāfīh*.

b. Pluriel en *a*.

1° Les noms de métiers *فَعَال* le reçoivent avec prédilection: *ḥāīdā* « cavaliers d'administration »; *keḥdāba* « menteurs », etc.; le pluriel en *in* est possible, mais rare, alors que les dialectes citadins de Tlemcen et d'Alger l'emploient pour les noms de cette forme très couramment⁽¹⁾. Parfois, pour un même mot, le pluriel est *in* lorsqu'il a le sens d'adjectif, *a* lorsqu'il a le sens de substantif: ainsi *ḥeddāma* « ouvriers », *ḥeddāmīn* « laborieux ».

Le pluriel brisé est usité pour quelques noms de métiers (cf. *infra*, p. 497 *in princ.*). — Le pluriel en *a* s'applique aussi à *فَعَال*: *ḥāīdā* « traqueurs ».

2° Les ethniques *c¹c²âc³c⁴i* font toujours un pluriel *c¹c²âc³c⁴īa*: *ḥāībīa* « joueurs de flûte », *ḥāīzīa* « cafetiers ».

c. Pluriel en *ât*.

1° Il s'applique ici comme à Tlemcen aux participes passifs et actifs féminins, aux ethniques féminins, aux adjectifs *فَعَالِي* et *فَعَالِي*; cependant, on leur préférera généralement pour les participes, et pour les adjectifs *فَعَالِي*, le pluriel brisé, ou le pluriel masculin en *in*.

2° Il s'applique à tous les diminutifs de substantifs, même à ceux qui désignent des animaux ou des individus de sexe masculin: *kūbēsāt* « petits béliers », *ūlēīdāt* « petits garçons », *tuēllāt* « petits tolbas »; l'application du pluriel en *in* à ces noms possible en tlemcenien, n'apparaît pas ici; on ne dira jamais *kūlēībīn* « petits chiens », mais *kūlēībāt*, jamais *drīūrīn* « petits enfants » (de *drīri*!) mais *drīūrīāt*⁽²⁾.

4° Il s'applique aux noms étrangers comme dans la plupart des dialectes: *bāša* « pacha » *bāšāuāt*, *kulān* « colon » *kulānāt*; mais, très fréquemment on préférera l'emploi d'un pluriel brisé analogique; *gōrḥōn* « garçon » *grāḥōn*, *bidu* « bidon » *bbūāda*; remarquons que pour ce qui concerne les noms étrangers terminés en *u*, la dissimilation en *īāt* apparaît ici comme en tlemcenien: *nūmrō* « numéro » *nūmrōīāt*. Elle se retrouve en marocain; par contre, en algérois et en constantinois, on dit comme à Tunis, *nūmrōūāt*⁽³⁾.

⁽¹⁾ Cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 112, note 2.

⁽²⁾ Comme en tunisien et en omaï (T. G., § 95, 3; REINHARDT, § 107, 5); cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 111 et 113; *drīūrīn* est tlemcenien, cf. J. A., Juillet 1904, p. 56, l. 14.

⁽³⁾ Cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 113, note 3; la dissimilation tlemcenienne se retrouve en marocain (FUMBY, *Choix de correspondances*, 1, p. 116: *barko* « navire à voiles », pl. *barkōīāt*).

4° Il s'applique à un grand nombre de noms masculins de la forme *فعل* : *nhār* « jour » *nhārāt*; *ffūd* « viscère » *ffūdāt*; *zgāu* « grand panier » (berbère) *zgāuāt*, *blās* « bouchon » *blāsāt*, *γūlāg* « bouchon » *γūlāgāt*, *srās* « rêne » *srāsāt*, *γūlās* « enveloppe » *γūlāsāt*, *šmāt* « moitié du douar » *šmātāt*. — Il faut noter d'autre part que, encore qu'il soit employé pour nombre de substantifs de la forme *cad* (terminaisons classiques *ā, ā, ī, ē, ē*) on lui préfère fréquemment le pluriel brisé : *brā* « lettre » *brāuāt*, *slā* « prière », *slāuāt* « moment de la journée compris entre le *عصر* et le *مغرب* » : *slā* « arrière-faix » *slāuāt*; *fgā* « coiffe de nouveau-né », pl. *fgāuāt*; mais *sōsja* « dîners » de *sōsā*, *γōdia* « déjeuners » de *γōdā*, *fōdja* « terrains de parcours » de *fōdā*, plutôt que *sōsāuāt*, *γōdāuāt*, *fōdāuāt*, etc.

5° On peut l'employer pour un grand nombre de noms féminins à terminaison *a*; mais on lui préfère très généralement les pluriels brisés.

6° Le pluriel de *ūmm* « mère » est *ūmmāt*, de *bū* « père » *ūbāt*⁽¹⁾.

IV. — LE PLURIEL BRISÉ.

Dans nombre de cas, les formes de pluriel sont ici différentes de celles du tlemcenien. Par contre, elles sont fréquemment voisines de celles du tripolitain. D'une façon générale, le saïdien semble, pour ce qui concerne les pluriels brisés, plus proche de l'arabe classique que les autres dialectes maghribins étudiés jusqu'ici.

I. *c¹vc²c³*. C'est l'habituel pluriel des adjectifs *c¹vc²vc³* indiquant des couleurs ou des difformités physiques. Le dialecte semble tout proche du classique *فعل*; au contraire, le tunisien connaît une forme à sursaut *c¹c²vc³*, que j'ai constatée personnellement aussi en algérois et en constantinois; le tlemcenien et le marocain des villes ont l'allongement de *c¹v* par l'accent⁽²⁾. — Parfois, sous l'influence d'une faucale *c²* ou *c³* ou d'une sonante *c³*, une ségolisation apparaît *c¹vc²vc³*.

(1) Comme en tlemcenien.

(2) Cf. T. G., § 98; *Dialecte de Tlemcen*, p. 105; FISCHER, M. S., p. 22; à Tripoli, *c¹vc²c³* est le pluriel des noms de difformités physiques; mais *c¹c²vc³* est le pluriel des noms de couleurs (cf. M. G. T., § 128).

c¹vc²c³.

tōrs de *trās* « sourd ».
rōgt de *rgōt* « cendré ».
zōrg de *zrōg* « bleu ».
hōmq de *hmāq* « fou ».
bōrs de *brōs* « pie (chèvre) ».
fōls de *ftās* « chauve ».
hōrs de *hārās* « rude ».
gūmz de *gmēz* « à bouche tordue ».

c¹vc²vc³.

χōdōr de *χdār* « vert ».
kōhōl de *khāl* « noir ».
dōhōm de *dhām* « noir (chevaux) ».
šōhōb de *shāb* « blanc (chevaux) ».
rōtōb de *ertāb* « frais ».
gūrōs de *grās* « teigneux ».
bōgōs de *bgās* « pie (bestiaux) ».
sūgōs de *sgās* « ayant une étoile au front (cheval) ».

Citons encore de racines défectueuses : *sōmī* de *sōmā* « aveugle »; *γōsū* de *γsā* « belle-face (cheval) ».

šōz de *šōzōz* « contrefait », *sōr* de *sōrār* « borgne », *hōl* de *hūōl* « louche », *lūō* de *lūōō* « qui parle mal » sont fort différents des formes tlemceniennes; *bīēd* de *bīād* « blanc » (tlemcenien *bōjed* analogique, algérois *bīōd* analogique sursauté) reporte au classique *بيض*; il faut enfin signaler *hōū* de *hāu* fém. *hāuwa* « à raies noires et blanches ».

II. *c¹c²vc³*. Cette forme relativement rare en tlemcenien est fréquente chez les Ūlād Brāhīm, et dans les dialectes ruraux de l'Oranie, comme en tunisien et en tripolitain. Elle nous offre le représentant, avec modification par sursaut, des classiques *فعل*, *فعل*, *فعل*; elle s'applique, surtout à des singuliers *c¹vc²c³a*, et à quelques noms d'autres formes.

qūlél de *qōlla* « cruche ».
gréb de *gērba* « outre ».
glét de *gēlta* « trou plein d'eau ».
zrōr de *zārra* « tempête ».
γlél de *γālla* « récolte ».
drūz de *dērzi* « vaurien (Druze!) ».

bbūōm de *būma* « chouette ».
χdēm de *χādem* « négresse ».
zded de *zdid* « nouveau ».
shōr de *shār* « mois ».
trōg de *trēg* « chemin ».
mdén de *mdīna* « ville ».
ffūōt de *fōta* « grand mouchoir ».

III. *c¹c²āc³* présente confondus comme dans la plupart des dialectes *فعل* et *فعل* :

ulād de *ūlād* « enfant »; *χām* de *χāma* « tente »;
hbās de *kēbs* « bélier »; *zbbāh* de *zēbōh* « ruche »;
sbās de *sbās* « doigt »; *shāb* de *shāhōb* « ami »;
hārāi de *hārī* « grand silo »; *slāg* de *slāgi* « février ».

Il est habituel comme pluriel des adjectifs فعيل (classique pl. فعال), et fréquemment alors apparaît un *ū* après la première radicale : *šöyâr* de *šyér* « petit », *kübâr* de *kür* « grand », *rüg'äg* de *ergig* « mince », *šöšâf* de *šéf* « faible », etc. — Il apparaît aussi pour quelques adjectifs فعالان : *ziâš* de *zân* « affamé »; *zâš* de *zâšân* « fâché »; *šbâš* de *šebân* « rassasié »; *š'šâi* (*š'šâi*) de *š'šâiân* « fatigué »⁽¹⁾; *š'šâh* de *šâ* « brebis » est fort classique; par contre, dialectaux analogiques sont *š'šâd* de *šâd* « cheval », *mmûš* de *mûš* « couteau », *z'zâd* de *z'zâd* « petit chien » (marocain *z'zâ* = جراء), *dlâu* « seau » de *dêlu*⁽²⁾, *riâx* de *erxâ* « génisse » et les curieux *mûâd* de *nôu* « pluie », *š'šâd* de *š'šâd* « lumière ».

Citons *qefâr* « déserts », vraisemblablement adaptation par influence littéraire de قفار⁽³⁾, et *ūyâš* « enfants », pl. de *ūyâš* qui est d'origine berbère.

Il est encore le pluriel de noms d'instruments ou de lieux, provenant de racines sourdes; quelques-uns sont de véritables c¹c²âc³ dialectaux analogiques : *mgâš* de *mgôš* « ciseaux », *mâš* de *mâš* « grand chapeau », *msân* de *msên* « pierre à aiguiser » (cf. supra, p. 436⁽⁴⁾) et avec l'annexion des affixes personnels on a : *mgâšê*, *mâšlek*, *msânâh*; par contre, pour les féminins, il est un c¹c²âc³vc⁴ virtuel (مغال) : *mâš* de *mâšâda* « coussin »; *mâš* de *mâšâmma* « ceinture »; *mâš* de *mâšâza* « faucille à toison » et avec les affixes, le redoublement de la dernière consonne apparaît : *mâšâddi*, *mâšâmmek*, *mâšâzzâh*.

IV. c¹c²âc³. Il est très fréquent, notamment pour les singuliers c¹c²âc³ (c¹c²âc³) : *š'šâx* de *š'šâx* « maître », *biût* de *bêut* « chambre », *niâš* de *neš* « nez » (analogique), *š'šâš* de *š'šâš* « chevaux ». — D'autre part, comme l'a remarqué Doutré pour l'oranais⁽⁵⁾, des classiques فعيل ont été ramenés à cette forme fort courante : *ktûb* « livres » (كتوب) *mdân* « villes » (à côté de *mdên* مدن)⁽⁶⁾; *izâr* « rideau » de *izâr* (pour *izûr* = *izûr* = *izûr*)⁽⁷⁾; *š'šâ* de *š'šâ* « bosse de chameau ».

(1) Actes du XIV^e congrès, III, 299 : عَزَى.

(2) Aussi *edlâu*, pl. de *dâlu* « seau » ap. Socin *Dīwān*, III, § 120 c.; conf. sur la fréquence du pluriel افعال dans des formations analogiques, id. § 115.

(3) *qefâr* aussi marocain (cf. Socin, *Mar.*, p. 32, l. 20); aussi BEAUSSIER, p. 556, قيفار (comp. STUMME, *T. M. G.*, XXX, dernière ligne; *Taz.*, p. 203).

(4) Comp. Dozy, I, 440, II, 605 sur *مدس*, *مدس*.

(5) DOUTRÉ, *Un texte arabe*, p. 67.

(6) On entend même dans les dialectes citadins (fréquent à Alger, plus rare à Tlemcen) un pluriel *ktûba* de *ktûb* « livre ».

(7) Sporadiquement, *zûr* apparaît déjà dans la langue classique (par ex. : *Zohâr*, éd. LANDBERG, p. 108, l. 3).

š'šâ de *š'šâ* « anse » sont, je pense, aussi originaires des فعيل. — Enfin il faut noter l'application fort classique de cette forme à nombre de participes actifs فعيل, qui paraît inconnue aux dialectes citadins : *ūgûf* de *ūgef* « arrêté », *ršûd* de *râfed* « chargé d'un fardeau », *gšôd* de *gâšôd* « assis », *ērûb* de *râkeb* « chevauchant », *ergûd* de *râged* « dormant », *skût* de *sâket* « silencieux », aussi *ūhōd* « quelques-uns » de *ūdhōd*⁽¹⁾.

V. c¹c²âc³. Il s'applique comme en tlemcenien à quelques substantifs qui ont déjà cette forme dans la langue classique : *enxîl* « palmiers » de *nâxla* (rare), *hōmîr* « ânes » de *hmâr*, *šōbid* « nègres » de *šōbd*, *mâz* « chèvres » de *mâzâ*⁽²⁾. — D'autre part *cei* se trouve pour un certain nombre de mots provenant de racines défectueuses : *šōšê* de *šâšâ* « bâton », *ērîê* de *ērîâ* « moulin », *lhê* de *lōhîa* « barbe », *ksî* de *ksâ* « haik » nous reportent à des classiques فعيل (proprement فعول); mais que faut-il penser de *zû* pl. de *zâwîa* « zaouïa », et de *š'šâ*, pl. de *š'šâ* « bas-fond marécageux » ?

VI. c¹c²âc³a, correspondant au pluriel classique فعول est extrêmement fréquent; d'abord il semble s'appliquer à beaucoup de noms d'animaux de la forme : c¹c²âc³ ou c¹c²âc³ :

<i>šbûza</i> de <i>šbâs</i> « lion »;	<i>qrôda</i> de <i>qârd</i> « singe »;
<i>šhōla</i> de <i>šhâl</i> « étalon »;	<i>š'šâba</i> de <i>š'šâb</i> « chacal »;
<i>šbûza</i> de <i>šbâs</i> « hyène »;	<i>nmûra</i> de <i>nmêr</i> « panthère »;
<i>nmûsa</i> de <i>nêms</i> « furet »;	<i>dîka</i> de <i>dîk</i> « coq »;
<i>ensûra</i> de <i>ensêr</i> « vautour »;	<i>hōnûša</i> de <i>hōnêš</i> « serpent »;
<i>mšûša</i> de <i>mêšš</i> « chat »;	<i>mdûda</i> de <i>mêdd</i> « ver intestinal »;
<i>šzûza</i> de <i>šôzz</i> « lièvre mâle »;	<i>šrôxa</i> de <i>šôrîx</i> « petit d'oiseau »;

et aussi à d'autres substantifs : *tbôga* de *tbâg* « plat en sparterie »; *zgrûfa* de *sêgef* « bande supérieure de la tente », *mdûka* de *mdêk* « baguette de fusil »; *šōšûša* de *šōšš* « nid », *dhôha* de *dâhh* « sorte de gros bracelet », etc.

VII. c¹c²âc³a, il est très répandu : notons d'abord de singuliers c¹c²âc³a (racines défectueuses) : *ršâia* de *ršêia* « sujets », *blâia* de *blîa* « épreuve », *hâdâia* de *hâdîa* « cadeau », *glâia* de *glîa* « blé ».

(1) Très fréquent dans les dialectes orientaux, signalé récemment dans l'extrême sud oranais. (Cf. Actes du XIV^e congrès des Orientalistes, III, p. 288.)

(2) Ce pluriel est fréquent dans d'autres dialectes (par ex. en omâni); dans la Mitidja, on emploie *arîb* pour désigner les « Arabes du Sahara »; BEAUSSIER, p. 480, donne *ylim* pl. de *ylêm* « troupeau de moutons », qui m'est inconnu.

grillé», *Ṯāḍā* de *Ṯāḍā* «défilé entre deux collines» qui nous reportent à *فعلاب* classique; aussi *Ḫbāḍā* de *Ḫbēḍā* «sachet»; à noter l'adjectif *nūḍā* de *nūā* «candide».

Ce pluriel s'applique dans les dialectes bédouins de l'Oranie, comme dans nombre d'autres dialectes, d'une façon très générale aux adjectifs de la forme *فعلان*⁽¹⁾. *skāra* de *sekrān* «ivre», *ḡḡā* de *ḡḡlān* «engourdi», *nḡḡā* de *nḡḡlān* «qui n'a rien à manger», *ḡḡā* de *ḡḡlān* «nu», *ḡḡā* de *ḡḡlān* «nu-pieds», *ḡḡā* de *ḡḡlān* «fatigué»; notons aussi *nāma* de *nātm* «orphelin» (classique *ميتام*).

Comme en tlemcenien, c'est l'habituel pluriel des ethniques à groupement *c¹vc²c³i* (*c¹v̄c³i*): *ḡrāba* de *ḡrābi* «occidental», *ḡrāga* de *ḡrāgi* «oriental», *ruḡḡā* de *ruḡḡi* «rifain»; et on le trouve encore pour des mots de ce groupement qui ne sont pas des ethniques: *ḡrāba* de *ḡrābi* «gourbi», *mgāma* de *mḡmī* «châtré», *mḡḡā* de *mḡḡi* «rôti», *krāsa* de *kūrasi* «chaise», *sbāsa* de *sḡsi* «pipe», *ḡḡāda* de *sādi* «singe», *tuḡḡā* de *tāli* «jambe de derrière», alors que dans d'autres dialectes, le pluriel *c¹c²āc³i* est habituel pour ces vocables; même, dans le présent dialecte, on trouve *c¹c²āc³i* concurremment avec le pluriel *c¹c²āc³i* pour certains féminins *c¹vc²c³iia*, ce qui est inconnu au tlemcenien, et à la plupart des parlers ruraux de l'Oranie, mais courant dans les dialectes sahariens: on entendra ainsi *ḡrāba* à côté de *ḡrābi* de *ḡrābiia* «tapis», *hōnāda* à côté de *hōnādi* de *hōnādiia* «mouchoir», *ḡrāza* à côté de *ḡrāzi* de *ḡrāziia* «gorge», *mḡāta* à côté de *mḡāti* de *mḡātiia* «campement d'hiver»: l'observation de Prætorius sur la parenté des pluriels *فعلاب* et *فعلاب*, est par là confirmée⁽²⁾.

Citons encore *nḡḡā* (class. *نصاري*) usité comme pluriel de *rḡmi* «chrétien», et le curieux *shāra*, pluriel de *ḡhrāḡi* ou mieux *sāhri* «saharien».

Enfin ce pluriel s'applique à des noms étrangers de la forme *cḡca*, *cḡcu*: *ḡḡāza* de *ḡḡza* «secrétaire indigène», *duḡḡā* de *dḡro* «pièce de cinq francs», *bbḡḡāda* de *bidu* «seau en fer» (français, *bidon*), *ḡḡāka* de *ḡiko* «jeune garçon» (espagnol *chico*).

⁽¹⁾ Fréquent dans tous les dialectes (cf. les observations de LANDBERG, *Had.*, I, 129, 130).

⁽²⁾ Z. D. M. G., 1902, p. 694, 695; sporadiquement dans nombre de dialectes, on trouve pour *c¹vc²c³i* tantôt *فعلاب*, tantôt *فعلاب*; ainsi tripolitain *ḡḡāsa* «mendiants» de *sāsi* (M. G. T., § 132); marocain *krāsa* «chaises» (SOCIN, *Mar.*, 48, l. 13), à côté de *krāsi* (LERGHUNDI, *Voc. sur voce silla*, p. 739); *ḡrāba* et *ḡrābi* de *ḡrābi* occidental (*id.*, p. 554); *sbāsa* de *sḡsi* «pipe», à côté de *ḡḡāmi* de *ḡḡmi* «couteau», ap. FISCHER, *Hieb- und Stichwaffen*, p. 231, 233, etc.; cf. aussi l'arabique *meḡḡā* de *mḡḡi*, ap. SOCIN, *Dīwān*, III, § 124, i.

VIII. *c¹c²āc³i*. Il est moins répandu qu'en tlemcenien; c'est ainsi qu'on lui préférera fréquemment pour les singuliers *ccā* provenant de racines defectueuses, le pluriel *c¹vc²i³a*: *ḡḡā* «couverts» de *ḡḡā*, *ḡḡā* «repas funèbres» de *ḡḡā* plutôt que *ḡḡā*, *ḡḡā*; qu'on l'emploiera moins fréquemment pour les noms *c¹vc²c³a* représentant des *فعل* classiques: *ḡrād* de *ḡrāda* «festins» plutôt que *ḡrādi*; *ḡrā* de *ḡrāda* «bosse» plutôt que *ḡrāḡi*, *ḡrā* de *ḡrāda* «anse», plutôt que *ḡrāḡi*, *znāq* de *znāqa* «rue» et non *znāq*; et même de singuliers qui reportent à des classiques *مفاعة* (*مفاعة*), on emploie des pluriels analogiques *c¹c²vc³*, de préférence au pluriel *c¹c²āc³i*: *mḡḡās* de *mḡḡāsa* «port» (*مرسى*), *mḡḡer* de *mḡḡera* «fourche» (*مخراطة*); cependant le pluriel *c¹c²āc³i* de *c¹vc²c³a* n'est pas inconnu. on aura couramment *usādī* de *usāda* «fête de saint», *mḡḡāḡe* de *mḡḡāḡa* «peigne», *kuḡḡri* du sing. *kḡra* «boule» (*كرة*) et ce pluriel s'appliquera surtout, comme dans d'autres dialectes, aux substantifs *c¹vc²c³a* dont la dernière radicale est *u*; *ḡḡāḡi* «calés», *ḡḡāḡi* «barattes», *dlāḡi* «petits seaux» de *dḡlūa*, etc. Citons aussi *āḡāḡi* «vases», *ḡḡāḡi* «déserts» dont les singuliers sont, dans le dialecte, inusités⁽¹⁾ et qui n'apparaissent guère eux-mêmes que dans le langage des *toḡbas*.

IX. *c¹vc²c³vc³*. Elle existe en saïdien comme en libyque⁽²⁾. Le tripolitain, le tunisien, les parlers citadins algériens semblent l'ignorer entièrement; dans la plupart des parlers ruraux de l'Oranie, elle est beaucoup moins fréquente que chez les Ulād Brāhīm, et n'apparaît que pour quelques mots. Par contre, les parlers des Hauts-Plateaux, du Sahara oranais, algérois, constantinois, la connaissent et l'emploient couramment; le saïdien se rapproche d'eux sur ce point comme sur quelques autres. Elle s'applique à des participes actifs de la forme *فعل*; la vocalisation de la première syllabe est généralement *u*, *o*, *ō*; et celle de la seconde reproduit fréquemment aussi cette tonalité. Avons-nous affaire ici à un représentant du classique *فعل*, qui apparaît sporadiquement dans les dialectes arabiques⁽³⁾; ou peut-être à une forme dialectale parallèle *فعل*, comme semble l'indiquer la vocalisation?

⁽¹⁾ Beaussier donne un sing. *كنيّة* (p. 17) qui, comme l'on sait, est lui-même un pl. de *كنيّة*; *āḡāḡi* est proprement pl. de pl.; *ḡḡāḡi* répond, je pense, au classique *فيلاب*, pl. de *فيلاب*; juif d'Alger, *mḡḡāḡi* de *mḡḡāḡa* «femme»!

⁽²⁾ Cf. HARTMANN, *Libys. Wüste* n° 30 *hurrih*, *gurrh*, *surrih*, *tullāḡ*, *zullāḡ*.

⁽³⁾ Cf. SOCIN, *Dīwān*, III, § 121; LANDBERG, *Had.*, p. 699, *كناجر* pl. *كناجر*; DALMAN, p. 150, l. 7, *dummiri* = *ضمير*; p. 84 in fine, *guḡḡar* = *ضمير*.

g'arrōh de *g'ārōh* « de 7 ans (cheval) »; *nōhhōl* de *nāhōl* « mince »;
sōbbōg de *sābeg* « rapide à la course »; *sōttōr* de *sātōr* « habile »;
hōttōr de *hāter* « hors de lui »; *γōmm^uol* de *γāmel* « moisi »;
hōddōg de *hādōg* « fin »; *dōffō* de *dāfō* « pleine (brebis) »;

pour les racines concaves, on trouve une forme correspondante avec fréquemment *i* ou *ei* de la première syllabe, *e, e* de la seconde (ainsi plutôt *فَيْل*; comp. les classiques *صَيْم*, *خَيْف* pour *صَيْم*, *خَيْف* de *صَائِم*, *خَائِف*)⁽¹⁾.

hēiēm de *hāim* « vagabond »; *šieḥ* de *sāib* « grisonnant »;
g'ēiēm de *g'āim* « en chaleur (vache) »; *tōiēg* de *tāig* « riche »;
hōiēl de *hāil* « qui n'a pas conçu *zāiōh* de *zāiōh* « propre à rien »;
dans l'année »;

pour les racines défectueuses on trouve une forme correspondante *c¹vc²c²i*.

rōmm^ui de *rāmi* « bon tireur »; *γōbbi* de *γābi* « enfoncé dans l'orbite (œil) »;
hōffi de *hāfi* « émoussé »; *hōbbi* de *hābi* « à bout de forces »; *bōggi* de *bāgi* « éreinté »;
rōḍḍe de *rāḍe* « mari complaisant »; *sōffi* de *sāfi* « pur ».

Je ne peux guère expliquer ces curieuses formations que par une application analogique de *فَعَل*, où la dernière radicale semi-voyelle serait traitée comme une consonne ordinaire; si l'on admettait une forme *فَعَل*, le passage de *فَعِي* à *فَعِي* serait assez naturel⁽²⁾.

X. *c¹vc²c²ac³*. Elle répond au classique *فَعَال*; la voyelle *u* de la première syllabe est généralement très discernable dans le dialecte: *hōkkām* de *hākem* « administrateur », *tužžār* de *tāzer* « négociant », *kuffār* de *kāfer* « mécréant », *sōttār* de *sātōr* « habile »; cette forme est souvent usitée, pour un même mot, concurremment avec *c¹vc²c²vc³* signalé plus haut. — Pour les singuliers *فَاعِل* provenant de racines concaves, la première syllabe a généralement *i* ou

⁽¹⁾ BEAUSSIER en contient sporadiquement des exemples, ainsi: *قَائِم* de *قَائِم*, 575; et *حَيْل*, du présent dialecte, de *حَائِل*, p. 150, qui se retrouve aussi en Arabie (SOCIN, III, *Diwān*, § 121, a).

⁽²⁾ La langue classique connaît *فَعَل* de racines défectueuses (*عَزَى* de *عَزَى*).

ei, *فَيْعَال*⁽¹⁾ au lieu de *فَوَال* plus fréquent dans la langue classique :

nēiḍ de *nāib* « remplaçant »; *χēiḍān* de *χāim* « voleur »;
qēiḍād de *qāid* « caïd »; *tōiḍg* de *tāig* « riche »;
zāiḍōh de *zāiōh* « propre à rien »; *hēiḍāk* de *hāik* « sorte de vêtement ».

Je ne connais comme *فَوَال* dans le dialecte que *šūyās* de *sāus* « chaouch »; cf. sur *qoḍḍāt* « cadis » *Dialecte de Tlemcen*, p. 106.

XI. *c¹vc²c³a*. Elle répond à diverses formes classiques, comme en tlemcenien.

1° *فَعَل* pl. de *فَعِيل*, adjectifs désignant des accidents physiques: *mōuta* de *mēiēt* « mort »; *mōrḍa* de *mīrḍ* « malade »; ils sont peu nombreux dans le dialecte.

2° *أَفْعَالَة* et *أَفْعَالَة*; le champ est plus étendu ici qu'en tlemcenien.

α. La forme est fréquente pour les mots *فَعِيل*, *فَعَال* provenant de racines sourdes :

ženna de *žnān* « jardin »; *hōdda* de *hādād* « fer à cheval »;
bēdda de *bdād* « tapis de selle »; *χōlla* de *χūllāl* « épingle de haik »;
žōbba de *žōbīb* « médecin »; *žēlla* de *zllāl* « caparaçon ».

Il y a eu simple chute de l'*ʾ* initial (*أَطْبَاء*, *أَخْلَاء*, etc.); à noter *āmma*, pl. de *mām* conservé tel quel sous l'influence de la langue littéraire.

β. Elle est fréquente encore de racines défectueuses :

γōḥia de *ōyā* « couvercle »; *gēfia* de *gfi* « nuque »;
γōḥia de *γāni* « riche » (*غَنِي*); *sēnia* de *snī* « plateau »;
sōḥia de *sōdū* « ennemi »; *dūia* de *dūā* « remède ».

Ici il y a eu *ressaut* (*أَفْعَالَة* à *أَفْعَالَة*) disparition de l'*ʾ* initial, d'où un définitif *فَعَالَة*, avec accentuation d'une syllabe secondaire; le même fait apparaît en tlemcenien; et les dialectes de l'Arabie du Sud en connaissent sporadiquement des exemples⁽²⁾; par

⁽¹⁾ *قِيَاد* et *قِيَاب* « andalous », cf. Dozy. s. vs., *ḍiāl* pl. de *ḍāil* ap. HARTMANN, p. 154, l. 4.

⁽²⁾ Aussi omani *γāni* de *γāni* « riche » (REINHARDT, § 126); *uāigie* de *uāi* « lit », ap. *Hadr.*, I, p. 217.

contre, l'égyptien, le syrien et aussi le marocain ont l'accentuation de la syllabe *si* de *afšila*; en marocain, cette accentuation amène même l'allongement en *afšīla*, et il semble bien qu'il en était de même en andalou⁽¹⁾. D'autre part, dans le présent dialecte, il faut citer avec cette accentuation *ūulīya* de *ūdli* (وَدْلِي) « saint », *ēnbūya* de *nbi* « prophète »; mais je croirais volontiers, ici, à un allongement par influence de la langue littéraire; *ūulīya*, à côté de la forme *uūliya* qui existe aussi, *ēnbūya* au lieu de *nēbiya* marquent la tendance à rester plus près des classiques انبياء, اولياء.

γ. Elle est rare pour les racines saines : *fēlza* de *fliž* « bande d'étoffe de tente » *zēnha* de *znāh* « aile »; le processus que je viens d'indiquer pour les racines défectueuses a amené, je crois, اجنبية à *zēnha*, افسلة à *fēlza*. — D'autre part il est très remarquable que pour quelques mots l'accentuation de l'égyptien et des dialectes orientaux *afšila* apparaisse, amenant un redoublement de *c*³ en un schème *c¹c²vc³c³a*; cette forme fréquente au Souf (même *bnētta* « filles », secondaire de نبات) n'apparaît ici que dans : *šimēdda* de *šimād* « perche qui soutient les bas-côtés de la tente »; *šōnēgga* de *šōnāg* « chevrette », *γrōbb^a* de *γrāb* « corbeau »⁽²⁾; *qlimm^a* de *qlēm* « plume », *χlēzza* de *χliž* « fourré »; et aussi cette forme *glōbb^a* de *gōlb* « cœur de palmier nain », qui reporte, je pense, au classique قلبية.

3° *فَعْلَاءُ* pl. de *فَعِيلٌ* à signification active, et de *فَاعِلٌ* : *sōrfa* de *šrif* « noble » *uūzra* de *uzir* « garçon d'honneur de noces » *fōšha* de *fšēh* « improvisateur poétique », *bōχla* de *bχēl* « avare »; *γōrba* de *γrāb* « étranger »; *tōlba* de *tāleb* « étudiant ».

D'autre part, pour un certain nombre d'adjectifs, au classique *فَعْلَاءُ* répond dans le dialecte une forme à voyelles longues *fūsūla* : *fūqāha* de *fqih* « jurisconsulte », *sōlāma* de *sālem* « savant »; *sōqāla* de *sāqōl* « sage », *sūsāha* de *sūh* « débauché », *zūhāla* de *zāhāl* « ignorant ». Je suis fort tenté de voir dans cet allongement des voyelles, une adaptation consciencieuse et alourdie des formes classiques, intervenue sous l'influence de la langue littéraire; mais, pour ce qui concerne l'accentuation de la 2^e syllabe, il faut considérer

⁽¹⁾ Cf. SPITTA, p. 63, in princ.; LANDBERG, *Primeurs*, I, 13, in fine; FISCHER, p. 17, 'edūtiya, 'ehūtiya, LERCHUNDI, *Voc.* : *ayniya* s. voce rico; *ruūia* (رُوِيَا) s. voce establo; PEDRO DE ALCALA, *agtiya*, p. 147, sub voce *cobertor*; *adviya*, p. 309, s. voce *medicina*, etc.; comp. aussi *ō-biye*, pl. de *abūt*, ap. SOCIN, *Diwān*, § 120 a.

⁽²⁾ *ūγrūbba*, ap. Houwāra, p. 22, l. 5, KAMPFMEYER, p. 232, note 4; comp. au reste M. G. T., § 138; *Dialecte de Tlemcen*, p. 107, note 1.

peut-être qu'elle est courante pour les pluriels فَعْلَاءُ dans les dialectes orientaux; et je n'ose guère d'autre part voir l'influence de la langue littéraire, dans quelques formes, où *ū* de la 1^{re} syllabe est réduit, mais où *ā* long et accentué de la 2^e syllabe se trouve : *ūrfāga* (*rūfāga*) de *rfig* « compagnon » (à côté de *rūfga*), *γūsāma* de *γšim* « mal dégrossi » (à côté de *γūsma*). — Il se peut que au classique فَعْلَاءُ, comme au classique فَعْلَاءُ répondent dans le dialecte deux séries de formes; l'une avec accentuation de la 1^{re} syllabe et chute de la voyelle de la 2^e; l'autre avec accentuation de la 2^e syllabe, déterminant un allongement de voyelle ou un redoublement de consonne⁽¹⁾.

XII. *c¹vc²c³ān*. Elle est assez répandue dans le dialecte comme en tlemcenien : *zediān* de *zēdi* « chevreau » : *sogbān* de *šōg^aāb* « aigle », *hērān* de *hūr* « chamelet »; *χōrfān* de *χrōf* « agneau », *γōzān* de *γōzāl* « gazelle », *fērān* de *fāres* « cavalier », *šēbbān* de *šāb* (شَاب) « jeune homme », *hōsiān* de *hāsi* « puits »; pour les singuliers *cāc*, *cāc* : *bizān* de *bāz* « pierre », *wādān* de *wād* « cours d'eau », *χētān* de *χēt* « fil », etc. Remarquable est *gōmān* de *gōm* « troupe de cavaliers armés » (aussi STUMME, *Taz.*, p. 198) sur lequel on comparera SOCIN, *Diwān aus Centralarabien*, III, p. 145.

Sur les singuliers dialectaux provenant de pluriels de cette forme, cf. *Quelques observations sur le dictionnaire de Beaussier*, p. 24, s. voce دَبَانَة.

XIII. *c¹c²āc³vc⁴*. C'est la forme habituelle dans le dialecte des singuliers de quatre consonnes (de 5 consonnes dans la forme dialectale مَعْلَاءُ), mais à l'exclusion de ceux qui ont une voyelle longue entre la 3^e et la 4^e consonne.

mdārōš de *māddārša* « medersa »;
mgābōr de *mēggēbra* « cimetièr »;
msāreb de *mēsreb* « chemin de la perdrix vers son nid »;
mkādeb de *mēkdeb* « faux nid fait par la perdrix »;

⁽¹⁾ Ainsi dans le présent dialecte, en tlemcenien (*Dialecte de Tlemcen*, p. 109), dans le Sud-algérois (cf. R. A., 1904, p. 16, 40, 48), en marocain (FISCHER, *M. Sprich.*, p. 38) les deux représentants du classique فَعْلَاءُ coexistent; en tripolitain, comme en omāni la seule forme *c¹vc²c³a* existe (M. G. T., § 130; REINHARDT, § 125); en iraqois l'accent paraît vacillant (*fūwala* et *fūwāla*, cf. MEISSNER, § 36 n; WEISSBACH, ap. Z. D. M. G., 1904, p. 937); dans certains dialectes arabiques *fūsūla* est la forme courante (cf. SOCIN, *Diwān*, § 120 b; et comp. Z. D. M. G., 1855, p. 184 in princ. *rūfāgā*; aussi *rūfāga*, ap. *Libys. Wüste*, n° 20, v. 5; mais il faut songer à *āšā*; cf. LANE, *Dict.*, I, 1125).

māhru⁽¹⁾ de *māhru* «pilon, maillet»;
brādō de *bērdsa* «bât de mulet»;
frādōq de *fēndōq* «hôtellerie arabe»;
 etc.; à noter le curieux *ērñāneb* de *ārñēb* «lièvre».

$c^1u^2ac^3vc^4$. Il peut être considéré comme une variété de la forme précédente, et existe pour les singuliers $c^1ac^2vc^3$, $c^1ac^2c^3a$, $c^1uc^2vc^3$, $c^1ic^2vc^3$.

ḡuāḡef de *ḡāḡfa* «moitié de la tente»;
ḡuāḡel de *ḡāḡla* «caravane»;
huālō de *hāḡla* «bête de somme»;
ṣuāmō de *ṣōmṣa* «minaret»;
mmūāḡō de *mōḡō* «place»;
tūāres de *tīres* «terre noire»;
zuāred de *zēired* «raton»;
zuāyōs de *zāūs* «passereau».

XIV. $c^1c^2ac^3ic^4$. Cette forme est parfaitement inconnue au tlemcenien, au tunisien, à l'algérois, au constantinois, au nedroméen, aux dialectes citadins du Maroc : $c^1c^2ac^3vc^4$ l'y remplace constamment, et de même il semble bien que l'andalou ait fréquemment eu $c^1c^2ac^3ic^4$ pour $c^1c^2ac^3ic^4$ ⁽²⁾; jusqu'à nouvel ordre je considère $c^1c^2ac^3ic^4$ comme une caractéristique, dans le Maghrib des dialectes bédouins. Ce pluriel se forme des singuliers de quatre consonnes, qui ont une voyelle longue entre la 3^e et la 4^e consonne (تعويضا عن حرف اللين الرابع). Le saïdien est ici tout près de la langue classique :

ḡlāḡil de *ḡolḡāl* «bracelet de pied»;
frāsīḡ de *fersāḡa* «pierre»;
mūsākīn de *meskīn* «pauvre»;
ilāmīd de *telmīd* «élève»;
yrāmīl de *yōrmīl* «jeune taureau»;
srābīōḡ de *serbūḡa* «petite peau de mouton»;

et de formes فتعال, فعييل, فعول :

ḡlālēl de *ḡöllāl* «sorte de tambour»;
ḡlālīl de *ḡellīl* «pauvre»;

⁽¹⁾ A Laghouat *mnāto* de *mōntya* «montant du métier à tisser»; à Tanger *ḡnāḡo* de *ḡōnḡo* «consul»; *ḡnāḡo* de *ḡānḡo* «crochet»; *ṣrāḡo* de *ṣrāḡo* «sorte de poisson»; comp. *layālu* pl. de لؤلؤ ap. Socin, *Divān*, III, § 123 b.

⁽²⁾ Ainsi ap. PEDRO DE ALCALA *manīgil* de *mēngel* et *mahādir* de *mahdāra*, comme *capāpīl* de *cappāt*, et *farārīch* de *farrūch* (p. 275, 242, 164, 259 sub hoc, escuela, capato, gallo). Ap. IBN GUZMĀN, fol. 16^o l. 18 الحوانت; l. 24, الدخانر; fol. 16^b l. 7, الخاصل, etc.

flādīn de *feddān* «jardin de fèves»;
skākīn de *sekkīn* «sabre»;
zlālīm de *zellīm* «corde de laine»;
dbābīz de *debbūza* «massue».

J'ai dit que les substantifs فعال, فعالة à signification de noms d'instruments prenaient régulièrement le pluriel de cette forme; par contre, elle est fort rare pour les فعال adjectifs intensifs et noms de métier, s'appliquant à des individus, alors que dans d'autres dialectes elle est pour eux généralisée (en omani, arabe, iraqois, mais non en égyptien); citons cependant *hāzāzil* de *hāzāzāl* «veuf», *trārīs* de *terrās* «piéton» et «homme» *ḡmāmīs* de *ḡōmmās* «quintonnier agricole»; *zlālēt* de *zālāt* «complètement nu»; et *zšāfīn* de *zšfīn* «musicien», *srārīd* de *serrād* «beau parleur», *ērzāzil* «hommes de cœur» (d'un singulier inusité رجال), qui, quoique rares, s'entendent parfois.

Enfin quelques participes de la 2^e forme, ont ce pluriel : c'est le cas de *mḡādīm* pl. de *mḡāddem* «chef de confrérie», de *mrāḡīd* pl. de *mrēgged* «vache pleine» et chez les ṭolbas, de *mšānīf* pl. de *mšānef* «texte didactique»⁽¹⁾.

XV. $c^1u^2ac^3ic^4$. Elle peut être considérée comme une variante de la forme précédente. Elle s'applique aux singuliers $c^1vc^2vc^3$, à deux voyelles longues consécutives.

hyānāt de *hānūt* «boutique»;
ṣūārīz de *ṣārīz* «bassin d'eau»;
quāzēl de *qāzāl* «chaudron»;
ḡuāfil de *ḡoufāla* «chevelure en désordre»;
mmūāzēz de *māzōze* «dernier né».

⁽¹⁾ Sporadiquement مغاعيل, مغاعل pl. de مغعل, مغعلة apparaît dans la vieille langue; محاريم, محارم de محرم; cf. sur مقاديم ou مقدم pl. de مقدم Zohair éd. LANDBERG, p. 94, note 1; comp. Socin, *Divān*, III, § 124 e; J. J. HESS, ap. W. Z. K. M., 1902, p. 58 *mḡāya* pl. de *mḡouya*; MEISSNER, *Gesch.*, p. 120 *māḡābil* pl. de *māḡābal*; Z. D. M. G., 1868, p. 143 معاشير pl. de معشرة; معازيب de معزب, ap. LANDBERG, *Had.*, p. 655 مغاطيس pl. de مغطس ap. *Mémoires publiés par l'École des langues orientales à l'occasion du XIV^e congrès*, p. 68; et BEAUSSIER معامير pl. de معيرة, p. 454; مسامع de مسامعة p. 311; FISCHER (W. T., p. 281) a *mḡārḡ* pluriel de *mḡārreba*; المداون ap. IBN GUZMĀN, 12^o l. 10 est vraisemblablement le pluriel مدون (Dozy, I, 497).

Très remarquable est que dans les dialectes ruraux de l'Oranie cette forme s'applique analogiquement à tous les singuliers *فيعال*, *فيعول*, que l'*ī* y soit secondaire (pour *ū*) ou primitif.

mmūādīn de *mēidūma* « corbeille plate » ;
mmūāzīn de *mīzān* « balance » ;
mmūāsēd de *māsād* « réunion » ;
tuānīs de *tīnās* « sans enfants » ;
kuādēr de *kēidār* « mauvais cheval » ;
šūābīl de *šēibōta* « petite outre » ;
šūātēn de *šēitān* « diable » ;
ššūāgīg de *šīgīgi* « Figuiguien » ;
zuāll de *zailāl* « crête de colline » ;
šūābīn de *šēibāni* « vieillard » ;

etc. ; de ce fait la forme $c^1i^2ac^3ic^4$ n'existe pas dans le dialecte.

XVI. $c^1c^2āuc^4$ ($c^1c^2āu^3vc^4$) : cette forme s'applique à des quadrilitères où c^3 est *u*

mzōud de *mēzuōd* « sac à provisions » ;
mṛāūh de *mārōha* « sorte d'éventail » ;
mēdōud de *mēdued* « mangeoire » ;
ēnbōul de *nbūla* « vessie » ;
zđōul de *zēduōl* « carré d'écriture magique » ;
mṛōud de *mēruōd* « aiguille à collyre ».

Anormal est *bzāuz* de *bāzz* « enfants ».

XVII. $c^1c^2āic^4$ ($c^1c^2āivc^4$).

C'est le pluriel :

1° de nombreux singuliers des formes *فعيلة*, *فعولة*, *فعالة*.

brāim de *brīma* « frange » ;
trāig de *trēga* « bande étroite doublant la tente » ;
gnāin de *gūnēina* « lapin » ;
yrāis de *yrāsa* « panier en fêrue » ;
myāiēr de *myāra* « caverne » ;
yrāiōt de *yrōta* « omoplate » ;

2° de quelques singuliers *فيعيل*, *فعول*, *فعال* :

bzāim de *bzīm* « agrafe » ;
šōzāiz de *šōzūz* « vieille femme » ;
šmāiōt de *šmāt* « sacoche ».

3° de quelques singuliers quadrilitères où c^3 est *ī* :

mχāiōt de *mōχiōt* « aiguille » ;
mšāid de *mōšīed* « bâton pour la chasse » ;

et même de quelques-uns où entre i^3 et c^4 , il y a une voyelle longue : *msāis*, *mqāis* « sortes de bracelets » de *mesīāsa*, *moqīāsa* ; on attendrait cependant *msāīs*, *mqāīs* ;

5° de quelques singuliers $c^1vc^2c^3a$; dans certains cas, ces pluriels sont déjà classiques ; dans d'autres, ils sont en fait les pluriels de singuliers *فعيلة*, *فعالة* non employés dans le dialecte ;

hkāim de *hōkma* « tour d'adresse » ;
šrāiōr de *šārra* « co-épouse » ;
knāin de *kēna* « bru » ;
χzāin de *χāzna* « armoire » ;
sbāib de *sēbba* « cause » ;
šōsāir de *šōsra* « pleine (ânesse) » ;
ērχāil de *rāχla* « agnelle » ;
slāif de *sēlfa* « belle-sœur » ;
γnāis de *γānsa* « morceau d'étoffe de tente ».

XVIII. $c^1u^2āic^3$. Variante de la forme précédente, celle-ci s'applique à des singuliers provenant de racines concaves (ou considérées analogiquement comme tels dans le dialecte) des formes *cāica*, *cīca*, *cāca* ⁽¹⁾

ššūāid de *šāida* « utilité » ;
γūāiōt de *γāita* « sorte de clarinette » ;
gūāim de *gāima* « membre » ;
mmūāim de *māma* « dépôt » ;
hūāiz de *hāza* « besoin » ;
suāiōs de *sāsa* « heure » ;
zūāiāh de *zīha* « côté » ;
suāiōh de *sāha* « extérieur du douar » ;
hūāiōs de *līsa* « vive douleur » ; etc. ;

citons encore *nuāil* de *nuāla* « cabane ».

XIX. $c^1c^2āu^3ic^4$ existe pour quelques quadrilitères où c^3 est *u* et où il y a entre u^3 et c^4 une voyelle longue :

srāuīl de *seruāil* « pantalon » ;
zrāuēt de *zōruāta* « bâton court qu'on lance » ;

(1) On pourra voir par les exemples ici donnés que la postérité de حراج pl. de حارج si suspect aux puristes, a été nombreuse dans le dialecte (cf. MOZHIR, I, 147 in medio ; HARIRI, Durra, p. 54).

qrāwīs de *qōrūša* « vieux moulin à bras »;
drāwīs de *derūš* « pauvre, ascète ».

XX. $c^1c^2āi^3c^4$ ne se trouve guère que pour quelques participes passifs de la première forme, et pour quelques noms de la forme *معال* provenant de racines concaves à media i (mais cf. *supra*, n° XVII, 3°).

mγāīr de *mōyīār* « jaloux »;
mzāīm de *mōziān* « qui a le mauvais œil »;
ēmbāwīs de *mēbiāwīs* « vendu »;
mšāīēy de *mōsiēy* « bijoux »;

aussi *γrāīm* à côté de *γrāūm* de *γoriān* « tout petit enfant ».

XXI. $c^1c^2āc^3c^4a$. Elle correspond aux pluriels classiques *معال*, *معاللة* et s'applique dans le dialecte aux ethniques de quatre consonnes :

hāsāsna de *hassāni* de la tribu des *ūlād hassān*;
zāsāra de *zāsāri* de la tribu des *ūlād zāsār*;
zābāra gens du douar des *ūlād sabd ezzebbār*;
mγārba de *māγārbi* « marocain »;

quelques autres noms la reçoivent :

blāsa de *bls* « démon »;
mlāika de *mālek* « ange »;
gnāfda de *genfūd* « hérisson » (à côté de *gnāfid*);
γrānga de *γōrnūg* « grue »;
mdādhā de *meddāh* « chanteur de poésies pieuses »;
sqālda de *sōldi* « sou »;

citons encore *isāsra* de l'énigmatique *isīr* « enfant ». — Souvent aussi on entend ce pluriel avec abréviation de $ā$ en a comme en tripolitain.

Je dois noter, en passant que dans les dialectes du Sahara, cette forme semble s'appliquer plus fréquemment que dans le Tell, d'abord à des noms d'animaux quadrilittères à dernière voyelle longue, et en outre à des noms de métiers; on a ainsi : *γnāfda* de *γanfūs* « scarabée », *frāksa* de *ferkūs* « poussin de perdrix », *tuādra* de *tūdīr* « espèce d'alouette », comme *gnāfda* dans le présent dialecte; et *trārsa* de *terrās*, *ērzāzla* « hommes de cœur », *flālhā* de *fellāh* « cultivateur »; comme *mdādhā* dans le présent dialecte.

XXII. $c^1c^2āc^3c^4a$. Cette forme extrêmement curieuse est

inconnue aux dialectes maghribins jusqu'ici étudiés; elle est moins fréquente dans la plupart des dialectes ruraux de l'Oranie, que dans celui des Ūlād Brāhīm. Elle est connue aussi des dialectes sahariens⁽¹⁾; elle s'applique régulièrement aux participes passifs de la première forme :

mγābbēna de *maybān* « déçu »;
mhābbēla de *māhbāl* « fou »;
mšōuūja de *mēsui* « rōti »;
mhāllēba de *māhlāb* « qui a été trait »;
mbēvīsa de *mēbiāwīs* « vendu »;
mgēllīja de *mēgli* « grillé »;
mdēgga de *medgūg* « pilé »;
mhāgga de *māhgūg* « qui a besoin » (pour *mdēggēga*, *mhāggēga*), etc.

Cette forme est employée pour ces participes dans le présent dialecte, par préférence à la forme *مفاعيل* qui est aussi possible, et au pluriel externe *مفعولين*. Je n'en démêle pas parfaitement l'origine. Cependant, je suis porté à y voir un doublet de *مفاعلة*, avec substitution du redoublement de consonne à l'allongement de voyelle; il est remarquable qu'en tripolitain une forme $c^1c^2āc^3c^4a$, sans redoublement de c^3 mais avec abréviation de la voyelle de $c^2ā$, est appliquée à certains participes passifs⁽²⁾.

V. PLURIELS COMPOSÉS. — PLURIELS DE PLURIELS.

Ils sont fréquents dans le dialecte. Certains sont employés avec une nuance d'emphase; d'autres par contre sont couramment employés comme pluriels ordinaires :

1° Le pluriel *فعولات* est usité comme en tlemcenien; moins fréquemment cependant : *gmāhāt* « quantités de blé »; *zrōsāt* « quantités d'orge », etc.

2° Le pluriel *فعالين*, avec la terminaison *in* du pluriel externe, adjointe à un pluriel *fzāl*, est fréquent pour les adjectifs de la forme *فعليل*; mais il ne s'emploie que quand ces adjectifs

⁽¹⁾ Beaussier l'indique occasionnellement : par exemple *مهيطة* pl. de *مهيول* p. 702; *مبليّة* pl. de *مبلي*, p. 49.

⁽²⁾ M. G. T., § 147, *mγābna* de *nābān*, *mbālija* de *mēbli*; on comparera aussi : *unnās mγāsma*, ap. Douvré, *Un texte arabe*, p. 11, l. 24, où je tiens *mγāsma* (*mγāssēma*?) pour le pluriel de *māqsūm*.

sont accompagnés d'un complément déterminatif : ainsi *tuālin el-gāma* « hauts de taille », *kūbārīn elkrūs* « larges de ventre » (insatiabiles); *γūlādēn errās* « épais de cervelle »; *glālīn elśarđ* « de peu d'honneur ⁽¹⁾, *šhābīn eddēll* « gens de peu de considération ». — Le pluriel de *māla* est ici comme ailleurs en Algérie *مواالين um-mūālīn* ⁽²⁾.

3° Le pluriel *فعالات* avec la terminaison *āt* du pluriel externe féminin, adjointe à un pluriel *c¹c²āc³*, est l'habituel pluriel des adjectifs féminins *فعيلة* : *kūbārāt* « grandes » de *kbīra*; *qbāhāt* « méchantes » de *qbīha*; *rūgāg^{āt}* « minces » de *ērgīga*, *hōbābāt* « amies » de *hābiba*; citons aussi *šhābāt* « amies » de *šāhba*; *χyātāt* « sœurs » est moins employé que *χyāt* = *أخوات*.

4° Un pluriel extrêmement curieux et fréquent dans le dialecte est *فعلاوات*; il s'applique à certains substantifs de la forme *فعيل*, parfois seul, parfois concurremment avec le pluriel *c¹vc²c³a*, je le considère au reste comme un renforcement de ce pluriel ⁽³⁾; en tripolitain, il semble apparaître sporadiquement; Beaussier en contient quelques exemples pour les dialectes algériens ⁽⁴⁾; j'ai pu constater qu'il est très répandu dans les parlers sahariens :

sōzbāyāt de *sōzīb* « campement éloigné »;
hōzrāyāt de *hōzīr* « exploitation agricole isolée »;
hōfrāyāt de *hōfir* « trou »;
bezmāyāt de *bzīm* « agrafe » (à côté de *bēzma*);
seniāyāt de *snī* « plateau » (à côté de *senia*);
bōrqāyāt de *brēq* « aiguière »;
meslāyāt de *msil* « morceau de peau »;
felzāyāt de *flīz* « bande d'étoffe de la tente » (rare, à côté de *fēlza*);
χalfāyāt de *χlīfa* « administrateur adjoint »;
fōqhāyāt de *fqēh* « jurisconsulte » (rare);

j'ai entendu aussi *bāzzūyāt* « petites filles » (cf. *supra* n° XVI) ⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ Aussi *qlīn* par exemple ap. DELPHIN.

⁽²⁾ *ūmmūālīn* comparable aux *قرايبين*, *قرايبين*, de LANDBERG, *Prov. et Dictionnaires*, p. 195.

⁽³⁾ Comme *افعات* de *افعة* classique.

⁽⁴⁾ Cf. M. G. T., *hemfāyāt* pl. de *knif*, § 149; Stumme appelle aussi mon attention sur *gismāyāt* pl. de *gsm* ap. T. B. L., p. 43; cf. BEAUSSIER *شليف*, *شلفاوات*, p. 344; aussi *عزيبات*, *عزيبات*, p. 432, etc; DELPHIN *بوزموات*, p. 184, l. 18. SONNECK, C. M., I, p. 130, v. 4 *الجندارات*.

⁽⁵⁾ A rapprocher de l'énigmatique *angyāt* pl. de *snāg* « chevrette » indiqué par DELPHIN, p. 280, note 1; et que personnellement je ne connais pas.

5° Citons *mmūālīyāt* « maîtresses »; et *suārīyāt* « paniers » pl. de *suārī* qui est usité comme un singulier; *lālīyāt* pl. de *lālla* doit être cité, quoiqu'il ne soit pas de la même catégorie.

6° Il faut noter un petit nombre de formations secondaires *c¹c²āc³i⁴*, tirées de pluriels *فَعَالِن*; ces formations déjà connues de la langue classique, apparaissent dans tous les dialectes ⁽¹⁾. On a chez les Ūlād Brāhīm :

guāmīn « nombreux goums » de *gōmān* pl. de *gōm*;
zuārēn « voisins » de *zīrān* pl. de *zār*;
nsāyīn « femmes » de *nesyān* pl. de *mrd*;
frāsīn « bons cavaliers » de *fersān* pl. de *fārēs*;
χrāfīn « agneaux » de *χōrfān* pl. de *χrōf*.

On entend aussi *ōrsāyēn* « bergers » que je suppose tiré secondairement de *رعيان*, inusité dans le dialecte, mais connu dans d'autres parlers algériens; et *bōrqāyūn* « aiguières » que je suppose tiré du secondaire *برقان*, inusité dans le dialecte, mais connu du tripolitain ⁽²⁾. — Enfin *γālīm* « troupeaux de moutons » et *bāsēr* « troupeaux de chameaux » doivent être cités ici (*أفاعيل*) ⁽³⁾.

7° Il faut faire une mention spéciale des noms composés du monosyllabe *bū*, et d'un substantif arabe ou berbère; le monosyllabe *bū* reste invariable au pluriel, et le substantif qui le suit prend le pluriel brisé habituel aux mots de sa forme, ainsi :

būmentel « sandale en peau » — *būbnātel*;
būsāyīl « sorte de tamis » — *būsāyūēr*;
būzellūf « tête de mouton » — *būzlūf*;
būdērbi « sorte de pot de terre » — *būdrāba*;
būrābōh « tenture de séparation de la tente » — *būrābōh*;
būmēdfōs « pièce de monnaie espagnole » *būmēdfōs*; etc.

⁽¹⁾ Surtout fréquentes en Omāni, cf. W. Z. K. M., 1895, p. 11.

⁽²⁾ *رعيان* ap. BEAUSSIER, comme *sōyān* de *sāse* *ساعي* « mendiant » en marocain.

⁽³⁾ *أفاعيل* déjà classique; sur *اعانيم* cf. Dozy, II, 229; *Quelques observations sur le dictionnaire de Beaussier*, p. 54.

VI. LA SÉRIE DES NOMS DE NOMBRE.

A. Nombres cardinaux.

a. La série à l'état absolu est la suivante :

<i>uāhōd</i> « un »	<i>hōdāsōs</i> « onze »	<i>θlāθīn</i> « trente »
<i>zōūz</i> « deux »	<i>θnāsōs</i> « douze »	<i>ārβzēn</i> « quarante »
<i>θlāθa</i> « trois »	<i>θlōttāsōs</i> « treize »	<i>χamsīn</i> « cinquante »
<i>ārβza</i> « quatre »	<i>ārβastāsōs</i> « quatorze »	<i>settīn</i> « soixante »
<i>χāmsa</i> « cinq »	<i>χmeštāsōs</i> « quinze »	<i>sebzēn</i> « soixante-dix »
<i>sētta</i> « six »	<i>sōttāsōs</i> « seize »	<i>θmānīn</i> « quatre-vingts »
<i>sēbza</i> « sept »	<i>sbaštāsōs</i> « dix-sept »	<i>teszēn</i> « quatre-vingt-dix »
<i>θmāniā</i> « huit »	<i>θmentāsōs</i> « dix-huit »	<i>mīā</i> « cent »
<i>tēsza</i> « neuf »	<i>tsastāsōs</i> « dix-neuf »	<i>mēītēn</i> « deux cent »
<i>sāsra</i> « dix »	<i>sōsrīn</i> « vingt »	<i>ālf</i> (ōlf) « mille »;
<i>uāhdōzōsrīn</i> « vingt et un »; <i>θnēnūθlāθīn</i> « trente-deux »; <i>θlāθau-rōβzēn</i> « quarante-trois »; etc.		

α. «*zōūz*» est habituel pour «deux» chez les Telliens d'Oranie; chez les Sabariens *θnēn* avec un féminin *θentēn* est très fréquent; je rappelle que جوج «deux» est andalou et maltais.

β. On entend aussi *rōbza* «quatre», comme à Tlemcen, à côté de *ārβza*; que *ārβza* soit le représentant du classique رابعة, ou un retour secondaire de *rōbza* à une forme voisine du classique, par influence du ر (cf. t. XIV, p. 160, 161), c'est ce qu'il n'est pas aisé de décider.

γ. Le *tēsōd* «neuf» tlemcenien, marocain, nedroméen est inconnu à Saïda; il apparaît, je crois, dans les seuls parlers où *sād* est «mendier» et pas dans ceux où *sād* est «posséder, capturer».

δ. La série de «onze» à «dix-neuf» est caractérisée par la chute du ى final classique, commune à nombre de dialectes; mais il est remarquable que le ع initial de عشر s'est à Saïda parfaitement conservé à l'inverse de ce qui existe dans la plupart des dialectes maghribins étudiés jusqu'à ce jour. Il est précédé ici d'une voyelle longue ā, ā. Du fait que la conservation du ع coïncide ici avec l'allongement de voyelle, il convient de rejeter ou du moins de modifier sensiblement l'hypothèse sur l'origine du ā et du ى de la série tlemcenienne, formulée ap. *Tlemcen*, p. 156, in fine (1).

(1) Il est remarquable aussi que là où le nom de nombre comporte deux (ārβastāsōs, sbaštāsōs, tsastāsōs) il n'y a pas eu perte du premier s comme en omāni (cf. REINHARDT, § 151), et en iraqois (cf. Z. D. M. G., 1904, p. 938, § 43).

ε. Le pluriel de *mīā* «cent» est *mēītāt*; le pluriel de *ālf* «mille» *ālūf* et *ālūfāt* (pluriel d'intensité).

b. Je n'ai qu'à renvoyer pour la série à l'état construit des noms de nombre de un à dix à ce que j'ai dit ap. *Dialecte de Tlemcen*, p. 158, 159; le traitement des noms de nombre est identique, les particularités résultant de la différence de phonétique des dialectes mises à part (ici *θēlθ*, *ārβōs*, *χāms*, *sēt*, *sēbōs*, *θēmn*, *tēsōs*, *sāsra*) (1). — Dans la série de onze à dix-neuf, apparaît devant le nom au singulier des objets comptés une terminaison en du nom de nombre, représentant la terminaison *vr* de la langue classique (2) : *sōttāsēn sīmāra* «seize coups de feu»; l'*n* final s'assimile à *l*, *r*, et *m* : *hōdāsōsel-līma* «onze citrons»; *θnāsōser-rāzel* «douze hommes»; *χmeštāsōsem-mrā* «quinze femmes».

Le *r* du classique, qui apparaît dans ce cas en syrien, ne se montre que rarement dans les dialectes algériens; cependant, il apparaît dans le Sud oranais; et je l'ai entendu aussi tout auprès de Tlemcen, chez les Ūlād Sidi abdelli; les dialectes marocains ne l'ignorent au reste pas (3).

B. NOMBRES ORDINAUX.

<i>ōuūōl</i> «premier»	<i>sāt</i> «sixième»
<i>θāni</i> } «deuxième»	<i>sābōs</i> «septième»
<i>zāuōz</i> } «deuxième»	<i>θāmen</i> «huitième»
<i>θāleθ</i> «troisième»	<i>tāsōs</i> «neuvième»
<i>rābōs</i> «quatrième»	<i>sāsēr</i> «dixième»
<i>χāmes</i> «cinquième»	<i>hādes</i> «onzième».

A remarquer le curieux *zāuōz* «deuxième», formation analogique tirée de *zōūz*. — On entend aussi *sādes* pour «sixième» classique سادس (4). «Onzième» est *hādes* comme à Tlemcen; le *tānes* «douzième» tripolitain n'a pas ici d'équivalent; au-dessus de «onzième» on emploie la série des nombres cardinaux (5).

(1) Assez proche aussi des formes de l'Iraq (cf. Z. D. M. G., 1904, loc. cit.).

(2) Comme en tunisien (cf. T. G., § 160); comp. Z. D. M. G., 1904, p. 906, note 2.

(3) Comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 160; Socin, *Mar.*, p. 34, l. 3; *Houwāra*, p. 26, l. 2; ainsi, d'après mes observations personnelles dans les dialectes de Tanger et de Tétouan.

(4) *sāt* (sâtet) fréquent dans le Maghrib. Cf. T. G., p. 126, § 161; M. G. T., § 166; *Dialecte de Tlemcen*, p. 162, note 1.

(5) Il est remarquable que dans l'Iraq on retrouverait *hādīs* «onzième» Z. D. M. G., 1904, p. 938.

C. NOMS DE FRACTIONS.

nóss et *nósf* «moitié»; puis *thúlib* «tiers», *róbúö* «quart», *xúmús* «quint», *súdús* «sixième», *thúmán* «huitième»; signalons les deux diminutifs *rób^uéüö* qui signifie «cinquante centimes» (petit quart de *riäl*) et *thméüen* qui signifie «vingt-cinq centimes».

TROISIÈME PARTIE.

ARTICLE DÉFINI. — ARTICLE INDÉFINI.

ADJECTIF DÉMONSTRATIF.

I. ARTICLE DÉFINI.

Je n'ai qu'à renvoyer ici à ce que j'ai dit ap. *Dialecte de Tlemcen*, p. 116 et suiv., sous la réserve des quelques observations suivantes :

L'initial de la langue classique, qui est tombé, dans les formes à l'état indéterminé des représentants dialectaux de أَفْعَل, apparaît avec l'article, mais sans ع.

a أَفْعَل	<i>rgöt</i> «cendré»	<i>lārgöt</i> «le cendré»
	<i>šgör</i> «alezan»	<i>lēšgör</i> «l'alezan»
	<i>sfär</i> «jaune»	<i>lōsfär</i> «le jaune»
	<i>trās</i> «sourd»	<i>lātrās</i> «le sourd»
b أَفْعَل	<i>šhór</i> «mois»	<i>lēšhór</i> «les mois»
c أَفْعَال	<i>šudg</i> «marchés»	<i>lōšudg</i> «les marchés»
	<i>luän</i> «couleurs»	<i>leluän</i> «les couleurs»
	<i>zuäd</i> «nobles»	<i>lezuäd</i> «les nobles»
	<i>ērzāq</i> «richesses»	<i>lerzāq</i> «les richesses»

Le fait est déjà connu du tlemcenien et du marocain⁽¹⁾; mais tandis que dans ces dialectes, les formes *ettrās* «le sourd», *eššhór* «les mois», *eššudg* «les marchés», nous offrant les dialectaux *trās*, *šhór*, *šudg*, précédés de l'article dialectal, peuvent apparaître, ici elles sont inusitées (*ettrās* signifierait à Saïda «la surdité»

(1) Comp. FISCHER, *Mar. Sprich.*, p. 17; *Dialecte de Tlemcen*, p. 118; BEL, *Džazya*, p. 115; et aussi KAMPFMEYER, *Südalg. Studien.*, p. 244.

(الطرش). D'autre part, il faut noter que là où les dialectaux فَعْلُ représentent des classiques فَعْلٌ, ou فَعْلٌ (*sursaut*), que là où les dialectaux فَعَالُ représentent des classiques فَعَالٌ, cette combinaison de la consonne initiale *c* avec l'article *l* en *lvc* ne se montre pas : ainsi *essdér* «la poitrine» et non *lesder*; *ežžmél* «le chameau» et non *ležmel*; *ežždél* «les nouveaux» et non *ležded* (*ležded* serait «le plus nouveau»); *erržäl* «les hommes» et non *löržäl*; *eššöyär* «les petits» et non *löšyär*; *eššidh* «les brebis» et non *lešidh*; *emšäl* «les sandales» et non *lenšäl*; *errüg^uäg* «les minces» et non *lerg^uäg*; *eldiär* «les maisons» et non *lediär* (رجال, صبغار, شِبَاة, نَعَال, رِقَاق, دِيَار, etc).

Il faut donc conclure que nous avons bien dans les formes à initiale *lvc* des représentants exacts des classiques الأَفْعَال, الأَفْعَال. J'ai donné à dessein dans les exemples précédents des noms dont la première consonne à l'état isolé est *solaire* assimilant le *l* de l'article dans le dialecte : or dans tous ces noms, une telle assimilation n'a pas lieu; ainsi est écartée l'hypothèse que *v* dans le groupe *lvc* serait une voyelle secondaire epenthétique (ces voyelles n'existent pas du reste dans le dialecte après le *l* de l'article, et l'on dit généralement *elbläd*, *elqdäm*, *elhömär*, *elsäšä* contrairement à ce qui existe parfois en tlemcenien). Bien entendu, avec toute autre initiale qu'une consonne *solaire*, le même fait est observable : tandis qu'on aura toujours *löyuäl* «les ogres» (الأغوال); *löxuäl* «les oncles maternels» (الأخوال); *lebiäd* «le blanc» (الابيض); *lähmör* «le rouge» (الأحمر); on n'aura jamais *lehläb* «les chiens», mais bien *elkläb* (الكلاب); *löxiäm* «les tentes», mais bien *elxiäm* (الخيام); *leylém* «les moutons», mais bien *elylem* (الغنم), etc.

Pour quelques mots, cependant, il est fort curieux que les deux formes existent; généralement, c'est qu'il existe aussi dans la langue classique une forme فَعَالُ à côté d'une forme أَفْعَال; tel est le cas pour *ležmäl* «les chameaux (الاجمال)» à côté de *ežžmäl* (الجمال); *lekbäs* «les béliers» (الأكباش) à côté de *elkbäs* (الكباش); *lemhär* «les poulains» (الأمهار) à côté de *elmhär* (المهار); mais je ne vois guère le moyen d'expliquer autrement que par l'analogie *lebnät* «les filles» qu'on entend couramment à côté de *elbnät*, et *lebyäl* «les mulets» à côté de *elbyäl*; la langue classique ne connaît je crois que بَنَات et بَعَال⁽¹⁾.

(1) لِبغَال aussi ap. BEL, *loc. cit.*, au reste l'égyptien connaît un *ibyd* qui

II. ARTICLE INDÉFINI.

C'est dans le présent dialecte, comme ailleurs dans le Maghrib⁽¹⁾ *uāhd-el*, invariable pour le masculin, le féminin, le singulier et le pluriel. Cette formation maghribine a des équivalents dans plusieurs dialectes *uāhid* égyptien, *fārd* arabe et iraqois⁽²⁾. Mais ce qui dans le présent dialecte, comme dans les autres parlers algériens, est très particulier, c'est l'apparition invariable et nécessaire de l'article *el* dans la locution précitée. *uāhd-errāzel* «un homme» jamais *uāhōd rāzel*⁽³⁾; et aussi surprenant est qu'un adjectif accompagne parfaitement un nom précédé de *uāhd-el* sans lui-même jamais prendre l'article : *uāhd-el-ḡāleb māryyārbi* «un étudiant marocain»; *uāhd-el-ḡāma kbīra* «une grande tente».

Avec les noms de nombre, *uāhōd* rend l'idée de «une affaire de», «quelque», *uāhd-el-ḡāms-ḡsnīn* «une affaire de cinq années»; *uāhd-el-ḡḡrīn-ḡāleb* «quelque vingt étudiants»⁽⁴⁾.

La tournure dont parle Spitta, *uāhōd*, précédant, cette fois sans l'article, un nom muni d'un affixe possessif, se rencontre dans le dialecte : *uāhōd sāhbi* «un mien ami»; il faut en rapprocher l'emploi de *uāhōd* avec un nom à l'état construit : *uāhōd uāld nās* «un fils de bonne famille»⁽⁵⁾. Mais je suis persuadé, que dans ces deux derniers cas, nous avons affaire à une tout autre construction, à une véritable apposition comme le présume Spitta pour l'égyptien⁽⁶⁾; et ce qui me confirme dans cette opinion, c'est qu'alors *uāhōd* n'est plus invariable mais a un féminin *uāhda*, un pluriel *uāhōd*; bref qu'il est un véritable pronom indéfini (cf. *infra*, p. 55) : ainsi *uāhda sāhābtī* «une mienne amie», *uāhda bent-nās* «une certaine femme, fille de bonne famille»;

représenterait *الرجال* (cf. SPITTA, p. 143, l. 4) mais *lerzāl* «les hommes» donné par BEL comme rare, m'est tout à fait inconnu.

⁽¹⁾ Andalou *وحد النهار* «un jour», IBN GUZMĀN, fol. 39 a, l. 18 et 20; *وحد الفرس* «un cheval», fol. 37 a, l. 20.

⁽²⁾ Cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 118; DOUTTÉ, *Un texte arabe*, p. 18, n. 8; en égyptien *uāhid* peut précéder un masculin et un féminin, mais pas un pluriel (cf. SPITTA, § 114 b; § 150 a); en arabe *fārd* est aussi possible avec un masculin, un féminin; mais pas un pluriel (SOCIN, *Diwān*, III, § 69); en iraqois, avec un pluriel *fārd reiḡḡl ḡnēin* «deux hommes», ap. MEISSNER, *Neuarab. Gesch.*, p. 12, l. 8. *fārd* est employé à Mosoul et à Mardin (textes de SOCIN); peut-être *فرد مصراع الباب* d'Ibn Khordābeh (cf. W.Z.K.M., 1889, p. 355) offre-t-il un exemple ancien de cet article indéfini.

⁽³⁾ Possible et même habituel en tripolitain (cf. M. G. T., § 165).

⁽⁴⁾ Comp. pour *fārd*, MEISSNER, *Neuar. Gesch.*, § 14 b.

⁽⁵⁾ Comp. DELPHIN, p. 63, l. 4 du texte *واحد ولد عزوج*; l. 6 *واحد ولد ملك*.

⁽⁶⁾ Cf. SPITTA, p. 253, note 1; nous avons, je crois, par contre, affaire à un véritable article indéfini dans les curieux tlemceniens *habb'ā*, *hamm'ā*, «un père à moi, une mère à moi», ap. J. A., juillet 1904, p. 62, l. 18 et p. 116, note.

uāhōt-ḡhābtī «des miens amis», *uāhōd ūlād-nās* «certains, fils de bonne famille»; et jamais *uāhōd sāhābtī*, *uāhōd ūlād-nās*, etc.

III. ADJECTIF DÉMONSTRATIF.

On retrouve ici *ḡā*, *ḡī*, *ḡū*, comme en tlemcenien, ou avec préfixation de *hā*, *hāda*, *hāḡī*, *hāḡū*, «cet...ci, cette...ci, ces...ci»; devant le *e* de l'article, la voyelle finale disparaît : *ḡerrāzel* ou *hāḡerrāzel* «cet homme»; *ḡelmḡā* ou *hāḡelmḡā* «cette femme»; *ḡennās* ou *hāḡennās* «ces gens»; mais la voyelle finale est parfaitement conservée, dans les cas où l'*e* de l'article a disparu, l' s'étant agglutiné à l'initiale vocalique d'un substantif : *ḡāḡelmḡā* «cet orphelin»; *ḡūḡī* «cette sœur»; *ḡūḡām* «ces jours-ci», etc.⁽¹⁾. *hāda*, *hāḡī*, *hāḡū* est plus employé que *ḡā*, *ḡī*, *ḡū*.

Ce...là, celle...là, ceux...là, sont *ḡāk*, *ḡīk*, *ḡūk*, ou *hāḡāk*, *hāḡīk*, *hāḡūk*, avec l'article; la première série *ḡāk*, etc., est plus employée que la deuxième.

Le démonstratif *hāl* n'apparaît pas plus ici qu'en tlemcenien.

QUATRIÈME PARTIE.

LES PRONOMS.

I. PRONOMS PERSONNELS.

A. Pronoms indépendants.

<i>āna</i>	<i>ānāia</i>	moi	<i>hēia</i>		elle
<i>ḡntā</i>	<i>ḡntāia</i>	toi (masc.)	<i>hōnā</i>	<i>hōnāia</i>	nous
<i>ḡntī</i>	<i>ḡntīia</i>	toi (fém.)	<i>ḡntām</i>	<i>ḡntāma</i>	vous
<i>hōuia</i>		lui	<i>hūm</i>	<i>hūma</i>	eux, elles.

a. L'augmentatif en *ia* apparaît dans la série *ānāia*, *ḡntāia*, *ḡntīia*, *hōnāia*. On le retrouve avec les adverbes (*hānāia*)⁽²⁾.

b. Les formes *hōuia* = *هو*, *hēia* = *هي* sont anciennes et largement répandues sur le champ des dialectes. D'autre part les formes «allégées» *hū*, *hī*, qui sont aussi d'une antiquité respec-

⁽¹⁾ Comp. BEL, *Djāzja*, p. 115, *in fine*.

⁽²⁾ Cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 120, note 1; SOCIN, *Diwān*, III, § 65 a, *in fine*, et e.

table et fréquentes en arabe vulgaire, apparaissent affixées, dans des combinaisons avec des adverbes, des pronoms, des particules d'origine verbale⁽¹⁾ (cf. *infra*, p. 47 et suiv.).

c. La curieuse forme كس (comp. l'éthiopien et l'araméen) signalée par Bel est inconnue⁽²⁾; hōmá ou āhná , ou āhna existe seul.

B. Pronoms affixes régimes directs et suffixes possessifs.

Je n'ai qu'à renvoyer d'une façon générale à ce que j'ai dit ap. *Dialecte de Tlemcen*, p. 121, 122, sous le bénéfice des quelques observations suivantes.

a. L'affixe de la 3^e pers. masc. sing. sonne dans le dialecte āh , jamais u (o algérois et tangérois). Cette particularité se retrouve dans l'Iraq, à Tripoli, dans le Sud tunisien, dans le parler des Choa du Bornou⁽³⁾; les dialectes arabiques ne l'ignorent pas; le daïnois du Hadramaout l'offre couramment⁽⁴⁾. En Algérie, cette prononciation existe dans presque tous les dialectes du Tell et du Sahara oranais; elle n'apparaît à ma connaissance ni chez les ruraux du Tell algérois, ni chez les Bédouins du Sahara algérois. La plupart des dialectes constantinois l'ignorent; mais elle se montre chez les ruraux des environs de la Calle, et chez les Bédouins du Souf. Il ne serait pas sans intérêt de déterminer exactement les points du nord de l'Afrique où se rencontre cette prononciation. La prononciation a , e du désert de Libye et du Sud tripolitain n'apparaît pas à ma connaissance en Algérie (cf. cependant t. XIV, p. 107 $\text{mēlha} = \text{كس}$).

b. L'affixe de la 2^e pers. sing. vk , k est commun au masculin et au féminin. La distinction connue des dialectes orientaux⁽⁵⁾ (masc. āk , ak , fém. ik) n'apparaît pas plus chez les Ūlād

⁽¹⁾ Cf. NÖLDEKE, *Z. Grammatik des class. Arabisch.*, p. 13; LANDBERG, *La langue arabe*, p. 55; ces formes sont très fréquentes ap. IBN GUZMĀN.

⁽²⁾ *Djāz̄ya*, p. 93, note au vers 22; déjà ancien (ĠAWĀLĪQI, *ḡata'*, p. 138) et aussi syrien (cf. *Prov. et Dictons*, p. 9 et 10; comp. GUIDI, ap. *Estudios, homenaje a D. Fr. Codera*, p. 340; GRAF, *Sprachgebrauch der ältesten christ. arab. Literatur*, p. 16, كس); daïnois, lihma , libyque (HARTMANN, n° 98, b, 2; p. 54, l. 16); BUDGETT MEAKIN, *An introd. to the arabic of Morocco*, p. 23, nāhná .

⁽³⁾ Cf. KAMPFFMEYER, ap. *Mitteil. des Seminars*, II, (1899), p. 150, n° 46 et suiv. mūharah , ēnah , addnah , etc.

⁽⁴⁾ Cf. *Had̄r.*, I, p. 455; SOGIN, *Dīwān*, p. 177, 178; l'article du *Lisān el sarab*, XX, 1347 est des plus importants pour l'histoire de cette particularité dialectale; les lettrés algériens ne lisent jamais autrement à la pause que faḡā-lalāh كس ; faḡarabah كس ; rappelons aussi le كس d'Ibn Guzmān pour كس . Com. aussi DALMĀN, p. 195, l. 16, 17: uḡalāh , lah .

⁽⁵⁾ Égyptien, syrien; et par affrication, en Arabie, et dans l'Iraq, iz (cf. les

Brāhīm qu'en tripolitain et en tunisien. La forme classique kī , qui se montre sporadiquement pour le pronom régime direct dans les dialectes marocains⁽¹⁾, est également inconnue, sauf dans certaines séries, formées de particules d'origine verbale, adverbiale, conjonctive, et des pronoms affixes: on a ainsi:

α. rāni « je suis »	rāha « elle est »
rāk « tu es »	rāna « nous sommes »
rāki « tu es » (fém.)	rākum « vous êtes »
rāh « il est »	rāhum « ils sont ».

Une forme rāhi existe à côté de rāha ; mais rāhu n'existe pas à côté de rāh (cf. *supra*, p. 46); rāhna tlemcenien est inconnu à Saïda, mais se retrouve au Sahara.

β. hāni « me voici »	hāhi « la voici »
hāk « te voici » (masc.)	hāna « nous voici »
hāki « te voici » (fém.) ⁽²⁾	hākum « vous voici »
hāhu « le voici »	hāhum « les voici ».

hāk , hāki , hākum sont employés dans le sens de « tiens! prends », et l'on entend fréquemment aussi āk , āki , ākum , sans h initial⁽³⁾. D'autre part il existe une série complète avec les pronoms indépendants qui apparaît, en tlemcenien, mêlée à la précédente: hāna , hānta , hānti , hāhna , hāhna , hāntūma , hāhūma (hāhūma).

γ. māni « je ne suis pas »	māhi « elle n'est pas »
māk « tu n'es pas » (masc.)	māna « nous ne sommes pas »
māki « tu n'es pas » (fém.)	mākum « vous n'êtes pas »
māhu « il n'est pas »	māhum « ils ne sont pas ».

On entend aussi mānīsi (mānīs), etc.; et l'on n'a jamais, d'autre part, au lieu de mākūs , māhīs , les formes māūs , māīs , ou avec contraction de la diphtongue mōš (mūs), mīs , bien connues d'autres dialectes, et usitées aussi dans la province d'Alger⁽⁴⁾.

remarques de SOGIN, *Dīwān*, III, § 147 d; et GUIDI, ap. *Estudios de erudicion oriental*, p. 340).

⁽¹⁾ *Houwāra*, p. 28, l. 2, shkūtūki ; p. 66, l. 21, as-sēddēkh .

⁽²⁾ Hāki « tiens » (fém.), aussi marocain; cf. SOGIN, *Mar.*, p. 52, l. 19.

⁽³⁾ Aussi ap. Delphin, p. 18, l. 5, ك ; on comparera à ce que dit Spitta du démonstratif égyptien ā combiné avec les pronoms (*Spitta*, p. 75, 76), peut-être aussi faut-il rappeler le āhu , āhi , āhum tripolitain (*M. G. T.*, § 206), quoique à leur origine il semble bien y avoir une dissimilation de hāhu , etc., par suite du voisinage des deux h .

⁽⁴⁾ Cf. *M. G. T.*, § 205; *T. G.*, § 83; et LANDBERG, *Prov. et dictons*, p. 237.

د. <i>īdāni</i> «si je suis»	<i>īdāha</i> «si elle est»
<i>īdāk</i> «si tu es» (masc.)	<i>īdāna</i> «si nous sommes»
<i>īdāki</i> «si tu es» (fém.)	<i>īdākum</i> «si vous êtes»
<i>īdāh</i> «s'il est»	<i>īdāhum</i> «si ils sont».

On entend aussi *īdāhi* à côté de *īdāha*, mais pas *īdāhu* à côté de *īdāh*.

ع. <i>bārkāni</i> «c'est assez pour moi»	<i>bārkāha</i> «c'est assez pour elle»
<i>bārkāk</i> «c'est assez pour toi»	<i>bārkāna</i> «c'est assez pour nous»
<i>bārkāki</i> ⁽¹⁾ «c'est assez pour toi» (f.)	<i>bārkākum</i> «c'est assez pour vous»
<i>bārkāh</i> «c'est assez pour lui»	<i>bārkāhum</i> «c'est assez pour eux».

ز. <i>ūāsēmi</i> ⁽²⁾ «mon nom est»	<i>ūāsēmha</i> «son (fém.) nom est»
<i>ūāsēmek</i> «ton nom est»	<i>ūāsēmna</i> «notre nom est»
<i>ūāsēmki</i> «ton (fém.) nom est»	<i>ūāsēmikum</i> «votre nom est»
<i>ūāsēmāh</i> «son nom est»	<i>ūāsēmhum</i> «leur nom est».

ه. <i>ūēni</i> «où suis-je?»	<i>ūēnhi</i> «où est-elle?»
<i>ūēnek</i> «où es-tu?»	<i>ūēnna</i> «où sommes-nous?»
<i>ūēnki</i> «où es-tu?» (fém.)	<i>ūēnkum</i> «où êtes-vous?»
<i>ūēnhu</i> «où est-il?»	<i>ūēnhum</i> «où sont-ils?».

⁽¹⁾ En revanche *ūāīdk* «et toi» (واياك) aussi bien masc. que fém., tandis que le marocain connaît le féminin *ūāīdki* «prends garde» (fém.) (SOCIN, *Mar.*, p. 14, l. 17); aussi *bāīlki* fém. de *bāīlek*, ap. *Houwāra*, p. 48, note ds.

⁽²⁾ Toujours ici *ūāsēmi* et non *ūāsēmi*, *smī*, comme dans d'autres dialectes algériens; on comparera au *smāni* du tripolitain (*M. G. T.*, § 154, 2; sur *سما* dialectalement pour *سم* cf. *ḤOPARÉ* SUR *IBN SAQIL* sur *Alfīya*, vers 18; à Laghouat *smāya* «mon nom»; DALMAN, p. 96, l. 29, *ismāh*) qui se retrouve à Tanger; au flemencien *āsēmi* (*Tlemcen*, p. 137) au *واسمى* de DELPHIN, p. 38, l. 5 du texte arabe; au *sisēmi* de l'Iraq (MEISSNER, § 41 i); avec *sommōrni*, *ūēni* donnés plus bas et le présent *ūāsēmi*, nous avons de nouveaux exemples d'emploi de la forme *ni*, en annexion à des particules ou à des substantifs ayant la valeur de particules; on comparera au *šḫbārni* «qu'est-ce qu'il y a de nouveau à mon sujet?» que je connais à Tanger, et aux *توني*, *بعدي*, *عادي* des dialectes orientaux (cf. KAMPFFMEYER, *Die arab. Verbalpartikel b*, p. 49, 50, note 1; NÖLDEKE, *Beit. z. semit. Sprachwiss.*, p. 66, note 2); les classiques *قدني* à côté de *قدي* à côté de *ليتي* doivent aussi être rappelés; le cas de *ليتي* à côté de *ليتي* (لعل) a une origine verbale comme *عاد* de *ādni* et celui de *اني* à côté de *اني* supportent peut-être une explication proprement phonétique (cf. *Z. D. M. G.*, 1905, p. 165; 630, in fine).

On entend aussi *ūēni* au lieu de *ūēni* et *ūēnāh*, *ūēnha* à côté de *ūēnhu*, *ūēnhi*⁽¹⁾, d'autre part, les deux dernières formes ont très fréquemment le sens de «lequel (laquelle) d'entre eux (d'entre elles)?» (cf. *infra*, p. 53).

θ. <i>sommōrni</i> ⁽²⁾ «jamais moi»	<i>sommōrha</i> «jamais elle»
<i>somrōk</i> «jamais toi»	<i>sommōrna</i> «jamais nous»
<i>sommōrki</i> «jamais toi» (f.)	<i>sommōrkum</i> «jamais vous»
<i>somrah</i> «jamais lui»	<i>sommōrhum</i> «jamais eux».

On entend aussi *somre* au lieu de *sommōrni*; et *somrōk* employé en parlant à une femme au lieu de *sommōrki*.

ι. La forme féminine *ki* apparaît encore parfois dans les séries :

1° *lūk'āni* «si j'étais»; *lūk'ānek* (aussi *lūk'ānnek*), *lūk'ānki* «si tu étais» (fém.); *lūk'ānāh* (*lūk'ānnāh*), etc.

2° *lūni* «si j'étais», *lūnnek*, *lūnki*, *lūnnāh*, etc.

3° *uḥrāni* «évidemment moi», *uḥrānnek*, *uḥrānki* (aussi *uḥrānti*, *uḥrāntek*, etc.).

4° *mādāmi* «aussi longtemps que je...», *mādāmek*, *mādānki*, etc.

5° *menšābni* «que je voudrais!», *menšābek*, *menšābki*, etc. sur lesquelles cf. *infra*, ADVERBES, CONJONCTIONS.

C. Pronoms affixes régimes indirects (suffixes médiats⁽³⁾).

a. La série des suffixes médiats est chez les Ūlād Brāhīm *li*, *lek*, *lāh*, *tha* (*vtha*), *na* (*vna*), *lkum* (*vlkum*), *lhūm*; la série *lēna*, *lēik*, *lēih*, *lēiha*, *lēina*, *lēikum*, *lēihum*, à laquelle Douté assigne pour l'oranais le caractère de suffixes médiats⁽⁴⁾, est fréquemment employée à Saïda, avec les verbes qui expriment l'idée d'un mouvement physique⁽⁵⁾; mais les formes de cette série gardent nettement le caractère de prépositions indépendantes; ce ne sont pas des enclitiques; alors que le *s* de négation

⁽¹⁾ Comp. la série tunisienne ap. *T. G.*, p. 138, in princ.

⁽²⁾ Je crois bien que *šammarni*, correspondant à *sommōrni* saïdien «jamais moi», se rencontre dans le Sud marocain; c'est par lui que j'explique Socin, *Mar.*, p. 42, l. 8 : «cesse (احدا) ô mon seigneur! jamais je ne me suis trouvé aux prises avec aussi brave que toi» et non «Schenke mir das Leben».

⁽³⁾ Cette désignation de E. LITTMANN (*Arab. Volkspoesie*, p. 11) me semble très heureuse.

⁽⁴⁾ Cf. *Un texte arabe en dialecte oranais*, p. 19, note 15; il semble qu'il en soit de même dans le sud du Maroc; ainsi ap. Socin, *Mar.*, p. 32, l. 4, *štēb-līa*; ap. *Houwāra*, p. 70, l. 29, *dzāb-līa*, etc.

⁽⁵⁾ Comp. DELPHIN, p. 128, l. 10, *زي فطتك ليه*; p. 139, l. 10, *جاية ليه*, etc.

s'adjoindra couramment à la série *li, lek, lāh*, etc., il ne pourra jamais s'adjoindre à la série *lēya, lēik, lēih*, etc.; on entendra *gérreb lēya* «il s'approcha de moi»; *dār lēihum* «il se tourna vers eux»; *χāfset lēiha* «elle lui arracha», à côté de *gérrebli, dārōlhum, χatfētēha*; mais l'on n'entendra jamais *mā-gérreb -lēya-s, mā-dār-lēihum-s*, etc.; toujours *mā-gérrebli-s, mā-dārōlhūms*, etc. Dans les dialectes du Sud oranais, l'emploi de la série *lēya, lēik, lēih* me semble assez généralisé; on entendra par exemple : *zāb-lēya* «il m'apporta»; *gāl-lēina* «il nous dit», etc., qui sonneraient étrangement dans le présent dialecte⁽¹⁾.

b. Il faut noter l'apparition du féminin *li* de la 2^e pers. sing. dans la série formée avec les suffixes médiats *li, lek*, etc., et l'interrogatif *mā*; on a : *māli, mālek, mālki, mālah*, etc. «qu'ai-je?, qu'as-tu?, qu'as-tu? (fém.), etc.». La forme *mālki* se retrouve dans les idiomes marocains⁽²⁾. La prononciation *mm^hāli, mm^hālek*, etc. n'est pas inconnue au dialecte; mais elle n'y apparaît pas avec la même régularité que dans les parlers sahariens⁽³⁾.

II. PRONOMS INTERROGATIFS.

«Qui» est *āskān* (*ēškān, škān*), renforcé parfois en *škūnhūya, škūnhēja, škūnhūma*; aussi *škūlli* (أى شئ كون الله). Son emploi avec les prépositions, connu dans le Maghrib oriental, n'apparaît pas plus dans les dialectes ruraux du Tell oranais qu'en tlemcenien; par contre les Bédouins du Sahara oranais le connaissent⁽⁴⁾.

mén (classique مَن) est peu employé, tandis que dans les dialectes bédouins de la province d'Alger, il est assez courant. Cependant on l'entendra fort bien chez les Ūlād Brāhīm dans des exclamations interrogatives comme celles-ci : *āmén šrōdlāh šrādud* «qui est-ce qui a laissé échapper un cheval?»; *āmén iēsrī* «qui est-ce qui veut acheter?» (aussi *āmén-tsrī* «qui es-tu, toi qui veux acheter?»; *āmén iχōššah*. . . .⁽⁵⁾ «à qui est-ce qu'il

⁽¹⁾ Comp. *Actes du XIV^e Congrès*, III, p. 285, et les textes, p. 325 à 329.

⁽²⁾ Cf. *Houwāra*, p. 60, l. 21, 22; p. 38, l. 3; Socin, *Mar.*, p. 32, l. 8.

⁽³⁾ Cf. BEAUSSIER, *Dictionnaire pratique arabe-français*, p. 652, ماله «qu'a-t-il»; KAMPFMEYER, *Südalg. Studien*, p. 228, note 3; et mes *Observations sur le Dictionnaire de Beauquier*, p. 83, 84; l'explication de SONNECK, *C. A.*, I, p. 2. . . a (ما هو لك) me paraît difficilement acceptable.

⁽⁴⁾ Comp. sur tout ceci *Dialecte de Tlemcen*, p. 173.

⁽⁵⁾ apparaît à Tripoli mais non à Tunis; on comparera aux exemples que je donne ici : DELPHIN, p. 27, l. 8 du texte يا من توربني «à qui es-tu toi qui me montreras?»; p. 288, من سرق الغاس; *Houwāra*, p. 42, l. 6, أم-χσο رآه (أمن خصه رأي) «qui a besoin d'un berger?»; etc.

manque. . . . ?»; aussi couramment *ēntāia umén zēit* «avec qui es-tu venu?»; notons aussi les locutions *men-sābni* et *iāmen-šrā* (cf. *Tlemcen*, p. 195). Enfin, avec les prépositions, ou à l'état construit, *men* est employé au lieu de *škān* : *fimen, ēbmén, lēmmen, šōlāmen, mēmmen* (*mēmmen*), etc.; *χēimt-men hādi* «la tente de qui est-ce, ici?». On trouve encore *mén* augmenté des pronoms personnels *menhūya, menhēja* «qui est-ce?» (rarement *mēnku, mēnhi*).

mā dans le sens de «que, quoi?» ne se rencontre guère que dans les locutions *māhūya, māhēja* «qu'est-ce que c'est?»; *mālāh, mālek*, etc. «qu'est-ce qu'il a, que tu as?; etc.» (cf. *supra*, p. 50); *mā-lbēntek* «qu'a donc ta fille?»; aussi *āmāda* «qu'est cela?», probablement emprunté à la langue littéraire.

mā est très généralement remplacé dans le dialecte par *uās* = أى شئ⁽³⁾; la forme avec la conservation du tanwīn, *uāsen* n'apparaît pas à ma connaissance. Plus fréquent encore est *uāsta* avec un augmentatif *ta*⁽⁴⁾, dont l'origine me semble obscure⁽⁵⁾. *uāsta ndīru* «que pourrions-nous faire?»; *uāsta gāl* «qu'est-ce qu'il a dit?»; *uās* combiné avec les prépositions donne *fās, bās, mnās, šōlās, ēntās, lās, kīfās*, etc. Plusieurs de ces combinaisons sont employées comme adverbes ou comme conjonctions. Il faut noter que, en combinaison avec les prépositions, l'augmentatif *ta* n'apparaît pas. On emploie enfin très fréquemment des formes *fāh, bāh, mnāh, šōlāh*, etc. où le *h* terminal représente vraisemblablement l'affixe *h*⁽⁶⁾. — *uās* avec la préposition *men* sert à rendre l'adjectif interrogatif «quel?»; *uās men-rāzel* «quel homme?»; *uās men-dār* «quel campement?»; jamais *uāsta* n'apparaît dans ce cas. D'autre part, avec un certain nombre de substantifs exprimant des idées de temps, de mesure, de cause, *ās* annexé au thème nominal sert à rendre l'adjectif «quel» : *uāqlās, qēsās* «à quelle heure?»; *āmās* «quelle année?»; *nhārās* «quel jour?»; *geddās* «de quelle taille?»; *mensebbētās, šōlāzālās* «à cause de quoi?»; *maznās* «quel sens?»; etc.; aussi avec les noms de nombre : *šōyētāh zouz*; — *zouzās* «je lui en ai donné deux; — deux

⁽²⁾ Comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 173.

⁽³⁾ Sur des cas de réduction analogue de *ai* à *ā, ā*, cf. *Z. D. M. G.*, 1905, p. 808, note 1.

⁽⁴⁾ Aussi usité dans le Sud oranais (cf. *Actes du XIV^e Congrès*, III, p. 294).

⁽⁵⁾ Influence berbère? (cf. *Houwāra*, p. 56, note ei), ou vieux démonstratif sémitique *t*? (cf. NOLDEKE, *Beiträge z. Semit. Sprachwiss.*, p. 14, note 6); comp. le *āste* juif tlemcenien; le أى شئ «was?» de GRAF, *Sprachgebrauch des ältesten christlich-arab. Literatur*, p. 37, en admettant qu'il n'est pas dû à une erreur matérielle (cf. *Z. D. M. G.*, 1905, p. 810, n. 3) apparaît sur un tout autre domaine de la dialectologie arabe.

⁽⁶⁾ Comp. FLEURY et SOUALAH, *L'arabe pratique*, p. 36; JOLY, ap. *R. A.*, 1900, p. 292; *lyūh* tripolitain (*M. G. T.*, p. 273); *eh, leh* égyptiens, ap. VOLLERS, p. 31, le *h* andalou d'IBN GUZMĀN.

quoi?»⁽¹⁾. On entend aussi *âh* au lieu de *âs* : *qēsâh*, *sāmâh*, etc.; et encore dans le même sens *uâqtsi*, *géddeši*, *mensebbétsi* avec annexion de la partie interrogative *si* au lieu de *âs* ou *âh*.

Il faut rattacher aux pronoms *uâs*, *men*, *skûn* les locutions *šūuâs*, *šūuâsta* «je ne sais trop quoi»; *šūmen*, *šūskûn* «je ne sais trop qui», qui sont d'un emploi très fréquent : *šūuâsta fât mēmma* «je ne sais trop ce qui a passé par là»; *basdēmma-ddilli šūuâsta mā-nnāi fēks* «même si tu me faisais, je ne sais trop quoi, je ne te bouderais pas»; *šūuâs menhāia sādāh* «il a, je ne sais pas au juste, quoi»; *šūmen zâ* «quelqu'un, je ne sais trop qui, est venu»; *šūskûn-refdāh* «quelqu'un, je ne sais trop qui, l'a emporté». Les prépositions se combineront avec ces locutions de la façon suivante : *šūbâs*, *šūmsāmen*, etc. : *šūbâs šārbaḥ* «je ne sais trop avec quoi il l'a frappé»; *šū sādmen nzēl* «je ne sais trop chez qui il est descendu». L'origine de ces locutions me paraît être dans la préfixation aux interrogatifs *uâs*, *mēn*, *skûn* de l'imprécatif *šū* (pour *šūf*), du verbe *šāf*; et de fait, *šūuâsta* est parfaitement employé pour *šūuâsta*⁽²⁾. Ces locutions sont aussi connues à Tlemcen; mais on entend plus fréquemment dans cette ville, dans un sens analogue, *trāsem* : *ila mā-teḫdēms ēmlīḥ nasmeḥlek trāsem* «si tu ne travaillais pas bien, je te ferais je ne sais trop quoi»; et *trāsem*, malgré la présence de *t* emphatique, est peut-être moins $\text{طرا} +$ le caractéristique *âsem* tlemcenien «quoi», que $\text{تري} +$ *âsem*⁽³⁾; et dans ce dernier cas, ce serait un équivalent assez exact du *šūuâsta* bédouin.

L'adjectif interrogatif «quel» se rend encore fréquemment par *amma*, qu'il faut sans doute rapprocher du tlemcenien et tripolitain *ama*, du constantinois *ima*⁽⁴⁾ : *amma kēlb* «quel chien?». Plus employé encore est le curieux *ēma*, dont les équivalents énigmatiques apparaissent dans de nombreux dialectes : *ēma ḫēma* «quelle tente?». — Avec l'annexion des enclitiques *hu* (ou *h*), *hi* (ou *ha*) à l'adjectif *ēma* on obtient la série des pronoms interrogatifs *ēmaḥu* (*ēmaḥ*) *ēmaḥi* (*ēmaḥa*), *ēmaḥum*

⁽¹⁾ On m'a répondu au qsar de Boghari, où je demandais de la monnaie, *šarfš* «la monnaie de combien?».

⁽²⁾ Comp. Actes du XIV^e Congrès des orientalistes, III, p. 290, l. 20; — dans l'Iraq *asū* est devenu *asū* (MEISSNER, *Gesch.*, § 48, n^o 30); à Tanger, très courant, *šu-šūmēl* «vois donc ce qu'il a fait!» *شوت اش عمل*.

⁽³⁾ A Tanger, *rāfāin* «vois où» a pris le sens de «là-bas».

⁽⁴⁾ Cf. sur *ima* WRIGHT, *Arab. gramm.*, I, 276; LANE, *Lexicon*, I, 138; KREMER, *Beiträge z. arab. Lexicog.*, I, 13; T. M. G., § 162, *in fine*; Tlemcen, p. 319, *in fine*; BEAUSSIER, p. 14, *أما* «quel?» et p. 19, *إما* «quel est (Est)»; VIALA, *L'arabe à l'école primaire*, p. 97, *أما هو*, *أما هي* «laquelle, lequel?»; MARTIN, *Dialogues arabe-français* (1847), p. 3, *ima hi es-sebba* «quel en est le motif?».

«quel est-il?, qui est-ce?, lequel est-ce?», etc. dont les équivalents se retrouvent en tunisien⁽¹⁾. D'autre part, il est remarquable qu'une série à peu près synonyme est obtenue par ce qui se présente morphologiquement comme l'annexion de ces enclitiques à l'adverbe *uēn* «où»; *uēnhu*, *uēnhī*, *uēnhum*⁽²⁾; on emploie ces expressions, lorsqu'on veut faire individualiser quelqu'un dans un groupe de plusieurs personnes : *sādāh eššēkk fūdhōd mēnhum fōrḫ umā -sarfāhī uēnhu mēnhum* «il se doutait que l'un d'eux était un bâtard, mais il ne savait pas lequel».

III. PRONOMS RELATIFS.

L'arabe classique connaît déjà l'emploi habituel à beaucoup de langues des pronoms interrogatifs comme relatifs; le dialecte a suivi ce processus; mais l'emploi de *men* (مَنْ) comme conjonctif, si courant dans la langue littéraire, est très rare; relevons l'expression *mā kān men* : *mā kān men-iāref ešarbiā ḫēr mennāh* «il n'y a qui que ce soit qui sache mieux que lui l'arabe», avec un emploi de *men* fort classique; avec l'interrogation indirecte, *men* sera aussi employé : *mā-zārefī fimen tōhōt* «tu ne sais pas sur qui tu es tombé!»

mā «ce que» est assez usité, soit isolé, soit combiné avec les prépositions *šāla*, *bī*, *fī*; *dārlāh mā iākul* «fais-lui à manger»; *frāḥ bima gūtlāh* «il s'est réjoui de ce que tu lui as dit»; citons les locutions *hāda mā kān* «et voilà ce qu'il y a!»; *mā kān mā ḫāsēn mennāh* «il n'y a rien de plus beau»; *mā tāessāra* «ce qui suffit»

(ماتيسر)⁽³⁾; c'est aussi par *mā* conjonctif que j'explique *bārka mā* : *bārka mā tāḫak* «cesse de rire»; *bārka mā-tšāfru* «cessez de lutter»; mot à mot «est suffisant ce que tu ris», «est suffisant ce que vous luttez»; *mā* ne m'y paraît pas négatif, de ce fait que le *s* de négation n'est pas possible après le verbe : *bārka mā-tā-*

⁽¹⁾ Cf. LANDBERG, *Prov. et dictons*, p. 175, 176; NÖLDEKE, *Beiträge z. semit. Sprachw.*, p. 14; et WRIGHT, *Comp. Grammar*, p. 120, note 2; WETZSTEIN, *Die Liebenden von Amasia*, p. 8, 11, *أنا في* «dans quelle contrée?»; REINHARDT, p. 32, l. 6 et 12, *hēn*; T. G., § 153, *āma*; FLEURY ET SOUALAH, *L'arabe pratique*, p. 214 *نهي* «abréviation de *أنا في* «quelle est celle?»; DELPHIN, p. 293, l. 7 du texte *وحي مكان* «quel endroit?»; Joly, ap. R. A., 1901, p. 221; SONNECK C. A., I, p. 107, note a; aussi, marocain *nūnā-ḫēr*, *finā-zāh* ap. Houwāra, p. 36, l. 13; p. 66, l. 14.

⁽²⁾ Ce n'est pas à dire que j'accepte l'explication de SPITTA qui rapporte à *أنا في* le *enhū*, *enhī* égyptien (p. 80; comp. VOLLENS, ap. Z. D. M. G., 1896, p. 332); syrien, *inu*, *ēnu*; KAMPFMEYER, *Südalg. Studien*, p. 228, *in fine uēnāh* «qui?»; FLEURY ET SOUALAH, *L'arabe pratique*, p. 92, l. 1, *وحيه* «qui est?».

⁽³⁾ Cf. mes *Observations sur le dictionnaire de Beaussier*, p. 78, et SOGIN, *Mar.*, p. 24, note 21.

dhákš est une faute habituelle aux Européens, qui comprennent « assez ! ne ris plus ! ».

uás isolé ne m'est pas connu dans le rôle de pronom relatif; mais l'emploi courant de *bás* avec le sens de « afin que, pour que », montre clairement le développement du sens conjonctif dans le *شئى* interrogatif. On trouvera aussi à l'alinéa suivant des exemples de *ás* combiné avec les prépositions dans l'emploi de relatif régime indirect; d'autre part, *uás* est habituel avec la construction d'interrogation indirecte : *mā šarēft uás engrüllāh* « je ne sais pas ce que je lui pourrai dire »; *güllü uásšü-iššöžbek* « dis-moi ce qui te plaît », *šuf uásšā rāh dāilli* « vois ce qu'il me fait ! » (1).

elli (*elli, lí*), commun à la plupart des dialectes est le relatif le plus employé, aussi bien dans le sens de « ce que, ce qui, que, lequel » que dans le sens de « qui, celui qui, etc. ». Le pronom de rappel lorsque *elli* est régime direct, peut indifféremment être exprimé, ou ne pas l'être; *elhāii-elli gulthātek*, ou *elhāii-elli gūttlek* « la chose que je t'ai dite ». — Il se combine avec les prépositions : *melli, bělli, fēlli, kēlli, šōlli*, etc. Plusieurs de ces combinaisons jouent le rôle de conjonctions (cf. *infra*, CONJONCTIONS); mais pas plus qu'en tlemcenien elles ne s'emploient lorsque le relatif, complément indirect, a pour antécédent un substantif: on emploie alors : 1° le procédé très classique du pronom de rappel construit avec une préposition; il en est ainsi surtout lorsque le substantif antécédent du relatif désigne un être doué de raison : *errāzel k-n'āmen fih* « l'homme en qui j'ai confiance », *ettāleb elli uásšēitek šōllh* « le taleb que je t'ai recommandé »; 2° le procédé signalé en tlemcenien de *elli* suivi de *ás* combiné avec une préposition (2) : *ōttreg elli šimāz-žēit* « le chemin par lequel je suis venu », *elgōruilli-bās kēllāh* « le couteau avec lequel il l'a tué », *elhāii-elli šōllās-šāqšēitek* « la chose sur laquelle je t'ai interrogé »; 3° simplement *ás* combiné avec une préposition sans *elli*; *ōttreg šimāz-žēit, elgōruilli-bās kēllāh; elhāii-šlās (šōllās)-šāqšēitek*; des tournures analogues existent en marocain (3).

IV. PRONOMS DÉMONSTRATIFS.

Ce sont *hāda, hādī, hādu* (4), et *hādāk, hādīk, hādūk*; et aussi simplement *dā, dī, dū* « celui-ci, celle-ci, ceux-ci »; *dāk, dīk, dūk*

(1) Comp. DELPHIN, p. 137, *in fine*.

(2) Cf. Tlemcen, p. 175, 176.

(3) Conf. *Houwāra*, p. 42, l. 22, *ittiq samāš-mša*; p. 24, l. 1, *lyudir faš-šarbat*; comme *صفا*, IBN GUZMĀN, 43 a, l. 22, *من حبل فاش يعلق*.

(4) Dans le Sud algérois, on trouve un pluriel *hādūm* et à Alger un pluriel *hādūma* qui rappellent les formes tunisiennes (*hādūma* formation analogique sous l'influence de *hāma, entāma*).

« celui-là, celle-là, ceux-là ». *dā, dī, dū*, moins fréquents que *hāda*, etc. dans le sens proprement démonstratif, sont très fréquents comme *مبتدا* d'une proposition admirative : *dū gmihāt* « en voilà des quantités de blé ! »; *dī šāba* « en voilà une abondance de récolte ! »; *dā fāres* « en voilà un bon cavalier ! » — Notons aussi les expressions *dāk hóuya* « c'est bien »; *dāk entā* « tu feras bien »; *γdā mendāk* « le lendemain de cela ».

V. PRONOMS INDÉFINIS ET RÉFLÉCHIS.

« Quelqu'un » est *uāhōd; hādā* (أحد) n'est employé que dans les phrases interrogatives, et négatives (avec le sens de « personne »). *žāsi hādā* « est-il venu quelqu'un ? »; *mā-žā hātta hādā* « il n'est venu personne ».

« Quelque » (adjectif) est *šī* : *šātāh šī-drāhōm* « il lui donna quelque argent ». — « Quelques, quelques-uns, certains » se traduira par *šī, uāhōd*, ou *šūhōd* (pl. de *uāhōd*), par *bāsāđ* avec l'article ou les pronom affixes (1) : *šī ménna* « certains d'entre nous »; *šūhōd žōu ušūhōd māžōuš* « les uns sont venus et les autres pas »; *elbāsāđ ménhum* ou *bāsāđhum* « certains d'entre eux ».

« L'un l'autre » est *bāsāđ bāsāđ*: *nōγdu mās bāsāđna bāsāđ* « nous partirons l'un avec l'autre »; la construction avec *bāsāđ* employé une seule fois (*mās bāsāđna*), qui apparaît en tunisien et en tripolitain, est inconnue au présent dialecte; elle se montre dans la province de Constantine (2). Par contre on emploie très bien dans ce sens un ethnique *bāsāđja* avec les affixes : *iāmmu fibasāđjēthum* « ils ont confiance les uns dans les autres » (3).

« Autre » est *āxor*, fém. *ōxra*, plur. *ōxrēn; āxra* joue parfois le rôle d'un véritable enclitique et devient *xra*: *mā-ā-xra* « une autre femme » : on emploie aussi *uāhd-āxor, uāhd-ōxra, uāhd-ōxrēn* : *rāzel āxor* ou *rāzel uāhd-āxor* « un autre homme ». « Un autre que » est *γēir* qui prend les pronom affixes et se construit aussi avec un complément : *γēiri* « un autre que moi », *γēir ēflān mā inēžzem-hās* « un autre qu'un tel ne peut le faire »; « quelqu'un d'autre » est *uāhd-elyēir*.

« Chaque » est *kūll* suivi d'un singulier indéterminé; « chacun » est *kull-uāhōd* — « Tout » se rend par *kūll* suivi d'un nom déterminé : *kūll-elmdīna* « toute la ville »; *kūll-ennās* « tous les gens ». La

(1) Cf. pour les exemples de *šī*, dans ce sens, DOUTTÉ, *Un texte oranais*, p. 21, note 37; et pour *bāsāđ*, *id.*, l. 19, 20; DELPHIN, p. 308, l. 13.

(2) Par exemple *passim* dans les textes de Medjdoub ben Kalafate.

(3) Aussi *ap.* DELPHIN, par exemple p. 101, note 4, l. 2, مع بعضياتهم, p. 293, l. 9, على بعضياتهم; le tangérois connaît une forme analogue; il faut aussi rapprocher le *andījetna* = عندنا du désert de Syrie (Z.D.M.G., 1868, p. 123, note 1, 124).

construction classique du *عنكم* est aussi usitée : *elmdina küllha*; *ennäs küllhum* (ou *küllha*); sont également usitées les différentes constructions que j'ai signalées pour le dialecte de Tlemcen : *elmdina elküll*; *elküll elmdina*; *ennäs elküll*; *eküll ennäs*⁽¹⁾. — A côté de *küll* on emploie encore *kâmel*, *zmü*; et enfin *gâö*, signalé déjà dans divers dialectes maghribins⁽²⁾; *kâmlennäs* ou *ennäs kâmel*; *zmönnäs* ou *ennäs zmü*; *gâönnäs* ou *ennäs gâö*.

Le pronom réfléchi « même » (moi-même, lui-même) se rend par les substantifs *rôh*, *néfs*, plus rarement *qema* ou *šât*, avec les pronoms affixes, et combinés parfois avec certaines prépositions : *ktér-rôha* « il s'est suicidé »; *âna brôhe šéttha* « moi-même je l'ai vue »; *izî bqemtâh* « il viendra lui-même »; *uâzeb bšâtek* « réponds toi-même »; *téxdem êrrôhha* « elle travaille par elle-même »; *téxdem ênnéfsha* « elle travaille pour elle-même ».

« Rien » est *uâlu*, *hâttu hâna*, et fréquemment aussi *šêi* = *شيء*, ou les curieux *šêin*, *šâien* qui nous offrent sûrement une conservation du tanwîn : *mâ-šâni šâien* « il ne m'a rien donné »⁽³⁾.

« Quoi que ce soit, n'importe quoi » est exprimé par une annexion de *ma* à *uâs*, dans une construction que je ne puis rapporter qu'au *ما الابهامية* des grammairiens arabes : on aura ainsi *uâšemma*, *bâšemma*, *fâšemma*, *šlâšemma*, etc. : *uâšemma ngüllâh iésm-ôlk lâmi* « quoi que je lui dise, il aura égard à mes propos ». *šlâšemma nhêutâh inâifni* « quoi que je lui défende, il me contrecarre ». Aussi quelques substantifs et quelques particules se construisent de la même façon, avec le même sens de *ابهامية* : *nhâr* « jour », *sâsa* « heure », *uâqt* « temps », *kif* « comment », *uên* « ou », *bâšl* « après » : *ênhâremma zêit*, *šâk-ênta* « quelque jour que tu viennes, ce sera bien »; *uâqtemma byêit arutâh* « viens n'importe quand tu voudras »; *kâšemma dêrt êmsâ-dikennäs mâ-slêktâ* « de n'importe quelle manière que tu t'y prennes avec ces gens-là, tu ne te tireras pas d'affaire »; *uênemma rouuôhlt êrrôh êmsâk* « où que tu t'en ailles, j'irai avec toi »; *mâ-nšrihâš basdémma ibêhha bdôro* « je ne l'achèterais pas, fût-ce même qu'il la vendît pour cent sous ! »⁽⁴⁾. Je ne saurais interpréter le redoublement de l'm dans ces formes que comme une assimilation d'un

⁽¹⁾ Cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 177, 178.

⁽²⁾ Cf. sur ce mot mes *Observations sur le dictionnaire pratique de Beauquier*, p. 59, 60; sur l'emploi de *kâmel*, DOUTTÉ, p. 21, note 30; p. 104, l. 10.

⁽³⁾ Comp. SONNECK, *C. A.*, I, p. 43, note c; DELPHIN, p. 312, aussi maltais, *šên* (STUMME, *Malt. Studien*, p. 102), libyque, *šê'an* (HARTMANN, n° 51, 33); à Tanger, dans le seul proverbe : *li hšêm fšêm dâro ššêtan yâro*, ceci est à ajouter aux divers cas de conservation du tanwîn de *شيء* connus dans les dialectes arabes (cf. *W. Z. K. M.*, 1894, p. 263; NÖLDERE, *Beiträge z. semit. Sprachw.*, p. 6; FISCHER, ap. *Z. D. M. G.*, 1905, p. 811, note 5).

⁽⁴⁾ Comp. KAMPFMEYER, *Südalg. Studien*, p. 233, l. 14, *Kullemmä* « toute chose quelle qu'elle fût ».

tanwîn conservé à l'm initial de *mā* : *أي شيء ما*, *نها كما*, etc.; *sâš-témma* « à quelle heure que » avec apparition du t final et non *sâšamā* est à cet égard particulièrement caractéristique, et ne peut, je crois, s'expliquer que par *ساعة ما*⁽¹⁾; quant aux adverbess *kifémma*, *uênémma*, et à *basdémma*, mot à mot : « peu importe que ce soit après que... », j'y verrais des formations analogiques. Il faut noter au reste que parfois on entend *kifma*, *uênma*, *bâšadma*⁽²⁾, et aussi, quoique plus rarement, *uâšma*, *nhârma*, etc., sans redoublement⁽³⁾.

« Quiconque, n'importe qui » est exprimé par *mônârf* : *dâxxel êlli zâ mônârf* « fais entrer quiconque viendra »; ou par *men uâla*, avec une nuance de mépris⁽⁴⁾.

« Un tel » est *flân*, fém. *flâna*; au pluriel, pour dire « un tel et un tel, les un-tel » on fera usage du vieux démonstratif d'appartenance sous la forme pluriel *šuy* (*ذوي*); *šuy-flân* « les un-tel »⁽⁵⁾.

CINQUIÈME PARTIE.

MODIFICATIONS DES FORMES VERBALES ET NOMINALES PAR SUITE DE L'ANNEXION DES SUFFIXES PERSONNELS ET DE LA MISE À L'ÉTAT CONSTRUIT.

I. ANNEXION DES SUFFIXES PERSONNELS.

L'annexion aux formes verbales et nominales des suffixes personnels enclitiques fait apparaître dans ces formes des modifica-

⁽¹⁾ On pourra pour tout ceci comparer la belle série d'exemples fournis par NÖLDERE, *Z. Grammatik des classischen Arabisch.*, p. 59 et suiv.; aussi pour la conservation du tanwîn dans les dialectes syriens et égyptiens, pour l'expression de la *ابهامية*, LANDBERG, *Prov. et dictons*, p. 174 et suiv.; SPITTA, p. 150; et surtout FISCHER, *Z. D. M. G.*, 1905, p. 811, 812.

⁽²⁾ Alors représentants directs des classiques *كَيْفًا*, *أَيْنًا*? *basdma* aussi marocain dans le sens de « quoyque » (FUMEY, *Choix de correspondances*, I, p. 146).

⁽³⁾ Comp. *باش ما يسوي* « quelque prix qu'il vaille » ap. DELPHIN, p. 307, l. 8, *uâqtéma gülltikum* « à n'importe quel moment que je vous dise... » ap. *Houwâra*, p. 16, l. 9.

⁽⁴⁾ *من والى* « quiconque se présente », comp. *Observations sur le dictionnaire de Beauquier*, p. 94; comp. l'expression *uâlet* (*وَالْتِ*) « c'est le moment », *ida uâlet* « si l'occasion se présente ».

⁽⁵⁾ Comp. DELPHIN, p. 99, l. 9; *šuy* est conservé comme l'on sait dans des noms de tribus maghribines : *šuy-zâhja* du Sud oranais; *šuy-thâbet* de la commune mixte de Saïda, etc. (comp. *Z. D. M. G.*; 1900, p. 624).

tions importantes de l'économie syllabique, généralement les mêmes pour le dialecte considéré que pour le tlemcenien. Je renvoie donc à *Dialecte de Tlemcen*, p. 125 à 147, sous la réserve des quelques observations suivantes :

A. Dans l'annexion des suffixes personnels médiats *li*, *lek*, *läh*, *vlha*, *vna*, *vlkum*, *vlhum* (cf. *supra*, p. 49, *in fine*) à des formes verbales à finale consonantique, la voyelle épenthétique *v* de *vlha*, *vna*, *vlkum*, *vlhum* est fréquemment frappée de l'accent principal⁽¹⁾. Je crois pouvoir faire les distinctions suivantes :

a. Dans les formes verbales où l'accent frappe la pénultième, cette pénultième, avec l'annexion de *vlha*, *vna*, *vlkum*, *vlhum*, garde un accent secondaire. L'accent principal frappe la voyelle épenthétique *vlha*, *vna*, etc. La dernière syllabe du thème verbal étant ouverte dans le nouveau complexe, sa voyelle brève disparaît ou se réduit à la valeur de simple phonème de transition; la disparition complète intervient surtout lorsque la finale de la pénultième (du thème isolé) est une *sonante* : l'initiale consonantique de la dernière syllabe du thème isolé vient s'adjoindre à la diphtongue ou quasi-diphtongue de la pénultième; ainsi :

hàlbténna « elle a trait pour nous » = *hàlbet* + *vna*;
nürgsólkum « je danserai pour vous » = *nürgos* + *vlkum*;
tòmχδóllhum « elle barattera pour eux » = *tòmχδ* + *vlhum*;
énχáunténna (*záuda*) « (une jument) nous a été volée » = *énχáunet* + *vna*;

et d'autre part :

iektebbélhum « il leur écrira »;
nòχrèzélkum « je sortirai pour vous », etc.

très couramment les remarquables *énkàrrólkum* « je vous répéterai » = *énkàrrór* + *vlkum*; *senmélhum* (*éllbén*) « coupe-leur d'eau (leur petit-lait) » = *senmen* + *vlhum* (comp. t. XIV, p. 438, *in princ.*).

b. Dans les formes verbales où l'accent frappe la dernière syllabe, cette dernière syllabe avec l'annexion de *vlha*, *vna*, *vlkum*, *vlhum* garde fréquemment l'accent principal. Il en est surtout ainsi lorsqu'elle contient une voyelle longue. Lorsqu'elle contient une voyelle brève, cette syllabe, ouverte dans le nouveau complexe, est secondairement fermée par un redoublement de la dernière consonne. — D'autre part, on entend aussi une accentuation différente, à savoir : accent principal de la voyelle

(1) Ainsi en tunisien et en tripolitain.

épenthétique de *vlha*, *vna*, etc.; accent secondaire de la dernière syllabe du thème verbal; on a ainsi :

ktébbelhum à côté de *ktébbélhum* « il leur écrivit » = *ktéb* + *vlhum*;
énχuónnenna à côté de *énχuónnéna* « il nous a été volé » = *énχuón* + *vna*;
seddētélha plus que *seddētélha* « je lui ai serré » = *seddēt* + *vlha*;
zâbellhum plus que *zâbélhum* « il leur a apporté » = *zâb* + *vlhum*;
gállhum très couramment, et rarement *gälélhum* (*gállhum* pour *gälélhum*; cf. t. XIV, p. 124 g)⁽¹⁾.

Les formes dialectales *gält* « elle a dit », *zâbt* « elle a apporté », *sôum* « il a marchandé », *lâimt* « j'ai réuni », etc., pour et à côté de *gâlet*, *zâbet*, *sôüm*, *lâimt* (cf. t. XIV, p. 159, 433, 442), sonnent avec les affixes médiats *vlha*, *vna* : *gältelhum* ou même *gâtélhum* (cf. t. XIV, p. 124 g) plus fréquemment que *gältélhum*; *zâbtelha* plus fréquemment que *zâbtélha*; *sôumenna* « il a marchandé pour nous » plus fréquemment que *sôuménna*; *lâimtelkum* « j'ai rassemblé pour vous » plus fréquemment que *lâimtelkum* ou *lâimtelkum*.

c. Lorsque à un thème verbal auquel est déjà annexé l'un des enclitiques régimes directs *äh*, *hum*, on annexe l'un des enclitiques suffixes médiats *vlha*, *vlkum*, *vlhum*, *vna*, l'accent principal peut frapper ou l'enclitique régime direct ou la voyelle épenthétique de *vlha*, *vlkum*, etc.; un redoublement secondaire ferme la syllabe ouverte par l'annexion du suffixe médiate; ainsi : *ketbâhhélhum* « il le leur a écrit », *χarrzâhhenna* « il nous l'a fait sortir » à côté de *ketbâhhélhum*, *χarrzâhhenna*; *γaslethümmelkum* « elle vous les a lavés » à côté de *γaslethümmelkum*; mais lorsque par la disparition de la voyelle de l'afixe *äh*, dans la forme où l'accent principal frappe la voyelle épenthétique de *vlha*, *vna*, etc., un concours de trois consonnes consécutives n'est pas introduit, cette disparition est possible; et l'on entend ainsi fréquemment : *zâbbélhum* « il le leur a apporté » à côté de *zâbâhhélhum*; *sätēthélkum* « je vous l'ai donné » à côté de *sätēthélkum*.

B. Dans l'annexion des suffixes personnels *i*, *ek*, *äh*, *ha*, *na*, *kum*, *hum* aux substantifs terminés par *ä*, il faut noter que :

a. Il est beaucoup moins fréquent qu'en tlemcenien que des terminaisons *ä*, représentant أ , إ , آ , ء classiques, reçoivent

(1) Cf. KAMPFMEYER, p. 134 *passim* : *gállhâ*.

en annexion avec les suffixes personnels un *t* terminal, par analogie avec les formes où *ā* dialectal représente *ā* classique⁽¹⁾ : on entendra ainsi : *ḡyāḥa* « son couvercle » (غطاء, tlemcenien *γtā-ḥa*); *ḡšāna* « notre dîner » (عشاء, tlemcenien *ššātna*); *ḡfāk* « ta nuque » (قفا, tlemcenien *qfātek*); *γdāhum* « leur déjeuner » (غداء, tlemcenien synonyme *fīḡr*); *slāha* « sa délivre » (سلا, tlemcenien synonyme *χlās*); *fgāh* « sa coiffe de nouveau-né » (فقا, tlemcenien synonyme *sēra*); etc. Seuls *šāšā* « bâton » (عصا), *rḥā* « moulin » (مولى) et *ksā* « sorte de haik » (كساء), déjà féminins dans la langue classique ou dans la langue du moyen âge, font avec les affixes *šāšāti*, *ērḥātek*, *ksātāh*; *mṛā* « femme » (امرأة) donne avec les affixes personnels *mārṭi*, *mārṭek*, *mārṭāh* (tlemcenien et tangérois *mṛāṭi*, *mṛāṭek*, etc.)⁽²⁾.

b. Les féminins *c¹vc²c³a* provenant de classiques فعلة, en annexion avec les affixes personnels, donnent des séries du type suivant : *bāggōrti* « ma vache », *bāggōrtek*, *bāggōrtāh*, *bagrōtna*, *bagrōtkum*, *bagrōthum*; *kēssūti* « mon vêtement », *kēssūtek*, *kēssūtāh*, *kesuōtna*, *kesuōtkum*, *kesuōthum* (avec diphtongaison *qāhhōuti* « mon café », *dāššāutek* « ton affaire », *rāyyāūtāh* « son écume », etc.; cf. t. XIV, p. 132). — Il en est de même des dialectaux *c¹vc²c³a* provenant de classiques فعلى; quant aux dialectaux *c¹vc²c³a* représentant des classiques مفعلي, leur traitement n'est pas uniforme : on aura d'une part *mēddertek* « la fourche » (مذرى), *māqqālti* « ma poêle » (مقلي), *mārṣtāh* « son port » (مرسى); de l'autre : *mezrāh* « son lit (rivière) » (مجرى), *maydāk* « son départ » (مغدى), *mersāia* « mon pâturage » (مرعى) et *masnāha* « son sens » (معنى) à côté de *masnētha* (*māššāntha*, *māsnāntha*, cf. t. XIV, p. 164). — Notons que *šēdda* « grand'mère » (جددة), c'est-à-dire classique فعلة donne avec la série des affixes personnels : *šēdda*, *šēddāk*, *šēddāh*, *šēddāna*, *šēddākum*, *šēddāhum*; le mot ne prend jamais l'affixe de la première personne; *šēdda* est « ma grand'mère »; *šēddāna* serait un barbarisme; c'est de l'annexion des affixes personnels à cette forme invariable qu'est à mon sens sortie la curieuse série précitée, dans laquelle le souvenir du *š* de la langue classique est entièrement perdu⁽³⁾.

c. Dans les formes à terminaison *a* où l'accent frappe une pé-

(1) Cf. BEL, *Džazya*, p. 109.

(2) Cf., sur *šāšā* et *rḥā*, NÖLDEKE, *Beiträge zur semit. Sprachwissenschaft*, p. 70, note 9; sur *ksā*, DOZI, *Noms de vêtements*, p. 385.

(3) On comparera au traitement de *šēdda* « ma grand'mère » ap. STUMME, *Handbuch des Schilchischen von Tazerwalt*, § 43; et au traitement de *hānna* « ma grand'mère » en tlemcenien (Tlemcen, p. 201, in princ.).

ultième *c¹vc²a*, il est constant, ici comme en tlemcenien, que l'annexion des affixes vocaliques amène dans le groupe nouveau apparu *c¹vc²t* l'évanouissement de la voyelle de la dernière syllabe (ainsi *c¹vc²t*) : *χēimti* « ma tente », *šāšiti* (*šāšiti*) « ma chéchia », etc.; mais en saïdien il arrive fort bien aussi, surtout lorsque *c³* est une sonante, que le même processus apparaisse avec l'annexion des affixes consonantiques : l'accent continue de frapper dans le thème pourvu d'affixe, la voyelle longue qu'il frappait dans le thème sans affixe, et la sonante absorbe la voyelle brève qui la suit : ainsi fréquemment, dans une prononciation rapide : *χēim-tēna* « notre tente », *nānthum* « leur souffle plaintif », *γōrārtikum* « votre sac », *sbūllha* « son épi », *sāmītha* « le pan de derrière de sa *mēlhāifa* », etc. à côté de *χēimētna*, *nānēthum*, *γōrārtikum*, *sbū-lētha*, *sāmīlētha*, etc.

d. Dans les formes dialectales *m¹ḡff²v³la*, le groupement classique *m¹ḡff²vt* reparait régulièrement avec l'annexion des affixes vocaliques; on a ainsi, suivant le même schème qu'en tunisien⁽¹⁾ (mais non pas qu'en tlemcenien) : *mukhōlti* « mon fusil » (de *mūkkōhla*), *mahrāmtek* « ton mouchoir » (de *māhḥāma*), *meš-χārtāh* « son ânesse » (de *mēššāχra*), etc.; mais avec les affixes consonantiques le groupement dialectal persiste : *mukhōhlēthum*, *meššāχrētna*, etc.

II. ÉTAT CONSTRUIT.

L'emploi de l'état construit est beaucoup plus fréquent dans les parlers ruraux d'Oranie qu'en tlemcenien, en algérois, en marocain citadin; ces derniers dialectes emploient avec prédilection, pour marquer le rapport d'annexion de deux substantifs, le procédé analytique des prépositions nouvelles (*ntāš*, *dīāl*, *dī*, etc.); par contre, l'usage de l'état construit me semble plus fréquent encore dans les parlers du Sahara algérois que chez les Ūlād Brāhīm.

L'état construit fait apparaître certaines modifications dans l'économie syllabique du premier terme du nouveau complexe. Ce sont, en principe, les mêmes qu'en tlemcenien (cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 147 et suiv.), sous la réserve des observations suivantes :

A. Les thèmes dialectaux *c¹c²vc³*, qu'ils proviennent de classiques فاعل ou فاعل ou فاعل, sont fréquemment ramenés à *c¹c²c³*,

(1) Cf. T. G., p. 114.

lorsque le deuxième terme du complexe a une initiale vocalique⁽¹⁾; ainsi très fréquemment : *bāgr-ölqād* « les vaches du caïd », *γōlm-eddouār* « les moutons du douar », *sēdr-ūχti* « la poitrine de ma sœur », *fī hōzr-ūmha* « dans le giron de sa mère », *hāmγ-ehūzāh* « rouge de visage », *zōrg-elsainēn* « aux yeux bleus », *sēmn-ōššāhγa* « le beurre du Sahara », etc.

B. Dans les thèmes féminins $c^1vc^2c^3a$ ou $c^1vc^2c^3a$, l'état construit fait apparaître une dernière syllabe c^3vt , dont la voyelle brève s'évanouit ou se réduit devant l'initiale vocalique d'un second terme du complexe. L'évanouissement complet est surtout fréquent : 1° lorsque la consonne finale de la pénultième (accentuée) est une sonante; c^3 vient s'adjoindre à la diphtongue ou quasi-diphtongue de la pénultième : ainsi *fī rāmsēt-elsām* « dans un clin d'œil » (*rāmsēt elsām*); *χālft-emsā* « le côté de la tente réservé aux femmes » (*χālft emsā*); *bārket-elmēlōh* « par la bénédiction du sel » (*bārket elmēlōh*); *γānsēt-elχēma* « la bande usée de la tente » (*γānsēt elχēma*); etc.; 2° lorsque c^3 est semi-voyelle : ainsi *hāsīt-ehūād* « le bord de l'oued » (*hāsīt ehūād*); *χālīt elχēma* « femme sans enfants » (mot à mot « à la tente vide », *χālīt elχēma*); *zāwīt eššēχ tekkuh* « la zaouïa du cheikh Tekkouk » (*zāwīt eššēχ*); etc. — *zēdda* « grand'mère » (*zēdda*, c'est-à-dire $c^1vc^2c^3a$) devient à l'état construit *zēddāt* : *zēddāt qāddūr* « la grand'mère de Caddour », *zēddāt elbēt* « la grand'mère de la fille »⁽²⁾.

C. Les termes dialectaux *mγffvsla* sonnent à l'état construit avec un second terme à initiale vocalique *mγsvlt* : *moyrōft-ettsegia* « la grande cuiller à arroser le couscous » (*moyrōfta*); *mahkēm-elqādeγ* (*māhhākma*), etc.

SIXIÈME PARTIE.

PRÉPOSITIONS.

L'emploi de substantifs comme prépositions s'est développé dans le dialecte considéré; la liste des ظرف s'est notablement accrue. D'autre part, il faut signaler une perte notable parmi les حرف الجر de la langue classique, celle de عن, inconnu au dia-

(1) Cf. KAMPFFMEYER, p. 238, n. 4.

(2) De même à Alger pour *bāba* « mon père », *zēmma* « ma mère »; avec les affixes *bābāk*, *zēmmāk*, *bābāh*, *zēmmāh*, mais à l'état construit *bābāt elulūd*, *zēmmāt qāddūr*, etc. (cf. DESPARMET, *Enseignement de l'arabe dialectal*, seconde période, p. 7, l. 14, *بجيات المزيود*, p. 9, l. 20, *بجيات سيدنا*, p. 9, l. 6, *بجيات*; p. 9, l. 10, *بجياتها*, etc.).

lecte, comme à la plupart des idiomes maghribins étudiés jusqu'à ce jour⁽¹⁾; عن est toutefois conservé dans les dialectes bédouins du Sahara algérois et constantinois⁽²⁾. Sur في, cf. *infra* p. 65.

1. *fī* « dans »; perdue dans certains dialectes orientaux, cette préposition a gardé chez les Bédouins d'Oranie un champ d'emploi fort étendu; avec les affixes personnels, elle donne la série *fīa*, *fīk*, *fīh*, *fīha*, *fīna*, *fīkum*, *fīhum*. Contrairement à ce qui arrive en tlemcenien, en marocain des villes et en andalou, *fī* garde son *i* devant le nom qu'il régit, sauf cependant devant l'e de l'article : *fīwāšt* « au milieu »; *fīdouārhum* « dans leur douar »; *fēsmātah* « dans sa sacoche »; *fīlārē* « dans la terre »; *fīulādna* « dans nos enfants »; *fīsāōs* « tout de suite (ailleurs *fissās*) »; mais *fessmā* « en l'air »; *fēlχēma* « dans la tente ».

fī entre dans la composition de nombre de locutions adverbiales ou prépositives : *fīmhāll*, *fīwād* « au lieu de »; *fīwāšt*, *fīgōlb*, *fīsdēr* « au milieu de »⁽³⁾. Il faut en outre signaler un emploi très fréquent de cette préposition dans le dialecte : des verbes actifs généralement construits avec un régime direct, se construisent avec *fī* lorsqu'on veut indiquer que l'action exprimée par eux a été durable ou répétée, proprement lorsque ces verbes ont une valeur de حال : *šāll tēbbōs fīa* « il a passé la journée à me suivre »; *šīōdu inōwūdeγ fīh* « ils firent d'inutiles efforts pour le faire lever »; *gādu iēssēlχo fēlbāgra* « ils se mirent en devoir d'écorcher la vache »; etc. Mais on ne saurait dire *tēbbōst fīh* « je l'ai suivi », *slēχ fēlbāgra* « il écorcha la vache ». Les autres dialectes maghribins me paraissent connaître cet emploi de *fī*⁽⁴⁾.

(1) Il semble cependant que la remarque de VOLLERS (*Z. D. M. G.*, 1896, p. 332) que عن a pu se confondre phonétiquement avec في en tunisien-tripolitain en raison de la réduction fréquente de cette dernière préposition à *sa*, ou à *sal*, avec assimilation du *l* à la lettre initiale du mot suivant, a beaucoup pour elle.

(2) Employée dans les cas où l'on emploie في dans d'autres dialectes algérois : *īūšhāk sānni* « il rit de moi »; *ēnzi sūn-essētta* « je viendrai à six heures » (comp. JOLY, ap. *R. A.*, 1900, p. 295; KAMPFFMEYER, *Südalgerische Studien*, p. 244; *Actes XIV^e Congrès*, III, 298-299).

(3) Dans le dialecte d'Alger *fīgōlb* est arrivé à remplacer presque complètement *fī* avec le sens de « dans » (comp. *fī bātū* « dans » à Bagdad ap. *Th. Nöldke Orient. Studien*, I, p. 406).

(4) Cf. NÖLDEKE, *W. Z. K. M.*, VIII, 264; DELPHIN, p. 30, *وجدنا يجرغ فيه*; *وجدوا يسلفوا فيه*, p. 139, l. 7, *وقعدت ترفع فيها*, *M. G. T.*, p. 52, l. 8, *āgrīd iēgra fīh*; l. 20, *zābhā iγūd fīhā*; SOGIN, *Mar.*, p. 26, l. 5, *ubirka isūi fšēd*; p. 36, l. 3, *gāsed ināder fīh*, p. 44, l. 4, *birka iγrda fīha*. *J. A.*, juillet 1904, p. 8, l. 8, *عبات تاكل في العنصة*; p. 11, l. 15, *عبات تكسر في الخطبات*; etc. MEDJBOUB BEN KALAFATE, p. 110 : *عباد الصيد يعاون فيها ويلقط في الاعصان ويكسر في الخطبات*; aussi en égyptien, *J. A.*, janvier 1885, p. 8. l. 1, *تلقط في عظمى*.

2. *bi* «par, avec»; avec les affixes personnels, on a la série : *bīa*, *bīk*, *bīh*, *bīha*, *bīna*, *bīkum*, *bīhum*. Avec les noms, *bi* perd dans tous les cas son *i* bref, comme en tlemcenien : *rāh boullādāh* «il a des enfants»; *bīdek* (*bīdek*) «de ta main»; *ḡarbah bbāz* «il l'a frappé avec une pierre»; *rāzel bāqlāh* «un homme de bon sens»; *būāhdemelrādā* «avec un caillou», *belhārāya* «avec un bâton»; etc. Dans une prononciation rapide *b* s'assimile couramment à un *m* initial suivi d'une voyelle : *ḡbātū mmātrōg* «il m'a frappé avec un gourdin» (à côté de *bmātrōg*). La préposition *bi* répétée sert à exprimer l'idée de parité, d'équivalence : *bqāddār bōlī* «aussi bien Caddour qu'Ali»; *bḡōja mmārtāh* «aussi bien mon frère que sa femme» (*bmārtāh*); et, employée dans ce sens, la préposition *bi* peut apparaître devant les pronoms personnels indépendants *bhōma* *bḡōh* «aussi bien lui que son frère»; *bhēja brāzēlha* «aussi bien elle que son mari». Certains verbes se construisent indifféremment avec *bi* ou *fī*.

3. *li* «à, vers» donne avec les affixes personnels la série des enclitiques suffixes médiats *li*, *lek*, *lāh*, etc. qui a été étudiée plus haut (cf. *supra*, p. 49 et 58). Avec les substantifs, elle reçoit à peu près le même traitement qu'en tlemcenien. Mentionnons simplement qu'elle s'assimile à un *r*, *n* initial : *ḡrāsah* «à sa tête»; *ḡnnāsi* «à ma famille» (لناسي, لراسي); que d'autre part, très fréquemment, devant un complexe de deux consonnes, une voyelle brève n'apparaît pas entre la préposition *l* et la première de ces consonnes, mais en prothèse devant *l* : *ḡlḡiāmhum* «à leurs tentes»; *ḡlḡādāh* «à son pays», à côté de *lōḡiāmhum* *leblādāh*; ce fait s'explique par le traitement des *sonantes* dans le dialecte (cf. t. XIV, p. 156-162). La préposition *l* marque l'attribution, le mouvement vers...; mentionnons aussi son emploi particulier avec les noms de nombre : *leḡḡlāḡa* «tous trois, au nombre de trois»; *lezzōḡ* «tous deux, au nombre de deux»⁽¹⁾, etc. et aussi pour rendre l'expression française «l'un, la pièce»: suivant les cas, *leḡḡābba* (p. ex. pour les œufs), *leḡḡāḡōd* (objets fabriqués), *leḡḡōrd* (les grenades, pommes, etc.) [*ḡḡḡābba*, *ḡḡḡāḡōd*].

La préposition *li* s'est, dans nombre de dialectes, partiellement ou totalement confondue avec *lī*. Néanmoins elle apparaît sporadiquement dans le Maghrib sous une forme *ilā*, *īla*, voisine de sa forme classique : en tripolitain, en marocain bédouin, dans

⁽¹⁾ Comp. Doutré, p. 28, note 119; et *J. A.*, juillet 1904, p. 99; DELPHIN, p. 297, dernière ligne, *سلسل*.

les dialectes du Sud algérien⁽¹⁾. Dans le présent dialecte, je crois en retrouver quelques traces :

Tout d'abord c'est bien à elle qu'il faut, j'estime, rapporter la série *lēia*, *lēik*, *lēih*, *lēiha*, *lēina*, *lēikum*, *lēihum* dont j'ai parlé plus haut (cf. *supra*, p. 50). Je sais que dans les idiomes maghribins citadins, cette série se présente sans diphtongaison sous une forme *liā*, *lik*, *lih*, etc.; et que, de ce fait, on a pu y voir un simple doublet de *li*, *lek*, etc. : l'influence analogique de *لي* et *علي* aurait amené *لي* à *liā*, comme elle a amené *لي* à *bīa*⁽²⁾.

Mais, dans le présent dialecte, alors que *fīa* *fīk*, *bīa* *bīk* n'ont jamais de diphtongaison, que même fréquemment *ḡliā* *ḡlik* (à côté de *ḡlēiā*, *ḡlēik*) a perdu la sienne, *lēiā*, *lēik* se présente comme la prononciation courante, et *liā*, *lik* est exceptionnel⁽³⁾. Cette diphtongaison me paraît difficilement explicable par autre chose que par une origine *لي*, *علي*, etc. J'ai dit que *lēiā*, *lēik*, etc. étaient parfois régimes indirects des verbes (cf. *supra*, p. 50). On les emploie beaucoup encore pour marquer, en dehors du rôle de régimes indirects d'un verbe, l'idée d'attribution, de propriété, de dépendance : *kūll ḡzād lēih bēna* «tout nouveau tout beau» (tout nouveau, à lui un bon goût), et rarement *lāh bēna*; *hādesḡ lēiha māsi lēik* «ceci est à elle, non pas à toi», et rarement *li* et *lek*; *lēiā zmdn mā settāhās* «il y a longtemps que je ne l'ai vu» (à moi du temps que je ne l'ai pas vu).

C'est encore à *لي* que je rapporte les expressions *liāhna* «jusqu'ici», *liāhēn* et *liāh*, qui existent aussi dans la province d'Alger; nous avons ici, je crois, la forme *liā*, *ilā*, etc., qui apparaît dans plusieurs dialectes pour *لي* dans ses deux fonctions : préposition, et énigmatique succédané de *لي*⁽⁴⁾. D'autre part, je dois signaler la singulière particule *liāl* (*liāl*), plus rarement *lāl* «jusqu'à», *rōh liāl ḡḡimtāh* «je vais jusqu'à sa tente»; *ḡmsī liālānd ḡflān* «marche jusqu'à chez un tel»; etc.; je ne puis guère l'expliquer que par *liā* = *لي* dans le sens de «jusqu'à», avec un *l* pléonastique, représentant la préposition *لي*, habituelle dans le dialecte, pour exprimer le mouvement vers un lieu; et ces locutions saïdiennes sont vraisemblablement à rapprocher, d'abord du

⁽¹⁾ Cf. *M. G. T.*, § 171; Socin, *Mar.*, p. 12, l. 8, *ilā timnū-ḡām*; p. 20 l. 3, *ilā tāliha*; *Houwāra*, p. 14, l. 6, *ilā ḡi-ḡela*, *Actes du XIV^e Congrès*, III, p. 332.

⁽²⁾ Cf. Stumm, *T. G.*, § 168; Sonneck, *C. A.*; I, p. 44, note h; p. 113, note a.

⁽³⁾ Comp. pour le tripolitain *M. G. T.*, § 170.

⁽⁴⁾ Tripolitain (cf. *M. G. T.*, § 171); bédouin de Syrie (cf. *Z. D. M. G.*, 1868, p. 120 *in fine*), arabe (Hadr., I, p. 522, 523; et 197, note 2).

nédroméen *ilāl* « jusqu'à » (ل + إلى); *ilāldārhom* « jusqu'à leur maison »; puis des séries marocaine, maltaise et tunisienne, avec les affixes personnels *lli*, *llek*, etc.⁽¹⁾ (à la Calle *lélli*, *léllek*). Enfin on entend ici comme synonyme de *hāl* « jusqu'à », *γēirāl* : *rāni γādi γēirāldārhum* « je m'en vais jusque chez vous ». On trouve à Tlemcen très courant *γēlāl*, dans le même sens; et je ne puis songer qu'à *γēirāl*, proprement « pas ailleurs que jusqu'à ».

Il serait intéressant de relever les équivalents éventuels de ces singulières locutions dans tous les dialectes maghribins⁽²⁾.

4. *men* « de, hors de, provenant de, à partir de »; avec les affixes personnels on a la série : *mēnni*, *mēnnēk*, *mēnnāh*, *mēnha*, *mēnna*, *mēnkum* (*mōnkum*), *mēnhum*. Avec les noms elle subit les modifications phonétiques suivantes :

α. Devant une voyelle, elle se réduit à *mn*; fréquemment devant *u* (*ou*) *i* (*ei*) elle se réduit même à *m* : *mnārṣah* « de sa terre »; *mnūlādi* ou *mūlādi* (*moulādi*) « de mes enfants »; *mnīdi* « de ta main » ou *mīdi* (*mēidi*) : *mēidi léidek* « directement de ma main à la tienne »; toujours *mōra* ou *mōr* « de derrière »⁽³⁾.

β. Son *n* s'assimile à un *r*, *l* initial, s'accommode en *m* devant *b*, parfois devant *f*; *merrāṣah* « de sa tête »; *tfū mellounek* « tu me dégoûtes » (fi de ta couleur !); *membāsād* « après »; *memfōg* « de dessus », ou même *mebbāsād*, *meffōg*. Parfois enfin dans certaines prépositions composées, il y a assimilation de *n* à une sifflante : *meššēgg* « d'au delà »; *mežžāhāt* « du côté de ».

γ. Il y a très généralement assimilation de *n* à l'article : *mežžbél* « de la montagne »; *meddōm* « du palmier nain »; *mellkūdiā* (*melkūdiā*) « de la colline »; *mellūtā* (*mellōutā*) « de la plaine », etc.; bien plus fréquentes seront dans le présent dialecte ces formes que les formes *mnellkūdiā*, *mmeddōm*, dominantes en tlemcenien.

men est très usité, son champ d'emploi s'est accru d'une partie de celui de *مِن*, inusité dans le dialecte. Il se combine avec une foule d'adverbes, de substantifs, pour former des locutions prépositives secondaires : *bārṣa-men* « en dehors de »; *menχlāf*

⁽¹⁾ Cf. *T. G.*, § 168 a, 2; *Z. D. M. G.*, 1904, p. 916, *in fine*; *Dombay* p. 29; cette série est d'un emploi courant à Tanger; à rapprocher sûrement aussi *elhāḡa līlās ḡeti* « la chose pour laquelle tu es venu » *ap. Socin, Mar.*, p. 44, l. 5.

⁽²⁾ Je ne songerais guère à expliquer l'*l* final par une transformation d'un primitif = *ل* comparable au *līn omāni*, qui est parfaitement préposition (*līn lmsḡid*, *ap. Reinhardt*, § 171).

⁽³⁾ Comp., pour tout ceci et pour ce qui suit, *Dialecte de Tlemcen*, p. 169.

« à l'exception de »; *menqēbāl* « relativement à »; *menžāl* « à cause de » (من أجل); etc.; aussi, combiné à d'autres prépositions, il les modifie dans le sens de l'idée de départ d'un point : *memfōg* « de dessus »; *mentāht* « de dessous »; *menguddām* « de devant »; *mōra* « de derrière »; etc.

5. *mā* (*ēmsā*) « avec » a ici la forme allongée que lui connaissent beaucoup de dialectes. Avec les affixes personnels on a la série (*ē*)*māā*, (*ē*)*māk*, (*ē*)*māh*, (*ē*)*māha*, (*ē*)*māna*, (*ē*)*mākum*, (*ē*)*māhum*. D'autre part, l'intéressante forme *šmā*, signalée dans d'autres dialectes maghribins se retrouve ici assez fréquemment⁽¹⁾ : *šmāā*, *šmāk*, *šmāh*, *šmāha*, etc.; *šmā-χlāh* « avec son oncle »; *šm-clqād* « avec le caïd »; toutefois les demi-lettrés répugnent à l'employer, moins parce qu'elle leur paraît fautive, qu'à cause de son homonymie avec le mot funeste *šmā* « aveugle ».

ēmsā a divers sens; le plus courant est naturellement celui de « en compagnie de »; citons, à côté, un sens locatif ou temporel : *hōuqōtt ēmsō-žžbél* « je suis descendu par la montagne », *žžūt mā-trēg frēnda* « je suis venu par la route de Frenah »; *mšēt ēmsō-lūād eluād* « j'ai marché tout le long de l'oued »⁽²⁾; *rōuūh mō-lhāšūā* « il est parti dans l'après-midi ». Notons encore une expression comme *dōr ēmsā-rāṣek* « vois toi-même » (m. à m. « tourne avec ta propre tête ») et aussi, euphémistiquement « satisfais tes besoins »⁽³⁾.

6. *šlā* « sur » avec les affixes personnels, on a la série suivante : *šlēiā*, *šlēk*, *šlēh*, *šlēha*, etc., ou *šliā*, *šlik*, *šlih*, etc. (i au lieu de ē); avec les substantifs, son traitement phonétique est le même qu'en tlemcenien : *šlā-ulādi* « sur mes enfants »; *šlā-klēfha* « sur son épaule »; *šlā-šādāh* « sur son cheval »; *šl-cžžbél* « sur la montagne »; *šl-clflīz* « sur la bande d'étoffe de la tente »; et jamais il n'y a réduction à *šō*(*sa*) comme dans les dialectes orientaux.

šlā entre dans la composition de nombreuses locutions prépositives : *šlāχātōr*, *šlāsēbba*, *šlāsān*, *šlāžāl* (على أجل) « à cause de »; *šlāqēbāl* « tout exprès pour »; *šlābāl* « à l'intention de ». — Son emploi est très varié. Signalons ici qu'il sert à indiquer l'heure

⁽¹⁾ Cf. la bibliographie de *am šmā* dans l'Afrique du Nord, *ap. Doutré*, p. 23, note 53.

⁽²⁾ Comp. oranais *zāid māra trīg* *ap. Doutré*, p. 12, l. 10; tlemcenien, *يتشبط مع البيبان* *ap. J. A.*, juillet 1904, p. 50, l. 3; marocain, *trīg amās mā*, *ap. Houwāra*, p. 42, l. 22; et *Dozy*, II, 601.

⁽³⁾ Par ex. avec ce sens *ap. Delphin*, p. 34, l. 4.

šil-elχamsa «à cinq heures»; la durée : *mā-nemšisi šilā-sēbs-ēiām* «je ne m'en irai pas avant sept jours»; avec un adjectif au positif à marquer le comparatif : *tuil šilēk* «plus long que toi»; enfin, notons l'expression *enzel šilā* «descendre de dessus»; *enzel šilā šūdāh* «il descendit de son cheval»⁽¹⁾.

7. *hātta* «jusqu'à» (cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 170).

8. *bēin* «entre»; *bēini bēinek* «entre toi et moi»; *bēināh ubēinaha* «entre lui et elle»; les formes *bēinātna*, *bēinātkum*, *bēināthum* apparaissent avec les affixes pluriels ici comme dans la plupart des dialectes. L'*n* final de *bēin* s'assimile à un *l* ou *r* initial du mot suivant : *bēil-lōtā yuzžbēl* «entre la plaine et la montagne»; *bēir-rās-ōlmā ūsšāda* «entre Raselma et Saïda».

9. *šand* «chez»; avec les affixes *šandi*, *šandek*, *šandāh*, *šandha*, *šāddna* (*šādna*), *šāndkum*, *šāndhum*; la réduction de *šand* à *šādd*, apparue *generaliter* dans d'autres dialectes⁽²⁾, ne se réalise ici qu'avec l'affixe de la 1^{re} personne du pluriel. Aussi ne puis-je l'expliquer que comme une dissimilation du *n* de *šand* au voisinage du deuxième *n* de *na*. — La série citée a naturellement dans le dialecte le sens du verbe «avoir» : *šandi šūd* «j'ai un cheval»; *arūdh šandi* «viens chez moi»; *šandek elšūd* «fais attention au cheval; c'est toi qui en as la garde»; *gāsad šand rūha* «restant tranquille sans se mêler aux affaires des autres» (mot à mot : «assis chez lui»). — Fréquemment pour ajouter au sens de la proposition *šand* l'idée de mouvement vers un lieu, on la fait précéder de *l* ou de *liāl* : *elšand*, *liālšand*; pour ajouter au sens l'idée de départ d'un lieu, on la combine avec *men* : *menšand* «de chez».

10. *fōg* «au-dessus de»; *menfōg*, *menfōg*, *meffōg*, *ēmfōg* «de dessus»; *ēlfōg* «vers le dessus de».

11. *tāht* «au-dessous de»; *mentāht* «de dessous»; *ēltaht* «vers le dessous de».

12. *gābēl* «avant» : *gābli*, *gāblek*, *gāblāh*, *gābēlha*, etc.; *mengābēl* «d'avant».

13. *bāsād* «après», *bāsdi*, *bāsdek*, *bāsādāh*, *bāsādha*, etc.; *mēnbāsād*, *membāsād*, *mebbāsād*, *ēmbāsād* «dans la suite de».

⁽¹⁾ Comp. Socin, *Mar.*, p. 23, note 13.

⁽²⁾ Courant dans les textes marocains des *Houwāra*; et dans l'Iraq devant tous les suffixes consonantiques (cf. MEISSNER, *Gesch.*, § 42 e).

14. *šāu* «avant, immédiatement avant». Bel a déjà appelé l'attention sur cette préposition nouvelle⁽¹⁾; il est clair que c'est le classique *شأو*; elle a un sens à la fois temporel et locatif : avec les affixes *šāui*, *šāuk*, *šāuāh*, *šāuha*, etc. «devant moi, avant moi», etc.; *šāu ramšān* «avant ramadhan»; *šāu-ōlgōm* «en tête du goum»; aussi *fišāu* et *menšāu*.

15. *šōgāb* «à la suite de»; cette préposition nouvelle a des équivalents dans de nombreux dialectes⁽²⁾; *šōgāb-elbēl* «derrière les chameaux»; *šōgāb elmōlūd* «après le mouloud».

16. *guddām* «devant», sens à la fois locatif et temporel; *guddām-elhākem* «devant l'administrateur»; *guddām essšēf* «avant l'éché»; avec *men* et *l* : *monguddām*, *ēlguddām*.

17. *ūrā* «derrière, après», sens à la fois locatif et temporel avec les affixes *ūrāja*, *ūrāk*, *ūrāh*, *ūrāha*, etc.; *ūrā hād-elfersāχa* «derrière cette pierre»; devant l'article l'*ā* final s'élide : *ūr-elbāb* «derrière la porte»; *ūr-elχrif* «après l'automne»; avec *men*, *mn-ūrā*, *mōra*, ou très fréquemment *mōr*.

18. *šēgg* «au delà de» classique *شعق*; sens locatif, temporel aussi, sens figuré de «encore plus que»; *šēgg-elšāgba* «au delà de la côte»; *šēgg-errbiš* «une fois le printemps passé»; *ūsād šēgg-hāda* «et encore plus que cela!».

19. *gātš* «de l'autre côté de», classique *طع*; *gātš-ōlhbār* «de l'autre côté de la mer»; *gātš-ōlhiād* «de l'autre côté de l'oued» (comp. *gātš* «traverser à gué ou en bateau», *mēgātš* «gué»); mais pour traduire «de l'autre côté d'une montagne, d'une frontière» on emploiera toujours *šēgg*.

20. *dān* «en deçà de»; *dān ežžbēl* «de ce côté-ci de la montagne»; avec les affixes possessifs, on le trouve surtout dans les expressions *dānek*, *dānkum* «fais, faites attention»; *dānk-elmūk-kōhla* «fais attention au fusil (je te le confie)».

21. *hōdā* «à côté de», classique *حَدَا*; avec les affixes possessifs *hōdāja*, *hōdāk*, *hōdāh*, etc.; *hōd-elgūbb'a* «à côté de la goubba».

⁽¹⁾ Cf. *Džāzija*, p. 90, note 2; et mes *Observations sur le dictionnaire de Beaussier*, p. 38.

⁽²⁾ *Hadr.*, p. 660, *حَقَب* et *عَقَب*; omāni *soqb* (REINHARDT, § 207); iraqois *šāgūb* (MEISSNER, *Gesch.*, p. 134); palestinien *soqb* (DALMAN, p. 252).

22. *tuāl* «du côté de»; combiné avec *men*, *mentuāl* ou *mettuāl*; *tuāl zaūiet-sūd-el-būdāli* «du côté de la zaouïa de Sidi Boudāli»; *mentuāmma* «de notre côté»; *tuāl* répond au tlemcenien *tuāli* (*Tlemcen*, p. 165), mais je ne persisterai pas à l'expliquer par le pluriel de *تَال* (dans le dialecte il est *tuāla*); il faut peut-être mieux y voir l'infinitif *تَوَالِي* de *تَوَالَى*.

23. *gübāl* «en face de»; aussi *gübāla*: *gübālti*, *gübāltek*, *gübāl-tāh*, *gübālētha* (ou *gübāltha*), etc.; *gübālt-elgāsda* «en face du plateau» (comp. *Tlemcen*, p. 165, note 2).

24. *zīha* «vers, dans la direction de» (class. *زِهَى*); et lorsqu'il est à l'état construit avec le nom qu'il régit, toujours *zīhāt* ou *zīht*: *zīhāt sūdā* «du côté de Saïda»; *zīht-eddouār* «du côté du douar»; aussi avec *men*, *menzīhāt* ou *mezīhāt*.

25. *hāuāit* «aux environs de», sens local et temporel: avec les affixes *hāuāiti*, *hāuāitek*, *hāuāitāh*, *hāuāitha*, etc.; *hāuāit essāhira* «du côté du Sahara»; *hāuāit ramḡān* «aux environs du mois de ramadan»; cette particule me semble à rattacher à la racine *هَوَى*; *hūā* est dans le dialecte «arriver près de»; *hūāli* «il s'est approché de moi»; aussi *خَوَد سَلَا هُوَاك* «va tout droit devant toi» (*هوَاك*)⁽¹⁾.

26. *šūār* «dans la direction de»; avec *men*, *menšūār* ou *meššūār*; déjà signalé dans les dialectes maghribins⁽²⁾: *nūydu šūār loṭā* «nous partons vers la plaine».

27. *méthel* «comme»; *méthli*, *méthlek*, *méthlāh*, *méthelha*; *méthl cbyōl* «comme un ogre».

28. *kī*, *kif* «comme»; *kif* peut se construire avec les affixes et avec les noms (comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 164); *kī* ne se construit jamais avec les affixes; mais est beaucoup plus fréquent que *kif* avec les noms. D'autre part, son *i* ne disparaît jamais, même devant l'article, à l'inverse de ce qui existe en tlemcenien; *kīxāira* «comme Kheira»; *kēshābek* «comme tes compagnons»; *tāhder kīrrāse* «tu tiens des propos de berger».

29. *zēi* «à la mode de, à l'instar de» (*زَيْ*); je ne le connais pas construit avec des affixes; mais il est bien devenu véritable

⁽¹⁾ Je considère *ūhāit* usité avec le même sens dans le département d'Alger (cf. BEAUSSIER, p. 759) comme une métathèse de *hāuāit*; comp. pour une autre métathèse $\sqrt{\text{هَوَى}}$, $\sqrt{\text{هَوَى}}$, SocIN, *Diwān*, I, p. 198, note à v. 38.

⁽²⁾ Cf. BEL, la *Djāzīya*, p. 177, vers 3, note 2; et mes *Observations sur le Dictionnaire de Beaussier*, p. 42, 43; à Laghouat *šōr* «vers» comme au Sénégal.

préposition, dans le présent dialecte comme dans d'autres; *lābes zēi-elmyārba* «habillé à la mode des Marocains»; *išref iktēb zēi-hādelkufriin ntās-ōzmān* «il sait écrire à la façon de ces koufiotes d'autrefois»⁽¹⁾.

30. *šōyōl* «à la façon de, d'après la méthode de» (*شَعَل*) est aussi devenu véritable préposition: *bādu ššāga iāhhārthu šōyl-ennšāra* «les gens de l'Est commencent à labourer d'après la méthode européenne»; rare avec les affixes, mais cependant possible; *iēbnu lχēima šōyōnna* «ils dressent leurs tentes de la même façon que nous»⁽²⁾.

31. *ntāōs* (*ēntāōs*) «de, appartenant à» correspond chez les ruraux oranais comme en tlemcenien au *متاع* du Maghrib oriental; on a avec les affixes *ntāse*, *ntāōk*, *ntāsh*, *ntāhha*, *ntāōsna*, *ntāōskum*, *ntāhhum*. Nous trouvons en saïdien comme dans d'autres dialectes, une forme féminine *ntāōt* employée avec les substantifs féminins (objet possédé); et une forme pluriel *ntāōs* (*ntōus*) employée avec les substantifs pluriels⁽³⁾: *elbāgra ntāōt qāddār* «la vache de Caddour»; *elbgōr ntōus-ōddouār* «les vaches du douar»; la forme masculine *ntāōs* est au reste toujours possible, avec un féminin ou un pluriel, comme avec un masculin singulier. — Citons un emploi de *ntāōs* comme *bn-elkāfer ntās-ōḡḡib* «le fils de païen de chacal» où la tournure arabe correspond mot pour mot à la tournure française. — Des substantifs indéterminés peuvent parfaitement être reliés l'un à l'autre par cette particule: *χēima ntāōt qāid hādi* «çà c'est une tente de caïd»; couramment aussi le premier substantif étant indéterminé et le second pourvu de l'article dans des expressions comme *zmāsa ntās-ōnnās* «un groupe d'individus»; *šūāna ntās-ōrrūna* «un peu de rouīna». — Enfin *ēntāōs* peut très bien être employé dans le dialecte, isolé de tout substantif précédent, pour marquer une idée générale d'appartenance, de relativité; *ēntām-elgoḡḡāt tāklu ntās-ōnnās* «vous aultres les cadis, vous dévorez indûment le bien d'autrui»; *māsi ntās-ōssēbb hādu* «ce ne sont pas là des gens à injurier». L'origine nominale de *ēntāōs* = *متاع* légitime parfaitement au point de vue syntactique de semblables constructions⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ Cf. pour le traitement de *zē*, *zēi* en tripoliteain, M. G. T., p. 279, § 189; en égyptien, SPITTA, § 85, n° 30; et § 121 c.

⁽²⁾ Cf. BEAUSSIER, *sub voce*, p. 338 b.

⁽³⁾ Cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 164, note 6; je ne connais pas toutefois la forme pluriel féminin du tripoliteain (M. G. T., § 152, *mtāōt*) dans les dialectes oranais; on comparera à la forme pluriel de *dīāl* en marocain (*dīāul*, cf. FUMEX, *Choix de correspondances*, I, p. 122).

⁽⁴⁾ Comp. DELPHIN, p. 309, l. 13 من ائتاع التلمسانيين.

niāūs est la seule particule d'appartenance employée dans le dialecte; le *di* tlemcenien, le *diāl* marocain, connu à Tlemcen, courant à Alger, sont ici entièrement inusités; et l'on raille les citadins qui les emploient.

32. *qādd* ou *gēdd* «autant que»; se construit avec les affixes *qāddi*, *qāddek*, etc.; *qādd ennēmla* «pas plus grand qu'une fourmi»; noter l'expression *gēddha* «bravo! (de quelle taille!)» exclamatif, avec le féminin dans le sens du neutre. — Cette préposition apparaît dans tout le Maghrib ⁽¹⁾.

SEPTIÈME PARTIE.

PARTICULES DIVERSES : NÉGATION, INTERROGATION, ADVERBES, CONJONCTIONS, INTERJECTIONS.

I. NÉGATION. — INTERROGATION.

La particule affirmative «oui» est *yāh*; *عم* classique n'est pas employé dans ce sens; mais *yānsām* «plaît-il?» est courant ⁽²⁾. Le *yāh* des citadins n'est pas employé; *yāh* est entendu dans le sens de «oui certes», mais n'est pas particule affirmative, équivalent pur et simple du «oui» français. — Fréquemment, au reste, on n'entend, pour toute réponse affirmative, qu'un bruit formé par le choc entre la joue et la langue de l'air fortement aspiré.

«non» est *lā*, *la*, *lālā*, *lāyōh*, *bāfōl*, et très fréquemment un énigmatique *ayāh*: *dēi yollā-rāh* «tu viens oui ou non ⁽³⁾?». On entend aussi *'āhhā'āh* (toutes les voyelles très nasalisées) qui est répandu dans tout le Tell oranais ⁽⁴⁾. Enfin très souvent, l'interjection négative est remplacée par un claquement deux fois répété de la langue contre le palais.

La négation des adjectifs, des verbes, des particules, s'effectue à l'aide de: *mā* . . . *ši* (*š*) (avec le mot nié, intercalé entre les

⁽¹⁾ Cf. mes *Observations sur le Dictionnaire de Beauquier*, p. 61.

⁽²⁾ Cf. DOZY, II, 691; *عم* déjà avec le sens de «plaît-il?» ap. *el-siqd el-farīd* II, 79 l. 1.

⁽³⁾ Cf. DELPHIN, *Recueil de textes*, p. 90, note 4; peut-être berbère (cf. *Actes du XIV^e Congrès*, III, 293); sur *lāyōh* comp. *Houwāra*, p. 30, bd.

⁽⁴⁾ Au contraire en omani *āhā* (aussi nasalisé) «oui», REINHARDT, p. 19. — Dans le Sud marocain et dans le Sud oranais comme en chelha, *oko*, *ulu* «non».

deux éléments de ce complexe); simplement *mā*; *māsi* (*mēssi*); et *lā*. Mais naturellement ces diverses particules négatives ont chacune un emploi déterminé.

1° *mā* . . . *ši* (*š*) est :

a. La négation habituelle du verbe, soit sans complément direct, soit avec un complément direct déterminé (substantif muni de l'article, d'un affixe personnel, ou pronom relatif *elli*): *mā-rēās* «il n'a pas accepté»; *mā grās elhōrāb* «il n'a pas envisagé les conséquences»; *mā-rāddējtš bālek* «tu n'as pas fait attention»; *mā-gōbtš elli nhāyōs šlēh* «je n'ai pas trouvé celui que j'e cherchais».

b. La négation des particules, adverbess ou prépositions, avec le sens impersonnel de «il n'y a pas», lorsque le verbe dont l'idée est virtuellement contenue dans la négation, n'aurait pas de complément (ou d'attribut) ou aurait un complément déterminé: ainsi *mā-sandš* «je n'ai pas» (il n'y a pas à moi); *mā sandš elli nersēlek* «je n'ai personne à l'envoyer»; *mā-fihās* «il n'y a pas en lui»; *mā-fihās lāmān* «il n'y a pas à avoir confiance en lui»; aussi *mā-fōgāhās* «il n'y a pas au-dessus de lui», *mā-šeggā-hās* «il n'y a pas au delà de lui»; *hādēlhōbb mā-mēhlāhās* «cet amour-là, il n'y en a pas de pareil»; etc. — *mā-šlēhōš* signifie «cela ne fait rien»; *mā-mennš*, *mā-mennēš*, *mā-mennāhās*, etc., signifie «je ne vau rien, tu ne vau rien, etc.» ⁽¹⁾; et *mā-θemmās* a, non pas le sens de «il n'y a pas» qu'il connaît dans le Maghrib oriental, mais celui de «ce n'est pas grand'chose, ce n'est pas fameux».

c. La négation des substantifs, dans un cas particulier; c'est pour marquer au cours d'une conversation le désir de nier énergiquement, le refus d'admettre une parole entendue de la bouche de l'interlocuteur; *mā-iyūfālēš bellī qāddūr rāzel emlēh* . . . — *mā-mlihōš!* . . . «il ne t'est pas caché que Caddour est un brave homme . . . — absolument pas un brave homme!»; *yōšēb šiha fāida* . . . *mā-fāidās!* «et tu y trouveras du profit . . . — il n'est pas question de profit!»; *wīgūllek bāk* . . . *mā-būiās!* «et ton père te dira bien . . . — Mon père n'a rien à voir ici!».

Le traitement phonétique de la négation *mā* . . . *ši* est exactement le même ici qu'en tlemcenien; la particule *ši* attire l'accent sur la syllabe qui la précède; la particule *š* sur la syllabe qu'elle termine (cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 188); sporadiquement apparaît pour *mā*, la disparition de sa voyelle longue, et, comme com-

⁽¹⁾ Comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 189.

pensation quantitative, le redoublement de la consonne initiale du mot suivant : *mekkânš* à côté de *mākânš*, *memmeθlāhās* à côté de *māmeθlāhās* (comp. *méssi* à côté de *māsi*).

2° *mā* est employé :

a. Comme négation du verbe lorsqu'il a un complément direct (ou un attribut) indéterminé (substantif sans l'article, ou sans affixe personnel, relatifs *mā*, *mén*, ou proposition tout entière) : *mā-žābli* *χbār* «il ne m'a pas donné de nouvelles»; *mā-dért* *mā-izāzāfek* «je n'ai rien fait qui puisse l'irriter»; *mā-šōbt men-nerséllek* «je n'ai trouvé personne à l'envoyer»; *mākān šōlāh iyē-žōk ēlhāl* «il n'y a pas là de quoi te contrister».

b. Comme négation des particules, adverbess ou prépositions, avec le sens impersonnel de «il n'y a pas» lorsque le verbe, dont l'idée est virtuellement contenue dans la négation, aurait un complément (ou un attribut) indéterminé : ainsi, *mā-fīha bās* «il n'y a rien de mal à cela»; *mā-mšāk rébōh* «il n'y a rien à gagner avec toi»; *mā-θemma mā klēit* «ce que tu as mangé n'est pas grand'chose». — Je ne sais d'autre part comment expliquer exactement la curieuse série suivante : *mā-sāndi māni qbiōh* «je ne suis nullement méchant»; *mā-sāndāh māhu mlīōh* «il n'y a rien de bon en lui»; *mā-sāndha māhi qbiha* «elle n'est nullement méchante»; *mā-sāndkum māku ēmlāh* «il n'y a rien de bon en vous», etc., ou *māni*, *māk*, *māki*, *māhu*, etc., nous offrent vraisemblablement la série des affixes avec la négation (cf. t. XV, p. 47); et dans ce cas, le *mā* de *mā-sāndi*, *mā-sāndek*, etc., n'est pas négation, mais pronom relatif «ce que» : mot à mot «étant donné ce qui est en moi, je ne suis pas méchant», etc.

c. Comme négation du verbe, dans une succession énumérative de propositions négatives : le suffixe *ši* n'apparaît pas alors, non plus que la conjonction *u* : *mā-itkéllem*, *mā-iōžhak*, *mā-iχālot* *mā-iğsōd felghāui* «il ne parle, ni ne rit, ni ne fréquente les gens, ni ne s'assoit dans les cafés⁽¹⁾»; *mā-nšārfah mā-néssnāh* «je ne le connais nullement»⁽²⁾.

d. Comme négation du verbe ou des particules, construit avec *hātta* . . . *hāiia* (*kélma*, *hābba*, *ši*, etc.), *šāien*, *uālu*, qui ser-

⁽¹⁾ Ainsi en tlemcenien et dans tous les dialectes ruraux de l'Oranie; les textes de DELPHIN et le récit de ZENAGUI, ap. *J. A.*, juillet 1904, en offrent de nombreux exemples.

⁽²⁾ Je pense que dans cette singulière expression, le *mā-néssnāh* nous reporte au berbère *اسمي* «savoir»; c'est un pléonasme comparable à celui que nous offre le nom de la sainte *lālla štī* de Tlemcen (cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 217); comp. au reste le *صاغ سالر* turc, etc.

vent à rendre le français «rien» : *mā-gālli hātta kélma* «il ne m'a rien dit»; *mā-šōtāni hātta hāiia* «il ne m'a rien donné»; *mā-bēini ubēināh šāien* «il n'y a rien entre lui et moi»; *mā-sāndi uālu* «je n'ai rien»; — ou avec *ālla*, *γēr*, *šūa*, qui servent à rendre le français «ne que, seulement, hormis (*mā* . . . *ālla*, etc.), — ou lorsque le verbe négatif a pour sujet ou pour complément *hādī* «personne»⁽¹⁾; ou lorsqu'il est construit avec *šōmr* (*šōmmor*) «jamais» (cf. *supra*, t. XV, p. 49); *šōmri mā-ndārha* «je ne le ferai jamais»; *šōmmor šēšši mā-ikūn* «jamais cela ne sera».

3° *māsi* est employé :

a. Comme habituelle négation des adjectifs, là où la langue classique connaît *غير* : *māsi mlīōh* «pas bon»; *māsi dāni* «pas méprisable», etc.

b. Comme négation des particules et des verbes, lorsque l'on veut préciser l'idée négative dans le sens du français «ce n'est pas» : *kānēt sādāh bēnt qāddūr* . . . — *māsi sādāh* «la fille de Caddour était sa femme. . . — non ce n'était pas sa femme, à lui»; — *mā-ūlāgēt bih sāsāten ēmsēt ēsādāh*; *kār-rāged*. — *māsi kār-rāged!* *ūlāken mā-byās iğāblek* «je ne l'ai pas rencontré à l'heure où je suis allé chez lui; il dormait. . . — ce n'est pas qu'il dormait! mais en réalité il n'a pas voulu te voir». — Notons d'autre part que la série *māsi rāni*, *māsi rāk*, ou *māsi* qui s'emploie à Tlemcen comme négation habituelle de la série *rāni*, *rāk*, etc., est ici inconnue.

4° *lā* est employé :

a. Comme négation de l'impératif, concurremment avec *mā* . . . *ši* : *lā-tgāl* «ne dis pas», à côté de *mā-tgāls*.

b. Comme négation énergique du futur, avec un verbe au passé, après un serment; ceci est une construction parfaitement connue de la langue classique, et que d'autres dialectes maghribins semblent ne pas ignorer⁽²⁾; *uāllāh lā-žēt* «par Dieu je ne viendrai jamais»; *belhārām lā-ūlābt* «par le divorce de ma femme je ne demanderai pas». Il n'y a pas à interpréter ici *lā* comme autre chose que la négation classique; ce ne peut être une abréviation ni de *ālla*, ni de *ūlā* (لأ) car nous trouvons avec ces deux particules,

⁽¹⁾ Cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 190.

⁽²⁾ Cf. WRIGHT, *Arabic Grammar*, II, § 1, e, et § 161; je relève ap. *Hou-wāra*, p. 62, l. 6, *uālla la-tfrāqt sāmākum* «par Dieu, je ne me séparerai pas de vous»; p. 28, l. 1, 2, *ūlla la-fkītēki minhum* «par Dieu, je ne t'en déli-vrerai pas», etc.; j'ai noté aussi à Tanger : *uāllāh šōmmr hābāk lā-šāfu h-šāno* «par Dieu! ton père ne la verra jamais de ses yeux».

dans notre dialecte, des constructions de sens fort différent : *uállāh älla-zēu* « par Dieu je suis bel et bien venu »; *uállāh älla zēu* « par Dieu, je ne suis jamais venu » (mot à mot si jamais je suis venu [que Dieu me damne !]) (cf. *infra*, p. 121).

c. Comme négation explétive après les verbes exprimant la crainte, la prohibition, l'avertissement, suivant un processus fort classique et bien connu d'autres dialectes : *ródd bālek lā ténxuón* « prends garde d'être volé »; *enxāf söleh lā-ittéf* « j'ai peur qu'il ne s'égaré »⁽¹⁾.

d. Comme négation du présent dans une série énumérative de verbes; il peut alors remplacer *mā* pour tout autre verbe que le premier, qui reste construit avec *mā*; en outre la copule *u* est alors employée⁽²⁾; ainsi dans l'exemple donné plus haut (cf. p. 106, l. 30) on modifiera comme il suit la construction : *mā-it kéllem ulā-ióshak ulā-ixābōt ulā-ittgrod felqhāni*.

e. Comme négation énergique d'un substantif (نافية الجنس) suivant la construction connue de la langue classique; répété, *lā* répond alors au français « ni... ni... »; et dans ce dernier cas, la copule *ū* est possible, mais fréquemment elle est omise, surtout dans les locutions courantes : *ugzātt lā-xbār* « et je demeurai sans nouvelles »; *ehōm rāh gellil lā-dūniā lā-xīra* « aujourd'hui il est pauvre sans part aux biens de ce monde ni de l'autre »; *šābāh lā-kām lā-slām* « il le trouva ayant perdu connaissance » (incapable de parler et de saluer); *ugzād itīm lā-bū ulā-xō ulā-hādd iqōm bāh* « et il demeura orphelin, sans père, sans frère, sans personne pour subvenir à ses besoins »⁽³⁾; et avec la même construction : *lā-yeñ sölik ehōm* « aujourd'hui il n'y a pas moyen de t'en tirer »; *lā-men iefgēdni ulā-men isellem sölēniā* « je n'ai personne pour me rendre visite, et pour venir me saluer ».

« Pas du tout » se traduit par *gāwz*, ou par *elkuill*, ou par *āšlā* = classique أصلاً avec la négation; et enfin par *lēs* = classique ليس; ce vocable n'est pas conservé dans le langage courant, dans le rôle de particule négative que lui connaissait l'andalou, et que certains dialectes n'ignorent pas aujourd'hui⁽⁴⁾;

⁽¹⁾ Comp. *Dialecte de Tlemcen*, p. 190; *T. G.*, p. 143, *in princ.*; *Prov. et Dictons*, p. 166; et SPITTA, p. 412 d.

⁽²⁾ Elle n'est pas employée dans ce cas en tunisien, cf. *T. G.*, p. 147, *in fine*.

⁽³⁾ Cf. DELPHIN, 323, 324, من ينسف النار لا دار ولا دوار ولا من ينسف النار = نافع ضرومة de la langue classique « personne ».

⁽⁴⁾ *lēs*, avec les affixes vocaliques لس, est continué pour ليس dans le diwān d'IBN GUZMĀN, comme négation d'un verbe suivant (comp. *Estudios de*

mais dans la poésie vulgaire de l'Oranie, il se rencontre encore avec cet emploi : *lēs nuālef*; *šī mūhāl* (Mustapha-ben-Brahim) « je ne m'habituerai pas; c'est chose impossible »; *nāšref kī nāšfes lēsli zōrra* « je sais poser le pied à terre sans laisser de trace » (El-Arbi-ben-Hammādi)⁽¹⁾. Dans le langage courant on entendra par contre : *mā-tšūfāhās lēs!* « tu ne le verras pas, absolument pas »; *mā-nešhāms klāmāh lēs* « je ne comprends pas son langage, absolument pas! », etc.; on verra plus loin un autre emploi de *lēs* (cf. p. 123)⁽²⁾.

La particule d'interrogation est *šī*, *š* enclitique, dont le traitement phonétique est le même qu'en tlemcenien. Fréquemment l'intonation seule de la phrase suffit à marquer l'interrogation. Dans une interrogation rapide et brusque, on fait entendre un *ō* bref après une finale consonantique; ainsi dans ce dialogue rimé entre bergers : *hātsi šlik eddibō? — hau xōftāh lā-iyebō? — hau-ōddāsō? — hau xōftāh wya blāsō. — hau zgētšō? — lejāh ānā gūšēbet ben ammārō? — hau zrētšō? — lejāh ānā-sbég mellāmharō? — hau ugētšō? — lejāh ānā amād aršārō? — hau gzātšō — lejāh ānā-ugīda feddārō? — šālāilek iā-štēiba. — telšōglek fūrōkēiba*⁽³⁾.

— « Le chacal a-t-il attaqué ton troupeau? (هت شي) — Eh quoi! as-tu peur qu'il n'ait déserté la contrée? — Eh bien! t'a-t-il emporté quelque pièce? — Eh quoi! as-tu peur pour lui qu'il ne soit parti sans rien? — Eh bien! as-tu crié? — Pourquoi? est-ce que je suis la flûte de Ben ammār? — Eh bien! as-tu couru? — Pourquoi? est-ce que je suis plus rapide que les poulains? — Eh bien! t'es-tu levé? — Pourquoi? suis-je une perche de thuya? — Eh bien! es-tu resté assis? — Pourquoi? suis-je une bouse de vache au milieu du douar? — Puisse-tu trébucher sur une branche de jujubier épineux! — Que ce soit à ton genou qu'elle s'accroche! »

Erudición oriental, p. 397, *in fine*: *lis, las*), ou négation absolue « il n'y a pas »; comp. *lēs en omani*, REINHARDT, p. 112, *in princ.*

⁽¹⁾ Il en est ainsi dans la poésie populaire bédouine ou citadine de toute l'Afrique du Nord (cf. à titre d'exemples : STUMME, *T. B. L.*, vers 742 *lēs*, et vers 896 *lis*; SONNECK, *C. M.*, I, pièce 3, v. 25; pièce 21, v. 22; pièce 25, v. 36, etc.; JOLY, *ap. R. A.*, 1904, p. 41, v. 12; p. 42, v. 16); il est employé comme particule invariable de négation à la 3^e pers. masc. sing.; rarement d'autres formes de la conjugaison apparaissent (cf. cependant ليست *ap. SONNECK*, I, pièce 22, v. 9).

⁽²⁾ En revanche, le dialecte ignore le curieux *lēs* « sans rien » = بلا شيء, que donne DELPHIN, p. 141, l. 14, والدار تيمقى بليس; si la locution est courante dans le dialecte des textes de DELPHIN, il est bien peu probable toutefois qu'elle témoigne du sentiment de l'origine nominale de ليس = لايس (لش).

⁽³⁾ Sur *šālāilek* cf. *infra*, p. 127; comp. cette malédiction à Bozāwī (éd. de Boulac), III, p. 204, l. 17 *وإذ أتيتك فكأ انتقش*.

II. ADVERBES.

Je renvoie d'une façon générale à *Tlemcen*, p. 180 et suiv. — Je ne considère comme des cas de « conservation » du tanwīn ancien, ni *'aīḍan* « encore » *أَيْضًا* *māḥālen* « par exemple » *مَثَلًا*, employés par les seuls lettrés, ni même *ābāden* « jamais » *أَبَدًا*, *dāimen* « toujours » *دَائِمًا*, *hāqqan* « vraiment » *حَقًّا*, de la langue courante. Ce sont pour moi des emprunts à la langue littéraire; les voyelles longues de *ābāden* le prouvent; et les véritables formes dialectales sont : *lēbda* « toujours », *dāim* et *dāma* « toujours », *hāgga* « de fait », avec le tanwīn disparu ou devenu *a*, « à la pause »; de même dans *mārḥāba* « bienvenue à » *مَرْحَبًا*, *bāsda* « déjà » *بَعْدًا*, *āsla* « pas du tout » *أَصْلًا*, *iṣāra* « à gauche » *يَسَارًا*, *imīna* « à droite » *بِمِينًا*, *bārra* « dehors » *بَرًّا*, *γdā* « demain » *غَدًا*, peut-être *gūbāla* « un peu auparavant » *قَبِيلًا*.

1. Adverbes de lieu.

uēn (*uēin*, *uēn*) « où »; *lēin* « vers où » (rare); *mnēin* (*mnēn*, *mnēn*) « d'où ».

hāndā, *hāndā* « ici »; *lāhna*, *lāhna*, *lāhēn*, *lāhēn*, *lāh* « vers ici »; *mēnna*, *mēn* « par ici ».

ēlhēh, *ēlhēha*, *ēlhēhātīn*, *ēlhētāni* « là-bas »; *melhēh*, *melhēha* « par là ».

ōemm, *ōemma*, *ōemmāti*, *ōemmātīn* « là ».

ōemmāk, *ōemmāki*, *ōemmākīn* « là-bas ».

γādī « là-bas au loin ».

ēimīna, *sēlā-lēimna* « à droite »; *ēiṣāra*, *sēlā-lēiṣra* « à gauche ».

grīb « près »; *bēd* « loin ».

ēlfōg « au-dessus »; *memfōg* « de dessus »; *ēltāht* « au-dessous »; *mentāht* « de dessous ».

ēlguddām « devant »; *monguddām*, *melguddām* « de devant »;

lāura, *lāur* « derrière »; *merrāula*, *merrāul* « de derrière »;

ldāxel « dedans »; *bārra* « dehors »; *gūbāla* « en face ».

dōγri, *gūda gūda*, *gūbāla gūbāla*, *nāsān*, *iōzān*, *sēlā-huāk* « tout droit », etc.

uēin « où » se combine avec *mā* d'indétermination : *uēnemma*, *uēnma* « n'importe où » (cf. t. XV, p. 57); et avec *sū*, abréviation de

sūf : *sūuēin* : *hāda nṣēb gēmōh sūuēin dessātāh bēnt-sāmmēkum zzāzīa* « ceci est un peu de blé que votre cousine la Djazyza avait caché je ne sais trop où » (cf. t. XV, p. 52). — *uēin* a aussi un sens temporel, surtout construit avec *hāda* comme prédicat : *hāda uēin zēteḥ mūlād sūuf* « voilà que maintenant tu me crois venu des ūlād sauf! » (1); *āllā dā uēin* « juste maintenant » *الآن ذا لبي*; *hāda uēin nāsref rōhe bāhli* « c'est maintenant que je sais vraiment que j'ai une famille » (cf. *infra*, p. 123).

hāndā « ici » offre l'augment *ia* que nous avons trouvé avec les pronoms personnels (cf. t. XV, p. 46); je signalerai qu'à Tlemcen, on entend fréquemment *hēna* à côté de *hāndā*, et à Alger *hānna*. — Le *hōn* du syrien, du maltais et du tunisien se retrouve dans les parlers sahariens (2). — Je considère *liāhna* comme représentant *إلى هنا*; *liāhēn* est une forme abrégée (Tanger *lēhēn*) de *liāhna*, et *liāh* (aussi saharien) une forme abrégée de *liāhēn*.

ēlhēha « là-bas » est peut-être la forme première (*ēlhē+ha*) et *ēlhēh* une forme abrégée; le *ha* final est plutôt la particule démonstrative que le suffixe de la 3^e pers. fém. sing., employé au neutre comme dans les adverbess tripolitains *sāsēthā*, *nhārḥā*, *γiduḥkīthā*. — J'interprète *ēlhētāni*, pour lequel je crois avoir entendu aussi *ēlhētāni* comme un composé de *ēlhēh* et de *ēthāni* « le second là-bas » (plus éloigné que le premier). Dans certains dialectes bédouins d'Oranie on entend aussi *ēlhētāh*.

Nous trouvons ici des augments *ti*, *tīn*, *ki*, *kīn* : *ēlhētātīn*, *ōemmātī*, *ōemmātīn*, *ōemmāki*, *ōemmākīn* (comparez plus loin *hāk-dākīn* et *hakkākīn*).

L'augment *k*, *ki* nous offre vraisemblablement le *ك* démonstratif (3); le *ti* est une autre particule démonstrative, dont l'origine n'est pas parfaitement claire : est-elle berbère, et soutient-elle quelque rapport avec le *ta* de *uāšta* « quoi »? (4) est-elle arabe et a-t-elle quelque chose à voir avec le *ت* *de* *تلك*, *de* *تيك*, *de* *هاتي*, etc., ? avec le suffixe *t* démonstratif dont on a signalé des traces

(1) Tribu voisine des ūlād brāhīm et qui passe pour avoir un apanage de crédulité et de sottise; il y a tout un cycle de récits humoristiques sur le bétisme des ūlād sauf.

(2) Cf. *Quelques observations sur Beaussier*, p. 91, 92.

(3) A Tunis *ka* (cf. T. G., p. 144, note 1); à Tlemcen *k* dans *temmāk*, *tāmāk* (aussi *tāmāk*), *hāndāk*, etc.; à Tripoli *γuduḥka*, *hākḥākā*.

(4) Cf. *supra*, p. 51; et *Houwāra*, p. 56; le même suffixe se retrouve dans le *drākātī dlākātī* de la petite Kabylie = *دراكات*, où je crois à une forme augmentée de *drāk*, non à la conservation du *و* de *دراكات* (cf. Doutré, ap. *Bulletin de la Société géographique d'Oran*, 1897, p. 231).

en arabe classique (et précisément dans $\text{كَمَّ} = \text{كَمَّة}$)⁽¹⁾; il faut noter qu'à Alger la combinaison en تيك des deux suffixes est courante dans un assez grand nombre de locutions adverbiales : *temmātik* « là »; *basdātik* « déjà »; *gānātik* « aussi »; *droqtik* « maintenant »; *dāyātik* « maintenant »; *zasmāfik* « donc en somme »; *hāmmā-lāfik* « or donc », etc. — Quant à l'augment *n*, je ne sais non plus s'il faut le rapprocher des finales *n* des pronoms personnels *hūmān*, *ntūmān*, *nfin* du tlemcenien, et *γ* voir, comme le propose Stumme pour ces dernières, le « Localexponent » berbère (ceci conviendrait particulièrement bien en l'espèce)⁽²⁾, ou s'il faut songer au suffixe sémitique *n* dont on a signalé des traces dans d'autres dialectes⁽³⁾. — En somme, la tendance à renforcer sans cesse la valeur démonstrative des particules par l'adjonction d'éléments nouveaux, sensible en sémitique ancien, est très vivante dans les dialectes arabes maghrébins.

γādi « là-bas au loin » (غادي) est connu de divers dialectes dans un sens adverbial locatif⁽⁴⁾.

merraul est une métathèse de من الورا ⁽⁵⁾,

dōryi « tout droit » est bien connu comme turc; au lieu de *gūda gūda*, on entend, dans le Sud oranais, dans le Tell algérois, comme en marocain *dūga dūga* (également avec le sens de « peu à peu ») qui est peut-être une métathèse; *nīsān* et *tōzān* signifient je crois proprement « directement au but » « en visant droit »⁽⁶⁾; on précise en plaisantant *nīsān mukkōhla* « en ligne droite » (ligne droite de fusil!) par opposition à *nīsān mēnzēl* « en ligne droite de faucille » qui est proprement « tout de travers »⁽⁷⁾ (employé ironiquement).

šālā-hyūtk « tout droit devant toi » reporte peut-être à هوي « inclination, direction suivie » (comp. *hāyūdit* « vers, dans la direction de, aux abords de » *supra*, p. 70); peut-être à هواء « air, vent,

⁽¹⁾ Cf. Nöldeke, *Beiträge z. semit. Sprachwissenschaft*, p. 14; *hūet* = هو de PEDRO DE ALCALA était aussi cordouan (IBN GUZMÁN, 27^e, l. 5).

⁽²⁾ Cf. Z. D. M. G., 1904, p. 676, *in fine*; à Nedromah, sur un sol berbère, *hōyāni* « lui », *hōyāni* « elle », *hūmāni* « eux » et aussi *temmāni* « là ».

⁽³⁾ Cf. Nöldeke, *loc. cit.*; et *sup.* pronoms interrogatifs, p. 53; cf. précisément avec des adverbes le syriaque أحي , أحي .

⁽⁴⁾ Cf. *Quelques observations sur le Dictionnaire de Beaussier*, p. 53.

⁽⁵⁾ Cf. *Tlemcēn*, p. 187; Doutré, *Un texte arabe*, p. 30, note 202.

⁽⁶⁾ Comp. DELPHIN, p. 273, note 3.

⁽⁷⁾ La courbure de la faucille est passée en proverbe dans le langage courant, cf. BEN CHENEZ, *Proverbes arabes de l'Algérie*, n° 1765; comp. IBN GUZMÁN, 28^e, l. 19; comp. pour un développement sémantique analogue, DOZY, I, 579. مذرم = *cazcorvo* = « cagneux ».

ligne droite comme le souffle du vent »; on dit aussi *errīōh errīōh* dans le sens de « toujours tout droit »⁽¹⁾.

2. Adverbes de temps.

uēinta « quand? » *mnēnta* « depuis quand? » *lēnta* « jus-qu'à quand? » *uāqtās* « à quel moment? »; *qēsās*, *sandās*, *sātās* « à quelle heure? » *šāruōk* « maintenant »; *trēg*, *llā dā uēin* « juste maintenant ».

bih fih, *bīha bīha*, *fisās*, *thēmm thēmm* « tout de suite »; *fessās-aulhēn* « sur-le-champ ».

filōuūōl, *fessāu* « tout d'abord »; *fettāli*, *felsāgāb* « en dernier lieu »; *uāhda men uāhda* . . . *ūthānha* « en premier lieu . . . en second lieu ».

gābēl, *guddām* « avant » *gūbēil* « auparavant » *gūbāiel* « bien auparavant » *gūbēila* « tout à l'heure » (passé); *gūbēilāt* « un peu auparavant ».

bāsda « après »; *bāsda* « déjà »; *mēmmō-utāl-ellāl* « dans la suite ».

dāimen, *dāim*, *dīma*, *lēbda*, *lēbd-ellbūd* « toujours ».

somr (*somnor* avec les affixes consonantiques et à l'état construit avec un nom; *supra*, t. XV, p. 49 et 107); *qōtt*, *ābāden* « jamais »; *hēhāt* « au grand jamais ».

bēkri « tôt »; *lbūkra* « de bonne heure »; *byōbbēis* « au petit jour ».

grīb « bientôt »; *bessiās*, *šāruōk*, *uāhdesšūēna* « tout à l'heure » (futur).

zmān, *felmāde*, *fāt* « autrefois »; *mennā-iguddām*, *mēmmō-uhāk* « dans l'avenir, dorénavant ».

ēhōm « aujourd'hui »; *šgūbāh* « ce matin »; *elšōšūa* « cet après-midi »; *ellēila* « cette nuit ».

iāmes « hier »; *lāmnāmes* « avant-hier »; *lāmnāmsīn* « avant avant-hier ».

elbārōh « la nuit dernière »; *lūlelbārōh* « la nuit d'hier »; *lūlel-bārēn* « la nuit d'avant-hier ».

γdā, *γōdu* « demain »; *māγγād* « après-demain ».

sāmlōuūōl « l'année dernière »; *lūsāmlōuūōl* « il y a deux ans »; *lūsāmlōuūōlīn* « il y a trois ans ».

ssnā, *sām-essnā* « cette année »; *ēlsām ezēēi* « l'année prochaine ».

uēinta reporte à أي متى dont les équivalents apparaissent à travers les dialectes de l'Iraq au Maroc (cf. *supra*, t. XIV, p. 122); on entend *lēnta* à côté de *lēnta*.

šāruōk est seul usité pour « maintenant » chez les Ūlād Brāhīm; dans d'autres dialectes oranais, on entend *šāketōu* (avec le تو

⁽¹⁾ En libyque *nih* « dans la direction de »; cf. HARTMANN, *Lib. Wüste*, p. 141, l. 10, et 127, avant-dernière ligne.

des dialectes orientaux) et *dākennīt* (avec le نيت «aussi» des dialectes marocains⁽¹⁾).

trég : *uēnta zēūt*? — *trég* «quand es-tu venu? ... juste maintenant» (m. à m. «je suis encore sur le chemin»).

lēbda me paraît *لبدا* avec la préposition *l* agglutinée; *lēbd-ellbūd* est une formation secondaire, très comparable au reste aux classiques *أبد الأبد*, *أبد الأبد*, etc.

iāmes est *أمس* avec les transformations phonétiques dialectales étudiées plus haut (cf. t. XIV, p. 103, 418). Dans le Sahara algérois on entend *āms* ou *āmes*. Cette dernière forme se retrouve chez les Ūlād Brāhīm dans *lūmnāmes*, *lūmnāmsīn*. Ces formes reportent à *أول من أمس* avec agglutination de *l* préfixé (préposition, article?), et disparition, sous l'influence de cet 1^{er} dialectal, de 1^{er} de *أول*. On entend aussi *lūlel-mnāmes*, où je considère *el* comme un article dialectal adjoind au complexe *mnāmes*, peut-être sous l'influence analogique de *lūlel-bārōh*. — Des équivalents variés de *lūmnāmes* et de *lūlel-mnāmes* existent dans les parlers du Tell et du Sahara oranais; je connais à Mascara *lūnemnāmes*; à Géryville *lūliāmes*, à Ammi-Moussa *lūlāmes*, à Saint-Denis-du-Sig *nūmnāmes* et aux environs immédiats de Saïda *nūnenmnāmes* (cette dernière forme avec substitution de la nasale *n* aux *l* de *lūlel* initiale, sous l'influence de la forte nasalisation du groupe final *mnāmes*).

māyγādd «après-demain» aussi *mōnyādd* reporte à *من غد* ou plutôt à une abréviation de *بعد من غد*. Le dialecte ne connaît pas pour exprimer «après après-demain» un duel *māyγāddīn*, comparable à *lūmnāmsīn*, *lūlelbārḥēn*, *lūlsāmlouūlīn*, tandis que dans les dialectes du Sahara algérois on a : *qādua* «demain»; *bāqdāqād* «après-demain»; *bāqdāqādēn* «après après-demain» et qu'en tangerois on a *ddālēh* «après-demain», *ddālējēn* «après après-demain»⁽²⁾. La succession des jours dans le parler des Ūlād Brāhīm s'indiquera de la façon suivante : *γdā mā-nzīs umāyγādd mā-nzīs uūlli séggāh mā-nzīs uūlli sōlēh ʿnsāllāh ʿnkūn sāndek* «demain je ne viendrai pas; ni après-demain, ni le jour suivant, et le jour au delà si Dieu le veut, je serai chez toi».

⁽¹⁾ Cf. DELPHIN, p. 67, note 11; *Observations sur Beauissier*, p. 15, p. 55; *nīt* semble le berbère *nīt* «aussi» (cf. STUMME, *Tazerw.*, p. 212), connu des dialectes marocains (très courant à Tanger; aussi ap. *Hoywāra*, p. 27, note ax) et sahariens oranais (cf. *Actes du XIV^e Congrès*, p. 296, avec une étymologie inadmissible).

⁽²⁾ *ddālēh* qui se retrouve à Tlemcen, à Nedromah, à Alger (à Constantine et à Laghouat *lūlēh*, à Tunis *ʿllāllēh*), reporte à mon sens à *الذي يليه* (comp. *أمس والذى يليه*, ap. *Vocabulista in arabico*, p. 244).

3. Adverbes de manière, de quantité, etc.

Les principaux sont :

- kīf*, *kī*, *kīfās*, *kīfāh* «comment».
sōlās, *sōlāh*, *leīās*, *leīāh* «pourquoi».
sōlāsāns, *sōlāqebāls*, *sōlāsābābs* «à cause de quoi».
shāl, *kēm* «combien»; *geddās* «de quelle taille».
hāk, *hākda*, *hākḍāk*, *hākḍākīn*, *hākka*, *hakkāk*, *hakkākīn* «ainsi».
kḍā «tant»; *kēūt* *ūkēūt* «tant et tant».
ḥāni, *ḥānāk*, *gāna* «aussi».
bezzāf, *iāser* «beaucoup, très»; *sāya* «beaucoup de, bien des»; *nēzha*, *γāia* «extrêmement».
khēr, *ziéd* «plus»; *qāll*, *glél* «moins»; *fōg elhādd* «on ne peut plus».
šūyūia, *šūyēi* «un peu»; *bēnūbēn*, *hākūhāk*, *hālūhāl*, *lāhūlāh* «passablement».
elkūll, *gāō* «absolument»; *suāsūd*, *geddgedd* «exactement»; *bārka*; *fāqāt* «seulement».
bettegrīb, *belhōrā* «à peu près»; *grīb*, *χlās* «presque».
fīrāḥba, *mā bāsāḍ*. . . *bāsāḍ* «ensemble».
sād, *māzāl* «encore».
bessīās, *bettāūl*, *bellbāga*, *belhāūd*, *bessūyūia*, *uāḥda uāḥda*, *χāmsa sēta* «tranquillement, posément, lentement».
bellēzē, *belχōff*, *belāzēm*, *fīsdōs* «vite».
bātōl, *bāilek* «gratis».
bessēf «de force»; *bennūia*, *belgāna* «volontiers»; *gāna gāna* «de gré ou de force»; *fārḍ*, *lāzem* «nécessairement».
belāni «exprès».
uobrān «évidemment; de fait».
beḍḍāḥra, *sānāni*, *gūbāla bent gūbāl*, *fennhār elgāili*, *fennhār el-gāhhār* «ouvertement».
ōχfūia, *bettedrag*, *bessētēr* «en cachette».
belgāsūia, *belgūsād* «assis»; *belūgāf*, *belūgāfūia* «debout».
sōlayāfla; *belḥēza* «à l'improviste», etc. Cf. au reste *Dialecte de Tlemcen*, p. 185.

kī «comment», que nous retrouverons plus loin avec les sens conjonctifs de «comme» et de «lorsque», s'emploie concurremment avec *kīf* pour introduire une proposition d'interrogation directe ou indirecte : *kī-rāk* «comment vas-tu?»; *ʿnsūfha kī-ddīr* «je veux voir comment elle est faite»; *nāref kī-nāfes* «je sais comment poser le pied à terre». Mais un «comment?» interrogatif, sans proposition qui le suive sera toujours *kīfāh* ou *kīfās* : *kīfās* «comment? (qu'as-tu dit?)»; *ʿnyōr-rēlek kīfāh* «je te montre-

rai comment». *kī* a pour parallèle le *šī* du dialecte de l'Iraq; et les lexicographes le citent anciennement comme équivalent de كيف⁽¹⁾.

Le *kém* «combien»; *bkém* «pour combien» représentant du classique apparaît à côté du *shāl*, *šshāl* de la *koûf* oranaise et marocaine; ici, ce sont, chose curieuse, surtout les femmes qui l'emploient volontiers; dans les parlers du Sahara il est d'un usage très courant⁽²⁾; j'en conclurais volontiers que *shāl* «combien» est un apport andalou⁽³⁾ aux dialectes citadins; et que ce terme essentiel du vocabulaire commercial s'est étendu aux parlers bédouins, sous l'influence économique prépondérante des villes. *kém* s'emploie, dans une construction fort classique avec un *men* de *كَمِين* et un substantif toujours au singulier; et il en est de même de *shāl*: *kem merrāzel* «combien d'hommes»; *shāl men māra* «combien de fois»; c'est la même construction qu'on trouve encore dans le *qāddās* «combien» de la *koûf* algérienne orientale, qui ici apparaît sous la forme *geddās* avec le sens conforme à son étymologie de «de quelle taille».

kēt ukēt «tant et tant» est le classique *كَيْتُ وَكَيْتُ*⁽⁴⁾.

hāk «ainsi» nous offre l'équivalent maghribin d'une forme bien connue de divers dialectes orientaux (syriens, iraqois)⁽⁵⁾; *hākka*, *hakkāk* se retrouvent avec des variantes dans tout le Maghrib⁽⁶⁾; on ne peut au reste s'empêcher de songer au *كك* pour *كذلك* qui apparaît sporadiquement dans la poésie antéislamique. Les formes *hakkākīn*, *hākḍākīn* nous offrent à nouveau l'augment *n* dont j'ai parlé plus haut.

gāna «aussi» est peut-être le turc *کنه*, tandis que *belgāna*

⁽¹⁾ Comp. WEISSBACH, ap. *Z. D. M. G.*, 1904, p. 933, in princ.; *Tlemcen*, p. 185, 186; *T. A.*, VI, p. ۲۴۲: *وكيف ويقال كى يحدث فائها كما قالوا في سوف سو*; s'agit-il d'une disparition de *f* de كيف comme le veut l'auteur du *Tāg*, comme Weissbach et moi l'avons proposé, ou d'une forme analogue à la conjonction hébraïque *ו* comme dit LANDBERG (*La langue arabe et ses dialectes*, p. 57; contra NÖLDEKE ap. *Z. D. M. G.*, 1905, p. 416)? — Je rappelle que le dialecte connaît une autre chute de *f* final, *šū* pour *šūf* (cf. *sup.*, p. 52), comme l'iraqois connaît *ašū* pour *ašūf* (MEISSNER, *Geschicht.*, XXXIV).

⁽²⁾ Comp. DELPHIN, p. 19, note 2.

⁽³⁾ Cf. *Vocabulista*, p. 549; PEDRO DE ALCALA, p. 160, «cuanto» *axhāl*.

⁽⁴⁾ Pour moi le *muḥād ukād* «so und soviel» de Tunis (STUMME, *T. G.*, p. 181) est *ماهو كيت وكيت*.

⁽⁵⁾ Syrien *hāk* (cf. *Prov. et Dictons*, p. 59; *Z. D. M. G.*, 1868, p. 128), iraqois *hāk*, *hākī* (MEISSNER, p. 146).

⁽⁶⁾ Tun.-Tripolitain *hākka*, *hākkāya*, *hākk*, *hākkākka*, *hākkāk* (STUMME, *T. G.*, p. 182), maltais *ek*, *hēkkā*, *hēkk* (*Z. D. M. G.*, 1904, p. 916), marocain *hākka*, *hakkāk*, *hēkkāk* (SOCIN, *Mar. et Houwāra*, passim).

«volontiers», *gāna gāna* «de gré ou de force» semblent bien reporter à l'espagnol «*gana*»⁽¹⁾.

bezzāf «très, beaucoup» appartient à la *koûf* algérienne; *iāser* se retrouve dans le Maghrib oriental⁽²⁾; il arrive au reste ici qu'un vocable spécial serve à exprimer avec certains adjectifs l'idée du superlatif relatif; ainsi: «très malade» est *mṛēḍ ḡāleb* ou *mṛēḍ ḡālōs*⁽³⁾; «très ivre» est *sekrān méjiet*; «très avare» est *bḡel iābes* ou *mešhāh zīfa*; dans certains parlers provinciaux de la France, on dira ainsi «perdu saoul», «brûlé sale», «fin clair», etc.

šāya s'emploiera dans les phrases comme celles-ci: *šāya mennās rūūhō elhōm* «bien des gens sont partis aujourd'hui»; *iāhder bel-sarbiya ḡēir men šāya terzmānāt* «il parle l'arabe mieux que bien des interprètes»; l'origine de cette locution ne m'est pas claire: il faut vraisemblablement le rattacher à *šāyōt* «crier» (*šāya* «une foule criante»)⁽⁴⁾; dans le sud algérois le mot a nettement un sens péjoratif «une séquelle». A Constantine, on emploie dans ce sens *hādāda*, et à Guelma *hāsa*.

ḡāya et *nēzha* «extrêmement» sont les classiques *غاية* et *نزهة*⁽⁵⁾; dans la bouche des demi-lettrés on entend *frīyāya unihāya*, (*غاية ونهاية*) qui est sûrement emprunté à la langue classique.

zīd «davantage» n'est jamais *zuōd* (*azuād*) comme dans d'autres dialectes⁽⁶⁾.

hālūhāl «passablement» est, je crois, un emploi à contresens de la particule d'interrogation *هل* empruntée à la langue littéraire.

Sur *gānās* «absolument», avec la négation «nullement», cf. *supra*, p. 56; dans la plaine du Cheliff on entend avec les augments *li*, et *tik*, *gāsēti*, et *gāsētik*.

suāsya n'a à Saïda que le sens de «exactement, comme il faut» et n'a pas comme à Alger le sens de «ensemble» (*ḡina suāsya* «nous sommes venus ensemble»).

Au lieu de *bārka* «seulement, assez» sur lequel cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 186, et de *fāqōt* = *فقط* on emploie aussi *ūkān* m. à m.: «et voilà ce que c'est» *šūyāya ūkān* «un peu seulement».

belhōrā «à peu près, environ» est *بالجری*; la prononciation *belhāra* qui se rencontre à Alger et à Constantine, existe dans la

⁽¹⁾ Cf. FLEISCHER, *Studien über Dozy's Supplément*, V, p. 63; SIMONET, *Glossario de voces ibéricas*, p. 248.

⁽²⁾ Cf. *T. G.*, p. 183.

⁽³⁾ Comp. KREMER, *Noten Lexicographie*, I, 51.

⁽⁴⁾ Rien à voir avec *عيني* classique, cf. *Tāg-el-sarūs*, I, p. 635.

⁽⁵⁾ Cf. DELPHIN, p. 91, note 9 *تهرس نزهة* «se brisa complètement»; je ne connais pas en Oranie la mélatèse *نزهة* signalée ap. SONNECK, *C. M.*, II², p. XIX.

⁽⁶⁾ Cf. SOCIN, *Divān*, III, § 168; MEISSNER, *Geschicht.*, p. 125.

province d'Oran à Ammi-Moussa et à Mazouna. On entend parfois à Saïda *bellôhra* qui est je crois بالآحري⁽¹⁾.

χlās « presque » se construit comme il suit : *χlās métt* ou *χlās mā-métt* ou *χlās ūmā-métt* « je suis presque mort » ; jamais, dans les deux constructions avec *mā*, il n'est possible de faire suivre le verbe du *s* de négation⁽²⁾ ; il est donc vraisemblable que *mā* y est pronom relatif.

fīrahba « ensemble » est فريحة « dans une même place », il est particulier aux dialectes ruraux d'Oranie et n'est usité, ni à Tlemcen, ni à Alger, ni dans le Tell algérois. — *mā bāsāḡna bāsāḡ* « nous ensemble », etc., n'est connu qu'avec la répétition de *bāsāḡ* ; au contraire, dans la province de Constantine, comme à Tunis, *mā bāsāḡna*, sans répétition de *bāsāḡ* est des plus courants⁽³⁾.

māzāl « encore » : *māzāl elhāl* « il est encore temps » ; il se conjugue généralement *mā-zélt emrēḡ* « je suis encore malade » ; *mā-zālu ṣōyār* « ils sont encore jeunes » ; *mā-zéltu mā-tarḡūs* « vous ne savez pas encore ». — Quant à *sād*, qui reporte à ساد, il est devenu particule complètement stérilisée, et a perdu toute trace de conjugaison⁽⁴⁾. Son emploi est des plus fréquents ; il rend généralement l'adverbe français « encore » dans ses diverses acceptions : *rākum sāt-tahhārḡu?* — *iāh sād kī bdēma* « vous labourez encore ? — Et pardi ! nous ne faisons encore que de commencer ! » *uzīd mā ttrēḡ sād bāh tōṣoḡ leddouḡār* « et continue encore à suivre le chemin pour arriver au douar » ; *usāsra bezzāf sād* « et dix, c'est encore trop ! » ; *kθér sād* « plus encore » ; *usēgg elqiāda sād* « et fût-ce encore plus que le poste de caïd » ; — *māsāḡs* (*māsāḡs*) est comme dans le reste du Maghrib « ne . . . plus ».

bāilek « gratis » est le turc بكلك.

Sur *uḡḡran* (avec les affixes aussi *uḡḡrānt*, cf. *supra*, p. 49), cf. *Quelques observations sur le Dictionnaire de Beaussier*, p. 13 et 14.

gūbāla bent gūbāl « ouvertement » est une amusante expression populaire, à rapprocher de *lēbd-ellbūd* signalé plus haut ; *fennhār elḡāilī* est proprement, « au jour de midi éclatant de lumière » ; *fennhār elḡahhār* « au jour victorieux » ($\sqrt{\text{فنه}}$ et rien à voir avec $\sqrt{\text{فنه}}$ malgré l'analogie de sens⁽⁵⁾).

⁽¹⁾ Cf. mes *Observations sur Beaussier*, p. 21 ; andalou « à peine », cf. Dozy, t. I, p. 280.

⁽²⁾ Comp. DELPHIN, *Textes*, p. 311, l. 5, خلاص ما قتلنى الصرة « le froid du givre me fit presque mourir ».

⁽³⁾ Par ex. *passim* dans les textes de MEJDOUB BEN KALAFATE.

⁽⁴⁾ Cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 184, note 3.

⁽⁵⁾ Le ج n'est jamais *g* dans le dialecte ; *gāher* « à haute voix » de l'Omani (REINHARDT, p. 119) est bien entendu, au contraire ج .

III. CONJONCTIONS.

LOCUTIONS CONJONCTIVES.

Les principales sont :

- uv, u* « et » ; *uilla, ū* « ou bien » *iā . . . iā* « ou . . . ou » ;
lāken, lānni, ālānni, sāsa « mais » ;
elhāṣoḡ, elfāida « bref » ;
lā, lān, lūkān, kān, kān, ida, ūla, ūlia (*lā, liā*) « si » ;
mākānsi « sinon » ; *ālla* (*llā*), *ḡēr, lākān, lansmāh* « si ce n'est que » ;
bēlli « que » ; *kēlli* « comme si » ;
byā . . . byā, suā . . . suā « soit que » ;
hātta lūkān, bāsdeḡma « même si, quoique » ;
bātek, uāḡēla, iēmken, lēikān, lēiḡha, lāḡna « peut-être que » ;
kīma « de même que », *kī . . . kī* « aussi bien . . . que » ;
ḡōddma (*ḡēddma*) *ḡāderma* « autant que, assez pour » ;
bās, bāh, kībāh « afin que » ; *mnēm-ḡāk* « du fait que » ;
ṣōlāḡātōr « parce que » ; *ṣōlāzāl, ṣōlābāl, ṣōlāsān* « en vue de » ;
blāma, blēisma « sans que » ;
āmmā, ida, kān « quant à » ;
fīuāṣōlli, fīuāḡōlli « au lieu de » ;
mnēm, kāf, kī, kīmnēm « lorsque » ;
uāqtēlli, eluāqtēlli, uāqtēma, uāqtēn « au moment où » ;
nhārēlli, nhāren, iḡmen « le jour où » ; *sāstēlli, sāsēn* « l'heure où » ;
fīdākēlli « pendant que » ;
hātta, lhātta, ḡēira, bēila, bēilāma, bēinma « jusqu'à ce que, durant que » ;
ḡābēlla, ḡābēlma, ḡuddāmla, ḡuddāmlī « avant que » ;
bāsdeḡlli, bāsdeḡma, bāsden « après que » ;
mēlli, men-hēit « depuis que » ;
mārḡa . . . mārḡa, sāsa . . . sāsa, mābih . . . mābih, ḡōḡah . . . ḡōḡah « tantôt . . . tantôt » ;
bēlli . . . bēlli, bīma . . . bīma, fēlli . . . fēlli, fīma . . . fīma « aussitôt que » ;
māddām . . . māddām « plus . . . plus » ; *māddām mā . . .* « moins . . . moins » ;
lāzem, lābedd, mākān ḡēir « il faut que » ; etc.

uv, ū (classique و) « et » a le même traitement phonétique qu'en tlemcenien. — D'autre part, j'explique par و او المعية des expressions comme : *ntō-umen zēit* « avec qui es-tu venu ? » *hōnā uḡṣṣūbāh ḡṣāma leddouḡār* « nous sommes arrivés, avec le matin,

au douar»; et par le *واو اللزوم* des tournures extrêmement courantes comme : *küll uáqt únásáh* «autre temps, autres gens».

uálla «ou» (*واو*) est plus employé que *ou* (*أو*); *ia* . . . *ia* «ou bien . . . ou bien» est courant dans la plupart des dialectes⁽¹⁾; *amma* . . . *amma*, employé par les lettrés, représente *أما*.

Sur *lâinni* «mais», cf. *Tlemcen*, p. 194; à côté de *lâken* on entend *lâkân* (emprunt littéraire).

lukân, ou *kân* «si»⁽²⁾ sont plus employés que *lû* et *lîn* (*لو أن*); *kân* ne m'est pas clair. (Cf. sur l'annexion des affixes personnels à ces particules, *supra*, p. 49.) — *lû*, *lukân* ont exactement la valeur du *لو* classique, c.-à-d. que les verbes de la protase et de l'apodose qui les suivent, doivent être traduits par le plus-que-parfait et le parfait du conditionnel, ou l'imparfait de l'indicatif et le présent du conditionnel⁽³⁾ : *lukân zéit lukân sétt* «si tu étais venu, tu aurais vu»; *kân idāwāh iōbīb*, *iēbra* «si un médecin le soignait, il pourrait guérir»; *kân skétt xēw lek* «si tu l'étais tu, cela aurait mieux valu pour toi».

ida (*إذا*) «si» exprime une éventualité dont la réalisation est probable; à côté de *ida* = *إدا*, on entend les énigmatiques *ila* (*إلا*), *ilia* (*إلا*) bien connus d'autres dialectes⁽⁴⁾. Chez les ruraux d'Oranie *ida* et ses succédanés se construisent généralement avec le verbe de la protase au parfait dans le sens du futur : *ida zéit ōyda iṣēbāh* «si tu viens demain, tu le trouveras»; *ilia xdemt tēbōh* «si tu travailles, tu gagneras». — Dans les parlars citadins, le futur de la protase avec *ida*, *ila* est courant.

mākānsi «sinon» : *liá serráhtni rroh mākānsi mā-rrohōš* «si tu me permets, je partirai; sinon, je ne partirai pas».

bēlli «que» est de l'emploi le plus fréquent. Le classique *أن* conservé dans les dialectes d'Orient a ici disparu à l'état isolé; sporadiquement, on le rencontre encore en composition avec

⁽¹⁾ Cf. LANDBERG, *Prov. et Dictons*, p. 114; *Haḍr.*, p. 738.

⁽²⁾ *ukân*, dans le sens de «si», apparaît dans les dialectes sahariens (cf. KAMPFMEYER, p. 234, l. 4) comme à Tanger.

⁽³⁾ Comp. MACHUEL, *Méthode pour l'étude de l'arabe parlé*, p. 199.

⁽⁴⁾ *ilā* dans le sens de *إلا* apparaît dans tout le Maghrib et en Arabie (cf. *W.Z.K.M.*, 1894, p. 266); *ilia*, *liá* connus des dialectes arabiques (*Haḍr.*, p. 523; *Z.D.M.G.*, 1868, p. 120) paraissent dans le Maghrib essentiellement bédouins (cf. HARTMANN, *Líb. Wüste*, p. 237, n. 3, p. 239, n. 1; *M.G.T.*, p. 215; *T.B.L.*, p. 135; *Houwāra*, p. 70, l. 22, *uāliā*; SONNECK, *C.M.*, I, p. 42, note c; JOLY, ap. *R.A.*, 1904, p. 47; à Laghouat *liān* = *إلا أن*. Je ne les connais pas jusqu'à nouvel ordre dans les dialectes citadins).

quelques adverbes ou conjonctions, pour former des locutions conjonctives : *lîn* = *لو أن*; *iōmen* = *يوم أن*; *lēliten* = *ليلاً أن*; *bāsden* = *بعد أن*; et avec cet emploi il est beaucoup moins fréquent au reste ici que dans les parlars sahariens⁽¹⁾; d'une façon générale, ce sont les relatifs conjonctifs, *mā* (suivant un processus déjà apparu dans la langue classique) ou *ēlli* qui le remplacent⁽²⁾; *bēlli* «que», *kēlli* «comme si»; et *iōmēlli*, *nhārēlli*, *basdēlli*, etc. plus fréquents que *iōmen*, *bāsden*, *nhāren*, etc. — J'ai dit que je tenais *kā'ānnāhu* «comme si» pour un emprunt direct à la langue littéraire (cf. *supra*, t. XIV, p. 102)⁽³⁾.

byā . . . *byā* «soit que . . . soit que», dont j'ai parlé ailleurs, se conjugue : *byā iṣī*, *byā mā-iṣīs* «soit qu'il vienne, soit qu'il ne vienne pas»; *byād-dī*, *byāt-mā-dīs* «soit qu'elle vienne, soit qu'elle ne vienne pas»; *byāu iṣī*, *byāu mā-iṣīs* «soit qu'ils viennent, soit qu'ils ne viennent pas». Des équivalents sémantiques exacts se retrouvent dans les parlars sahariens (*štā* . . . *štā* = *استنهى*) et citadins (*hābb* . . . *hābb* *أحب*). La signification primitive de ces expressions est : «qu'il veuille . . . qu'il veuille». — Quant à *suā* . . . *suā*, c'est je crois *سوى* «il est égal que . . . »⁽⁴⁾.

ālla (*ألا*, *إلا*) «si ce n'est que» = *إلا*; il faut noter qu'il est fréquemment particule de *تأكيد* «renforcement d'affirmation» suivant un processus qui semble apparaître dans la langue classique : *belhārām ālla-ntā* «par le divorce de ma femme, c'est bien toi»; *uāllāh ālla-zéit* «par Dieu je suis bel et bien venu»⁽⁵⁾.

lākān «si ce n'est que» s'emploiera par exemple dans ces phrases : *mā-iṣebbāhlah-hādd lākān uāldāh* «personne ne lui

⁽¹⁾ Cf. *R.A.*, 1901, p. 232; *hattān* = *حتى أن* «jusqu'à ce que» n'apparaît dans le Tell oranais qu'en poésie; *أتم* du Sud oranais (*Actes du XIV^e Congrès*, III, 296) est inconnu.

⁽²⁾ Comp. *W.Z.K.M.*, 1894, p. 266.

⁽³⁾ Par contre, dans les dialectes du Sud oranais on a *kēnn*, à Laghouat *kūnn* (comp. aussi SONNECK, I, p. 13, note a; *Houwāra*, p. 66, l. 27) qui sont à rapprocher des représentants orientaux de *كان* (KAMPFMEYER, *Beiträge zur Dialectologie des Arab.*, ap. *W.Z.K.M.*, 1899).

⁽⁴⁾ DELPHIN, *passim* à *سوى*.

⁽⁵⁾ On comparera aux observations de LANDBERG pour le syrien ap. *Proverbes et Dictons*, p. 166; et à DOUÏTÉ, *Un texte arabe*, p. 24, n. 69, qui indique, je crois, exactement le processus sémantique : *uāllāh ālla-ntā māhbāl* «par Dieu tu n'es qu'un fou»; DELPHIN, p. 31, l. 7, *إلا كلينا كاملين* «nous en avons bel et bien tous mangés». — *إلا ولا* sans proposition suivante se montre dans les dialectes bédouins de Syrie et en Égypte avec le sens d'une affirmation énergique «certainement, si fait» (cf. *Z.D.M.G.*, 1852, p. 204, 205; *ib.*, 1857, p. 676, n. 1).

ressemble, si ce n'est son fils»; *ṛābāhlek lākān uiddrah* «il te l'apportera à moins qu'il ne l'ait perdu». — Je le rapporte à لكان, comme le *lākān* syrien, le *lekkān* du Sud algérien, probablement le *kān* du Maghrib oriental⁽¹⁾; les phrases citées ici doivent être traduites strictement comme il suit : «personne ne lui ressemble; certes il y a toutefois son fils (qui lui ressemble); — «il te l'apportera; certes il y a toutefois (à considérer) qu'il l'aurait pu perdre». Il faut écarter à mon sens l'idée que *lākān* serait un doublet de *lākin* = لكن «mais»; et ne pas songer davantage, ni à *ilākān* = اذا كان «si c'était», ni au لا يكون classique employé للاستثناء⁽²⁾.

lansmāh «si ce n'est que, hormis que» : *rāzel ʿmāṭōḥ lansmāh rāṣah ṣḥōn* «c'est un brave homme, hormis toutefois qu'il a la tête chaude»; on entend à Alger *lāsmāh* et dans le Tell algérois *lāmensmāh* qui est la forme primitive de *lansmāh* : لا من سماح «mais il ne faut pas négliger...»; dans *lansmāh* il se peut que *m*¹ de *lāmensmāh* ait disparu à cause du voisinage de *m*².

J'ai étudié ailleurs *leikūn*, *leīḥa* «peut-être» = ليكني, ليحيى et leur frère *leīḥd* du Tell et du Sahara algérois⁽³⁾. — *lāyna* est bien لاغني, très fréquent dans les poésies andalouses. Originellement, *lāyna* exprimait une affirmation énergique «il est indispensable...; il est certain que...»; il en est arrivé à exprimer la simple probabilité⁽⁴⁾ suivant un processus sémantique dont *leikūn*, *leīḥa* dans le présent dialecte, لعل dans la langue classique et «sans doute» dans mon propre parler français sont des exemples caractéristiques.

⁽¹⁾ Cf. LANDBERG, *Proverbes et Dictons*, p. 197, 198; OESTRUP, *Contes de Damas*, p. 151; *lekkān* ap. SONNECK, *C. M.*, II^e, 95, *in fine*; KAMPFMEYER, p. 234, note 2; JOLY, ap. *R. A.*, 1904, p. 9, لكان «je voulais seulement»; STUMME, *M. G. T.*, § 199, *kān* «bloss, ausser, nur»; *T. B. L.*, p. 149, كان «bloss, nur».

⁽²⁾ Cf. *Alfiya*, v. 328.

⁽³⁾ *Observations sur Beaussier*, p. 49, حد, et p. 50; comp. KAMPFMEYER, p. 232, note 6.

⁽⁴⁾ Comp. JOLY, ap. *R. A.*, 1901, p. 222, 223; *lā ynās* dans le Sud oranais (cf. *Actes du XIV^e Congrès*, p. 295; لاغني est extrêmement employé par IEN GUZMĀN; il a peut-être un sens dubitatif, ap. fol. 80^b l. 2 : فلو ان سحبان اوشرح الغاصي : 2 و نريد فتكم لاغني ان نعتز ; «je serais même Sahbān ou le cadī Šorāih, que voulant parler, je trébucherais d'aventure»; très fréquent aussi ap. YAFIL, *Maḡmū' el'ayānī* : p. 213, l. 20 : فالصبر عين للسقم لاغني باق الفرج : «le malade doit s'armer de patience; il pourra se faire que son tourment cesse».

kī...kī «aussi bien...que» : *kīyāni kīḡammās* «aussi bien le riche que le quintenier agricole». Cf. *supra*, p. 115, 116.

J'ai parlé ailleurs de *kībāh* «afin que» et de *šōlāzāl* «en vue de»⁽¹⁾; — *šōlāsān* a des équivalents dans de nombreux dialectes.

blāisma «sans que» : *mā-rrohōš blāisma tserrāhni* «je ne partirai pas sans ta permission»; nous avons je crois à faire à ليس dans le sens de لا (proprement «sinon que») que connaît parfois la langue littéraire (avec une construction différente).

āmn^a «quant à» appartient plutôt à la langue littéraire; la langue vraiment populaire emploie *īda* et *kān*; *nā mā-rbōḥōš*; *īda belgāsem hātū-nšūfu* «toi tu n'as pas réussi; quant à Belgāsem, nous allons voir» (proprement «s'il s'agit de...»).

mnēn (*mnēn*, *mnīn*) «lorsque» est répandu dans tout le Maghrib; il faut en rapprocher dans le présent dialecte *yēn* «au moment où»; le sens «temporel» de أين a été signalé dans d'autres domaines de l'arabe dialectal⁽²⁾.

uāqtēlli, *ehuāqtēlli* «au moment où»; les deux formes existent parallèlement; mais au point de vue syntactique, je crois qu'il faut les distinguer l'une de l'autre; avec *ehuāqtēlli* nous avons à faire dans *ēlli* à un véritable موصول, pronom relatif; avec *uāqtēlli* nous avons un emploi de *ēlli* pour أن et un état construit comparable à celui de *uāqten* = وقت أن; très significatif est à cet égard le traitement des noms féminins *sāsa*, *lēila* avec l'une et l'autre construction : *ellēil-ēllī-kūn elbērd* «la nuit où il fait froid»; *essāz-ōlli tekūn ʿmriūḥ* «à l'heure où tu te trouveras bien dispos» (cf. *supra*, t. XIV, p. 143) à côté de *lēil-ēlli*, *sāsāt-ēlli* (ساعة أن, ليلة أن); il y a aussi entre les deux constructions une légère différence de sens : *uāqtēlli* «au moment où»; *ehuāqtēlli* «au moment précis où» (non à un autre)⁽³⁾.

Sur les formes *uāqma*, *gābēlma*, *bāsādma* (*bāsādma*) *gābēlla* (*gābēlla*), etc. Cf. *Dialecte de Tlemcen*, p. 192; à Laghouat, *nhārma* est généralisé dans le sens de «lorsque».

lhātta «jusqu'à» n'est pas très fréquent à Saïda; on entend simplement *hātta*; mais dans d'autres parlers d'Oranie, il est

⁽¹⁾ Cf. *Observations sur Beaussier*, p. 75 et p. 5; جال est fréquent dans les textes dahinois de LANDBERG.

⁽²⁾ Cf. KREMER, *Noten Lexicogr.*, p. 5; *yēn* «au moment où», ap. HARTMANN, *Lib. Wüste*, p. 190, l. 7, p. 142, l. 34; p. 54, l. 24; *mnēn* «lorsque», p. 58, l. 37; STUMME, *M. G. T.*, p. 283; *ān*, *ilain* «jusqu'à ce que», ap. *Actes du XIV^e Congrès*, p. 296, 297.

⁽³⁾ Extrêmement curieux est le *trīqēt-ēllī zāblek* «le chemin qui t'a amené», de SOGIN, *Mar.*, p. 50, l. 23.

habituel⁽¹⁾, *hätta* forme ici parfois, comme en tlemcenien, une sorte de futur périprastique⁽²⁾.

γēra « jusqu'à ce que » : *zīl-tmēssa γēra-usālt hādelgāsda* « continue à marcher jusqu'à ce que tu arrives à ce plateau »; *γēra* préposition est peut-être *غير* + *إلى* (préposition) [cf. t. XV, p. 66]; mais *γēra* conjonction me semble bien *γēir* « seulement, si ce n'est que » + *ila* = *إلا* « si » (comp. *gābēlla* = *gābēl* + *ila* = *إلا قبل*⁽³⁾). Le sens primitif est celui de « seulement que » ou « seulement lorsque »; en tlemcenien nous avons avec le même sens *γēla*, à Laghouat *qāilla*⁽⁴⁾, et chez les tribus des environs de Saint-Denis-du-Sig *γēda* ou *γēdān* (*غير إذا أن*); enfin on peut employer indistinctement à côté de la forme contractée *γēra*, les formes non contractées *γēir ilā* ou *γēir idā*⁽⁵⁾. — On notera enfin que, chez les Bédouins d'Oranie *γēra*, chez les Sahariens *qāilla* se construisent toujours avec le parfait dans le sens du futur comme *ila* et *idā*.

bēinma « durant que » reporte à *بيما*; mais *bēila*, *bēilāma* « jusqu'à ce que, l'intervalle de temps que » sont assez énigmatiques; voici des exemples de leur emploi : *ttennāni bēila zēit* « attends-moi jusqu'à ce que je vienne »; *bēilāma zēit nōsol kān hōwā fi-χēmtāh* « durant que j'étais en route pour arriver, lui était déjà dans sa tente »; on pourrait songer à une altération de *بيما*, mais il est remarquable qu'après *bēinma* le futur est possible; et qu'après *bēila*, *bēilāma*, dans le dialecte considéré, le passé est seul possible (même pour exprimer l'idée du futur). D'autre part je crois utile pour éclairer, autant qu'il est possible, l'origine de

⁽¹⁾ Ainsi très fréquemment dans les textes de DELPHIN; on comparera à LANDBERG, *Prov. et Dictons*, p. 256.

⁽²⁾ L'abréviation en *ta*, bien connue d'autres dialectes, apparaît dans le Sud oranais (cf. NOLDEKE, *Beiträge z. semit. Sprachwissenschaft*, p. 64).

⁽³⁾ Cf. *W. Z. K. M.*, 1894, p. 206; Tlemcen, p. 192.

⁽⁴⁾ En tlemcenien *γēla* avec un verbe au *مضارع*, forme un véritable futur périprastique, analogue à celui qu'on forme avec *hätta*: ap. *J. A.*, juillet 1904; p. 47, l. 1 : *yahléf γēla iēsrob mendēmmu* « qu'il jura de boire de son sang »; on dirait aussi bien *hätta iēsrob*; on comparera à la forme non contractée ap. MEISSNER, *Tanger*, p. 45, l. 14, 15 : *hlif γēr ila idbhek ujsrab eddimm didlek*. — KAMPFMEYER, p. 229, l. 9 : *utā:ūl qaillāmā tuḡitš* « da kannst du fressen, bis du gar nicht mehr kannst »; p. 235, l. 6 : *untēmm nā:ūhā qaillā gātli* « und ich würde ihr immerfort geben genau bis sie sagt ».

⁽⁵⁾ Ap. DELPHIN, p. 60, l. 4 du texte arabe *كنا شربنا* « jusqu'à ce que nous ayons acheté »; *γēra* est parfaitement possible au lieu de *إلا*; de même ap. *Houwāra* le *sālla zbitūlā* de la transcription, p. 28, l. 2, correspond à *عال إذا جبعي* du texte, p. 29, l. 2 (*عال* = *غير* dans ce dialecte) « jusqu'à ce que tu m'apportes » ou « seulement si tu m'apportes ».

cette conjonction, de mentionner quelques locutions de forme voisine et de même sens, que j'ai recueillies dans divers dialectes maghribins : Dra-el-Mizan, *bīda*; Laghouat, *bēilla*; Alger, *bidma*, *bidmān* (*bidma* + *أن*); Tlemcen, *bidmānāt*; Tanger, *bēidmān* (andalou *beydam*, ap. P. de Alcalá « mientras »); Duperré, *bidma*; Saint-Denis-du-Sig, *bidāma*; Mascara, *bēidāma*; Géryville, *bēidemma*; Laghouat, *bēilma*; Saint-Denis-du-Sig, *bīlma*; Géryville, *bēilemma*; Mascara, *bēilamma*; Teniet el-hadd, Orléansville, *bēilāma*⁽¹⁾. — On pourrait songer à la fameuse particule d'exception *بيد*⁽²⁾; *bīda*, *bīda*, *bēilla*, et *bēila* du présent dialecte seraient *بىد* + *إلا* (ou *إلى*); de même que l'autre « particule d'exception » *غير*, *بيد*, combiné avec *إلا* aurait pris le sens de « jusqu'à »; la construction de *bēila* (*bēilla*) avec le parfait, dans les dialectes bédouins, comme celle de *γēra* (*qāilla*), etc. montrerait que *idā* (*ila*) entre dans la composition de ces conjonctions dialectales. — Enfin on pourrait songer à une construction insolite *بىد*, *بىد*, *بىد* avec la préposition *ب*. — *bēilāma* du dialecte paraît bien *bēila* + *ma*; et *bēidāma* de Mascara *bēida* + *ma*. Mais les formes parallèles *bēilemma*, *bēilāma*, *bēilamma* obligent à considérer les *lāma*, *lāmma*, *lūmma*, *ilūmma* « jusqu'à ce que » des parlers orientaux⁽³⁾; et la question de *bēila*, *bēilāma* du présent dialecte se trouve ainsi rattachée à deux des questions les plus obscures de la dialectologie arabe : celle des rapports de *idā*, *ilā* « si » et celle des rapports de *lāma*, *lūmma*, *lāmma* « jusqu'à ce que ».

menhēt « depuis que » reporte sûrement au classique *من حيث* quoiqu'il soit toujours prononcé ici avec *t*, et non *θ* spirant; il n'a pas ici le sens causal de « du fait que » qu'il connaît parfaitement dans les dialectes sahariens.

χōdāh . . . *χōdāh* « tantôt . . . tantôt » est assez rare, il faut sûrement le rapprocher du *māχūd* tlemcenien⁽⁴⁾. Dans ce dernier je

⁽¹⁾ Je dois la connaissance de nombre de ces formes à M. DESTAING, professeur à la Médersa de Tlemcen; faut-il rattacher aussi les formes constantinoises *bizmān*, *bezmān* à cette série : transformation de *bidmān* sous l'influence d'une étymologie populaire *بزمان*?

⁽²⁾ GRÜNERT lui a consacré une monographie, et LANDBERG d'importantes observations (ap. *Hadr*, p. 258). D'autre part dans une chanson du Sud tunisien je relève deux fois *بيد* une première fois avec l'affixe *3* de la première personne : *بيد حق* « tandis que moi », une deuxième fois avec un verbe au parfait *بيد مشيت* « durant que je marche » (ap. SONNECK, *C. M.*, I, n° 71, vers 14 et 18).

⁽³⁾ Cf. SPITTA, p. 185; *Z. D. M. G.*, 1892, p. 357 et suiv.; LANDBERG, *Hadr*, p. 712, 713; en zouaoua, « jusqu'à, jusqu'à ce que » est *alēmma*.

⁽⁴⁾ Comp. *J. A.*, juillet 1904, p. 96 et 97; et SOGIN, *Mar.*, p. 48, l. 18, *χūd* . . . *χūd*.

vois, combiné avec l'impératif *خُد* « prends-le... prends-le... » un vestige *mā* du classique *مَا*; et c'est ce même vestige que je vois dans *mābīh* usité chez les ruraux d'Oranie : *mābīh irābōz mābīh isēvīer* « tantôt il galope, tantôt il marche au pas ».

bēlli... bēlli, fēlli... fēlli, etc.; *bēlli zā bēlli mšā* « aussitôt arrivé, il est reparti ».

mādām... mādām, māhādā... māhādā « plus... plus » se construisent avec les affixes. Cf. *supra*, t. XV, p. 49; et *Dialecte de Tlemcen*, p. 193, 194.

lāzem « il faut que » ne prend pas les affixes ici, comme dans d'autres dialectes.

IV. INTERJECTIONS.

iā (يا) et *ā*, *ā* (إ, آ) sont les particules habituelles du vocatif. Elles se construisent :

1° Avec un nom indéterminé (construction classique) *iā rāzel* « ô homme! »; *skūt iā šāmōt* « tais-toi, importun! »; etc.

2° Avec un nom pourvu de l'adjectif démonstratif (construction classique) : *iā hādeṣṣrāzel*, *iā hādeṣṣāmōt* (avec une nuance de mépris);

3° Avec un nom pourvu de l'article : *iā-rāzel* « hé l'homme! », *iā-ḥāḥōz fezzbēl* « hé celui qui monte à la montagne! », *iā-lyātor* « hé le passant! », etc.; et avec le pronom relatif *elli* : *iā-lli* « ô celui qui...! ». — La construction avec un nom pourvu de l'article, proscrite par les grammairiens classiques⁽¹⁾, se trouve dans tous les dialectes algériens, en marocain, en omani, en libyque⁽²⁾; la construction avec le relatif : *iālli* (*ielli*, *ialli*) est courante dans les dialectes syriens⁽³⁾.

Toutefois, dans le dialecte considéré, on n'emploie pas indifféremment la construction avec le nom indéterminé et la construction avec le nom pourvu de l'article; d'ordinaire, la première sera usitée, quand on s'adresse à un interlocuteur, au cours d'une conversation; la deuxième, quand on interpelle un individu éloigné. Étymologiquement, avons-nous affaire à un véritable article? à un لام الاستغناء confondu avec l'article, traité analogiquement comme lui, et assimilé comme tel aux lettres solaires⁽⁴⁾? Faut-il supposer à l'origine une construction analogue à celle du ḥadra-

⁽¹⁾ On n'en cite que deux ou trois exemples, et en vers, « à cause des nécessités du mètre » (اضطرار). Cf. *Alfīa*, vers 583, et *Ibn Yašī*, p. 171, 172.

⁽²⁾ Cf. REINHARDT, p. 20, *in princ.*; HARTMANN, p. 72, l. 13, 14.

⁽³⁾ Cf. les observations de LANDBERG, *Proverbes et Dictons*, p. 4.

⁽⁴⁾ Ce serait bien comme لام الاستغناء qu'il faudrait interpréter le بالبيوى « ô mon père » de DELPHIN, p. 132, l. 14, qui m'est personnellement inconnu.

moutien لا يا لمار « ô toi âne! »⁽¹⁾ où le *l* initial aurait disparu? — C'est ce que je ne décide pas.

iā, *ā* entrent dans la composition d'un certain nombre de formules exclamatives : *iāmēnḥra* « eh bien quoi! »; *iāḥaṣrāh* « hélas! » (en regrettant le passé); *iōuddi* « mon cher »; les *iā tahūdzī*, *iā tebrādi*, etc., du langage des femmes (cf. t. XIV, p. 469); enfin dans *iāḥāg*, fém. *iāḥāga*, pl. *iāḥāgīn*, par lequel on interpelle un ou plusieurs individus éloignés « eh là-bas! ». Je crois, après réflexion, qu'il faut voir dans cette curieuse expression⁽²⁾ un *ترخم* de *iā-lāgēb* « ô le passant! » (*sāgēb* est le mot habituel pour « passer » chez les Bédouins oranais et algérois).

Dans l'appel lancé d'un piton de colline (*kūdiā*) à un autre, on fait suivre le vocatif de la particule *hā* : *ā... beḡāsēm hā*, *ā... mōḥammed hā... ḥ*; je ne décide pas si cette particule a quelque rapport avec le *ḥ* de *ندبة*; ou est simplement le حرف التنبيه pour marquer qu'on a entendu l'appel ainsi lancé, on répond *iāḥiā-ūlāh*.

Je ne vois pas davantage le *l* de *ندبة* dans *uāk* « allons! », *uāk sālāmāt* « allons tout est bien! »; lorsque à deux interpellations « *iā mōḥammed*, *ā mōḥammed* », un individu n'a pas prêté attention, on lui crie avec énergie la troisième fois *uā mōḥammed*⁽³⁾!

Très employés sont : *iāk* « n'est-ce pas » (إياك?); *ālās* « hélas! » (الآنبي?); *hēia* et *ēia* « allons! » (هيا); *hāu* « hé là! »; *ērēk*, *ēōk* « pardi! » *gēddha* (قدها) « bravo! »; *tōzz* « fi donc! » (quand par exemple on trouve un don peu généreux).

A un individu ou à une bête de somme qui trébuchent, on dit en guise de malédiction *sālāilek* qui reporte, pour moi au vieux لالعالك⁽⁴⁾ (aussi *sālāilek dēgga* « puisses-tu recevoir un coup de couteau », *sālāilek mōt* « puisses-tu mourir », *sālāilek tedrāga* « puisses-tu être caché par la terre »).

En passant auprès de travailleurs, on leur dit : « *allāh isāunikum* » « que Dieu vous aide »; réponse : *iērḥam uāldīk* « qu'il fasse miséricorde à tes parents ».

A quelqu'un qui boit, l'on dit : *sāḥha* « que ceci te profite » ou *rouuāk allāh* « que Dieu te désaltère! »; réponse : *rouuāk urouuāni men hāuḍ ēnnbi* « qu'il nous désaltère tous deux (au jour du jugement) à l'abreuvoir du prophète »⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ LANDBERG, *Hadramout*, p. 196.

⁽²⁾ Cf. *Observations sur Beaussier*, p. 62.

⁽³⁾ *uā* et *ā* sont aussi berbères (STUMME, *Taz.* § 223); *ā* apparaît aussi dans le Sud algérois (*R. A.*, 1901, p. 220).

⁽⁴⁾ Cf. *Lisān*, XX, p. 116, et IBN HICHĀM sur *Bānat susād*, éd. Guidi, p. 10.

⁽⁵⁾ Cf. L. GAUTIER, *La parole précieuse de Ghazālī*, p. 70.

A quelqu'un qui éternue on dit : *rāḥmek allāh* « que Dieu te fasse mi-ricorde »⁽¹⁾.

En visitant un malade, on lui adresse dès l'entrée le souhait : *šāb essōrr* « que le mal s'en aille » ou *lābās* « il n'y a pas de mal »; réponse : *lāh lā-ūorrēllē bās* « que Dieu ne te fasse pas voir le mal »; c'est à une abréviation de cette formule que je rapporte l'énigmatique *lāhla* « apr's tout peu importe », par laquelle on exprime son dépit après avoir essuyé un refus.

A peu près synonyme de *lāhla* est *šāllā* : *šāllāli bik* « que m'importe ce que tu fais! »; la forme *māšāllā* qu'on trouve avec le même sens à Ammi-Moussa, et la présence de l' « emphatique » permettent de reporter l'origine de cette expression à الله ماشاء⁽²⁾.

Pour couper poliment la parole à un interlocuteur qui ne vous laisse par le temps de placer un mot on lui dit : *šālle sōl-ēmbi* « appelle les bénédictions de Dieu sur le prophète »; il en est de même en beaucoup de pays musulmans⁽³⁾.

Pour calmer un interlocuteur courroucé, ou obtenir de lui rétractation d'une parole désagréable, on lui dit : *ēnsāl essēyān* « maudis Satan (qui te fait parler)! »

hāsāk « sauf le respect que je te dois » (حاشاك) suit la mention d'un objet ou d'un individu impur⁽⁴⁾; *hōuyō-lbšēd* « il s'agit de celui qui est loin » est employé pour empêcher une méprise, dans une conversation de tour amphibologique, ou écarter de l'esprit des auditeurs toute crainte de mauvais augure : *gūllāh škūl-kī zērḥak* . . . *hōuyō-lbšēd* « je lui ai dit : « qui t'a blessé? . . . » [lui qui est loin] », c.-à-d. le mot « blessé » ne doit pas affecter ceux auxquels je rapporte cette conversation; il s'agit de celui auquel je l'ai tenue et qui n'est pas là. — Pour éviter qu'une parole maladroite ou malsonnante ne lui devienne un surnom, celui qui l'a prononcée s'empresse d'ajouter : *blā-fiās* « que ceci ne m'atteigne pas! », ou *mā-nnēy*, où je ne puis expliquer *nnēy* que par le berbère *nnīy* « j'ai dit » : proprement « je n'ai rien dit » (comp. t. XV, p. 106, n. 2).

Les « particules de serments » sont *u*, *bi* : *uallāh*, *bellāh* « par Dieu »; très souvent aussi *bārka*, *šāhād*, ou *hāqq* (حق, عهد, بركة) : *hāqq sīdi rōbb'i* « par Monseigneur Dieu »; *bārket sīdi ršōllāh* « par

⁽¹⁾ Tout près de la formule orthodoxe de الله ماشاء. Cf. BOẒARĪ, *Adab* n° 126; comp. LANE, *Modern Egyptians*, I, p. 259.

⁽²⁾ Comp. BEN CHENER, *Proverbes arabes*, I, p. 82, n° 265; autre étymologie ap. SONNECK, II^e, p. 59 Ḍ.

⁽³⁾ Cf. BURTON, *Thousand Nights*, V, 65; PERRON, *Sidi Khalil*, V, p. 560, 561; SNOUCK HURGRONJE, *Mekl. Sprichwörter*, p. 12; et *R. A.*, 1905, p. 98; le rigoriste Ibn el-Hāǧǧ blâme l'abus de cette formule ap. *Madḡal*, III, p. 213, 214.

⁽⁴⁾ Cf. BEL, *Džāzā*, p. 81, 82.

la bénédiction de Monseigneur le prophète; *šāhād allāh* « j'atteste Dieu ».

On jure par les saints du Maghreb; très fréquemment par le divorce : *belhārām*⁽¹⁾, *hārām nsāya* « par le divorce de mes femmes »; *belhārām eθθātāθ lli mā-īstī feh-hātta timām mālek hātta jāxōḍ mārī lihūdi slōmo* « par le divorce trois fois prononcé contre lequel l'imām Mālik lui-même ne pourrait rien dire; et dût ma femme ne revenir à moi qu'après avoir épousé le juif Chelomo ». — On jure encore « par la fraternité » *belxāya*; « par la consanguinité » *hāqq eddēmm ellī bēnātna*; « par le sel mangé en commun »⁽²⁾ *bārket-ēlmēlōh ellī txālfu sōlēh tidān* (c'est-à-dire : « par ce sel au-dessus duquel nos mains se sont croisées »); enfin les femmes surtout jurent fréquemment « par le café » *hāqq hādeššūllīya*⁽³⁾.

⁽¹⁾ Cf. un proverbe populaire contre l'abus de cette pratique ap. BEN CHENER, *op. laud.*, n° 1135; comp. JAUSSEN, *Coutumes au pays de Moab*, p. 59.

⁽²⁾ Cf. DOUTTÉ, p. 39, note 3, et LANDBERG, *Arabica*, V, p. 134, 158.

⁽³⁾ Cf. LANDBERG, *id.*, V, p. 160, 161; sur le nom de *šūllīya* donné au café, cf. *Observations sur Beaussier*, p. 39, 40; GOLDZIEHER, *Kitāb al-Mu'ammārīn*, LXXXVIII.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

P. 10, note 3. Le passage de ʒ à h est très fréquent en libyque (HARTMANN a précisé, p. 80, l. 12, *taḥfise* correspondant au *iḥfes* du présent dialecte); le *šelḥa* de Tazerwalt connaît aussi ce passage (*Taz.*, p. 161, *aḥlig, aḥsuš*); *Vocabulista*, p. 167, *كسة = كسة*.

P. 10, note 4; cf. aussi *شعل = شعل*, arabe (SOCIN, *Dīwān*, III, 281) et libyque (HARTMANN, p. 91); et *عربون = عربون*, ap. Dozy, I, 535.

P. 11, note 1; il faut signaler aussi le *مَحَّ = معها* d'IBN GUZMĀN, 82^a, l. 22, *بقي مَحَّ قلبي وأنا فالسفر* « mon cœur est resté avec elle tandis que je partais »; 87^b, l. 9, *ذا الرقيعة مَحَّ عينينا كحل* « cette belle a à elle des yeux noirs ».

P. 16, note 2; *اشتر* pour *اجتر* est l'origine du tangerois *štār* « ruminer » (formation secondaire comme *ḥt'š* « faucher » de *احتش* aussi tangerois; et *γtéb* « médire » de *اغتاب* de la *zoivḥ* oranais).

P. 18, note 3; la métathèse $z' - \check{z}^2$ à $\check{z}' - z^2$ se retrouve en libyque (HARTMANN, p. 162, *ǧenzāra = زنجارة*; *ǧāz = زاج*).

P. 21, l. 5 et 7; *تفل* « cracher » a subi une altération en *ثفل* dès une époque assez ancienne (ḤARĪRĪ, *Durra*, p. ٦٦); *تُنْفَد* à côté de *تَنفَد* est déjà ancien (HOMMEL, *Säugethiere*, p. 339).

P. 23, note 2; comp. *ʒāt = عادت*, ap. HARTMANN, n° 76, 7; *istauyal* à Damas pour *استطول*, ap. ZDMG, 1897, p. 172; et au reste ZDMG, 1905, p. 630.

P. 26, note 2; *γúnd* = غمد est aussi algérois; il faut citer encore *mndúd* pour ممدود à Tanger, *nθauuum* en libyque pour مثموم (HARTMANN, p. 84, l. 19) *iéndę* à Tlemcen pour يَمْضِي dans l'expression *mā iéqđę mā iéndę* (J. A., juillet 1904, p. 54, l. 14).

P. 27, note 1; peut-être aussi وَي d'IBN GUZMĀN, 49^a, l. 1, 2, est-il pour وَيْن = أَيْن « où », وَيْ تُرى خصال بحالك, « où voir des qualités pareilles aux tiennes? » وَيْ يُجد جوهر بحالك « où trouver une perle comme toi? »

P. 28, note 4; ajouter pour l'algérois comme dissimilation de liquides *bīrmādréis* (*bīrmandréis*) = بئرمراد رئيس.

P. 30, note 1. Cf. *Observations sur Beaussier*, p. 90, sub. هَيْن.

P. 38. Il est intéressant que les lexicographes indigènes aient reconnu parfois à un même vocable deux sens différents, suivant qu'on y prononçait *ā* ou *ā̄*: par exemple, LA., XX, p. 365, l. 7: « *hā'*, avec la prononciation pleine de *ā*, est la « particule d'avertissement », et, avec la péripnonie *ā̄*, est le nom de la (26^e) lettre de l'alphabet ».

P. 44, note 1. J'ai constaté récemment la même altération généralisée en *ö*, *e*, *ü* de *u* classique sur trois terrains berbères, assez éloignés les uns des autres: les *fahšija* et les *žbāla* marocains; les tribus parlant arabe de la petite Kabylie; les ruraux de la banlieue nord de Constantine. Au Souf une harmonie vocalique, très comparable à celle de l'arabe classique, existe pour le pronom هُمْ: *nsāhum* « leurs femmes », mais *fīdihēm* « dans leurs mains ».

P. 63, note 1; *melk*, *milk* « ange » apparaît aussi en tunisien (WZKM, VIII, 271) et en *šelḥa* (*Tas.*, p. 203, *lmilk*); le maltais connaît *beli* « pays » = بَلَد; j'ai entendu en marocain *βárq* *βázmi*, nom d'un mode de musique = العراق العجمي.

P. 69, note 4. Le tangerois a la forme intermédiaire entre إبط et *bāt*, à savoir *ihāt*.

P. 77, l. 3. La distinction des genres au pluriel dans la conjugaison du verbe se fait à El-Oued (Souf) exactement comme dans les dialectes bédouins orientaux: on a ainsi, parfait féminin pluriel: *ḍorbēn* « elles ont frappé », *ḍorbēten* « vous avez frappé (vous femmes) »; *gālen* « elles ont dit », *gūlten* « vous avez dit »; *žén*

« elles sont venues », *žiten* « vous êtes venues »; futur féminin pluriel: *iūḍorben* « elles frapperont », *tūḍorben* « vous frapperez »; *igūlen* « elles diront », *tgūlen* « vous direz »; *ižén* (*ižēn*) « elles viendront », *džén* « vous viendrez »; devant les suffixes médiats vocaliques, *n* final se redouble comme dans le désert de Syrie: *ḍorbēnek* « elles t'ont frappé »; *igūlēnnāh* « elles le diront ».

P. 82, note 1; p. 83, note 2; cf. sur ميكول, موخوض, موكول, ميبيوع, ميبيوض dans le sud oranais, MERCIER, *Actes du XIV^e Congrès*, III, p. 287, 288.

P. 88, note 1; *šfā* est très employé dans tout le constantinois et dans le sud algérois avec le sens de « s'apercevoir, se rappeler de »; fut. *iššfa* construit avec les prépositions ل ou على.

P. 91, note 2; on comparera au participe *ddāi* de *ddā*, le participe *bāggi* de *bégga* donné pour le sud oranais par MERCIER, *Actes du XIV^e Congrès*, III, p. 334.

P. 99, note 4; cf. aussi *Actes du XIV^e Congrès*, III, p. 290, 291; à Laghouat la forme en *t* est courante; le *t* formatif s'assimile à toutes les sifflantes et dentales; jamais il n'est redoublé et l'accentuation de cette forme est exactement la même qu'en tunisien.

P. 106, 107; la forme *fauzal* est fréquente à Tanger comme dénommatif: *fouḥar* « faire un cadeau » de *fāḥor* (espagnol); *ḥoured* « faire des décharges de poudre » de *ḥarūd*, etc.

P. 108, note 1; à Tlemcen *tnéxua* « prendre de la distraction » de نخوة; à Tanger *tx'lyu* « se mettre à l'écart » de خلوة.

P. 109, l. 14; très semblable à cette série, comme formation et comme construction, est l'andalou الختيل « s'imaginer »: PEDRO DE ALCALA nous en donne, d'une part, les formes conjuguées *nakteyél*, *akteyél* (p. 84, l. 4, s. *antojar*), et, d'autre part, une forme impersonnelle avec pronom régime annexé: *yakteyéleq* « attributistes », p. 51, l. 25.

P. 113, note 1; j'attribue à la même analogie sémantique qui a amené *ṭāḷ* à saïdien *teffāl*, et سقاية à tlemcenien *šeqqāja*, le passage de زكاب à palestinien *rekkāba* (DALMAN, p. 77, l. 9), زقال à arabe *ṣaqqāl* (*Or. Stud.*, I, 396), زيار à tangerois *zuijār* « étai ».

P. 113, in medio; τελλολλ, γελλολλ = جلول est extrêmement fréquent dans les *Diplomi greci ed arabi de Sicilia* de CUSA.

P. 119, l. 19; l'andalou a, comme représentant de *فَعِيلِيل* classique, un dialectal *فَعِيلَال*; cette vocalisation dont PEDRO DE ALCALA offre de nombreux exemples (p. 411, l. 25, *moháyarab*; p. 306, l. 35, *munáidal*; p. 145, l. 39, *çonáydaq*, etc.) est confirmée par la prononciation populaire *طويجن* attestée par MAQQARI, I, 579, l. 17; aussi IBN GUZMÁN, 43^a, l. 22, *سكيين*.

P. 138, in princ.; de même *فواعل* s'est appliqué en andalou à de nombreux *فيعول*: ainsi *cailók*, pl. *caguálik*, ap. PEDRO DE ALCALA, 379, l. 39: *tayfór*, pl. *taguáfir*, id., p. 107, l. 33; *خيشوم* pl. *خواسم* « nariz », ap. *Vocabulista*, p. 487 (encore marocain); *ثياول*, pl. *ثواليل* « veruca », p. 624.

P. 150 et 151; des formes féminin pluriel existent pour les pronoms personnels indépendants et affixes dans le dialecte de Souf: *ánten*, *hén*; *kén*, *hén*; on a avec *rā* la série: *rāni*, *rāk*, *rāki*, *rāhu*, *rāhi*, *rāna*, *rākum*, *rāken*, *rāhum*, *rāhén*.

P. 158; le relatif *eddi*, *ddi* du tlemcenien est absolument inconnu chez les ruraux d'Oranie, et même, autant que je sache, dans tout le reste de l'Algérie, Nedromah excepté. LERCHUNDI (*Rudimentos*, p. 142, 143) le donne pour le Maroc; cette information se rapporte au dialecte de Fez, d'après mon expérience personnelle; je crois que *eddi* apparaissait parfois en andalou; IBN GUZMÁN, 52^b, l. 16: *سبجان أدى عطاك*: « loué soit le Dieu qui t'a donné ».

P. 167; les exemples de perte du *ī* de *fī* devant une initiale vocalique abondent, ap. IBN GUZMÁN, 28^a, l. 1, *في وجود = فجوها*; 33^a, l. 16, *في اذناك = فذناك*; 43^a, l. 1, *في اسطواني = فاسطواني*; 53^a, l. 13, *في اربعين = فاربعين*; 54^b, l. 21, *في اصحابك = فاصحابك*; *Vocabulista*, *في وجه = فجه*, p. 559, « resistere », etc.

P. 189, l. 28; je ne décide pas si *suásua* est *سواء سوى سوى* ou *سوا سوا* (LA., XIX, 134).

P. 196, l. 11 et 12; « jusqu'à ce que » est dans le dialecte de Souf *éllālyūn*: *éllālyūn ikémmel* « jusqu'à ce qu'il termine »; j'expliquerais volontiers cette locution conjonctive par *إلا لاين* avec.

pour premier élément, la *particule d'exception* *إلا*, pour 2^e élément, la préposition *ل*, et, pour 3^e élément, le *أين* « au moment où », dont il a été parlé à la page 195, note 2.

La partie phonétique de cette étude était déjà imprimée lorsqu'a paru la *Volkssprache und Schriftsprache im alten Arabien* de K. VOLLERS (Strassburg, 1906); je n'ai pu, à mon grand regret, utiliser que très peu cet important ouvrage. Je n'ai malheureusement pas pu utiliser du tout les cinq fascicules, aujourd'hui parus, du *Grundriss der vergleichenden Grammatik der semitischen Sprachen* de C. BROCKELMANN (Berlin, 1907-1908).

Alger, juin 1908.

TABLE DES MATIÈRES¹

	Pages
INTRODUCTION	1
BIBLIOGRAPHIE.....	2
SYSTÈME DE TRANSCRIPTION.....	3
PHONÉTIQUE	
PREMIÈRE PARTIE : Consonnes	
I. Faucales.....	5
II. Gutturo-palatales.....	12
III. Sifflantes.....	15
IV. Dentales.....	19
V. Labiales.....	23
VI. Liquides et nasales.....	24
DEUXIÈME PARTIE : Voyelles	
I. Semi-voyelles et diphtongues.....	29
II. Voyelles longues.....	37
III. Voyelles brèves.....	42
IV. Influences consonantiques sur la vocalisation.....	46
V. Influences du voisinage vocalique sur la vocalisation...	46
TROISIÈME PARTIE : Constitution syllabique	
I. Disparition des syllabes expiratoires ouvertes. Ressaut.	49
II. Ségolisation et sursaut.....	54
III. Les sonantes dans l'économie syllabique.....	60
IV. Les faucales dans l'économie syllabique.....	66
QUATRIÈME PARTIE : L'accent	
I. Allongement de voyelles par l'accent.....	69
II. Redoublement de consonnes par l'accent.....	73
MORPHOLOGIE	
PREMIÈRE PARTIE : Le verbe	
I. Le verbe régulier à la 1 ^{re} forme.....	76
II. Le verbe sourd à la 1 ^{re} forme.....	80
III. Le verbe assimilé et à 1 ^{re} radicale hamza à la 1 ^{re} forme.	81
IV. Le verbe concave à la 1 ^{re} forme.....	84
V. Le verbe défectueux à la 1 ^{re} forme.....	85
VI. Le verbe à la 2 ^e forme.....	88
VII. Le verbe à la 3 ^e forme.....	93

1. La pagination indiquée dans la table des matières est celle du tirage à part ; la pagination indiquée dans les références du tirage à part est celle des cinq articles en lesquels le *dialecte arabe des Ūlād Brāhim* a paru dans les *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris* : T. XIV, 2^e fasc. (1906), 97-164 ; T. XIV, 5^e fasc. (1907), 416-472 ; T. XIV, 6^e fasc. (1908), 481-500 ; T. XV, 1^{er} fasc. (1908), 40-72 ; T. XV, 2^e fasc. (1908), 104-129.

VIII. Le verbe à la 4 ^e forme.....	94
IX. Le verbe à la 5 ^e forme.....	96
X. Le verbe à la 6 ^e forme.....	97
XI. Le verbe à la 7 ^e forme.....	97
XII. Le verbe à la 8 ^e forme.....	100
XIII. Le verbe à la 10 ^e forme.....	102
XIV. Le verbe à la 11 ^e forme.....	105
XV. Le verbe quadrilittère.....	106
XVI. Combinaison de formes différentes.....	108
DEUXIÈME PARTIE : Le nom	
I. Le singulier.....	109
II. Le duel.....	123
III. Le pluriel externe.....	124
IV. Le pluriel brisé.....	126
V. Pluriels composés. Pluriels de pluriels.....	141
VI. La série des noms de nombre.....	144
TROISIÈME PARTIE : Article défini, article indéfini, adjectif démonstratif	
I. Article défini.....	146
II. Article indéfini.....	148
III. Adjectif démonstratif.....	149
QUATRIÈME PARTIE : Les pronoms	
I. Pronoms personnels.....	149
II. Pronoms interrogatifs.....	154
III. Pronoms relatifs.....	157
IV. Pronoms démonstratifs.....	158
V. Pronoms indéfinis et réfléchis.....	159
CINQUIÈME PARTIE : Modification des formes verbales et nominales par suite de l'annexion des suffixes personnels et de la mise à l'état construit.	
I. Annexion des suffixes personnels.....	161
II. Etat construit.....	165
SIXIÈME PARTIE : Prépositions	
I. Les différentes prépositions.....	166
SEPTIÈME PARTIE : Particules diverses, négation, interrogation, adverbes, conjonctions, interjections	
I. Négation, interrogation.....	176
II. Adverbes.....	182
III. Conjonctions, locutions conjonctives.....	191
IV. Interjections.....	198
Additions et corrections.....	203

Atlas linguistique de la France , p. p. GILLIERON et EDMONT. 1902-1908. 31 fasc. de 50 cartes à 25 fr. le fasc. 775 fr. L'ouvrage sera complet en 35 fasc. environ. Chaque carte est consacrée à un mot ou à un type morphologique.	des pays de langue française. 1891, gr. in-8. 20 fr.
ARBOIS DE JUBAINVILLE (H. d'), membre de l'Institut. Tain bo Cualnge . Enlèvement du taureau divin et des vaches de Cooley. 1 ^{re} livraison avec la collaboration de M. Smirnof, 1907, in-8, planches. 3 fr. 50	GAUTHIOT (R.), professeur à l'École des Hautes-Études. Le parler de Bui-vidze , essai de description d'un dialecte lithuanien. 1903, gr. in-8. 5 fr.
BASTIN (J.). Précis de phonétique et rôle de l'accent latin dans les verbes français . 2 ^e édition. 1903, gr. in-8. 5 fr.	GILLIERON (J.), professeur à l'École des Hautes-Études. Patois de la commune de Vionnaz (Bas-Valais). Accompagné d'une carte, 1880, gr. in-8. 7 fr. 50
BÉDIER (J.), professeur au Collège de France. Les Légendes épiques , recherches sur la formation des Chansons de geste. I. Le cycle de Guillaume d'Orange. 1908, in-8. 8 fr.	— Petit atlas phonétique du Valais roman (sud du Rhône). In-8 oblong. cartes. 10 fr.
— T. II. La légende de Girard de Roussillon. — La légende de la conquête de la Bretagne par le roi Charlemagne. — Les Chansons de geste et les routes d'Italie. — Ogier de Danemark et Saint-Faron de Meaux. — La légende de Raoul de Cambrai. — Les nouvelles observations de M. Longnon dans Raoul de Cambrai, 1908, in-8. 8 fr.	— et MONGIN (J.). Étude de Géographie Linguistique : « Scier », dans la Gaule Romane du Sud et de l'Est . 1905, gr. in-18 et 5 cartes en couleurs. 5 fr.
— Les Fabliaux , études de littérature populaire et d'histoire littéraire du moyen âge, 2 ^e édition revue et corrigée. 1895, gr. in-8. 12 fr. 50	GRÉGOIRE (A.). Une question de méthode en linguistique . 1908, in-8. 4 fr. 50
BERGAINNE. Quarante hymnes du Rig-Véda , traduits et commentés, publiés par V. Henry. 1895, in-8. 5 fr.	GUERLIN DE GUER. Essai de dialectologie normande . La palatalisation des groupes initiaux gl, kl, fl, pl, bl, étudiée dans les parlers de 300 communes du Calvados. 1899, gr. in-8, avec tableaux et 8 cartes. 10 fr.
BLOCH (Jules). La phrase nominale en sanskrit . 1906, in-8. 4 fr.	HAUSSOULIER, de l'Institut. Études sur l'histoire de Milet et du Didymeion . 1892, in-8. 13 fr.
CHAMPION (Pierre), archiviste-paléographe. Le manuscrit autographe des poésies de Charles d'Orléans . 1907, in-8 et 18 fac-similés. 10 fr.	HAYET (L.), professeur à l'École des Hautes-Études, membre de l'Institut. Le Querolus , comédie latine anonyme, texte en vers restitué d'après un principe nouveau, et traduit pour la première fois en français, précédé d'un examen littéraire de la pièce. 1880, gr. in-8. 12 fr.
CLAIRIN (P.). Du génitif latin et de la préposition De . Étude de syntaxe historique sur la décomposition du latin et la formation du français. 1880, in-8. 7 f. 50	— De Saturnio Latinorum versu . Inest quotquot supersunt sylloge. 1880, gr. in-8. 15 fr.
CURTUS (G.). La Chronologie dans la formation des langues indo-européennes . Traduit par A. Bergaigne, membre de l'Institut. 1869, gr. in-8. 4 fr.	— La prose métrique de Symmaque et les origines du cursus . 1892, gr. in-8. 4 fr.
— Grammaire grecque classique . Traduite de l'allemand sur la 15 ^e édition, par P. Clairin. 1884, in-8. 20 fr.	Hermiæ Alexandrini in Platonis Phædrum scholia edidit P. COUVREUR. 1901, gr. in-18. 12 fr.
DUVAL (R.), professeur au Collège de France. Traité de grammaire syriaque . 1881, gr. in-8. 7 fr. 50	JEANROY (Alfred). Les origines de la poésie lyrique en France au moyen âge . Nouvelle édition avec <i>addenda</i> et appendice bibliographique. 1904, in-8. 10 fr.
— Les dialectes néo-araméens de Salamas . Textes sur l'état actuel de la Perse et contes populaires publiés avec une traduction française. 1883, in-8. 8 fr.	JORET (C.), membre de l'Institut. Du C dans les Langues romanes . 1874, gr. in-8. 12 fr.
ERNOUT (A.), agrégé de l'Université. Le Parler de Préneste d'après les inscriptions. 1905, in-8, br. 4 fr.	LEFRANC (Abel), professeur au Collège de France, et BOULENGER (Jac.). Comptes de Louise de Savoie (1515, 1522) et de Marguerite d'Angoulême (1512, 1517, 1517, 1524, 1529) . 1903, in-8. 5 fr.
Études romanes dédiées à Gaston Paris le 29 décembre 1890 (25 ^e anniversaire de son doctorat ès lettres), par ses élèves français et ses élèves étrangers	LEGENDRE (Paul). Études tironiennes . Commentaire sur la VI ^e églogue de Virgile, tiré d'un ms. de Chartres. 1907, in-8, fac-similé. 5 fr.
	LEGER (L.), professeur au Collège de France. Cyrille et Méthode . Étude historique sur la conversion des Slaves au christianisme. 1868, in-8. 6 fr.